NAPOLÉON

ET L'ADAPTATION AU MALHEUR

ESQUISSE PSYCHOLOGIQUE

—

Nul ne vécut plus féerique essor. Nul ne connut pareille chute aux abîmes. Quel roman que ma vie! disait-il lui-même. Quelle tragédie ! aurait-il pu dire.

Nous ne nous proposons point d'évoquer l'épique figure du Conquérant, ni de montrer à l'œuvre le tenace organisateur qui se prétendait le Médiateur entre l'ancien régime et les temps nouveaux. Nous ne voulons point esquisser la suite des catastrophes qui, de chute en chute, le précipitèrent de la dictature universelle à la plus misérable des captivités. Nous ne détaillerons point non plus les souffrances de son exil. Mais nous aimons à contempler son âme en la lutte obscure qu'il lui fallut soutenir contre l'irrémédiable malheur.

§

Ni sa carrière, ni son caractère ne semblaient préparer Napoléon à subir les tourments et les humiliations de la vie captive à Sainte-Hélène. Dès ses premiers pas dans le monde, il avait commandé. A vingt-cinq ans, au siège de Toulon, il s'imposait par l'ascendant du génie aux vieux généraux de la République. A vingt-six ans, il brisait le retour de la Révolution dans Paris. A vingt-sept ans, le rayonnement légendaire des victoires d'Italie l'enveloppait. A trente ans, il commençait à dicter au monde

ses volontés. Et bientôt, sa destinée atteignait, selon l'expression de Gœthe, « cette splendeur que le monde n'avait pas eue avant lui et qu'il ne reverrait peut-être jamais après lui ». Subjugués et charmés, les monarques légitimes l'avaient salué comme l'un des leurs. Il s'était donné la joie de faire jouer Talma devant « un parterre de rois ». L'Église elle-même s'était agenouillée devant sa puissance. Elle avait fait de lui « l'oint du Seigneur ». Même au temps de ses désastres, l'Empereur se vantait de n'avoir pas cédé aux hommes. Force de la Nature, c'étaient les Forces de la Nature, le feu de Moscou et la neige des steppes russes qui l'avaient vaincu.

Une telle carrière ne préparait pas à la vie chétive de Sainte-Hélène. Le caractère de l'Empereur ne semblait pas fait non plus pour la vie soumise et bornée du captif. Il n'était pas l'homme résigné se donnant comme maxime d'accepter d'une âme égale les grandeurs et les revers. Il était toute autre chose qu'un pâle stoïcien, et la passive devise *Sustine et abstine* n'était pas faite pour lui. L'âme de Napoléon manifestait cette puissance de vie qui est déploiement d'action, tendance à se jeter sur le monde extérieur pour le saisir avec avidité comme une proie désirable. Cette âme n'était pas contraction devant les difficultés de la vie. Face aux choses, elle s'étendait sur elles pour les subjuguer et les incorporer à sa propre existence.

L'essentielle caractéristique de Napoléon, c'est *l'immensité d'imagination*. Tous ceux qui ont influé profondément sur les destins du monde furent de prodigieux imaginatifs et c'est avec leurs rêves que se fait l'éternel devenir de l'humanité. L'âme de Napoléon fut toujours un abîme de rêves fantastiques et de vastes projets. Voyez-le méditant sur l'entreprise que brisa Trafalgar. Il passait en Angleterre. Il faisait sonner les mots féeriques de Liberté et d'Égalité. Il semait à pleins vents l'Idée révolutionnaire. Un grand parti se formait autour de lui. L'aristocratie anglaise s'effondrait. La France et l'An-

gleterre unissaient leurs destins et l'Univers allait à pleines voiles vers un ordre nouveau. Vainqueur à Moscou ? La « régénération universelle » s'opérait. L'ordre des guerres était révoqué. L'Europe était unifiée et le bonheur individuel couronnait l'épopée.

Mais cette immense imagination prend son point de départ dans le Réel et tend à s'appliquer à lui. Napoléon la complète par un don contradictoire que Stendhal dénomme *le don de voir clair dans ce qui est.* C'est cela même le génie qui se ramène le plus souvent à une harmonie d'éléments contradictoires. Cet imaginatif intense est capable de saisir le rapport possible de ses rêves avec la réalité. Il voit immédiatement les éléments qui dans l'infinité du réel peuvent lui servir de bases pour faire passer son rêve dans le domaine des faits. Le rêve toujours présent tend à se plaquer sur le réel. Le regard lucide et froid maintenu vers le réel saisit dans le défilé des circonstances celle qui peut être utilisée comme point d'application du rêve. Et c'est ainsi que cet imaginatif possède au plus haut point le don d'utilisation des circonstances et l'invention des moyens pratiques d'exécution. La faculté toute spéciale de Napoléon nous semble bien cette ampleur d'imagination jointe au pouvoir de saisir immédiatement et presque infailliblement les points qui dans le réel peuvent servir de points d'insertion au rêve.

Avec cette vaste imagination servie par la vision nette de la réalité dans ses rapports avec ses rêves, *le besoin d'agir* est capital chez Napoléon. L'action le délivre de ses gigantesques rêves en les imposant au réel. Inversement, l'action enfante sans cesse pour son imagination une possibilité de nouveaux rêves. L'action apaise et ranime tout à tour son imagination.

Ajoutons à cela que la nature de Napoléon reste une *nature indomptée,* une nature qui n'a pas été limée par la civilisation, une nature qui frémit devant l'obstacle, qui brûle de se mesurer à lui et de le briser. Nature volca-

nique, pourrait-on dire, qui embrasse les conceptions de son imagination avec une passion farouche.

Comment se comportera une telle nature en présence de difficultés qui semblent si peu faites pour elle ? L'homme qui conduisit la plus étonnante des épopées des Pyramides à Moscou, l'homme qui faisait et défaisait les empires va se trouver réduit à lutter contre la monotonie ensevelissante des jours toujours semblables. Plus d'essor possible pour l'imagination ! Plus de carrière pour l'invincible besoin d'agir ! Il lui faut vivre dans une île aride, perdue aux lointains océans, tous ses gestes épiés par des geôliers sans générosité. Comment Napoléon a-t-il pu se plier à une vie si assujettie, si contrainte et si bornée ?

§

Vivant *spectacle de force dans le malheur*, tel nous apparaît Napoléon après sa chute ! L'immensité des maux qui le frappent est prodigieuse. Il y a de quoi briser un cœur surhumain. On s'attendrait à trouver un homme abattu, se réfugiant dans un morne, digne et inerte silence. Cet homme, après tant de triomphes, entrait tout vif au tombeau. Le miracle napoléonien ne fut pas alors dans une attitude digne et résignée, il fut dans ce fait que l'Empereur réussit à conserver une *âme vivante*, — une âme qui, consciente de ses épreuves sans nom, garda cependant tout son appétit de vie. Prodige des âmes où la vie est une montée de puissance ! Leur goût d'exister n'est pas subordonné à la réussite ou à l'échec de leurs combinaisons, il est un fait élémentaire indépendant de toutes les circonstances favorables ou contraires. Il est en elles une sorte de plénitude invincible. Il est en elles une sorte de bonheur natif lié à leur vigueur interne de vie. Napoléon voit lucidement tout l'infini de ses maux. Il dénombre les coups formidables qui l'ont frappé, il se retrouve cependant bien vivant, toutes forces physiques et morales intactes.

En un bel après-midi de dimanche de l'année 1816, parmi le recueillement profond de toutes choses, l'empereur médite sur sa vie captive. Il fait observer à son compagnon « le calme de sa solitude ». Il lui fait remarquer que, couché à dix heures, levé à cinq ou six, passant quatre heures par jour à l'extérieur, sa vie « était celle du prisonnier qu'on tire chaque jour de son cachot pour le laisser respirer un peu », et il ajoute que, malgré cela, « il se trouvait aussi fort qu'il ne l'avait jamais été, qu'il ne se sentait ni flétri ni usé en quoi que ce fût, qu'il s'étonnait lui-même du peu d'effet sur lui de tous les grands événements dont il avait été dernièrement l'objet : c'était du plomb, disait-il, qui avait glissé sur le marbre ; le poids avait pu comprimer le ressort, mais n'avait pu le briser ; il s'était relevé avec toute son élasticité ».

Napoléon réalise donc cette intensité de vie qui rend l'homme capable d'affronter toutes les situations, non point en les subissant passivement, mais avec une sorte d'allégresse, avec cette sensation roborative d'une richesse vitale supérieure à la force des plus grands coups venus de l'extérieur. « Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers, disait-il encore ; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a dû glisser. »

On ne s'étonnerait point cependant qu'à l'évocation des splendeurs passées Napoléon ne sentît s'éveiller maints regrets. Que de soupirs arracherait à une âme commune le souvenir de pareilles grandeurs perdues! Et cependant, ces paroles de regret, l'empereur déchu ne les prononce pas. La comtesse de Montholon nous dit : « Je ne l'ai jamais vu s'attrister à la pensée de sa chute, c'étaient plutôt les tracasseries du moment, dont on le tourmentait si inutilement, qui lui causaient des mouvements d'humeur. »

Bien souvent, cependant, il l'évoque, le passé grandiose! Il eût suffi parfois d'une décision plus accommodante

pour qu'il pût garder son trône. Qu'il vienne à songer à l'une des concessions qui eussent prévenu sa déchéance, il s'écrie :

« J'ai dû m'y refuser, et je l'ai fait en toute connaissance de cause ; aussi même sur mon roc, ici, en cet instant, au sein de toutes mes misères, je ne m'en repens pas. »

Quand il se fit attribuer l'île d'Elbe, il ne tenait qu'à lui, prétend-il, d'obtenir l'Italie, la Toscane ou la Corse et il dit : « Je me décidai pour l'île d'Elbe. Cet acte fut celui d'une âme de rocher... Je suis d'un caractère bien singulier, sans doute, mais on ne serait point extraordinaire si l'on n'était d'une trempe à part : je suis une parcelle de rocher lancée dans l'espace ! vous me croirez peut-être difficilement, mais *je ne regrette point mes grandeurs, vous me voyez faiblement sensible à ce que j'ai perdu* ».

En réalité, Napoléon s'attachait peu aux choses. L'instinct de propriété lui était presque étranger. Dans la volonté de posséder, de s'accrocher à des possessions se manifeste un désir de se fixer qui est en son fond besoin d'appui, besoin de repos, déclin de vie. Napoléon avait besoin des choses extérieures comme aliments à son activité, comme points d'application de ses rêves et de ses projets, — il ne se sentait guère le désir de les conserver. « J'avais e goût de la fondation et non celui de la propriété. » Parole profonde qui nous fait pénétrer au plus intime de son être ! Il n'a point à énoncer les mots de regret, celui qui répète souvent à ses compagnons d'exil : Je peux me passer de tous.

Si grande sa force de résistance au malheur que c'est Napoléon lui-même qui insuffle le courage autour de lui. L'harmonie était loin de régner entre ses compagnons d'exil. Ils se jalousaient les uns les autres. Napoléon leur rappelle le devoir de concorde au milieu des circonstances contraires. C'est lui qui se prodigue pour faire régner l'entrain et la gaîté, alors que son entourage se laisse aller

aux pensées accablantes. Le capitaine Maitland, qui commandait le *Bellérophone* nous apporte un témoignage précieux. « Ses manières, nous dit-il, étaient tout à fait affables et plaisantes : il se mêlait à toutes les conversations, racontant de nombreuses anecdotes et faisant tout ce qui était en son pouvoir pour répandre la bonne humeur autour de lui. Il tolérait même une grande familiarité chez ses serviteurs, et je les ai vus une ou deux fois le contredire de la façon la plus directe, quoique ils le traitassent ordinairement avec beaucoup de respect. »

La conduite de Napoléon vis-à-vis de Gourgaud, le plus jeune des exilés, nous le montre consolateur et donneur de courage. Gourgaud s'ennuie mortellement à Sainte-Hélène, il est triste jusqu'aux larmes. Son caractère se révèle âpre, violent, sans retenue. Il fatigue l'Empereur de plaintes et de récriminations. L'Empereur manque d'égards pour lui, l'Empereur n'apprécie pas son dévouement, l'Empereur le néglige au profit de Las Cases. Napoléon supporte ce langage souvent violent et peu respectueux. Il parle paternellement à Gourgaud, examine avec lui sa situation, l'incite à la force de caractère. Un jour de mauvaise humeur, Gourgaud laisse éclater sa colère :

L'Empereur, dit-il, cherche à me calmer. Je me tais. Nous passons au salon. Sa Majesté veut jouer aux échecs ; mais Elle pose les pièces de travers. Elle me parle avec douceur : « Je sais bien que vous avez commandé des batteries, des troupes, mais vous êtes encore bien jeune. » Je ne réponds que par un silence triste.

Autre anecdote significative :

Sa Majesté me fait demander. Elle est avec MM^mes Bertrand et de Montholon au billard, et m'offre des oranges. Elle me fait beaucoup d'amitiés et s'écrie en me pinçant l'oreille: « Eh bien, fameux Gourgaud ? » Je l'interromps : « Dites plutôt... malheureux ! » L'Empereur continue : « Qu'est-ce que vous avez à être si triste ? »

Du courage, encore du courage ! Napoléon rappelle à Gourgaud qu'à Sainte-Hélène il est encore sur un champ de bataille et il lui crie : « Eh quoi, vous n'avez pas le courage de supporter votre position... Vous êtes connu à présent de toute l'Europe. Vous voilà fameux, allons, du courage ! »

On croit généralement qu'une attitude sculpturale et rigide est un indice de force dans le malheur. Fausse conception ! La force qui sent l'effort n'est que la contrefaçon de la force ! Chez Napoléon déchu nous trouvons un *parfait naturel* et une souveraine aisance. Cela va jusqu'à des façons enjouées qu'accompagne une tendance à la familiarité et même à la bonhomie. Sur le pont du *Bellérophon* Napoléon va voir les matelots faire l'exercice. Lui-même leur fait croiser la baïonnette, puis, saisissant un fusil, il exécute devant eux le mouvement à la française.

Au début de son séjour à Sainte-Hélène, lorsqu'il loge en la maison d'un certain Balcombe, il joue avec sa fille Betsy. « On n'a jamais vu Bonaparte, écrit le baron Sturmer au gouvernement autrichien, se livrer à une gaîté aussi franche que dans cette famille. » Avec Betsy et sa sœur Jenny il joue à colin-maillard et aux quatre-coins. On conte qu'un jour l'espiègle Betsy, après lui avoir bandé les yeux, lui donna un petit soufflet sur la joue et s'enfuit en lui criant : « Attrapez-moi comme vous pourrez ! »

Dans la période où il se livre à des promenades à cheval, il aime à s'entretenir avec les habitants de l'île et avec les passagers des vaisseaux qui font escale. Dans cet homme si prêt à s'intéresser à leurs menues affaires, tous hésitent à reconnaître le terrible Empereur. En mai 1816, la flotte du Bengale est de passage. Visite à Napoléon. De suite, il met à l'aise les passagers. Nulle morgue. « Il a beaucoup parlé législation et justice avec le juge suprême, commerce et administration avec les officiers de la compagnie ; a questionné les militaires sur leurs années de

service et leurs blessures : a dit à deux de ces dames des choses fort aimables sur leur figure et leur teint respecté par les rigueurs du Bengale. »

Avec ses habituels compagnons ce sont maints faits révélateurs d'un tour familier d'esprit. Magnifique souplesse de l'âme, essentiellement révélatrice de force ! Au cours des longues conversations, l'Empereur dépense sa verve primesautière, sème un bon mot par-ci, une remarque profonde par-là, se complaît à détailler une impression de lecture ou se délecte d'une anecdote savoureuse qui le fait rire jusqu'aux larmes. Il saisit l'un de ses interlocuteurs par l'oreille ou bien lui donne un petit soufflet. A tous il lance des pointes, de légères agaceries. Après une promenade, Napoléon plaisante Gourgaud sur une jeune fille qu'ils ont rencontrée : « Vous avez vu ? Elle fait plus attention à vous qu'à moi, parce que vous n'êtes pas marié ! Les pauvres demoiselles ne pensent qu'à se marier. » « L'Empereur, rapporte encore Gourgaud, nous parle amourettes, et dit que rien ne fait plus d'effet à une femme qu'un joli garçon : *N'est-ce pas, Madame de Montholon ?* » On saisit la pointe à Mme de Montholon.

Las Cases donne des leçons d'anglais à l'empereur. Au milieu d'une réunion de tous les exilés on apporte à Las Cases une lettre rédigée en anglais avec la mention « très pressé ». Il ouvre la lettre. Elle contenait des observations à demi louangeuses, à demi vexantes sur un ouvrage qu'il avait jadis composé. « Le rouge lui vient au visage. » Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant l'écriture déguisée de l'empereur. L'impérial écolier avait voulu mystifier son maître !

Ces manières de simplicité, d'abandon, de familiarité n'altèrent en rien le sentiment que Napoléon conserve de sa *dignité*. Il reste conscient du miracle de sa destinée. Il le sait et il le dit : des milliers de siècles passeront avant que pareilles circonstances s'accumulent sur un seul homme. Il sait qu'il représente une réalisation d'huma-

nité qui ne s'est jamais vue et qui ne se reverra jamais plus. Aussi revêt-il une attitude farouche et inflexible vis-à-vis de ceux qui semblent oublier l'infini respect qui lui est dû. Que Gourgaud dans ses prétentions et ses emportements n'oublie pas la distance entre l'Empereur et le sujet. « Vous avez cru, en venant ici, lui dit-il, être mon camarade, je ne le suis de personne. Personne ne peut prendre d'empire sur moi. Vous voudriez être le centre de tout ici comme le soleil au milieu des planètes. C'est moi qui dois être le centre. »

Ce titre d'empereur, que l'Angleterre lui conteste à Sainte-Hélène, il le revendique hautement. Plutôt mourir que de souscrire à la privation d'un titre conquis par tant d'exploits. « J'ai perdu mon trône, dit-il au chirurgien O'Méara, pour un point d'honneur, et j'aimerais mieux perdre cent fois la vie que de consentir à me dégrader, en consentant à être nommé à la fantaisie de mes oppresseurs. »

Sa santé exige la pratique de longues courses à cheval. Le gouverneur lui impose la compagnie d'un officier anglais. Il renonce à ces courses qui étaient sa seule distraction. Le gouverneur décide que des sentinelles seront placées autour de Longwood dès le coucher du soleil. L'empereur renonce à ses promenades à pied du soir. Par fierté, il finit par se condamner à la réclusion presque totale. Le sentiment de sa dignité est-il en jeu, on retrouve immédiatement l'homme qui faisait profession de haïr les demi-mesures. Le chirurgien O'Méara lui suggère un moyen d'améliorer son sort. Qu'il promette de ne jamais chercher à s'évader ! Les restrictions imposées par le gouverneur à ses promenades à cheval seront peut-être levées. Et Napoléon de répondre : « S'il m'accordait toute l'île, à condition de donner ma parole de ne point faire de tentative pour m'échapper, je ne l'accepterais pas, parce que ce serait en quelque façon me reconnaître prisonnier, quoique cependant je n'essaierai jamais de recouvrer ma liberté. »

Au gouverneur Sir Hudson Lowe il signifie rudement cette intangible fierté intérieure : « Vous avez plein pouvoir sur mon corps ; mais mon âme vous échappera toujours : cette âme est aussi fière, aussi courageuse que lorsque je commandais à l'Europe. »

Familier avec tous ceux qu'il juge bienveillants à son égard, roide et implacable vis-à-vis de ceux qui froissent sa dignité, l'empereur, au sein des pires malheurs, garde encore un total pouvoir sur lui-même que manifeste la *discipline de l'attitude.* Lui-même aimait à répéter que l'homme devait s'efforcer de dominer le caractère qu'il avait reçu de la nature. A Sainte-Hélène encore, l'empereur sait garder, quand il le veut, visage impassible ou montrer, parmi la plus grande détresse, visage souriant. Lorsqu'il gagne le canot qui le conduit vers le *Northumberland* désigné pour son transport à Sainte-Hélène, « chemin faisant, il saluait gracieusement de la tête ceux qui étaient sur son passage ». L'amiral qui est à bord du *Northumberland* déclare : « Pendant tout le temps du voyage il a montré, à propos du temps et du vent qu'il faisait beaucoup moins d'impatience et fait beaucoup moins de difficultés qu'aucun autre membre de sa suite. » Un fait lui ayant trop brutalement rappelé à Sainte-Hélène sa déchéance, il laisse voir sa douleur à Las Cases. Mais il se ressaisit aussitôt : « L'épanchement est fait, la nature a eu son cours, je ne m'en souviens plus, et vous, vous ne devez jamais l'avoir su. » Et Napoléon montre aussitôt un visage de gaîté.

Un autre ordre de faits moins tangibles est au plus haut point significatif de force La conduite de Napoléon à Sainte-Hélène n'est pas simple abandon à l'irrémédiable ni attitude obstinément réfractaire, — elle reste *souple et méditée.* Sa vie si chétive, il en tient le gouvernail de la même main dont il dirigeait le monde. Lorsqu'il renonce à ses courses à cheval, il tient à faire remarquer que ce n'est pas un coup de tête, mais une action calculée,

pesée dans toutes ses conséquences. Il prétend qu'une réflexion lucide lui a fait penser que « le mal d'apercevoir son geôlier étant plus grand que le bien que procurerait l'exercice, c'était un gain tout clair que d'y renoncer ».

Donne-t-il un ordre à Sainte-Hélène ? Il est, prétend-il, aussi étudié que ceux par lesquels il livrait une décisive bataille. Avant d'obéir à un ordre que vient de lui donner l'empereur, le grand maréchal semble hésiter. Napoléon lui fait alors remarquer que ses décisions partent du même esprit qui livra tant de batailles et qu'elles ont toujours leur source dans « sa volonté réfléchie et arrêtée ».

Il n'est pas jusqu'à cette belle lucidité de pensée sur les hommes et les choses qui ne soit à elle seule l'attestation d'une force de vie supérieure aux événements. Quel pouvoir chez Napoléon au milieu de sa détresse d'examiner les événements les plus tragiques de sa vie d'une manière froidement analytique ! « Sa Majesté, dit Gourgaud, me demande de bonne heure... Elle me dicte sur Waterloo. Cette dictée me navre par le souvenir de notre défaite. L'empereur est très tranquille en la faisant : il me dit ensuite : « Est-ce bien ? — Ah, Sire, ce n'est que trop bien ! »

Napoléon déchu reste donc bien ce que nous avons dénommé un spectacle de Force dans le malheur. Par là, nous entendons non point une attitude rigide, solidifiée, calculée une fois pour toutes, mais le spectacle d'une âme qui se maintient vivante et qui manifeste au sein des pires déchéances même puissance, même intégrité, même souplesse.

§

Une question cependant nous sollicite. La force de Napoléon devant le malheur n'était-elle pas faite d'une sorte *d'insensibilité?* Nous ne le pensons pas. Nous croyons au contraire que Napoléon représente le type même de ces âmes qui connaissent des sensations violentes domptées par des réactions plus vigoureuses encore.

Napoléon souffre. Il brise les manifestations de la douleur. Elle transperce malgré lui. « Vous voyez, dit-il à Gourgaud, qu'il faut plus de courage pour souffrir que pour mourir. » Quel infini de souffrances dans cette phrase recueillie par O'Méara : « Je pourrais sans changer de visage apprendre la mort de ma femme, de mon fils et de toute ma famille ; on n'apercevrait sur toute ma figure ni émotion, ni altération ; tout y paraîtrait calme et indifférent : mais c'est quand je suis seul dans ma chambre et livré à moi-même que je souffre et que mes sensations redeviennent celles d'un homme qui succombe sous le poids de ses maux. »

Il lui arrive d'évoquer la suite effrayante des catastrophes qui se sont abattues sur lui. Il laisse alors tomber quelques paroles qui sont quintessence de souffrance : « Que de coups la fortune et les hommes ont accumulés sur ma tête ! J'en suis atteint de tous côtés et partout. La plaie m'en couvre tous les pores. »

Le désir de la mort libératrice le vient hanter plus souvent qu'il ne l'avoue. Il regrette que les Anglais ne lui aient pas « tranquillement fait casser la tête à bord du *Bellérophon* ». Une balle aurait dû l'étendre soudainement dans sa gloire, à la Moscova, par exemple ! Apprend-il l'exécution de Murat, il l'envie : « Les Calabrais ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. »

Lui, l'affamé d'action, comment ne connaîtrait-il pas le morne ennui des jours inactifs et monotones ? Certains jours, il reste prostré en lui-même, incapable d'être diverti. Parfois, au cours d'une lecture à haute voix, les pensées sombres l'empêchent de persévérer. Il entrevoit « avec horreur le grand nombre d'années qu'il pouvait encore avoir à courir ». Il craint le silence des nuits sans sommeil hantées par les pensées obsédantes. « Il redoutait de se coucher trop tôt : il s'éveillait alors au milieu de la nuit, et cherchant à fuir ses réflexions, il était obligé de se relever pour lire. »

Il lui arrive de désirer un bourreau. « Je n'aimerais pas commettre un suicide, dit-il à O'Méara, car j'ai toujours blâmé cet acte. J'ai fait vœu d'avaler la coupe jusqu'à la lie ; mais je me réjouirais qu'on envoyât l'ordre de me faire mourir. »

En réalité, Napoléon sentait les coups qui le frappaient d'une manière intense, mais la puissance de redressement était en lui surhumaine.

Cependant, lorsqu'un poids trop lourd de souffrances refoulées opprimait son cœur, c'étaient de *violentes explosions* qui libéraient à un coup toutes les rancœurs amoncelées. La seule présence du gouverneur suffisait à provoquer l'éruption des souffrances cachées. La puissante imagination de l'Empereur avait agrandi cette figure de fonctionnaire médiocre et minutieux jusqu'à en faire le symbole du Mal et de la Persécution. Dès qu'il le voyait, l'orage intérieur contenu éclatait soudain. Il l'accablait : « Je ne vous ai jamais entendu nommer que comme un scrivano de Blucher ou un chef de brigands. Vous n'avez jamais commandé des gens d'honneur. Vous n'avez jamais vécu avec eux. » Il le frappait d'une de ces phrases cruellement concises dont il avait le secret · « Vous déshonorez votre nation et votre nom restera une flétrissure. »

Le puissance de souffrir est donc chez Napoléon aussi grande que l'immense empire qu'il a sur lui-même. Mais la blessure la plus douloureuse était annihilée rapidement par la puissance même de l'appétit de vivre. La douleur ne tournait jamais chez lui à la tristesse vague et continue. Son âme était un ciel méditerranéen. L'orage y éclatait brusquement. Puis triomphante, la lumière y renaissait. Et cela, c'est encore de la force !

§

Le genre de force manifesté par Napoléon dans le malheur nous semble s'élucider. Cette force n'est pas impassibilité, elle n'est pas inertie, elle n'est pas impénétra-

bilité à la douleur. Napoléon peut souffrir et souffrir intensément. Mais cette douleur s'incline toujours devant l'instinct affirmateur de la vie. Napoléon se sent parfois accablé par son irrémédiable détresse, il demeure cependant comme un spectacle de vitalité. Au sein des épreuves, il reste capable d'entreprendre, d'agir et de se donner la joie d'une force qui s'éploie. Sa vie à Sainte-Hélène reste riche de pensées et de faits. Son existence se solde encore d'une manière positive. L'impression d'ensemble est celle de la plénitude de vie. Après avoir évoqué le spectacle de force, nous voudrons rechercher *les moyens d'adaptation* de cette âme extraordinaire à son malheur plus extraordinaire encore.

Vis-à-vis du gouverneur de Sainte-Hélène, Napoléon s'affirme intransigeant. Lui qui avait commandé à tant de peuples, il n'appartenait à nul homme de le faire plier. Mais vis-à-vis des faits, tout autre est l'attitude de l'empereur! Comme toutes les âmes vivantes, *il accepte ce qui est*, il consent à ce qui résulte de la force des choses. Jamais il ne voulut reconnaître en droit qu'il était prisonnier des Anglais. En fait, il acceptait les conditions terribles qui lui étaient faites. Il s'était d'ailleurs toujours fait gloire de céder à l'étreinte des circonstances. Il prétendait n'avoir jamais voulu plier la réalité à ses principes, mais au contraire, il affirmait qu'il avait subordonné ses principes à la réalité perpétuellement mouvante et changeante. La soumission à la nécessité lui semblait un véritable devoir. Lorsque, à Plymouth on lui signifie sa proscription, il ne reconnaît pas cette décision des hommes. Pourtant, lorsque on lui enjoint de faire choix d'un nombre fixé de compagnons, il désigne ceux qui vont partager son infortune.

Un élément mystique, toujours présent chez lui comme chez tous les grands actifs, vient encore l'inciter à se soumettre aux conditions qui lui sont imposées. A l'annonce de sa proscription, il songe vivement au suicide. Nulle

opinion religieuse ne retient son bras. Il s'impose cependant le devoir de remplir jusqu'au bout ses destinées. Il perçoit l'intuition vague que quelque chose s'accomplit par lui et que nul n'a le droit d'interrompre la mission qu'il vient remplir ici-bas. « Que mes destinées s'accomplissent ! » s'écrie-t-il. Et à Montholon il répétait : « Il faut toujours obéir à sa destinée. Tout est écrit là-haut. »

Napoléon était en outre l'homme qui aime contempler les ensembles. Il allait jusqu'à dire qu'aucune de ses batailles n'était belle en soi, mais seulement dans le système total des manœuvres d'une campagne. Aussi voit-il les années de malheur qui l'attendent comme un fragment presque nécessaire dans le tout de sa vie. « L'adversité manquait à ma carrière ! » s'écrie-t-il. Il ne doit donc pas se refuser à la vivre.

La grande illusion des âmes riches de vie, le don invincible de l'espoir le soutient d'ailleurs dans une existence qui n'a plus à attendre que de nouvelles calamités. En revenant de Waterloo, il espère encore. De multiples chances subsistent à ses yeux. Tous les Français sauront les voir et lui feront le geste d'appel. Lorsqu'il monte sur le *Bellérophon*, il éprouve « une secrète satisfaction intérieure ». Il se voit vivant en Angleterre et continuant à imposer au monde son ascendant moral. S'il avait pu s'y établir, disait-il à Gourgaud, il « y commanderait à tous ». A Sainte-Hélène, il espère plus qu'il ne le dit lui-même. Si l'ordre s'établit en Europe d'une manière stable, son entretien à Sainte-Hélène ne deviendra-t-il pas une charge inutile pour la Grande-Bretagne ? Il ne restera plus qu'à le libérer. D'autre part, dans le grand conflit qui se poursuit entre les peuples et les rois, pourquoi ne le rappellerait-on pas comme le vrai médiateur ? Le danger russe ne va-t-il pas devenir menaçant ? Peut-être fera-t-on appel à lui pour arrêter les vastes armées moscovites ! Et il se voit, parfois, vivant en Amérique « entouré d'une petite France ».

La situation de fait acceptée, Napoléon va réussir à tirer des jouissances réelles de la condition la plus abaissée. Le propre d'une âme vivante, c'est le *don de l'adaptation*, c'est *le don de se donner au présent* et de le vivre d'une manière absolue, comme si c'était le tout. En sa captivité, Napoléon garde la capacité de se donner totalement à la situation présente. Son esprit s'oriente encore vers l'actuel pour agir sur lui. La vie garde encore pour lui fraîcheur et nouveauté. Il peut se donner à un mince événement aussi franchement, aussi totalement qu'à un exploit considérable. Le monde manifeste un intérêt que les plus terribles vicissitudes ne sauraient abolir. Sur le *Northumberland* qui le conduit au définitif exil, l'esprit de l'empereur s'ouvre aux faits actuels. Il appelle souvent l'un de ses compagnons pour connaître le journal du vaisseau, le chemin parcouru, l'état du vent et toutes les nouvelles. Il se renseigne sur cette île qui doit l'ensevelir. Quand elle est en vue, il va vers l'avant du vaisseau pour l'observer. Au matin où l'on va aborder, levé plus de bonne heure que de coutume, il s'avance sur le passe-avant pour considérer le rivage plus à son aise.

Il s'intéresse encore à une partie de cartes ou à une partie d'échecs. Quand on joue au vingt et un sur le *Northumberland*, il s'obstine à poursuivre sa chance comme dans une campagne. Il laisse son napoléon « jusqu'à ce qu'il en eût produit un grand nombre ». Quand il gagne, il veut « laisser encore pour voir jusqu'à quel point il pourrait atteindre ».

Le don de se délivrer de l'obsession du passé et de la hantise de l'avenir pour vivre pleinement le présent, entraîne nécessairement *la persistance de la curiosité*. Il semble qu'après avoir tout vu et tout dominé, rien sur le roc de Sainte-Hélène ne devrait tenter la curiosité de l'empereur. Il garde cependant une curiosité insatiable, une curiosité d'enfant. Dans le génie, d'ailleurs, que ce soit le génie de l'action, de la pensée ou de l'art, il reste tou-

jours quelque chose de l'enfance. Devenir adulte, c'est, pour la plupart des gens, se cristalliser dans des manières de penser, de sentir et de vivre. L'homme de génie en mûrissant garde la fraîcheur d'impression de l'enfance, sa curiosité ingénue, son émerveillement devant toutes choses et ce don précieux de mettre par l'imagination un infini d'intérêt dans les faits les plus menus. Quelle richesse de sens dans ce simple fait : le lendemain même de son arrivée à Sainte-Hélène, Napoléon, après avoir travaillé, « prend fantaisie d'explorer son nouvau domaine, de découvrir le terrain environnant, d'en prendre possession ». L'homme extraordinaire se peint tout entier dans ce simple fait. Celui qui a conduit à travers le monde les plus folles chevauchées sent vibrer en lui le désir de connaître les accidents divers du menu morceau de rocher où l'a jeté la destinée mauvaise. Cette île minuscule, comme aux regards d'un enfant, un instant s'emplit d'infini. Voyez de quel cœur, avec quel émoi d'explorateur portant le pas sur des terres vierges il s'en va découvrir une vallée de son île. Laissons la parole au *Mémorial* :

Nous prolongeâmes en dehors de Longwood, sous les arbres à gomme, et essayâmes, à l'extrémité, de descendre dans une vallée très rapide et profondément sillonnée : c'étaient des sables, des cailloux presque mouvants, parsemés de ronces marines ; nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'empereur... s'obstina à continuer de sa personne au milieu des difficultés où nous nous trouvions. Je lui donnais le bras ; nous descendions et regrimpions avec peine tous les ravins ; il regrettait la légèreté de sa jeunesse, me reprochait d'être plus leste que lui... Chemin faisant il observait que ceux qui pourraient nous considérer en ce moment reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'impatience françaises... Nous arrivâmes enfin tout haletants au bas de la vallée. Ce que nous avions pris de loin pour un chemin tracé n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large ; nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux ; mais les bords du petit ruisseau étaient perfides... bientôt nous nous sentîmes enfoncer subitement... J'en avais déjà presque

au-dessus du genou quand un effort m'en a fait sortir ; je me suis retourné pour donner la main à l'empereur ; il était enfoncé des deux jambes, les mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine et sans boue que nous avons retrouvé la terre ferme... Pour lui, il répétait en considérant ses vêtements : « Mon cher, voilà une sale aventure. »

Universelle et jamais lassée reste la curiosité de l'empereur. S'il rend visite à Mme de Montholon, il fait l'inventaire de ses meubles. S'il voit un fermier, il l'interroge sur ses méthodes d'exploitation ; lui-même saisit une charrue et trace un sillon. Des passagers débarquent-ils dans l'île, il s'enquiert de leurs voyages. Il croise un groupe d'habitants jouant avec des quilles grossières, il les fait apporter et veut jouer une partie. La curiosité le libère de ses réflexions pénibles en le poussant vers l'extérieur. Avec fièvre, il se jette sur les livres. Il lit et commente Sophocle et Racine, Corneille et Voltaire, des romans et des tragédies, des comédies et des livres d'histoire, des œuvres d'imagination et des ouvrages techniques. En juin 1816, il reçoit une caisse de livres. Il se jette sur elle avec passion. Il la décloue de ses propres mains. O'Méara le trouve dans sa chambre « entouré de volumes ». « Sa physionomie, ajoute-t-il, était rayonnante, et il était d'une humeur charmante. Il avait passé toute la nuit à lire. »

Une anecdote spirituellement contée capte sa curiosité. Le fardeau des pensées lourdes est immédiatement rejeté. Il rit de tout cœur. Cet esprit qui conduisit les plus vastes entreprises, par une étrange ingénuité ou plutôt par l'intégrité de sa puissance de vie, reste capable de se distraire complètement en se donnant à ce qu'il appelle lui-même « le commérage des petites villes ».

La gigantesque imagination de Napoléon reste aussi active que jamais. Tous les fantastiques événements qu'il a vécus, cette imagination les lui ressuscite. L'Empereur

se raccroche à la vie par une véritable *actualisation du souvenir*. Il revit sa jeunesse, ses triomphes de Vendémiaire et d'Italie. Lorsqu'il dicte ses Mémoires, il retrouve l'enivrante fierté de sa grandeur. Après avoir parlé avec verve sur sa géniale campagne d'Italie, une montée de force submerge son être. Ceux qui sont autour de lui ont la sensation d'une « résurrection ».

Ce passé magnifique, non seulement il l'évoque pour s'en fortifier, mais encore il le reconstruit. Il se revoit en Égypte. Au lieu d'en revenir, il y reste. Tout l'Orient fasciné se range sous son autorité et il va régner jusque sur la Judée. Il se voit victorieux en Russie et modèle l'univers selon son rêve. Il se donne ainsi de vives sensations de puissance que l'imagination rend presque aussi fortes que si elles étaient actuellement vécues.

Et c'est *l'avenir lui-même qui est actualisé*, vécu avec l'intensité des choses présentes Parmi l'avilissement de sa situation, l'Empereur se voit déjà vivant dans l'éternité. Son regard dépasse les années. Il plonge vers cet avenir où, toutes querelles personnelles étant oubliées, il ne restera que le pur rayonnement de sa gloire. Il se voit dans l'esprit des générations à venir comme le « Messie », comme « l'Étoile ». Il est généralement persuadé que ses paroles à lui seront crues de préférence à toutes les autres. Il pense que toutes tentatives contre sa mémoire viendront « se briser contre le Roc ». Tous ses projets seront considérés comme des merveilles, tous ses efforts d'organisation comme des prodiges, tous ses revers comme des calamités pour le genre humain. Il vit à l'avance toute la légende napoléonienne. Il ne cesse de le répéter, c'est l'imagination qui gouverne le monde et jamais personne n'a tant frappé les imaginations. Il sait qu'il a parlé directement aux masses et que le propre du génie consiste à les atteindre immédiatement. Il se sait déjà Dieu pour les temps futurs. « Chaque heure me dépouille de ma peau de tyran... Ma mémoire gagnera tous les jours... Quand

les écrivains, les orateurs voudront être beaux, ils me rendront justice. » Sauf de rares instants de dépression, il se voit magnifique dans les temps à venir. Foi robuste en lui-même ! Absence totale de sens critique pour tout ce qui est son œuvre ! Il ne songe pas aux monceaux de ruines et aux millions de cadavres. Tout cela manifeste encore la force dont le propre est de ne pas douter d'elle-même. Le point que nous voulons mettre en relief, c'est que la prodigieuse imagination de Napoléon ne se retourne pas contre lui à Sainte-Hélène. Elle lui ouvre le passé et l'avenir pour lui en faire une *jouissance actuelle*. Elle se manifeste comme auxiliaire de sa vie.

Pour Napoléon, caractère dominateur s'il en fut, la jouissance s'identifiait au sentiment de puissance. Lors de son retour de l'île d'Elbe, son séjour à Lyon avait été plein de bonheur. « J'étais redevenu une puissance »,dit-il en l'évoquant. A Sainte-Hélène, toutes *impressions de puissance* ne sont pas bannies de la vie de l'empereur. Il savoure parfois une sorte d'ivresse en contemplant la tragique beauté de son exil. Il sent ce qu'il y a de sublime pour l'imagination dans le spectacle du plus grand des conquérants jeté tout vif sur un roc battu des vents, de la mer et du soleil. Il se grise du spectacle de son martyre. « Nous avons une âme à tromper nos tyrans... Notre situation peut même avoir des attraits... L'Univers nous contemple... Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle !... Des millions d'hommes nous pleurent !... Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire ! »

Que de nouveaux tourments viennent l'accabler, il les désire presque. Il sent une étrange ivresse à descendre au fond du malheur. Il veut l'infini du martyre. Son âme est assez forte pour l'affronter. Sir Hudson Lowe veut faire signer aux compagnons de l'empereur une déclaration qu'il juge irrespectueuse pour lui. Eh bien, que ses fidèles le quittent ! Il restera seul avec ses geôliers ! Que le gouverneur « renvoie tout le monde, qu'il place des sentinelles

aux portes et aux fenêtres, qu'il ne m'envoie que du pain et de l'eau, cela m'est fort égal. Mon esprit est libre, je suis aussi indépendant que lorsque je commandais une armée de six cent mille hommes ! »

Sa puissance ? Il la sait aussi grande qu'aux jours de son apothéose. Son règne moral est venu. Des millions de regards sont tournés vers Sainte-Hélène. L'épopée impériale, on se la conte à tous les foyers. Le nom de Napoléon est prononcé aux plus lointains pays. De Sainte-Hélène il « distribue encore des couronnes ». En son misérable exil, il domine le monde de son prestige. « Ici, sur mon rocher, dit-il, je semble demeurer encore comme le maître de la France. »

La *volonté de lutte* et *la volonté d'action*, sources du sentiment de puissance, se maintiennent vigoureuses chez Napoléon. Dans un cadre infime, elles se déploient avec même intensité qu'au temps où elles s'appliquaient aux affaires de l'univers. L'exilé n'a plus à combattre des armées, mais il s'applique à lutter contre la tristesse et contre l'ennui. La vie demeure une *partie de stratégie* qu'il joue avec son obstination coutumière. Il sait qu'au sein des plus vastes infortunes on peut toujours montrer du caractère. Satisfaction qui à elle seule justifie tous les efforts! Se laisser abattre par l'épreuve serait aussi lâche que de s'enfuir du champ de bataille ! Il faut maintenir son âme debout dans la tempête. « Quand on connaît son mal moral, disait-il, il faut savoir soigner son âme comme on soigne son bras ou sa jambe. » Montrer du caractère reste un fait d'une valeur absolue. Marat, si honni de tous, est grand à ses yeux par ce seul trait : « Marat, je l'aime parce qu'il est sincère. Il dit toujours ce qu'il pense. *C'est un caractère. Seul il lutte contre tous.* » Les mots de lutte, de victoire, Napoléon les applique sans cesse à ses monotones journées. Victoire lorsqu'une conversation pleine de verve a chassé les réflexions déprimantes ! Victoire lorsque son esprit a réussi à se donner

tout entier à une tragédie ou à un roman! Victoire lorsque le travail a absorbé toute une journée ! Si l'on atteint gaîment onze heures ou minuit, c'est une conquête, « une conquête sur le temps ». Apprendre l'anglais lui semble une lutte pleine d'intérêt. Il remercie Las Cases de lui avoir facilité une aussi précieuse conquête.

On sait ce qu'était la capacité d'action de l'empereur au temps de sa puissance. Il se vantait de n'avoir jamais pu aller jusqu'au bout de sa faculté de travail. Il pouvait se passer de tous les plaisirs, il ne pouvait pas se passer d'activité. Il lui fallait une perpétuelle extériorisation de son énergie interne. Il lui fallait toujours quelque chose à broyer. Géante, l'activité de Sainte-Hélène! Il dicte d'inspiration des heures et des heures. Il lit également des heures sans arrêt. Il se donne avec fièvre à la conversation. Il cherche à vaincre le sentiment de son malheur par un labeur sans arrêt. Diverses circonstances ayant interrompu son apprentissage de l'anglais, il dit à Las Cases, en octobre 1816, qu'il veut s'y remettre absolument et qu'il faut le contraindre au besoin à prendre sa leçon chaque matin.

Ne voyons pas là seulement une activité fébrile, une simple fuite de soi-même. L'Empereur manifeste à Sainte-Hélène une *activité ordonnée*, révélatrice de force. *L'Empereur domine sa situation tragique en l'organisant.* Emporté par des événements terribles, son esprit pose encore sur eux son empreinte organisatrice. Il disait que « la véritable industrie n'est pas d'exécuter avec les moyens connus et donnés », l'art, le génie étant « d'accomplir en dépit des difficultés, et de trouver par là peu ou point d'impossible ». Ce fut une preuve de génie que de maintenir au milieu d'un abîme de maux de l'ordre et de la méthode dans sa vie. Sur le *Northumberland* qui le conduit en captivité, Napoléon introduit dans son existence des éléments de régularité. Il cherche immédiatement à esquisser déjà un réseau d'habitudes. «L'Empereur

se lève à 8 heures 1/2, nous dit Gourgaud, cause avec un de nous, s'habille ; à 3 heures, passe au salon, y joue aux échecs avec moi ou Montholon jusqu'à 4 heures, se promène jusqu'à 5 heures 1/2, dîne, se promène ensuite jusqu'à sept, joue au vingt-et-un jusqu'à dix heures du soir. Mentionnons encore que tous les jours, à onze heures, il dicte ses souvenirs d'Italie à Las Cases.

Lorsque l'Empereur s'installe en sa pauvre résidence de Longwood avec une maison réduite à douze personnes, il organise la vie de ce petit groupe. « Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, dit le *Mémorial*, l'empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui et chercha à employer chacun de nous suivant la pente de son esprit. » Le 4 avril 1816, il expose un programme de vie à Gourgaud : « Tous les matins, jusqu'à 4 heures, rester chez lui, déshabillé, lire, travailler l'anglais ; de 4 à 6 heures, promenades ; de 6 à 8 heures, travail avec Bertrand : dîner, conversation jusqu'à 10 heures, et de 10 heures à minuit, travail avec Gourgaud sur les campagnes de 1812, 1813 et 1814. »

Celui qui, selon sa propre expression, avait porté le monde sur ses épaules, s'appliquait à imposer la régularité de son esprit à la vie d'une douzaine d'hommes jetés sur un roc stérile et isolé du reste de l'univers !

§

La vie de Napoléon au sein de l'irrémédiable malheur n'est pas une stoïque résignation aux événements. Elle est une acceptation pleine d'activité. Napoléon dans le malheur total reste une âme vivante. Toutes les immenses facultés qui avaient bouleversé le monde, il les applique à la pratique d'une existence infime. Il lutte contre la douleur, contre la tristesse et l'ennui avec cette énergie obstinée qui fut toujours la sienne. Sa curiosité insatiable continue à s'affirmer. Elle se porte de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Son aptitude à la vie présente reste

intacte. Il se donne aux menus faits de son existence déchue comme il s'était donné à ses prodigieux exploits. Son imagination vient lui rendre vivants et comme transportés dans l'actuel ses épiques souvenirs et ses futurs triomphes sur l'esprit des foules. Son activité se maintient prodigieuse. Dans sa vie minuscule il utilise encore ses dons d'ordre et d'organisation. Frappé par le malheur, il ne se campe pas devant lui dans une attitude inerte et grandiose. Il ne se laisse pas non plus emporter passivement par les événements. Il *vit* le malheur. Il s'adapte à lui et, par voie de réaction, il le modèle sur la forme même de son esprit. C'est cela la Force. C'est cela la Vie. C'est plus et mieux qu'une attitude philosophique (1) !

GABRIEL BRUNET.

(1) L'objet même de notre étude : l'adaptation de Napoléon au malheur, la limite à la première phase du séjour de l'Empereur à Sainte-Hélène Nous en avons donc exclu la période finale où Napoléon est dominé par la maladie terrible qui doit l'emporter.

LES RÉPARATIONS ET L'ACTION DES ALLIÉS

LA DÉCONFITURE DU SYSTÈME DE M. KEYNES

—

Le sentiment du public français à l'égard de la question des indemnités allemandes a passé par des étapes qu'ont jalonnées successivement l'attente patiente, l'étonnement, l'impatience, l'énervement et enfin l'exaspération. Personne ne peut comprendre que 29 mois après l'armistice, 22 mois après la signature de la paix, 15 mois après l'échange des ratifications, l'Allemagne n'ait encore rien versé des indemnités représentant la réparation des pertes et dommages dont l'article 231 du traité de Versailles la déclare responsable; personne ne peut admettre qu'elle puisse se dérober, par de subtiles chicanes, à ses engagements les plus solennels et bafouer ouvertement les Alliés. Les maladresses, les fautes inouïes commises depuis deux ans et demi bientôt sont seules responsables de cette situation qui a fini par revêtir un caractère menaçant. En ajournant la solution du problème, les Alliés l'ont singulièrement compliqué. Tout ce que l'on pouvait exiger d'une Allemagne terrassée, démoralisée, démolie, tant politiquement que militairement, il s'agit de l'obtenir aujourd'hui d'une Allemagne ressaisie, restaurée, reconquise enfin par le détestable esprit qui l'avait conduite à un destin qu'ont travaillé inlassablement à lui épargner une fausse idéologie, une jalouse et mercantile conception de la paix dans des milieux fort influents chez nos alliés.

Comment en sommes-nous arrivés à laisser petit à petit

s'énerver entre nos mains le traité de Versailles? Comment a-t-on pu raisonnablement passer une année entière en discussions théoriques entre alliés sans qu'il ait été fait usage des dispositions les plus essentielles de cet acte diplomatique ? Le traité proclamait l'établissement d'un « privilège de premier rang sur les biens et ressources de l'Empire et des Etats allemands pour le règlement des réparations et autres charges résultant du traité ou de tous autres traités ou conventions supplémentaires » (art. 248). L'article 12 de l'annexe II de la partie VIII donne à la Commission des Réparations « d'une façon générale les pouvoirs de contrôle et d'exécution les plus étendus en ce qui concerne le problème des réparations, tel qu'il est traité dans la présente partie du présent traité, et pouvoir d'en interpréter les dispositions ». Le même article oblige la Commission, « en estimant périodiquement la capacité de paiement de l'Allemagne, à examiner le système fiscal allemand, 1° afin que tous les revenus de l'Allemagne y compris les revenus destinés au service ou à l'acquittement de tout emprunt intérieur soient offerts par privilège au paiement des sommes dues par elle à titre de réparations; 2° de façon à acquérir la certitude qu'en général le système fiscal allemand est tout à fait aussi lourd, proportionnellement, que celui d'une quelconque des puissances représentées à la Commission ». L'article 240 oblige l'Allemagne à fournir à la Commission « tous les renseignements dont elle pourra avoir besoin sur la situation et les opérations financières, et sur les biens, la capacité de production, les approvisionnements et la production courante de matières premières et objets manufacturés de l'Allemagne et de ses ressortissants ». L'article 241 oblige l'Allemagne « à faire promulguer, à maintenir en vigueur et à publier toute législation, tous règlements et décrets qui pourraient être nécessaires pour assurer la complète exécution des présentes stipulations ».

Ces dispositions paraissent fort nettes et ne laissent rien

à désirer. Cependant il faut croire qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, puisque nous avons vu tous les hommes qui ont eu la responsabilité de leur exécution se plaindre, en général, des lacunes profondes du traité au point de vue pratique. Lorsque l'on entend M. Poincaré dire : « Le traité sera une création continue »; puis M. Millerand : « Le traité est plus lourd de promesses que de réalités » ; enfin M. Briand : « Ce traité, comme la jument de la légende, a toutes les qualités sauf une : il n'a pas la vie en soi ; il faut qu'il l'emprunte à l'extérieur », nous sommes bien forcés d'admettre que la volonté des hommes d'Etat n'est pas absolument libre de se mouvoir à l'intérieur du traité de Versailles.

§

Dès le lendemain de la signature du Traité, et avant même sa ratification, s'organisait, en Angleterre, pour sa révision, une campagne audacieuse dont le livre brillant et faux de M. Keynes, *Economic consequences of the peace*, est l'expression la plus caractéristique. Cette campagne, menée par un groupe de financiers internationaux, eut son principal appui politique dans les milieux radicaux et libéraux (un ancien premier ministre, M. Asquith, en était le centre) et trouva un écho jusque dans l'entourage immédiat de M. Lloyd George. Elle consistait à prétendre que le prompt relèvement économique et financier de l'Allemagne importait au plus haut degré pour la reprise de la vie normale en Europe et pour le paiement même des indemnités exigées du vaincu... Or, les clauses économiques et financières du traité se trouvaient rédigées de telle manière que les charges de l'Allemagne étaient à la fois écrasantes et incertaines et la mettaient dans l'impossibilité d'établir un budget. Tout prolongement de cette incertitude était mortel pour le vaincu qui ne savait pas ce qu'il aurait à payer, comme pour le vainqueur qui ne savait pas ce qu'il aurait à recevoir. Il importait d'en sortir

au plus vite, de fixer au plus tôt les charges de l'Allemagne, eu égard à sa situation présente (non ce qu'elle *devait*, mais ce qu'elle *pouvait* payer), au prix d'une réduction même du total des créances, et de rendre à ce pays sa pleine liberté financière.

Cette propagande insidieuse, que servait si bien l'ouvrage de M. Keynes, fut menée dans le monde entier : elle nous fit le plus grand mal dans les pays anglo-saxons et chez les neutres. Elle défigurait la politique française accusée d'impérialisme et d'avidité maladroite. Elle fut accueillie dans tous les milieux alliés ou neutres où la France est jalousée, mal comprise, où une politique à courte vue et mercantile prédomine, où sévit un pacifisme niais qui résiste à toutes les leçons de l'expérience. L'Europe aspire au repos ; il semblait que les réclamations de la France retardaient le moment où ce repos s'établirait et l'on cherchait quelles vérités désagréables on pourrait bien jeter à la tête de ce peuple glorieux et importun. Lorsque la France montrait ses plaies, des voix autorisées lui reprochaient de ne pas exiger de ses citoyens un chiffre d'impôts aussi élevé que celui que paie le contribuable de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis, reproche assez violent de la part de gens que la guerre a enrichis et chez les plus maltraités desquels on ne peut montrer que quelques carreaux cassés par les zeppelins.

La riposte était facile de notre part ; elle fut tardive et notre propagande est loin d'être venue à bout des calomnies et des injustices répandues par la malveillance et accueillies par l'ignorance et la jalousie. Nous avons laissé aux maladresses allemandes le soin d'éclairer, tardivement, l'opinion publique chez nos alliés. D'autre part, l'opinion française s'est irritée vivement à plusieurs reprises contre les hommes d'Etat britanniques. Elle les a accusés d'incompréhension et d'égoïsme et ne s'est peut-être pas assez préoccupée de répondre par des arguments bien présentés et largement répandus à leurs préoccupations personnel-

les. Il faut bien se rendre compte que pour la Grande-Bretagne, payée par la remise de la flotte et des colonies allemandes, le traité est exécuté. Le danger militaire et économique allemand n'existe plus. S'il doit renaître un jour, il sera temps d'aviser. Ce qui seul importe est la reprise d'une vie économique assez normale pour que les Anglais puissent recommencer à vendre leurs objets manufacturés. Cette vision étroite, insulaire, imprévoyante des choses du continent a toujours été celle des milieux commerciaux et industriels britanniques, patrons et ouvriers. Elle est dans la tradition de ce pays et les leçons de la guerre ne l'ont pas corrigée. Les hommes d'Etat britanniques sont d'autant plus obligés d'en tenir compte que les événements d'Irlande et des Indes, la crise économique intense, génératrice d'un chômage formidable, leur font envisager les questions sous un angle très différent du nôtre. M. Lloyd George, dont il a été pensé et écrit tant de mal en France depuis un an, est peut-être celui que la plasticité de son intelligence peut le plus facilement convaincre de la vérité d'une opinion contraire à la sienne. On peut l'influencer et le persuader ; ce que l'on ne saurait également dire de ses rivaux.

Que pouvait faire le Gouvernement français lorsqu'il se trouva en présence de thèses inspirées ou influencées par cette campagne? Se cramponner au traité ou céder à la pression de l'opinion britannique qui lui montrait, dans des accords amendant le traité, le moyen de sortir plus rapidement de ses embarras financiers. Pour s'en tenir au premier point de vue, il eût fallu que le traité eût donné tout de suite la preuve de sa valeur au point de vue des réparations. Or, il ne fournissait que la preuve contraire.

A la séance du 4 février dernier, M. Tardieu a donné à la Chambre des députés un rapide aperçu de ce que pouvait faire la Commission des Réparations et de ce qu'elle n'a point fait. Qu'était-elle, en somme ? « Une Commission de la dette, disait-il, comme il y en a en Egypte, en Tur-

quie, en Grèce. » Elle devait s'installer rapidement à Berlin et prendre en mains le contrôle du budget allemand. « Il fallait contrôler aussi, en vertu des articles du traité, la production, la consommation de l'Allemagne, son commerce, ses exportations, et cela fait, ce contrôle permettant de saisir la vérité, organiser les annuités. » C'est fort bien dit. Oui, sans doute, c'est cela qu'il eût fallu faire. Mais, en réalité, le pouvait-on ? La Commission des Réparations n'est nullement une Commission de la dette, pas plus que l'Allemagne n'est une Turquie ou une Egypte. Les Commissions ottomanes et égyptiennes ont l'administration directe de la dette, la perception et l'encaissement des revenus qui l'alimentent. Les finances égyptiennes et turques sont en tutelle. Où la Commission des Réparations aurait-elle pris de tels pouvoirs à l'égard des finances allemandes ? Les articles du traité que nous avons cités se bornent à poser des principes d'ordre général : ils n'organisent rien. Ce n'est pas tout de dire que l'on établit « un privilège de premier rang sur tous les biens et ressources de l'Empire et des Etats confédérés », si l'on ne prévoit pas en même temps les effets de ce privilège. En droit civil également, les droits des créanciers portent bien sur l'ensemble du patrimoine du débiteur, mais si le code de procédure n'organisait pas les actions destinées à permettre au créancier la saisie du patrimoine du débiteur défaillant, le créancier aurait du mal à se faire payer. Il était impossible de faire sortir de tels effets du traité. Si les auteurs du traité ont cru qu'ils s'y trouvaient implicitement, ils se sont trompés ; s'ils ont voulu les y mettre, ils devaient les y inscrire expressément (1).

La « Réponse des puissances alliées et associées » aux « Remarques de la Délégation allemande sur les conditions de paix » a même pris soin de réfuter la thèse allemande

(1) C'est ce que fait l'accord de Paris en décidant que le produit des douanes allemandes constitue un gage spécial de l'exécution de cet accord, en prévoyant qu'au cas d'inexécution tout ou partie du produit des douanes pourra être saisi par la Commission des Réparations.

que les stipulations relatives aux Réparations « entraîneraient un contrôle absolu des finances de l'Allemagne par les Alliés, et une mainmise complète sur l'organisation intérieure de l'empire ».

La Commission des Réparations eût dû être le pivot du traité, c'est entendu, mais pour cela, elle devait posséder des pouvoirs plus étendus et plus indépendants. Ses membres sont de simples délégués de leurs gouvernements respectifs ; ils en reflètent les incertitudes, les divergences d'opinion et d'intérêts. Ses décisions doivent être prises à la majorité, dans des cas importants, à l'unanimité. Or, aucune décision importante n'a pu être prise, parce que pour que la Commission pût les prendre, il fallait que les gouvernements fussent d'accord (1). C'est après cet accord, que M. Briand se flatte enfin d'avoir réalisé à la dernière conférence de Paris, que les gouvernements alliés ont couru pendant près d'un an.

§

Nous fûmes ainsi entraînés, depuis avril 1920, suivant les saisons, au midi et au nord, à la mer et aux eaux, à la campagne et à la ville, à San Rémo, à Hythe, à Lympne, à Boulogne, à Spa, à Paris, cherchant à concilier des thèses opposées, à céder le moins possible de notre point de vue, rencontrant toujours sur notre chemin cette idée fondamentale de M. Lloyd George : qu'il faut entendre contradictoirement les Allemands pour déterminer le montant définitif de leur dette évaluée forfaitairement sans attendre la fixation complète des dommages à laquelle la Commission des Réparations doit procéder à la date du 1er mai 1921 au plus tard. L'opinion française s'est montrée vivement irritée à

(1) « Elle a été constamment paralysée dans son action par l'impuissance où elle se trouvait de prendre une décision et, la décision prise, de la faire exécuter... Elle ne dispose d'aucun pouvoir exécutif pour faire exécuter ses décisions ; elle ne peut que les transmettre aux gouvernements intéressés en se remettant à eux des soins de les appliquer.... L'intervention des gouvernements se trouve ainsi provoquée par la Commission des Réparations elle-même. » Rapport de M. de Lasteyrie sur le Budget spécial des dépenses recouvrables (exercice 1921, p. 6).

plusieurs reprises de cette persévérance qui lui apparaissait comme une preuve d'incompréhension singulière de l'esprit même du traité, de nos droits et de la politique à suivre à l'égard d'une Allemagne récalcitrante et assoiffée de revanche. Peu à peu les événements ont fini par nous donner raison. Mais il a fallu un an pour arriver à faire admettre la justesse de notre point de vue.

Dès le mois de février 1920, les pourparlers commencent à Londres. Fin avril, conférence de San Rémo où l'on décide d'inviter à Spa les chefs du gouvernement allemand à une conférence directe avec les chefs des gouvernements alliés pour que ceux-ci présentent des explications et des propositions précises. Au commencement de mai, réunion à Hythe des premiers ministres alliés où l'on proclame la nécessité de mettre l'Allemagne pour un prompt accomplissement de ses obligations « en position de rétablir son économie financière ». D'après le communiqué officiel, des experts alliés sont chargés de proposer immédiatement à l'approbation de leurs gouvernements un montant minimum de la dette de l'Allemagne qui soit à la fois acceptable pour les alliés et compatible avec la capacité de paiement de celle-ci, et de déterminer les meilleures modalités de paiement et de capitalisation de cette dette « pour assurer la réalisation des vues générales exposées ci-dessus ». Des explications données peu après réduiront à un rôle plus modeste les experts alliés. Mais cela n'en est pas moins l'acheminement vers le forfait évalué indépendamment de la capacité future de paiement de l'Allemagne. Comme le dit fortement M. Poincaré, nous avons « lâché la rampe du traité de paix ». La Commission des Réparations est, en quelque sorte, dessaisie de son rôle principal. M. Poincaré, qui la préside, n'accepte pas cette *capitis diminutio* dont il prévoit les graves dangers pour nous, et il démissionne avec éclat (1).

(1) L'admirable campagne menée par M. Poincaré depuis un an dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Temps*, dans le *Matin* dépasse les bornes d'une cri-

Les 15 et 16 mai, réunion à Lympne. Au cours des conversations, on rappelle les nombreuses infractions de l'Allemagne aux clauses militaires, économiques et financières du traité. On y reconnaît la nécessité de liquider au plus tôt et parallèlement les dettes interalliées et la dette allemande. Des chiffres sont lancés en circulation sur le montant total de l'indemnité allemande, fixés d'ailleurs fort arbitrairement. On parle de 120 milliards de marks or, sur lesquels la France recevait 55 o/o, soit 66 milliards de marks or. Ces chiffres inquiètent l'opinion publique. Le 28 mai, à la Chambre des députés, M. Millerand, dans une séance mémorable, est amené à s'expliquer sur ce qui a été fait. Il reconnaît l'exactitude des chiffres donnés, mais il affirme qu'aucun engagement n'a été pris et que la liberté de la France reste entière.

Le 20 juin, retour à Hythe. Les 21 et 22 juin, conférence à Boulogne. Comme l'a dit M. Loucheur, s'il n'y a pas d'accord définitif sur les chiffres, « ces chiffres ont créé une atmosphère ». On décide que les experts anglais, belges, français, italiens, serbes se réuniront pour faire à l'Allemagne des propositions communes sur des bases déterminées.

A Bruxelles, le 2 juillet, on règle les propositions dans lesquelles l'indemnité allemande devra être répartie entre alliés, et l'on arrête un projet de paiement d'annuités par l'Allemagne (1).

Du 5 au 16 juillet, enfin, conférence à Spa où les Allemands sont entendus. On leur signifie la volonté des Alliés en ce qui concerne le désarmement ; on leur fait signer un protocole relatif aux livraisons de charbon valable jusqu'au

tique même supérieure des événements et des hommes. Elle éclaire magnifiquement toute une politique et semble devancer le jugement de l'histoire.

(1) Les experts avaient envisagé, dans ce projet qui n'a jamais été sanctionné par les gouvernements, le paiement par l'Allemagne d'une annuité de 3 milliards de marks en or payable pendant 42 ans, à partir du 1er mai 1921, d'une annuité additionnelle, de 3 milliards de marks or payable de 1921 à 1931 et de 4 milliards de marks or, de 1931 à 1963. Avec la garantie d'un dépôt de valeurs allemandes pouvant s'élever au chiffre maximum de 5 milliards de marks et de la totalité du produit des douanes du Reich.

31 janvier 1920 (1). On n'a pas eu le temps de parler des réparations pour lesquelles les délégués allemands avaient apporté un vaste plan « d'entreprise internationale de colonisation intérieure ». Mais, les Alliés ont conclu entre eux un arrangement aux termes duquel les sommes reçues de l'Allemagne seront réparties suivant les proportions ci-après : Empire britannique, 22 o/o ; France, 52 o/o ; Italie, 10 o/o; Belgique 8 o/o; Japon, 0,75 o/o; Portugal, 0,75 o/o; les 6 1/2 restant réservés pour la Grèce, la Roumanie, l'Etat Serbe-Croate-Slovène. La France et l'Angleterre ont consenti une légère réduction de leur pourcentage pour donner aux autres une part un peu plus forte. Les gouvernements alliés prendront entre eux, s'il y a lieu, les mesures propres à faciliter l'émission, par l'Allemagne, d'emprunts destinés à faire face à ses besoins intérieurs et, en même temps, à lui permettre de se libérer rapidement de sa dette envers les Alliés.

Il restait à fixer l'indemnité allemande ; pour cela, il est question d'une nouvelle rencontre des Alliés et des Allemands à Genève, où l'on examinera les forces contributives de l'Allemagne et où les Allemands seront admis à faire des propositions. Mais, devant l'interprétation que l'on donne en Angleterre de cette réunion, le Gouvernement français fait savoir qu'il ne considère pas qu'il ait pris l'engagement d'aller à Genève pour y aller discuter avec les Allemands sur les droits que le traité nous a accordés et que la Commission des Réparations est chargée de mettre en pratique. Le désappointement paraît vif en Angleterre, plus grand en Allemagne. On lance à Londres l'idée d'une réunion des premiers ministres à Genève pendant l'Assemblée générale de la Société des Nations. Encore une fois, le Gouvernement français, peu désireux de voir la Société des Nations intervenir et convoquer en quelque sorte à la

(1) On sait les critiques justifiées que cet arrangement, qui obligeait la France à faire à l'Allemagne des avances remboursables, a soulevées dans l'opinion française.

barre le Traité de Versailles, se dérobe et fait savoir qu'il ne se rendra pas à Genève ; M. Lloyd George ira tout seul s'il le veut. Le gouvernement français n'en était pas moins dans une situation fausse ; il avait été dit que les délégués des gouvernements se réuniraient pour faire à l'Allemagne des propositions fermes sur des bases déterminées. Le gouvernement français entendait cette fois se rejeter vers la Commission des Réparations, qu'il avait bien laissée de côté. Pour sortir d'embarras, le premier ministre belge, M. Delacroix, suggère une réunion des experts techniques des gouvernements alliés et du gouvernement allemand, chargée de procéder à un examen de la situation. Et c'est ainsi qu'une réunion des experts est conviée à Bruxelles, en décembre, où les Allemands sont entendus ; mais, pour rééditer les mêmes refrains : l'Allemagne n'a ni or, ni crédits ; elle ne peut que payer en marchandises ou en travail. Elle se plaint que les Alliés ne lui facilitent pas la tâche. On veut lui faire payer des indemnités, et c'est elle qui aurait besoin d'être secourue.

Car, telle est la thèse qu'inlassablement geignarde et rageuse elle soutient et fait plaider dans le monde. Elle étale sa misère, pleure sa prospérité passée, parle d'esclavage économique et ne s'arrête de geindre que pour menacer.

§

La Conférence de Paris s'ouvre enfin le 24 janvier, et s'il est une consolation pour tant de temps perdu en pourparlers, c'est de penser que la thèse que nous défendons inlassablement gagne petit à petit du terrain chez nos alliés, s'impose à leurs hésitations et triomphe de leurs illusions. Grâces en soient rendues aux Allemands ! Comme avant la guerre, comme au mois d'août 1914, comme pendant la lutte, leur grossière infatuation, leur évidente mauvaise foi, les violences sans mesure de leur presse, le mélange de fourberie et d'arrogance qui les caractérisent ouvrent les yeux les

plus obstinément fermés, dissipent les malentendus ou, pour mieux dire, forcent la main aux récalcitrants.

Il n'est pas besoin de rappeler longuement ce qui s'est passé depuis deux mois. Le 29 janvier, les Alliés se mettent d'accord sur les annuités à exiger de l'Allemagne : 42 annuités fixes, dont le montant progressif est estimé devoir donner 226 milliards, et 42 annuités variables, égales à 12 o/o de la valeur des exportations allemandes et dont il est impossible de prévoir exactement le montant. Néanmoins, malgré cet élément d'incertitude, on s'efforce de calculer la capitalisation de ces deux annuités et l'on arrive très approximativement, en calculant à 6 o/o le taux de capitalisation, à lancer le chiffre de 109 milliards de marks or sur lesquels la France, devant toucher 52 o/o du total des versements, recevrait 57 milliards. Notre créance, qui vient d'être établie à 218 milliards de francs papier (soit au change actuel 66 milliards de marks or), subirait donc une forte réduction, que M. Briand a pu même évaluer à 30 ou 35 o/o sans rencontrer de contradicteurs.

L'opinion française, étourdie par ce chiffre fantastique de milliards et rebutée par leur incertitude même, s'émeut peu ou point des perspectives qu'ils ouvrent ou qu'ils ferment. Au fond, elle est sceptique sur les possibilités de faire rentrer une créance aussi formidable, échelonnée sur un si long espace de temps sans la sanction d'une occupation militaire prolongée jusqu'à complet paiement et d'une occupation un peu plus lourde que celle que nous faisons peser sur le Rhin. Elle se remémore la manière bien différente dont les choses se sont passées en 1871 et elle se dit que si les Allemands avaient pu nous imposer la paix qu'ils méditaient, ils n'auraient pas attendu deux années avant de voir la couleur de notre argent. Paiement immédiat et provisionnel d'une somme d'argent énorme ; mainmise sur les encaisses et sur les dépôts des banques, sur les valeurs étrangères possédées par les particuliers et dont ils auraient dû se dépouiller entre les mains de l'Etat ; taxation écra-

sante des villes occupées ; perception des impôts et taxes au profit des vainqueurs ; obligation pour le citoyen français de vendre, de liquider d'une manière ou d'une autre ses valeurs mobilières, ses objets précieux, bijoux, argenterie, meubles meublants, objets d'art, pour se procurer les moyens de se libérer des contributions formidables mises à sa charge, tel était le sort qui, incontestablement, nous attendait et qui contraste singulièrement avec la liberté financière imprudemment délaissée au vaincu de la dernière guerre et avec les ménagements incroyables dont il a bénéficié. Aussi l'opinion française, blasée sur les récriminations allemandes et sur les erreurs des financiers et des économistes à l'école de M. Keynes, a-t-elle vu dans les sanctions le meilleur et le plus clair résultat de l'accord de Paris. Si anodines et si insuffisantes qu'elles soient, elles constituent un premier pas dans la voie où il faudra désormais marcher sans hésitations ni faiblesses.

Jusqu'à ces temps derniers les Allemands ne l'ont pas cru. Les atermoiements des gouvernements alliés et les excitations de la campagne antifrançaise leur avaient recréé une sécurité d'où ils sont désagréablement tirés : ils ont réellement pensé que l'opinion du monde se tournait contre la France, exactement comme elle s'était tournée contre eux depuis août 1914. Il est de mode, dans des milieux alliés susceptibles et jaloux, de dénoncer le militarisme de la France, seule puissance ayant gardé, pour sa sécurité, un appareil militaire. Si l'on tient un pareil langage à Rome et à Londres, il n'est point étonnant qu'il rencontre des oreilles favorables en Espagne, en Suisse, dans les Pays-Bas et dans les pays scandinaves et qu'il puisse éveiller des espérances folles à Berlin et à Munich. La France et son alliée la Pologne, voilà désormais les deux gêneuses, l'une et l'autre assoiffées d'aventures et sur le bord d'une ruine financière, dont elles sont dans une certaine mesure responsables et qu'elles n'espèrent éviter qu'en réduisant l'Allemagne à l'esclavage économique. L'Allemagne a cru qu'avec la com-

plicité d'une partie de l'opinion des Alliés eux-mêmes, elle tournerait le traité dans la question des Réparations comme elle a tenté de le fausser dans la question du désarmement, comme elle a réussi à en esquiver les dispositions dans celle du jugement des coupables. Mais le ballon qu'avaient si bien gonflé les sophismes de M. Keynes est en train de crever.

Ce n'est pas seulement l'attitude à Londres du docteur Simons et la tempête de malédictions qui a précédé et suivi en Allemagne l'application des sanctions qui ont fait évoluer l'opinion du monde : les faits se sont chargés de démontrer l'erreur fondamentale de la thèse de M. Keynes et de toute la politique qui s'en inspire. Une année s'est à peine écoulée depuis son apparition et il n'en reste rien.

C'est le propre des pays anglo-saxons de faire des succès formidables de librairie à des ouvrages de politique ou d'économie politique écrits d'ailleurs avec verve, mais où la plus creuse idéologie et de véritables absurdités font cortège à une thèse qui ne paraît au premier abord que faire appel à l'évidence et au simple bon sens. De là leur étonnante fortune. On est séduit et conquis par la simplicité de l'idée qu'ils soutiennent. Mais il suffit de quelques années et même de moins de temps pour bousculer toutes les données sur lesquelles s'appuyait l'idée maîtresse de l'ouvrage qui ne paraît plus à distance qu'un bavardage creux et insipide. Tel a été le sort des livres de M. Normann Angell ; telle est présentement la destinée de celui de M. Keynes, malgré le talent de l'écrivain qui a buriné de main de maître un portrait étonnant de M. Clemenceau : c'est tout ce qu'il en reste.

L'idée principale des *Economic consequences of the peace* est que les conditions de la paix, voulues par la France, rendent impossibles le relèvement économique de l'Allemagne et que celle-ci, sérieusement appauvrie tant par la paix que par la guerre, ne serait capable de payer au compte des Réparations qu'une somme n'excédant pas 50 milliards

de francs or. Tous les faits parvenus à la connaissance du monde depuis quelques mois ont réduit à néant ces assertions.

Tout d'abord il est apparu que l'Allemagne éludait les stipulations du traité auxquelles il lui était possible d'échapper sans provoquer d'immédiates représailles : dans la question des coupables, dans celle du désarmement, dans la livraison des charbons, dans le paiement des 20 milliards que l'Allemagne était astreinte de verser avant le 1er mai 1921, le traité était ouvertement violé par le gouvernement allemand sur lequel pèsent de plus en plus les éléments réactionnaires, animés du plus violent esprit de revanche et qui rendent derechef l'atmosphère « irrespirable », pour prendre une de leurs expressions favorites.

On s'est ensuite rendu compte peu à peu que dans le domaine financier, comme dans les autres questions, l'Allemagne avait procédé avec une évidente mauvaise foi. Elle s'était livrée à un audacieux « camouflage » de ses finances qu'elle ruinait systématiquement par des émissions à jet continu de papier monnaie et par des dépenses budgétaires absolument folles ; elle cherchait, d'autre part, à masquer l'indéniable prospérité de son industrie qui éclate en dépit de toutes les dissimulations. Les chiffres produits de tous les côtés depuis trois mois en font foi (1).

Le *rapport des experts alliés* à la conférence de Bruxelles a détruit définitivement la thèse de la ruine allemande. Les experts ont constaté que « la situation économique de l'Allemagne est probablement plus favorable à l'heure actuelle que celle de tous les autres pays du continent européen » ; que « la dépréciation même du change allemand... a l'avantage pour l'Allemagne de diminuer le fardeau de la dette intérieure et d'accroître le pouvoir de concurrence des marchandises allemandes sur les marchés étrangers, facilitant ainsi l'établissement d'un excédent d'exportations, ce

(1) L'excellent discours de M. Raphaël-Georges Lévy au Sénat, à la séance du 23 mars dernier, a mis tous ces points en lumière.

qui est la condition nécessaire pour le paiement des réparations » ; que l'Allemagne, « dont la richesse naturelle est plus grande que celle de la France, dont l'armature économique est incomparable et dont aucune usine n'a été détruite par la guerre, pourrait supporter une dette extérieure très supérieure à celle de la France » (1).

D'après la conclusion des experts de Bruxelles, le rapide relèvement économique de l'Allemagne et les économies considérables créées par le désarmement dans le budget allemand facilitaient la création d'un excédent budgétaire et l'établissement d'une balance commerciale favorable, « conditions essentielles qui permettront à l'Allemagne de payer la *totalité* de sa dette ». En présence de ces diverses possibilités, disaient les experts de Bruxelles en terminant, « il devrait être très difficile de démontrer que les chiffres fixés par la conférence de Paris pour le paiement des réparations représentent un fardeau excédant la capacité de l'Allemagne ».

La conférence de Londres a été décisive. La mauvaise volonté allemande, soutenue par la persuasion que l'accord des Alliés ne serait qu'éphémère, a incité l'Allemagne à formuler des contre-propositions dérisoires aux stipulations de l'accord de Paris et à refuser sa signature à cet accord qui représentait pourtant un avantage sur le traité de Versailles. Comme le disait M. Clemenceau, à la tribune de la Chambre des députés à la veille de l'armistice, « qu'il en soit comme l'Allemagne a fait, comme l'Allemagne a voulu ». Une seconde fois elle aura scellé son destin.

Actuellement l'accord de Paris est retiré. Nous ne sommes plus qu'en présence du traité de Versailles qui met à la charge de l'Allemagne « toutes les pertes et tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés » (art. 231). Le chiffre

(1) On sait que le chiffre de cette dette s'élève au cours du change actuel à la somme de 80 milliards de francs.

total des pertes et dommages doit être signifié prochainement à l'Allemagne par la Commission des Réparations et les gouvernements alliés n'auront plus qu'à prendre leurs dispositions pour faire rentrer leurs créances (1).

On dit que l'Allemagne, se rendant compte enfin que se resserre autour d'elle un cercle que rien ne viendra rompre, ira au-devant des sanctions nouvelles des Alliés et renouera les négociations en apportant des propositions sérieuses. Que l'Allemagne apporte de nouvelles propositions ou subisse les conditions sur lesquelles les gouvernements seront tombés d'accord, nous n'en sommes pas moins en présence d'une situation très claire et qui commande certaines dispositions essentielles. L'Allemagne ne fera jamais rien de bon gré, et les chicanes qu'elle oppose au paiement de 20 milliards de marks en or qu'elle devait effectuer avant le 1er mai 1921 nous montrent le cas qu'elle fait de sa signature et la valeur que nous devons lui assigner. Il nous faut désormais organiser d'une manière sérieuse les gages que nous sommes autorisés à prendre en vertu de l'article 248 du traité de paix et les garanties que la Commission des Réparations a le pouvoir d'exiger en vertu de l'article 12 de l'annexe II de la partie VIII. Nous venons de faire un premier pas dans cette voie en prenant les sanctions prévues dans l'accord de Paris ; il s'agit de continuer.

Contre un débiteur défaillant et de mauvaise foi de telles précautions sont si légitimes qu'elles ne sauraient rencontrer de sérieuses objections. On doit seulement éviter que les intérêts des Alliés ne soient pas entièrement d'accord comme dans la question des sanctions actuellement en cours, où l'on voit l'Angleterre très ardente à établir le prélèvement de 50 o/o sur la valeur des marchandises allemandes importées et l'Italie très peu pressée de le faire. De telles mesures sont, d'ailleurs, nettement insuffisantes. Il faut désormais une mainmise sérieuse et un contrôle réel des Alliés sur les finances des vaincus. La thèse de « l'au-

(1) Cet article était écrit le 15 avril.

tonomie » des finances allemandes a vécu. L'Allemagne s'est montrée indigne d'une telle confiance. De bon ou de mauvais gré elle devra supporter le contrôle de la Commission des Réparations en matière financière, comme elle a dû subir en matière militaire celui des Commissions interalliées. Elle devra supporter les compressions budgétaires qui lui seront indiquées et affecter au paiement des réparations telle ou telle branche de ses revenus : les douanes, les tabacs, l'alcool (ces deux derniers impôts sont loin de rapporter les sommes élevées qu'ils donnent en France et en Angleterre et devront être réorganisés). L'Allemagne possède des mines, des forêts, des chemins de fer : ce sont des biens aisément hypothéquables. Le meilleur moyen de faire participer les Alliés à la prospérité allemande est encore d'organiser le système fiscal germanique de manière à affecter toutes les plus-values au paiement des Réparations. Il faut laisser de côté les taxes sur les exportations qui ne sont qu'un moyen indirect et sournois de combattre la concurrence commerciale allemande. Laissons l'Allemagne gagner de l'argent, mais organisons le contrôle de ses finances de telle manière que cesse le scandale d'une Allemagne opulente, prodigue et banqueroutière en face d'alliés surchargés d'impôts et incapables de relever leurs ruines (1).

Une Allemagne contrainte de payer de lourdes sommes pendant de longues années pour réparer ses forfaits ne pourra plus ni rêver de revanche ni reconstituer un grand appareil militaire. Bon gré, malgré, elle s'associera. C'est la meilleure garantie de paix future, et l'Europe entière y est intéressée comme nous.

En présence, enfin, de la répudiation par le Congrès des

(1) Dans son rapport sur le « budget des dépenses recouvrables », présenté à la Chambre des députés le 9 avril dernier, M. de Lasteyrie a pu estimer à 61 milliards et demi le montant total des charges assurées par la France, au titre des réparations, à la date du 1er mai 1921. En regard de ces 61 milliards et demi dépensés par la France au 1er mai 1921, les remboursements de l'Allemagne à la même date ne présenteront même pas les disponibilités suffisantes pour couvrir les frais d'occupation.

Etats-Unis de l'œuvre de M. Wilson et du traité de garantie anglo-américain, nous devons exiger l'amendement de l'article 428 du traité de paix limitant à 15 années la durée de l'occupation de la rive gauche du Rhin et ses têtes de pont. Les délais de l'occupation doivent exactement suivre les échéances de paiement des indemnités. Le dernier soldat allié ne devra quitter le territoire allemand que lorsque le dernier centime dû par l'Allemagne aura été versé. Ce n'est pas seulement le précédent de 1871 que nous pouvons invoquer à l'appui de cette thèse ; c'est le bon sens et la logique.

Telle devra être l'œuvre des gouvernements alliés dans les semaines qui vont suivre. Nous pensons qu'ils comprendront leurs devoirs et que l'opinion publique de leurs pays respectifs saura les aider à l'accomplir.

H.-R. SAVARY.

IMPROMPTU
DE
LA PLACE D'AJACCIO
LE MATIN

—

5 Mai 1821. *In Memoriam*.

1. — Cette place est depuis cent ans
la caisse d'harmonie d'un formidable instrument.
La vieille Europe y étira ses cordes faites de chair et de sang,
de la chair et du sang et de toute
l'âme de la Méditerranée. MARE NOSTRUM. Notre Mer. Notre-Mère.
Et le souffle de l'Homme-Fatal
la fit vibrer comme le vent de Dieu
pince, secoue, émeut, dans le mélodique jeu
éolien, ses harpes aériennes.
Le monde entier vibra sous cette fascination
qui eut un front bombé, un nez aigu et des lèvres serrées,
serrées pour ne laisser passer que juste ce qu'il est nécessaire
des nouvelles paroles des dieux de la Méditerranée.
NAPOLÉON.

2 — Toute la nuit la place s'est couverte
de chants larges et tristes aux souples contours,
mi-arabes, mi-italiens
La nuit les remuait comme de grands voiles inquiets,
étirés, pliés, repliés dans tous les coins.

Une nostalgie, sur toute chose. Rien qu'une nostalgie d'amour.
Si intense, que l'AMOUR,
l'émotion double des creux et des pleins,
apparaît bien là comme le Bien suprême du monde,
vers qui la chair de toute chose se tend et vagabonde.
Puis, des rythmes de danse, sur la nostalgie des chœurs.
Tandis que le séminaire qui abrite
la lourde pitié des refugiés syriens,
Français de pays lointains, jetés là par la guerre,
élevait ses mélopées dans ses rites.
Ruche grouillante de féminités et de virilités de lointaines terres.

3. — Toutes ces voix de la nuit corse, et celles
des hommes avinés se menaçant les uns les autres de mort
comme du Mal-suprême-du-monde
dont la clé est transmise au plus fort,
tout s'est fondu en une clameur répandue et claire,
qui vient on ne sait si du sol ou de l'air.
Et ce matin, bien avant l'explosion du SOLEIL,
les oiseaux des crêtes et ceux des étendues
ont allongé, de la montagne à la mer, sur la ville et le golfe,
l'immense gazouillement du réveil,
scintillant à l'oreille comme un étincellement.
Des cris d'hommes ont répondu,
voix d'hommes et chants d'enfants.
Jusqu'à ce qu'une seule voix, unique et douce, sans égale,
mais tenace et métallique comme un chant de cigale,
ait suivi cet ensoleillement de dimanche.
Un petit enfant, à peine visible, d'une voix frêle d'amour,
seul, contre un mur, comme une cigale sur sa branche,
a suivi de son chant, longuement, l'épanouissement du jour.

4. — Les montagnes qui descendent
avec une si tendre violence vers la mer

s'éclairent de grandes taches de LUMIÈRE.
Et ces taches s'ouvrent sur elles et se répandent.
par-ci, par-là, comme de fantastiques vérandas.
Et les maisons jaunâtres deviennent toutes brûlantes
de lumière d'or, d'or pur, blond, vibrant, immense.
Une maison, rose, pressée contre la mer,
s'empourpre comme un visage de jouissance.

5. — Sur la Place, maintenant, apparaissent dans ses bronzes noirs,
fantômes persistants de la nuit,
les cinq personnes du drame
de Viollet-le-Duc et de Barie.
Les cinq personnes, avec leurs toges,
s'en vont, sans jamais l'atteindre, vers l'étendue de l'espace.
Un rêve qui se perpétue, immobile, sur toute la race.
L'île tendue vers le large de la mer,
vers le large des plus larges ambitions fécondes
d'un homme et d'un monde.
L'EMPEREUR ET SES QUATRE FRÈRES.
Rien de la ville ne semble leur appartenir. Rien ne les suit.
Ils paraissent être nés, seuls, ainsi, dans la nuit.
Où et d'où ? Une image qu'à rien ne se mêle ici.
Théâtrale comme un décor pauvre de Tragédie.
Avec quelques apparences universelles,
une senteur de rêve plus vaste que toute la vie.
L'Empereur et ses quatre frères. L'Empereur à cheval,
avec son globe à la victoire dans une main,
et l'autre main pointée vers les lendemains.
Derrière eux, deux stèles
très blanches, hautes comme des formes spectrales géantes.
Ce sont les effigies des éternelles suivantes.
Les femmes,
avec les images des deux IMPERATRICES,
sculptées sur les deux stèles.
Les captives d'amour et de gloire,

mortes en état fidèle
d'impériale infécondité.

6. — Les BELLES SYRIENNES demeurent refugiées sous la protection
de l'Empereur qui toucha de sa domination
les frontières de toute beauté antique.
Elles viennent l'une après l'autre aux fenêtres.
Leur corps se raidit blanc dans le cadre noir,
sorti du tas de chair de leurs nocturnes promiscuités.
Images troublantes d'oriental désespoir.
Avec, pourtant, je ne sais quelle fierté d'être.
Les belles Syriennes fixent la place.
Les mains dans les cheveux, en des gestes de tanagras.
Elles en soulèvent la profonde masse
et se coiffent devant l'espace
comme devant un seul immense miroir.
Chaque croisée s'éclaire de cette demi-nudité.
La place est toute lumineuse.
Puis, elles piquent aux barreaux
le mystère de leur nuit, les matelas et les draps
pendus sur de longs roseaux
comme des hampes de drapeaux, oh! très bariolés.
Rêves et Pollutions.
Et le mystère s'évapore au soleil d'Ajaccio.
Puis, une après l'autre, elles s'assoient
chacune à sa fenêtre, un ouvrage à la main.
Elles aussi regardent avec leur âme, l'espace.
Se tendent vers le large de la mer,
s'éloignent vagabondes vers les limites du Mare Nostrum.
L'île, par elles aussi, s'en va ainsi tous les jours,
avec le regard de l'Empereur et de ses frères,
vers d'autres mondes de gloire et d'amour.
Et par elles tout le golfe palpite d'une AME ORIENTALE.

7. — Dans ce coin de la place, un pauvre théâtre fermé en bois,

d'où la guerre chassa le plaisir,
paraît s'affaisser sous la torpeur de son propre moi.
Une outre dégonflée de son huile.
Un corps détendude sa vie.
Et si l'on ne pense pas à la solennité de rêve
de l'Empereur et de ses quatre frères,
on croirait que le théâtre a vidé avec eux son drame sur la place.
Et les quatre frères apparaissent sinistres
autour de l'EQUESTRE
comme quatre torches éteintes
drapées de toiles dramatiquement peintes.

8. — Le matin s'élargit. La lumière incendie de blanc
les maisons égrenées de la ville aux monts.
Sur la Place, les groupes des hommes devisent de POLITIQUE.
Les préoccupations des commandements de l'heure
sont leurs extrêmes visions brèves.
Devant l'Empereur qui rêve pour eux,
qui pour l'éternité aura suffi à leur rêve,
les enfants tournent leurs rondes,
ou courent avec leurs toupies et les cerceaux,
de toute leur vie animale et libre,
cherchant ce qui remue et fait du bruit.
Pendant qu'un groupe de prêtres, saccadés et noirs,
se promène lentement, raisonnant sur je ne sais
quelle haute libération de l'âme, ou quel charnel désespoir.
Ils avancent vers moi. Image.
Je sens, des tréfonds des temps, tout le Moyen Age
venir vers moi, avec son corps et son âme,
dans une seule antique suggestion étonnante.
Et lorsqu'ils viennent vers moi, je confonds, en moi, Napoléon et Dante.
Et lorsqu'ils me tournent le dos, au rythme de leur promenade,

leur vision sombre et fade
s'éloigne avec le poids mort de ce qui fut
et se perd vers la lumière du golfe, ouverte
à l'œil figé de bronze de l'Empereur et des quatre frères.
Les prêtres se promènent. Fantôme de quelque chose d'immuable.
Et ils reviennent. Et ils s'en retournent. Et je sens
selon leur mouvement
le passé affluer, le PASSÉ s'éloigner, dans mon propre sang,
en moi, sur la Ville,
sur l'Ile.

9. — A côté d'eux, et serpentant partout,
les JEUNES-FEMMES-CORSES étirent en tous sens
les lignes de la féminité sortie des draps.
Elles ont comme des tuniques éblouissantes de claires couleurs.
Chemises chrétiennes ou gandouras arabes.
Elles vont aux nourritures. Elles vont à l'eau.
Leurs jambes menues sortent des peignoirs
comme les pattes des oiseaux
sous la houppe des plumages.
Elles vont toutes droites, souples, sans âge.
Exaspérantes de féminité.
Elles se saluent avec de hautes voix pleines de musique,
aux sonorités crépitantes de cristal.
Les HOMMES des campagnes passent, habillés de velours,
conduisant quelque bête nerveuse,
mulet ou cheval. Romantiques
sous leurs grands chapeaux noirs.

10. — On pense, on ne sait pourquoi, malgré la lumière, malgré soi,
à quelque ruelle de village
bloquée par un cadavre étendu au milieu de la rue.
L'ASSASSINE.

Huit hommes des siens, armés chacun de son fusil,
lui font la suprême garde d'honneur.
Calmes, terribles de cet aspect sans ombre de fureur,
alors que le canon de leur arme est tendu
en avant vers l'inéluctable vengeance.
Le rituel de la VENDETTA
se déroule dans le plus farouche calme.
Tandis que les femmes érinnyques trempent leurs mouchoirs
dans la plaie ouverte de la mort,
et le montrent vermeil aux survivants.
Elles hurlent leur espoir
comme un commandement de l'espèce
aux plus virils,
élevant sur les cœurs mâles
la nécessaire vision du fusil
et de la mort nécessaire à donner.

11. — La Place, caisse sonore
d'un instrument qui fut de grande gloire
pour l'homme de Notre-Mer, sur tous les chemins.
HOMO MEDITERRANEUS.
Elle vibre très intensément dans ses sonores moires.
Comme si encore le destin
tendait sur elle les cordes de l'Orgueil humain,
les étirant encore
entre les mains de l'Homme-Fatal,
vers tous les confins du monde, encore.
Au centre de l'île âpre et douce, où tout credo est farouche
de romanité,
orgueilleuse de simplicité enfantine,
convoitise des républiques latines,
où se nouent les grands courants de Notre-mer-divine,
cette Place est brûlée de passions et de sang.

12. — La place s'inonde de soleil. Elle en paraît
baignée comme si sa lumière était
l'eau d'un lac d'or blanc.

Les enfants y vivent leur vie intense.
Les filles sautant leur corde, avec des chants et des rythmes
de danse.
Un cri les rallie tous parfois, un cri de bête,
pour donner lentement la mort à quelque minuscule bête,
avec l'insouciante cruauté des enfants
graduant avec une sûre cruauté son agonie.
Et la lumière toute blanche tasse la masse
des êtres, après l'avoir pétrie dans de l'écume irisée.
Tous les bruits s'éteignent en leur précision quotidienne.
Les femmes n'ont plus leurs peignoirs,
ne secouent plus à chaque pas leurs enveloppes sexuelles
de nuit.
Elles passent, toujours habillées de noir,
de leurs éternels deuils des familles.
Noires, pour renier tant d'éclatante lumière.
Tous les enchantements se meurent.
L'Empereur-et-ses-quatre-frères
ne sont plus qu'ombre rabougrie d'un rêve immortel.
L'aube, un nuage haut dans le ciel,
qui la fixe sur un coin de terre
avec un sens humain et un cachet d'éternité.

13. — Alors un vieillard, avec sa lance d'arroseur,
un long serpent souple dont ses mains jouent créant le jet,
baigne la place trop lumineuse de soleil.
Cet homme veut éteindre le soleil couché sur la terre.
Mais l'ombre de l'Empereur, sombre dans son coin,
dans sa marche éternelle au milieu du chœur familial,
il ne pourra pas l'effacer de la Place.
Il ne jette pas son eau, par là. Il sait que rien ne l'efface.
Et tant d'autres, comme lui, savent que rien ne l'efface.
Tant d'autres, sous la hantise de l'EMPEREUR.
Et rien n'est réel ! Tout est souvenir, ici.

14. — Les hommes enfantent des fantômes,

et les nourrissent des entrailles de leurs pensées
comme des orgueils et comme des terreurs.
FANTOMES-FILS-DE-L'HOMME.
L'homme lui-même, un fantôme de Dieu, peut-être.

15. — NAPOLÉON.
Il plane, esclave et maître,
sur les lignes des monts et des eaux, qui le firent naître
en se nouant dans sa substance d'Italie.
On avait jeté dans la bouillie
du sang des siècles, fumant sur les feux
inépuisés de la passion latine,
la cervelle, tenace, de César et de Dante
et de Léonard et des Colléone et des Malateste.
Et celle, de sang bleutée, du Roi-Soleil.
On jeta cela quelque part,
dans une Ile-cassolette-des-ardeurs-éternelles.
Le Fantôme naquit.
Fusée d'artifice qui brille un peu sur le réel,
rampe, serpente, s'élance et ouvre très haut
quelque guirlande d'étincelles au plus haut ciel.
Et ne s'éteint jamais plus. L'Empereur.
Dans la vie des hommes, se crée parfois un centre nouveau de vigueurs,
une nouvelle force trouvée par quelque éternelle alchimie,
asservie désormais à notre totale vie.
GÉNIE.
Quelque part, dans le monde. Un jour, ce fut ICI.
LUI!

CANUDO.

A Ajaccio-de-Méditerranée.

LE MUGUET SOUS-MARIN

—

A Henri Viaud, un tout petit dont le père mourut en héros sur le glorieux sous-marin « Circé ».

C'était du temps de l'immense, de l'horrible guerre... Les vieilles, très vieilles fées des contes de jadis, les vieilles fées cassées qui avaient connu les hautes cheminées, les tables chargées de victuailles, les parcs aux grilles dorées, un jour les vieilles fées s'émurent... Courbées sur leurs bâtons noueux, les poches bien garnies de ces plantes magiques que l'on voit bleuir sous la caresse de la lune, boitant et trébuchant par les grand'routes elles s'en allèrent... Dieu! qu'elles sont usées, les bonnes fées de notre enfance!

Point n'est besoin de dire qu'elles ne se présentèrent pas aux hommes sous ces apparences caduques; se rajeunir, se travestir sont pour toutes femmes choses plus faciles à faire qu'à avouer; elles éprouvèrent plus de difficultés à changer leur langage et leur style: il est notoire que la forme de la vile matière est plus malléable que celle du parler qui, elle, est comme un reflet de l'âme; telle fée des champs s'essayait vainement à parler pointu; tel bon génie des cuisines rougeoyantes se trahit parfois dans quelque tirade épistolaire; cette autre devait être bien vieille que de se remémorer le temps où en France abondaient ces grands enfants rudes et timides qu'on appelle les marins! C'est aussi qu'elle avait longtemps fréquenté les rivages chevelus de Bretagne où la terre granitique ne résiste à la mer que pour pouvoir lui donner les meilleurs de ses fils.

Un jour le désir lui vint de retrouver certain midship qu'elle avait beaucoup connu naguère.

. . . .

— Corbleu ! monsieur l'élève, voici une heure que j'espère !

Ainsi s'impatientait en termes un peu désuets mais décidés la vieille fée... Elle s'adressait à quelque gratte-papier adorné d'un galon d'argent et l'interpellait comme le capitaine d'un vaisseau l'eût fait jadis pour un simple aspirant.

— Je ne suis pas en mesure de vous renseigner ; le mieux, madame, est de vous adresser au ministère.

Oh ! de Brest à Paris, pour une fée, simple enjambée !

La brise de là-bas lui sembla ne pas avoir l'âpre saveur de celle qu'elle connaissait bien pour être le meilleur aliment des âmes fortes... non, elle n'y trouverait pas ses marins.

Mais la voici au ministère... Là, par exemple, rien n'a changé, jusqu'au bureau où elle vit monsieur Colbert un jour qu'elle vint le solliciter pour monsieur de la Frottenouillé ! C'était alors le seul moyen d'avancer... Non, décidément, rien n'a changé ! Elle s'était faite jolie et rieuse comme fleur de mai, et le chef de bureau de lui répondre avec force sourires :

— Je puis vous dire très exactement, madame, où il est... à bord d'un sous-marin.

— D'un sous-marin ? mais qu'est-ce, monsieur ? Oh ! excusez mon ignorance et pendant cette guerre qu'ont-ils à faire ?

— Ça, madame, bureau d'à côté... d'ailleurs, à vrai dire, ici, nul ne le sait.

. . . .

« D'un sous-marin ! » murmurait la voyageuse...

A ses pieds le bassin des Tuileries était tout ridé — comme il convient à son grand âge...

— Eh ! m'dame ! ça vous f'rait rien d'rattraper mon bateau qui s'en va ? — Aider les tout petits, une vieille fée, ça n'a jamais fait que ça ! — Mais ce n'est pas un bateau, mon mignon, que ce cigare de tôle sans voile aucune !

Les 15 et 16 mai, réunion à Lympne. Au cours des con-
ersations, on rappelle les nombreuses infractions de l'Al-
magne aux clauses militaires, économiques et financières
traité. On y reconnaît la nécessité de liquider au plus
t et parallèlement les dettes interalliées et la dette alle-
ande. Des chiffres sont lancés en circulation sur le mon-
nt total de l'indemnité allemande, fixés d'ailleurs fort ar-
trairement. On parle de 120 milliards de marks or, sur
squels la France recevait 55 o/o, soit 66 milliards de marks
. Ces chiffres inquiètent l'opinion publique. Le 28 mai, à
Chambre des députés, M. Millerand, dans une séance
émorable, est amené à s'expliquer sur ce qui a été fait. Il
connaît l'exactitude des chiffres donnés, mais il affirme
'aucun engagement n'a été pris et que la liberté de la
ance reste entière.

Le 20 juin, retour à Hythe. Les 21 et 22 juin, conférence
Boulogne. Comme l'a dit M. Loucheur, s'il n'y a pas d'ac-
rd définitif sur les chiffres, « ces chiffres ont créé une at-
osphère ». On décide que les experts anglais, belges, fran-
is, italiens, serbes se réuniront pour faire à l'Allemagne
s propositions communes sur des bases déterminées.

A Bruxelles, le 2 juillet, on règle les propositions dans
squelles l'indemnité allemande devra être répartie entre
liés, et l'on arrête un projet de paiement d'annuités par
llemagne (1).

Du 5 au 16 juillet, enfin, conférence à Spa où les Alle-
ands sont entendus. On leur signifie la volonté des Alliés
ce qui concerne le désarmement ; on leur fait signer un
otocole relatif aux livraisons de charbon valable jusqu'au

ue même supérieure des événements et des hommes. Elle éclaire magnifique-
nt toute une politique et semble devancer le jugement de l'histoire.

(1) Les experts avaient envisagé, dans ce projet qui n'a jamais été sanc-
nné par les gouvernements, le paiement par l'Allemagne d'une annuité de
milliards de marks en or payable pendant 42 ans, à partir du 1er mai 1921,
ne annuité additionnelle, de 3 milliards de marks or payable de 1921 à
31 et de 4 milliards de marks or, de 1931 à 1963. Avec la garantie d'un
pôt de valeurs allemandes pouvant s'élever au chiffre maximum de 5 mil-
rds de marks et de la totalité du produit des douanes du Reich.

31 janvie
réparatio
apporté
nisation
un arran
l'Allemag
après : E
10 o/o;
les 6 1/2
Serbe-Cr
senti une
ner aux
ments all
propres à
destinés
temps, à
envers les

Il resta
question
mands à
de l'Allen
des prop
donne en
français f
gagement
Allemand
que la Co
en pratiqu
plus gran
réunion d
blée génér
le Gouver
des Nation

(1) On sait
à faire à l'All
française.

anvier 1920 (1). On n'a pas eu le temps de parler des rations pour lesquelles les délégués allemands avaient orté un vaste plan « d'entreprise internationale de colotion intérieure ». Mais, les Alliés ont conclu entre eux rrangement aux termes duquel les sommes reçues de emagne seront réparties suivant les proportions cis : Empire britannique, 22 0/0 ; France, 52 0/0 ; Italie, /0; Belgique 8 0/0; Japon, 0,75 0/0; Portugal, 0,75 0/0; 1/2 restant réservés pour la Grèce, la Roumanie, l'Etat e-Croate-Slovène. La France et l'Angleterre ont con- une légère réduction de leur pourcentage pour donaux autres une part un peu plus forte. Les gouverne-s alliés prendront entre eux, s'il y a lieu, les mesures res à faciliter l'émission, par l'Allemagne, d'emprunts nés à faire face à ses besoins intérieurs et, en même s, à lui permettre de se libérer rapidement de sa dette rs les Alliés.

restait à fixer l'indemnité allemande ; pour cela, il est tion d'une nouvelle rencontre des Alliés et des Alleds à Genève, où l'on examinera les forces contributives Allemagne et où les Allemands seront admis à faire propositions. Mais, devant l'interprétation que l'on e en Angleterre de cette réunion, le Gouvernement ais fait savoir qu'il ne considère pas qu'il ait pris l'ennent d'aller à Genève pour y aller discuter avec les nands sur les droits que le traité nous a accordés et a Commission des Réparations est chargée de mettre atique. Le désappointement paraît vif en Angleterre, grand en Allemagne. On lance à Londres l'idée d'une on des premiers ministres à Genève pendant l'Assemgénérale de la Société des Nations. Encore une fois, uvernement français, peu désireux de voir la Société ations intervenir et convoquer en quelque sorte à la

(1) n sait les critiques justifiées que cet arrangement, qui obligeait la France à l'Allemagne des avances remboursables, a soulevées dans l'opinion se.

barre le Traité de Versailles, se dérobe et fait savoir qu'il ne se rendra pas à Genève ; M. Lloyd George ira tout seul s'il le veut. Le gouvernement français n'en était pas moins dans une situation fausse ; il avait été dit que les délégués des gouvernements se réuniraient pour faire à l'Allemagne des propositions fermes sur des bases déterminées. Le gouvernement français entendait cette fois se rejeter vers la Commission des Réparations, qu'il avait bien laissée de côté. Pour sortir d'embarras, le premier ministre belge, M. Delacroix, suggère une réunion des experts techniques des gouvernements alliés et du gouvernement allemand, chargée de procéder à un examen de la situation. Et c'est ainsi qu'une réunion des experts est conviée à Bruxelles, en décembre, où les Allemands sont entendus ; mais, pour rééditer les mêmes refrains : l'Allemagne n'a ni or, ni crédits ; elle ne peut que payer en marchandises ou en travail. Elle se plaint que les Alliés ne lui facilitent pas la tâche. On veut lui faire payer des indemnités, et c'est elle qui aurait besoin d'être secourue.

Car, telle est la thèse qu'inlassablement geignarde et rageuse elle soutient et fait plaider dans le monde. Elle étale sa misère, pleure sa prospérité passée, parle d'esclavage économique et ne s'arrête de geindre que pour menacer.

§

La Conférence de Paris s'ouvre enfin le 24 janvier, et s'il est une consolation pour tant de temps perdu en pourparlers, c'est de penser que la thèse que nous défendons inlassablement gagne petit à petit du terrain chez nos alliés, s'impose à leurs hésitations et triomphe de leurs illusions. Grâces en soient rendues aux Allemands ! Comme avant la guerre, comme au mois d'août 1914, comme pendant la lutte, leur grossière infatuation, leur évidente mauvaise foi, les violences sans mesure de leur presse, le mélange de fourberie et d'arrogance qui les caractérisent ouvrent les yeux les

plus obstinément fermés, dissipent les malentendus ou, pour mieux dire, forcent la main aux récalcitrants.

Il n'est pas besoin de rappeler longuement ce qui s'est passé depuis deux mois. Le 29 janvier, les Alliés se mettent d'accord sur les annuités à exiger de l'Allemagne : 42 annuités fixes, dont le montant progressif est estimé devoir donner 226 milliards, et 42 annuités variables, égales à 12 o/o de la valeur des exportations allemandes et dont il est impossible de prévoir exactement le montant. Néanmoins, malgré cet élément d'incertitude, on s'efforce de calculer la capitalisation de ces deux annuités et l'on arrive très approximativement, en calculant à 6 o/o le taux de capitalisation, à lancer le chiffre de 109 milliards de marks or sur lesquels la France, devant toucher 52 o/o du total des versements, recevrait 57 milliards. Notre créance, qui vient d'être établie à 218 milliards de francs papier (soit au change actuel 66 milliards de marks or), subirait donc une forte réduction, que M. Briand a pu même évaluer à 30 ou 35 o/o sans rencontrer de contradicteurs.

L'opinion française, étourdie par ce chiffre fantastique de milliards et rebutée par leur incertitude même, s'émeut peu ou point des perspectives qu'ils ouvrent ou qu'ils ferment. Au fond, elle est sceptique sur les possibilités de faire rentrer une créance aussi formidable, échelonnée sur un si long espace de temps sans la sanction d'une occupation militaire prolongée jusqu'à complet paiement et d'une occupation un peu plus lourde que celle que nous faisons peser sur le Rhin. Elle se remémore la manière bien différente dont les choses se sont passées en 1871 et elle se dit que si les Allemands avaient pu nous imposer la paix qu'ils méditaient, ils n'auraient pas attendu deux années avant de voir la couleur de notre argent. Paiement immédiat et provisionnel d'une somme d'argent énorme ; mainmise sur les encaisses et sur les dépôts des banques, sur les valeurs étrangères possédées par les particuliers et dont ils auraient dû se dépouiller entre les mains de l'Etat ; taxation écra-

sante des villes occupées ; perception des impôts et taxes au profit des vainqueurs ; obligation pour le citoyen français de vendre, de liquider d'une manière ou d'une autre ses valeurs mobilières, ses objets précieux, bijoux, argenterie, meubles meublants, objets d'art, pour se procurer les moyens de se libérer des contributions formidables mises à sa charge, tel était le sort qui, incontestablement, nous attendait et qui contraste singulièrement avec la liberté financière imprudemment délaissée au vaincu de la dernière guerre et avec les ménagements incroyables dont il a bénéficié. Aussi l'opinion française, blasée sur les récriminations allemandes et sur les erreurs des financiers et des économistes à l'école de M. Keynes, a-t-elle vu dans les sanctions le meilleur et le plus clair résultat de l'accord de Paris. Si anodines et si insuffisantes qu'elles soient, elles constituent un premier pas dans la voie où il faudra désormais marcher sans hésitations ni faiblesses.

Jusqu'à ces temps derniers les Allemands ne l'ont pas cru. Les atermoiements des gouvernements alliés et les excitations de la campagne antifrançaise leur avaient recréé une sécurité d'où ils sont désagréablement tirés : ils ont réellement pensé que l'opinion du monde se tournait contre la France, exactement comme elle s'était tournée contre eux depuis août 1914. Il est de mode, dans des milieux alliés susceptibles et jaloux, de dénoncer le militarisme de la France, seule puissance ayant gardé, pour sa sécurité, un appareil militaire. Si l'on tient un pareil langage à Rome et à Londres, il n'est point étonnant qu'il rencontre des oreilles favorables en Espagne, en Suisse, dans les Pays-Bas et dans les pays scandinaves et qu'il puisse éveiller des espérances folles à Berlin et à Munich. La France et son alliée la Pologne, voilà désormais les deux gêneuses, l'une et l'autre assoiffées d'aventures et sur le bord d'une ruine financière, dont elles sont dans une certaine mesure responsables et qu'elles n'espèrent éviter qu'en réduisant l'Allemagne à l'esclavage économique. L'Allemagne a cru qu'avec la com-

plicité d'une partie de l'opinion des Alliés eux-mêmes, elle tournerait le traité dans la question des Réparations comme elle a tenté de le fausser dans la question du désarmement, comme elle a réussi à en esquiver les dispositions dans celle du jugement des coupables. Mais le ballon qu'avaient si bien gonflé les sophismes de M. Keynes est en train de crever.

Ce n'est pas seulement l'attitude à Londres du docteur Simons et la tempête de malédictions qui a précédé et suivi en Allemagne l'application des sanctions qui ont fait évoluer l'opinion du monde : les faits se sont chargés de démontrer l'erreur fondamentale de la thèse de M. Keynes et de toute la politique qui s'en inspire. Une année s'est à peine écoulée depuis son apparition et il n'en reste rien.

C'est le propre des pays anglo-saxons de faire des succès formidables de librairie à des ouvrages de politique ou d'économie politique écrits d'ailleurs avec verve, mais où la plus creuse idéologie et de véritables absurdités font cortège à une thèse qui ne paraît au premier abord que faire appel à l'évidence et au simple bon sens. De là leur étonnante fortune. On est séduit et conquis par la simplicité de l'idée qu'ils soutiennent. Mais il suffit de quelques années et même de moins de temps pour bousculer toutes les données sur lesquelles s'appuyait l'idée maîtresse de l'ouvrage qui ne paraît plus à distance qu'un bavardage creux et insipide. Tel a été le sort des livres de M. Normann Angell ; telle est présentement la destinée de celui de M. Keynes, malgré le talent de l'écrivain qui a buriné de main de maître un portrait étonnant de M. Clemenceau : c'est tout ce qu'il en reste.

L'idée principale des *Economic consequences of the peace* est que les conditions de la paix, voulues par la France, rendent impossibles le relèvement économique de l'Allemagne et que celle-ci, sérieusement appauvrie tant par la paix que par la guerre, ne serait capable de payer au compte des Réparations qu'une somme n'excédant pas 50 milliards

de francs or. Tous les faits parvenus à la connaissance du monde depuis quelques mois ont réduit à néant ces assertions.

Tout d'abord il est apparu que l'Allemagne éludait les stipulations du traité auxquelles il lui était possible d'échapper sans provoquer d'immédiates représailles : dans la question des coupables, dans celle du désarmement, dans la livraison des charbons, dans le paiement des 20 milliards que l'Allemagne était astreinte de verser avant le 1er mai 1921, le traité était ouvertement violé par le gouvernement allemand sur lequel pèsent de plus en plus les éléments réactionnaires, animés du plus violent esprit de revanche et qui rendent derechef l'atmosphère « irrespirable », pour prendre une de leurs expressions favorites.

On s'est ensuite rendu compte peu à peu que dans le domaine financier, comme dans les autres questions, l'Allemagne avait procédé avec une évidente mauvaise foi. Elle s'était livrée à un audacieux « camouflage » de ses finances qu'elle ruinait systématiquement par des émissions à jet continu de papier monnaie et par des dépenses budgétaires absolument folles ; elle cherchait, d'autre part, à masquer l'indéniable prospérité de son industrie qui éclate en dépit de toutes les dissimulations. Les chiffres produits de tous les côtés depuis trois mois en font foi (1).

Le *rapport des experts alliés* à la conférence de Bruxelles a détruit définitivement la thèse de la ruine allemande. Les experts ont constaté que « la situation économique de l'Allemagne est probablement plus favorable à l'heure actuelle que celle de tous les autres pays du continent européen » ; que « la dépréciation même du change allemand... a l'avantage pour l'Allemagne de diminuer le fardeau de la dette intérieure et d'accroître le pouvoir de concurrence des marchandises allemandes sur les marchés étrangers, facilitant ainsi l'établissement d'un excédent d'exportations, ce

(1) L'excellent discours de M. Raphaël-Georges Lévy au Sénat, à la séance du 23 mars dernier, a mis tous ces points en lumière.

qui est la condition nécessaire pour le paiement des réparations » ; que l'Allemagne, « dont la richesse naturelle est plus grande que celle de la France, dont l'armature économique est incomparable et dont aucune usine n'a été détruite par la guerre, pourrait supporter une dette extérieure très supérieure à celle de la France » (1).

D'après la conclusion des experts de Bruxelles, le rapide relèvement économique de l'Allemagne et les économies considérables créées par le désarmement dans le budget allemand facilitaient la création d'un excédent budgétaire et l'établissement d'une balance commerciale favorable, « conditions essentielles qui permettront à l'Allemagne de payer la *totalité* de sa dette ». En présence de ces diverses possibilités, disaient les experts de Bruxelles en terminant, « il devrait être très difficile de démontrer que les chiffres fixés par la conférence de Paris pour le paiement des réparations représentent un fardeau excédant la capacité de l'Allemagne ».

La conférence de Londres a été décisive. La mauvaise volonté allemande, soutenue par la persuasion que l'accord des Alliés ne serait qu'éphémère, a incité l'Allemagne à formuler des contre-propositions dérisoires aux stipulations de l'accord de Paris et à refuser sa signature à cet accord qui représentait pourtant un avantage sur le traité de Versailles. Comme le disait M. Clemenceau, à la tribune de la Chambre des députés à la veille de l'armistice, « qu'il en soit comme l'Allemagne a fait, comme l'Allemagne a voulu ». Une seconde fois elle aura scellé son destin.

Actuellement l'accord de Paris est retiré. Nous ne sommes plus qu'en présence du traité de Versailles qui met à la charge de l'Allemagne « toutes les pertes et tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés en conséquence de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés » (art. 231). Le chiffre

(1) On sait que le chiffre de cette dette s'élève au cours du change actuel à la somme de 80 milliards de francs.

total des pertes et dommages doit être signifié prochainement à l'Allemagne par la Commission des Réparations et les gouvernements alliés n'auront plus qu'à prendre leurs dispositions pour faire rentrer leurs créances (1).

On dit que l'Allemagne, se rendant compte enfin que se resserre autour d'elle un cercle que rien ne viendra rompre, ira au-devant des sanctions nouvelles des Alliés et renouera les négociations en apportant des propositions sérieuses. Que l'Allemagne apporte de nouvelles propositions ou subisse les conditions sur lesquelles les gouvernements seront tombés d'accord, nous n'en sommes pas moins en présence d'une situation très claire et qui commande certaines dispositions essentielles. L'Allemagne ne fera jamais rien de bon gré, et les chicanes qu'elle oppose au paiement de 20 milliards de marks en or qu'elle devait effectuer avant le 1er mai 1921 nous montrent le cas qu'elle fait de sa signature et la valeur que nous devons lui assigner. Il nous faut désormais organiser d'une manière sérieuse les gages que nous sommes autorisés à prendre en vertu de l'article 248 du traité de paix et les garanties que la Commission des Réparations a le pouvoir d'exiger en vertu de l'article 12 de l'annexe II de la partie VIII. Nous venons de faire un premier pas dans cette voie en prenant les sanctions prévues dans l'accord de Paris ; il s'agit de continuer.

Contre un débiteur défaillant et de mauvaise foi de telles précautions sont si légitimes qu'elles ne sauraient rencontrer de sérieuses objections. On doit seulement éviter que les intérêts des Alliés ne soient pas entièrement d'accord comme dans la question des sanctions actuellement en cours, où l'on voit l'Angleterre très ardente à établir le prélèvement de 50 o/o sur la valeur des marchandises allemandes importées et l'Italie très peu pressée de le faire. De telles mesures sont, d'ailleurs, nettement insuffisantes. Il faut désormais une mainmise sérieuse et un contrôle réel des Alliés sur les finances des vaincus. La thèse de « l'au-

(1) Cet article était écrit le 15 avril.

tonomie » des finances allemandes a vécu. L'Allemagne s'est montrée indigne d'une telle confiance. De bon ou de mauvais gré elle devra supporter le contrôle de la Commission des Réparations en matière financière, comme elle a dû subir en matière militaire celui des Commissions interalliées. Elle devra supporter les compressions budgétaires qui lui seront indiquées et affecter au paiement des réparations telle ou telle branche de ses revenus : les douanes, les tabacs, l'alcool (ces deux derniers impôts sont loin de rapporter les sommes élevées qu'ils donnent en France et en Angleterre et devront être réorganisés). L'Allemagne possède des mines, des forêts, des chemins de fer : ce sont des biens aisément hypothéquables. Le meilleur moyen de faire participer les Alliés à la prospérité allemande est encore d'organiser le système fiscal germanique de manière à affecter toutes les plus-values au paiement des Réparations. Il faut laisser de côté les taxes sur les exportations qui ne sont qu'un moyen indirect et sournois de combattre la concurrence commerciale allemande. Laissons l'Allemagne gagner de l'argent, mais organisons le contrôle de ses finances de telle manière que cesse le scandale d'une Allemagne opulente, prodigue et banqueroutière en face d'alliés surchargés d'impôts et incapables de relever leurs ruines (1).

Une Allemagne contrainte de payer de lourdes sommes pendant de longues années pour réparer ses forfaits ne pourra plus ni rêver de revanche ni reconstituer un grand appareil militaire. Bon gré, malgré, elle s'associera. C'est la meilleure garantie de paix future, et l'Europe entière y est intéressée comme nous.

En présence, enfin, de la répudiation par le Congrès des

(1) Dans son rapport sur le « budget des dépenses recouvrables », présenté à la Chambre des députés le 9 avril dernier, M. de Lasteyrie a pu estimer à 61 milliards et demi le montant total des charges assurées par la France, au titre des réparations, à la date du 1er mai 1921. En regard de ces 61 milliards et demi dépensés par la France au 1er mai 1921, les remboursements de l'Allemagne à la même date ne présenteront même pas les disponibilités suffisantes pour couvrir les frais d'occupation.

Etats-Unis de l'œuvre de M. Wilson et du traité de garantie anglo-américain, nous devons exiger l'amendement de l'article 428 du traité de paix limitant à 15 années la durée de l'occupation de la rive gauche du Rhin et ses têtes de pont. Les délais de l'occupation doivent exactement suivre les échéances de paiement des indemnités. Le dernier soldat allié ne devra quitter le territoire allemand que lorsque le dernier centime dû par l'Allemagne aura été versé. Ce n'est pas seulement le précédent de 1871 que nous pouvons invoquer à l'appui de cette thèse ; c'est le bon sens et la logique.

Telle devra être l'œuvre des gouvernements alliés dans les semaines qui vont suivre. Nous pensons qu'ils comprendront leurs devoirs et que l'opinion publique de leurs pays respectifs saura les aider à l'accomplir.

H.-R. SAVARY.

IMPROMPTU
DE
LA PLACE D'AJACCIO
LE MATIN

—

5 Mai 1821. *In Memoriam.*

1. — Cette place est depuis cent ans
la caisse d'harmonie d'un formidable instrument.
La vieille Europe y étira ses cordes faites de chair et de sang,
de la chair et du sang et de toute
l'âme de la Méditerranée. MARE NOSTRUM. Notre Mer. Notre-Mère.
Et le souffle de l'Homme-Fatal
la fit vibrer comme le vent de Dieu
pince, secoue, émeut, dans le mélodique jeu
éolien, ses harpes aériennes.
Le monde entier vibra sous cette fascination
qui eut un front bombé, un nez aigu et des lèvres serrées,
serrées pour ne laisser passer que juste ce qu'il est nécessaire
des nouvelles paroles des dieux de la Méditerranée.
NAPOLÉON.

2 — Toute la nuit la place s'est couverte
de chants larges et tristes aux souples contours,
mi-arabes, mi-italiens
La nuit les remuait comme de grands voiles inquiets,
étirés, pliés, repliés dans tous les coins.

Une nostalgie, sur toute chose. Rien qu'une nostalgie d'amour.
Si intense, que l'AMOUR,
l'émotion double des creux et des pleins,
apparaît bien là comme le Bien suprême du monde,
vers qui la chair de toute chose se tend et vagabonde.
Puis, des rythmes de danse, sur la nostalgie des chœurs.
Tandis que le séminaire qui abrite
la lourde pitié des refugiés syriens,
Français de pays lointains, jetés là par la guerre,
élevait ses mélopées dans ses rites.
Ruche grouillante de féminités et de virilités de lointaines terres.

3. — Toutes ces voix de la nuit corse, et celles
des hommes avinés se menaçant les uns les autres de mort
comme du Mal-suprême-du-monde
dont la clé est transmise au plus fort,
tout s'est fondu en une clameur répandue et claire,
qui vient on ne sait si du sol ou de l'air.
Et ce matin, bien avant l'explosion du SOLEIL,
les oiseaux des crêtes et ceux des étendues
ont allongé, de la montagne à la mer, sur la ville et le golfe,
l'immense gazouillement du réveil,
scintillant à l'oreille comme un étincellement.
Des cris d'hommes ont répondu,
voix d'hommes et chants d'enfants.
Jusqu'à ce qu'une seule voix, unique et douce, sans égale,
mais tenace et métallique comme un chant de cigale,
ait suivi cet ensoleillement de dimanche.
Un petit enfant, à peine visible, d'une voix frêle d'amour,
seul, contre un mur, comme une cigale sur sa branche,
a suivi de son chant, longuement, l'épanouissement du jour.

4. — Les montagnes qui descendent
avec une si tendre violence vers la mer

s'éclairent de grandes taches de LUMIÈRE.
Et ces taches s'ouvrent sur elles et se répandent.
par-ci, par-là, comme de fantastiques vérandas.
Et les maisons jaunâtres deviennent toutes brûlantes
de lumière d'or, d'or pur, blond, vibrant, immense.
Une maison, rose, pressée contre la mer,
s'empourpre comme un visage de jouissance.

5. — Sur la Place, maintenant, apparaissent dans ses bronzes noirs,
fantômes persistants de la nuit,
les cinq personnes du drame
de Viollet-le-Duc et de Barie.
Les cinq personnes, avec leurs toges,
s'en vont, sans jamais l'atteindre, vers l'étendue de l'espace.
Un rêve qui se perpétue, immobile, sur toute la race.
L'île tendue vers le large de la mer,
vers le large des plus larges ambitions fécondes
d'un homme et d'un monde.
L'EMPEREUR ET SES QUATRE FRÈRES.
Rien de la ville ne semble leur appartenir. Rien ne les suit.
Ils paraissent être nés, seuls, ainsi, dans la nuit.
Où et d'où ? Une image qu'à rien ne se mêle ici.
Théâtrale comme un décor pauvre de Tragédie.
Avec quelques apparences universelles,
une senteur de rêve plus vaste que toute la vie.
L'Empereur et ses quatre frères. L'Empereur à cheval,
avec son globe à la victoire dans une main,
et l'autre main pointée vers les lendemains.
Derrière eux, deux stèles
très blanches, hautes comme des formes spectrales géantes.
Ce sont les effigies des éternelles suivantes.
Les femmes,
avec les images des deux IMPERATRICES,
sculptées sur les deux stèles.
Les captives d'amour et de gloire,

mortes en état fidèle
d'impériale infécondité.

6. — Les BELLES SYRIENNES demeurent refugiées sous la protection
de l'Empereur qui toucha de sa domination
les frontières de toute beauté antique.
Elles viennent l'une après l'autre aux fenêtres.
Leur corps se raidit blanc dans le cadre noir,
sorti du tas de chair de leurs nocturnes promiscuités.
Images troublantes d'oriental désespoir.
Avec, pourtant, je ne sais quelle fierté d'être.
Les belles Syriennes fixent la place.
Les mains dans les cheveux, en des gestes de tanagras.
Elles en soulèvent la profonde masse
et se coiffent devant l'espace
comme devant un seul immense miroir.
Chaque croisée s'éclaire de cette demi-nudité.
La place est toute lumineuse.
Puis, elles piquent aux barreaux
le mystère de leur nuit, les matelas et les draps
pendus sur de longs roseaux
comme des hampes de drapeaux, oh ! très bariolés.
Rêves et Pollutions.
Et le mystère s'évapore au soleil d'Ajaccio.
Puis, une après l'autre, elles s'assoient
chacune à sa fenêtre, un ouvrage à la main.
Elles aussi regardent avec leur âme, l'espace.
Se tendent vers le large de la mer,
s'éloignent vagabondes vers les limites du Mare Nostrum.
L'île, par elles aussi, s'en va ainsi tous les jours,
avec le regard de l'Empereur et de ses frères,
vers d'autres mondes de gloire et d'amour.
Et par elles tout le golfe palpite d'une AME ORIENTALE.

7. — Dans ce coin de la place, un pauvre théâtre fermé en bois,

d'où la guerre chassa le plaisir,
paraît s'affaisser sous la torpeur de son propre moi.
Une outre dégonflée de son huile.
Un corps détendude sa vie.
Et si l'on ne pense pas à la solennité de rêve
de l'Empereur et de ses quatre frères,
on croirait que le théâtre a vidé avec eux son drame sur la place.
Et les quatre frères apparaissent sinistres
autour de l'EQUESTRE
comme quatre torches éteintes
drapées de toiles dramatiquement peintes.

8. — Le matin s'élargit. La lumière incendie de blanc
les maisons égrenées de la ville aux monts.
Sur la Place, les groupes des hommes devisent de POLITIQUE.
Les préoccupations des commandements de l'heure
sont leurs extrêmes visions brèves.
Devant l'Empereur qui rêve pour eux,
qui pour l'éternité aura suffi à leur rêve,
les enfants tournent leurs rondes,
ou courent avec leurs toupies et les cerceaux,
de toute leur vie animale et libre,
cherchant ce qui remue et fait du bruit.
Pendant qu'un groupe de prêtres, saccadés et noirs,
se promène lentement, raisonnant sur je ne sais
quelle haute libération de l'âme, ou quel charnel désespoir.
Ils avancent vers moi. Image.
Je sens, des tréfonds des temps, tout le Moyen Age
venir vers moi, avec son corps et son âme,
dans une seule antique suggestion étonnante.
Et lorsqu'ils viennent vers moi, je confonds, en moi, Napoléon et Dante.
Et lorsqu'ils me tournent le dos, au rythme de leur promenade,

leur vision sombre et fade
s'éloigne avec le poids mort de ce qui fut
et se perd vers la lumière du golfe, ouverte
à l'œil figé de bronze de l'Empereur et des quatre frères.
Les prêtres se promènent. Fantôme de quelque chose d'immuable.
Et ils reviennent. Et ils s'en retournent. Et je sens
selon leur mouvement
le passé affluer, le PASSÉ s'éloigner, dans mon propre sang,
en moi, sur la Ville,
sur l'Ile.

9. — A côté d'eux, et serpentant partout,
les JEUNES-FEMMES-CORSES étirent en tous sens
les lignes de la féminité sortie des draps.
Elles ont comme des tuniques éblouissantes de claires couleurs.
Chemises chrétiennes ou gandouras arabes.
Elles vont aux nourritures. Elles vont à l'eau.
Leurs jambes menues sortent des peignoirs
comme les pattes des oiseaux
sous la houppe des plumages.
Elles vont toutes droites, souples, sans âge.
Exaspérantes de féminité.
Elles se saluent avec de hautes voix pleines de musique,
aux sonorités crépitantes de cristal.
Les HOMMES des campagnes passent, habillés de velours,
conduisant quelque bête nerveuse,
mulet ou cheval. Romantiques
sous leurs grands chapeaux noirs.

10. — On pense, on ne sait pourquoi, malgré la lumière, malgré soi,
à quelque ruelle de village
bloquée par un cadavre étendu au milieu de la rue.
L'ASSASSINE.

Huit hommes des siens, armés chacun de son fusil,
lui font la suprême garde d'honneur.
Calmes, terribles de cet aspect sans ombre de fureur,
alors que le canon de leur arme est tendu
en avant vers l'inéluctable vengeance.
Le rituel de la VENDETTA
se déroule dans le plus farouche calme.
Tandis que les femmes érinnyques trempent leurs mouchoirs
dans la plaie ouverte de la mort,
et le montrent vermeil aux survivants.
Elles hurlent leur espoir
comme un commandement de l'espèce
aux plus virils,
élevant sur les cœurs mâles
la nécessaire vision du fusil
et de la mort nécessaire à donner.

11. — La Place, caisse sonore
d'un instrument qui fut de grande gloire
pour l'homme de Notre-Mer, sur tous les chemins.
HOMO MEDITERRANEUS.
Elle vibre très intensément dans ses sonores moires.
Comme si encore le destin
tendait sur elle les cordes de l'Orgueil humain,
les étirant encore
entre les mains de l'Homme-Fatal,
vers tous les confins du monde, encore.
Au centre de l'île âpre et douce, où tout credo est farouche
de romanité,
orgueilleuse de simplicité enfantine,
convoitise des républiques latines,
où se nouent les grands courants de Notre-mer-divine,
cette Place est brûlée de passions et de sang.

12. — La place s'inonde de soleil. Elle en paraît
baignée comme si sa lumière était
l'eau d'un lac d'or blanc.

Les enfants y vivent leur vie intense.
Les filles sautant leur corde, avec des chants et des rythmes de danse.
Un cri les rallie tous parfois, un cri de bête,
pour donner lentement la mort à quelque minuscule bête,
avec l'insouciante cruauté des enfants
graduant avec une sûre cruauté son agonie.
Et la lumière toute blanche tasse la masse
des êtres, après l'avoir pétrie dans de l'écume irisée.
Tous les bruits s'éteignent en leur précision quotidienne.
Les femmes n'ont plus leurs peignoirs,
ne secouent plus à chaque pas leurs enveloppes sexuelles de nuit.
Elles passent, toujours habillées de noir,
de leurs éternels deuils des familles.
Noires, pour renier tant d'éclatante lumière.
Tous les enchantements se meurent.
L'Empereur-et-ses-quatre-frères
ne sont plus qu'ombre rabougrie d'un rêve immortel.
L'aube, un nuage haut dans le ciel,
qui la fixe sur un coin de terre
avec un sens humain et un cachet d'éternité.

13. — Alors un vieillard, avec sa lance d'arroseur,
un long serpent souple dont ses mains jouent créant le jet,
baigne la place trop lumineuse de soleil.
Cet homme veut éteindre le soleil couché sur la terre.
Mais l'ombre de l'Empereur, sombre dans son coin,
dans sa marche éternelle au milieu du chœur familial,
il ne pourra pas l'effacer de la Place.
Il ne jette pas son eau, par là. Il sait que rien ne l'efface.
Et tant d'autres, comme lui, savent que rien ne l'efface.
Tant d'autres, sous la hantise de l'EMPEREUR.
Et rien n'est réel ! Tout est souvenir, ici.

14. — Les hommes enfantent des fantômes,

et les nourrissent des entrailles de leurs pensées
comme des orgueils et comme des terreurs.
FANTOMES-FILS-DE-L'HOMME.
L'homme lui-même, un fantôme de Dieu, peut-être.

15. — NAPOLÉON.
Il plane, esclave et maître,
sur les lignes des monts et des eaux, qui le firent naître
en se nouant dans sa substance d'Italie.
On avait jeté dans la bouillie
du sang des siècles, fumant sur les feux
inépuisés de la passion latine,
la cervelle, tenace, de César et de Dante
et de Léonard et des Colléone et des Malateste.
Et celle, de sang bleutée, du Roi-Soleil.
On jeta cela quelque part,
dans une Ile-cassolette-des-ardeurs-éternelles.
Le Fantôme naquit.
Fusée d'artifice qui brille un peu sur le réel,
rampe, serpente, s'élance et ouvre très haut
quelque guirlande d'étincelles au plus haut ciel.
Et ne s'éteint jamais plus. L'Empereur.
Dans la vie des hommes, se crée parfois un centre nouveau de vigueurs,
une nouvelle force trouvée par quelque éternelle alchimie,
asservie désormais à notre totale vie.
GÉNIE.
Quelque part, dans le monde. Un jour, ce fut ICI.
LUI !

CANUDO.

A Ajaccio-de-Méditerranée.

LE MUGUET SOUS-MARIN

—

A Henri Viaud, un tout petit dont le père mourut en héros sur le glorieux sous-marin « Circé ».

C'était du temps de l'immense, de l'horrible guerre... Les vieilles, très vieilles fées des contes de jadis, les vieilles fées cassées qui avaient connu les hautes cheminées, les tables chargées de victuailles, les parcs aux grilles dorées, un jour les vieilles fées s'émurent... Courbées sur leurs bâtons noueux, les poches bien garnies de ces plantes magiques que l'on voit bleuir sous la caresse de la lune, boitant et trébuchant par les grand'routes elles s'en allèrent... Dieu! qu'elles sont usées, les bonnes fées de notre enfance!

Point n'est besoin de dire qu'elles ne se présentèrent pas aux hommes sous ces apparences caduques; se rajeunir, se travestir sont pour toutes femmes choses plus faciles à faire qu'à avouer; elles éprouvèrent plus de difficultés à changer leur langage et leur style: il est notoire que la forme de la vile matière est plus malléable que celle du parler qui, elle, est comme un reflet de l'âme; telle fée des champs s'essayait vainement à parler pointu; tel bon génie des cuisines rougeoyantes se trahit parfois dans quelque tirade épistolaire; cette autre devait être bien vieille que de se remémorer le temps où en France abondaient ces grands enfants rudes et timides qu'on appelle les marins! C'est aussi qu'elle avait longtemps fréquenté les rivages chevelus de Bretagne où la terre granitique ne résiste à la mer que pour pouvoir lui donner les meilleurs de ses fils.

Un jour le désir lui vint de retrouver certain midship qu'elle avait beaucoup connu naguère.

. . . .

— Corbleu ! monsieur l'élève, voici une heure que j'espère !

Ainsi s'impatientait en termes un peu désuets mais décidés la vieille fée... Elle s'adressait à quelque gratte-papier adorné d'un galon d'argent et l'interpellait comme le capitaine d'un vaisseau l'eût fait jadis pour un simple aspirant.

— Je ne suis pas en mesure de vous renseigner ; le mieux, madame, est de vous adresser au ministère.

Oh ! de Brest à Paris, pour une fée, simple enjambée !

La brise de là-bas lui sembla ne pas avoir l'âpre saveur de celle qu'elle connaissait bien pour être le meilleur aliment des âmes fortes... non, elle n'y trouverait pas ses marins.

Mais la voici au ministère... Là, par exemple, rien n'a changé, jusqu'au bureau où elle vit monsieur Colbert un jour qu'elle vint le solliciter pour monsieur de la Frottenouillé ! C'était alors le seul moyen d'avancer... Non, décidément, rien n'a changé ! Elle s'était faite jolie et rieuse comme fleur de mai, et le chef de bureau de lui répondre avec force sourires :

— Je puis vous dire très exactement, madame, où il est... à bord d'un sous-marin.

— D'un sous-marin ? mais qu'est-ce, monsieur ? Oh ! excusez mon ignorance et pendant cette guerre qu'ont-ils à faire ?

— Ça, madame, bureau d'à côté... d'ailleurs, à vrai dire, ici, nul ne le sait.

. . . .

« D'un sous-marin ! » murmurait la voyageuse...

A ses pieds le bassin des Tuileries était tout ridé — comme il convient à son grand âge...

— Eh ! m'dame ! ça vous f'rait rien d'rattraper mon bateau qui s'en va ? — Aider les tout petits, une vieille fée, ça n'a jamais fait que ça ! — Mais ce n'est pas un bateau, mon mignon, que ce cigare de tôle sans voile aucune !

— Oh! pardon! c'est un sous-marin! D'abord c'est papa, qui en commande un, qui me l'a donné!

— On fait des gaffes à tout âge! se dit la fée en rescapant le sinistré ; j'ai beaucoup à apprendre avant de m'en aller.

— Papa m'a donné ça avant la guerre... c'était moins cher! et d'abord, ça m'a beaucoup amusé... seulement, une chose m'étonnait, regardez ce petit marin, dans le kiosque ; il ne le quitte jamais, même quand le bateau coule... ça, pensais-je, ça ne doit pas être vrai! mais mon papa m'a dit d'une voix grave : « Mon petit, un marin ne quitte jamais son bateau quand il coule. — Pourquoi? — Je ne peux te l'expliquer ; c'est ainsi... aussi vrai que ce que te dit souvent monsieur le curé, « tu aimeras aveuglément ton père et ta mère ». — Depuis, ce jeu ne m'amuse plus autant...et puis il se détraque souvent! Et en partant, père m'a dit — oh! si tristement — ces joujoux-là, c'est trop fragile!

. . . .

Oh! petits! tout petits... vous qui si jeunes avez compris et pâti, que plus tard votre souffrance ne vous jette pas dans la sombre désespérance de la vie, car toujours, en dépit de la mort brutale, l'Idée, la grande idée généreuse a triomphé....

. . . .

Et voici que notre bonne fée prend par la main l'enfant. C'était le 1er mai et partout femmes en haillons, ouvriers pauvres vendaient le joli muguet... la jolie clochette qui donne aux pauvres quelques piécettes, aux riches quelque raison d'espérer. Ensemble, derrière l'abside de Notre-Dame, la vieille et l'enfant choisirent un bouquet et dans la Seine, après qu'ils eurent compté trente, ensemble ils le jetèrent...

L'eau jouait tremblante sur les berges ; la vie sembla s'arrêter un instant, tandis qu'une pensée affectueuse et protec-

trice, à travers le ciel cristallin s'en allait vers ceux qui peinaient au loin...

Ensemble — la vieille et l'enfant ; le passé fidèle et l'avenir qui promet — ce pour quoi luttait le présent.

Trente il avait fallu compter, car trente ils étaient, les marins qui, à bord du sous-marin de veille, consommaient devant la côte ennemie la dix-huitième heure de leur plongée quotidienne ; l'un dormait sur une pompe, cet autre d'un robinet s'était fait un oreiller... Un ronron monotone semblait la seule manifestation de l'existence assoupie du bateau qui tout entier suait d'ennui...

Mais voici... de la cale une plante magique monte ; fleurie de clochettes blanches, elle rappelle le joli muguet qui en France porte bonheur à qui l'achète le 1er mai... Mais elle est tellement plus touffue et parfumée ! et par milliers les clochettes s'agitent, s'agitent...

— Eh là ! mon gars... n'entends-tu pas ? — Que si ! Dans la musique parfumée je retrouve les Pâques dorées de jadis avec la bruyante assemblée autour de la lourde table de la ferme. — Et moi les landes de chez nous... quand les cloches des troupeaux font une traîne musicale à l'Angelus. — Et toi qui souris, petit, à qui penses-tu ?

Depuis, les heures ne comptent plus ! l'humaine pensée de ces pauvres diables, délivrée par la magique affection, a rompu sa prison d'acier... les corps sont rivés à l'ingrate tâche, mais les esprits s'envolent vers cet air, cette lumière qu'on aime tant et tant quand on est à trente mètres sous l'eau !

Et jamais le muguet ami n'a cessé d'épandre ses charmes...

Jamais ! et cependant, un jour, un choc effroyable a ébranlé, puis ouvert le bateau... l'eau s'est engouffrée, les prenant à la gorge dans ses grands bras d'écume — la lame levait très haut sa crête, puis la plaquait sur leurs bouches comme pour taire des cris d'horreur... Mais nul ne les

poussait, ces cris d'angoisse, car tous ensemble paisiblement avaient trépassé, bercés qu'ils étaient par la douce musique de la fidèle souvenance...

Jamais! car depuis, malgré les mois et les années, malgré les rafales et les tempêtes, sur cette étendue d'eau qui est devenue le linceul de ces braves, les clochettes de muguet par milliers se dodelinent au gré des flots et leur musique parfumée monte dans le soir tranquille, berçant les âmes poupelines des trente petits gars...

Oh! petits, tout petits!... croyez aux bonnes fées, à la force des pensées généreuses dont la musique berce vos morts...

Et si l'on vous dit que mon récit n'est pas vrai, qu'il n'est pas plus de bonnes fées que de fleur ou de pensée qui ne se fane, répondez avec le bon trouvère d'antan que ce qui est du pouvoir des magiciens, le cœur peut aussi l'accomplir par la force de l'amitié.

PAUL RUGIÈRE.

Adriatique, mai 1917.

LA POÉSIE BRITANNIQUE ET BAUDELAIRE (1)

—

III

Il est une façon de sentir avant Baudelaire,
et une façon de sentir après lui.
ANDRÉ SUARÈS (*Sur la vie*).

En dehors de Sainte-Beuve, on ne voit en France, parmi les aînés de Baudelaire (2), qu'Alfred de Vigny avec qui il ait eu des affinités spirituelles, sinon artistiques. On ne saurait dire, il serait peut-être hasardeux d'avancer que la lecture de ce hautain poète lui ait laissé une de ces impressions qui survivent à toutes les autres. Il y a quelque chose de tendre et de *séraphique* dans le pessimisme même de Vigny qui ne ressemble en rien à l'amer scepticisme de Baudelaire. Vigny vivait dans un monde d'idées nobles et sereines jusque dans leur austérité ou leur désenchantement. Cette phrase de son journal le peint tout entier : « Dès que tu es seul, descends au fond de ton âme, et tu trouveras en bas, assise sur la dernière marche, la gravité qui t'attendait. » L'art de Baudelaire est analytique, le sien synthétique. Baudelaire manquait de ce pouvoir admirable, dont il était doué, et qui fait de lui un grand poète symbolique,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 548.

(2) Parmi les poètes, du moins, car parmi les prosateurs, Chateaubriand, Balzac et surtout de Maistre exercèrent sur lui une vive influence ; de Maistre surtout : « De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner », a-t-il écrit dans *Mon cœur mis à nu*.

de donner corps — dans la poursuite incessante de la pensée — à de pures abstractions. En revanche, plus sensible ou plus sensitif, quoique moins pitoyable, Baudelaire distinguait entre les choses des rapports qui échappaient à Vigny dont l'art, dépouillé et un peu froid, ne plonge pas profondément ses racines dans le monde matériel. Autant Baudelaire — comme j'aurai l'occasion de le constater — a le sens de l'intensité, la curiosité du mouvement et le goût de la musique de la phrase, et sait susciter la magie suggestive de ses ondulations et de ses inflexions, autant Alfred de Vigny a comme la pudeur et la gêne du verbe. « La parole lui semblait insuffisante », a écrit M. Maurice Paléologue (1), et « voyant trop clairement son impuissance définitive à traduire son rêve, il jetait la plume de désespoir et s'écriait avec orgueil : « Eh quoi ! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons (2) » ?

« On dirait », comme l'a fort bien observé Emile Faguet (3), « que Vigny ferme les yeux et les oreilles » et qu'il cherche à s'isoler du monde extérieur pour plus fortement penser.

Mais l'auteur d'*Eloa* et l'auteur des *Fleurs du Mal* appartenaient à la même aristocratie intellectuelle et étaient nés pour se comprendre et pour s'aimer (4). Nous verrons, quand nous nous occuperons de Baudelaire, combien sa

(1) *Alfred de Vigny* (Collection des Grands Ecrivains).

(2) Il écrivait à une jeune Anglaise inconnue qui lui avait demandé un autographe : « Voilà donc cette écriture que vous voulez. L'écriture grossière représente aussi mal la parole que la lente parole représente la Pensée, mais nous devons la bénir jusqu'au jour où nous connaîtrons la langue céleste que rien ici-bas ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour et la Prière » (cité par M. Péléologue). « Le silence est la poésie même pour moi », a-t-il noté dans son *journal*.

(3) *Etudes littéraires* : XIXe siècle. « Sa phrase est pensive et pure jusqu'à paraître entièrement spiritualisée » (P. Bourget, *Etudes et portraits*.)

(4) Cf. la lettre que Baudelaire écrit à Vigny au moment de poser sa candidatature à l'Académie : « Monsieur, pendant de bien nombreuses années j'ai désiré vous être présenté... » (publiée par M. René Emery : *Mercure de France*, 1er août 1917) et la réponse d'Alfred de Vigny : « Je vous ai lu et relu »... (*Charles Baudelaire*, étude biographique par M. J. Crépet).

compréhension du rôle du poète est voisine de celle de Vigny. Qu'est l'*Albatros*, sinon, condensée dans quatre strophes, la pensée même de *Chatterton* ? Si Vigny et Baudelaire jettent sur la femme semblable anathème, n'est-ce pas pour l'avoir trop idéalisée ? pour l'avoir adorée avec une ferveur spirituelle et presque mystique ? Et quelle analogie entre l'aventure de l'un avec Mme Dorval, de l'autre avec Mme Sabatier ! Vigny voyait un reflet, comme une émanation divine de l'Eternelle Beauté en celle à qui Baudelaire demandait de « le conduire dans la route du Beau », et qu'il appelait « la Muse et la Madone ». Chez tous deux l'idée de la volupté était inséparable, du reste, de l'idée de péché, et chez tous deux, encore, le même goût du rêve s'associait à la même horreur de l'action. Il n'est pas au surplus jusqu'au culte de Vigny pour l'honneur en qui on ne retrouve quelque chose du stoïcisme de la « religion du dandysme » de Baudelaire (1).

Enfin — et ceci pour moi est essentiel — la formation poétique d'Alfred de Vigny, comme celle de Baudelaire, s'atteste aux trois quarts anglaise. Quand même, en 1815, Vigny se serait inspiré de Chénier, par deux ou trois fragments parus dans le *Mercure*, ainsi que l'en accuse méchamment Sainte-Beuve dans un article des *Nouveaux Lundis*, il ne subit qu'un court moment son influence. Quand il se fiance à une jeune Anglaise, en 1824, à Pau, il s'adonne tout entier, depuis quatre ou cinq ans déjà, à la lecture de Shakespeare, de Milton, de Byron, de Moore, de Chatterton. Les tragédies du vieux Will, *le Paradis perdu*, *Manfred*, *Les Amours des Anges* et la Bible (2), telles sont les sources où sa pensée s'abreuve. C'est dans la constante familiarité de ces œuvres remplies de l'idée de Dieu et de

(1) L'expression est de M. Ernest Raynaud, qui, toujours sagace et merveilleusement informé, étudiait dans le *Mercure de France* du 16 août 1917 l'attitude sociale de Baudelaire et montrait qu'elle était une sorte d'ascétisme mondain.

(2) « Je la savais par cœur, dit-il. Ce livre et moi étions tellement inséparables, que, dans les longues marches, il me suivait toujours. »

la révolte de la créature contre son créateur que son tourment d'âme s'exaspère et que s'aggravent son désir d'adorer l'idéal et son impuissance à y croire. Tout ce qu'il y a de celtique au fond de la pensée et surtout du sentiment anglais, et dont les plaintes d'une pitié déchirante de Vigny nous rappellent l'accent, se résume ou se concentre, non seulement dans les personnages de Shakespeare, mais dans le Satan de Milton, le Manfred de Byron et *The Loves of the angels* de Moore. Nous retrouvons le pessimisme de la race des vaincus dans le cœur généreux du poète d'*Eloa*, mais sans le cri d'insurrection du premier Byron, avec le pathétique de Manfred qui, doué de la faculté d'évoquer les esprits à son gré, ne leur demande ni la science, ni le pouvoir, ni les voluptés, mais l'oubli... Vigny aborde l'ancien Testament et lui emprunte sa plus dominante figure... c'est pour la décharger de son inflexible rigueur et l'amollir de tendresse. (Ainsi, plus tard, un Burne-Jones disloquera la rigide beauté antique et courbera le front des dieux sous le poids de pensées modernes.) Comme l'a dit Leconte de Lisle (1), rien ne rappelle dans son Moïse « le chef sacerdotal et autocratique de six cent mille nomades féroces et errant dans le désert du Sinaï, convaincu de la sainteté de sa mission et de la légitimité des implacables châtiments qu'il inflige. La mélancolie du prophète et son attendrissement sur lui-même ne rappellent pas l'homme qui fit égorger en un seul jour vingt-quatre mille Israélites par la tribu de Lévi »... Vigny a pitié de l'innocence que la divinité a abandonnée ; il a pitié de l'homme et même du mal qu'il commet et ne peut pas ne pas commettre. A défaut de la justice en laquelle il garde, malgré tout, une suprême espérance, il fait appel à l'amour, « cette bonté sublime », que le peintre Watts donnera pour soutien et pour guide à la vie... Rien de plus catholique, en vérité, de moins imprégné du sévère esprit hébraïque qui alimente la foi protestante.

(1) *Les Poètes contemporains* : Alfred de Vigny.

Mais ne me suis-je pas efforcé de montrer que le génie celtique n'a cessé, au cours des siècles, de pénétrer de douceur la dureté saxonne ? Si Vigny semble ignorer la prédilection de ce génie pour les merveilles extérieures, et s'il semble insensible à la séduction de la matière, sa philosophie ou son mysticisme moral se parent d'une noblesse et d'une beauté toutes platoniciennes et qui évoquent impérieusement le souvenir de Spenser. Ce pur intellectuel a comme un cœur pour cerveau. Qu'on me permette de risquer cette image : sa poésie figure dans un temple protestant le miracle d'une âme catholique exhalant la désolation de son amour avec une suave ferveur. Plus dur, ou plus endurci, plus prompt à jeter la malédiction sur ses frères en misère et en ignominie, Baudelaire, au rebours, a besoin d'entourer sa haine de l'inexpiable péché, de toutes les pompes de la liturgie romaine, couleurs, musique et parfums. Mais qu'il nous suffise, pour le moment, de remarquer que le seul poète qui, avec Baudelaire, renouvelle notre poésie, et avec qui Baudelaire ait sympathisé, s'il n'a subi son prestige, procède de la littérature britannique et de la littérature religieuse (1). Il est à peine besoin de dire que, ni Chénier, ni Lamartine qu'il imita sur les bancs du collège en même temps qu'Auguste Barbier, auquel il devait reprocher plus tard d'être un poète de circonstance, — ni Victor Hugo n'ont exercé d'influence profonde sur Baudelaire. Musset lui était presque aussi antipathique qu'Hégésippe Moreau, et quant à ce vieux garde national de Béranger, il professait à son égard le mépris de Flaubert. Sa sympathie, par le canal de Sainte-Beuve, va de préférence aux poètes et aux écrivains d'outre-Manche (Shakespeare, Gray, Byron, de Quincey, Tennyson) ou d'outre-Atlan-

(1) C'est après la lecture des *Confessions* de saint Augustin que lui vient la révélation poétique et qu'il compose ses premiers vers. De Maistre l'impressionne non moins vivement qu'il impressionne Baudelaire, mais à l'opposé, et c'est en partie pour le réfuter qu'il écrit *Le Mont des Oliviers*. (Cf. Baldensperger : *Alfred de Vigny*, contribution à sa biographie intellectuelle.)

tique (Longfellow, Emerson, Poe) (1) et l'on peut affirmer qu'il a fait, en général, assez médiocrement cas de ses contemporains.

On s'est demandé, cependant, si Théophile Gautier ne contribua pas d'une manière prépondérante à sa formation artistique et littéraire, et s'il ne reconnut pas lui-même l'étroite parenté qui le liait à l'auteur d'*Albertus* et de *la Comédie de la mort* en lui dédiant les *Fleurs du Mal*.

M. Ernest Raynaud a répondu à cette question (2) d'une manière, à mon avis, définitive en déclarant que les deux poètes se trouvent « moralement et physiquement aux antipodes » et qu'ils « ne sont pas de la même race ».

Théophile Gautier appartient, en effet, à la civilisation méditerranéenne. Ce qui l'attire, c'est l'Espagne, l'Italie et le proche Orient. Il est classique d'instinct et législateur par goût. « Il y a du Malherbe et du Boileau dans Théophile Gautier », a pu écrire M. Ferdinand Brunetière (3), qui s'y connaissait... Qu'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit de la faveur des classiques pour la difficulté vaincue et qu'on relise la fameuse pièce d'*Emaux et Camées* intitulée : l'*Art* (*Oui, l'œuvre sort belle, D'une forme au travail rebelle...*) On ne laissera pas de s'aviser, aussitôt, que Gautier renoue la tradition esthétique néo-latine en l'enrichissant seulement de quelque imagination grotesque ou fantasque, dans la manière du XVIIe siècle. Sans doute, Baudelaire reconnaît le talent du « magicien ès lettres françaises », comme il l'appelle ; il lui sait gré, surtout, de réagir contre le verbalisme des Romantiques et de refuser de les suivre avec une aveugle confiance dans leur galvaudage sentimental et dans leurs épanchements bruyants de confidences. Mais la vision que Gautier a de la nature

(1) Swinburne, dans l'étude qu'il lui consacre : *Les Fleurs du Mal and other studies*, dit qu'à certains égards il ressemble à Keats et à Poe et que parfois la forme de sa pensée rappelle Marlowe et aussi certains aspects sincères de Byron.

(2) Baudelaire et Théophile Gauthier : *Mercure de France*, du 16 oct. 1917.

(3) *Evolution de la poésie lyrique*.

est purement olympienne. Il l'a posé lui-même en principe : « Le poète doit voir les choses comme les verrait un Dieu, du haut de son Olympe... et leur donner avec un détachement parfait la vie supérieure de la forme (1). » Il se vante, et à bon droit, d'être un « homme pour qui le monde extérieur existe » ; mais il ignore tout du monde intérieur, et des secrets mouvements de son cœur. Aime-t-il ou déteste-t-il la nature ? On ne sait. Comme il ne recherche pas en elle un reflet de son âme, il ne lui en découvre point. Il s'en faut qu'elle le ravisse comme Jean-Jacques, ou l'hallucine comme Hugo. Elle l'amuse. Sa fantaisie d'amateur de bibelots rares y trouve à glaner à travers l'étendue, comme elle glane par ailleurs à travers le temps. Il y a du collectionneur en lui. De là son faible pour les énumérations et la richesse de son vocabulaire. Une belle femme, un beau cheval, un magot de Chine, une tragique sierra, c'est tout un à ses yeux. Il regarde tout, il jouit de tout avec la même bonhomie sensuelle, en artiste que retient particulièrement le côté technique de l'art et que ne tourmentent ni le pourquoi ni le comment de l'univers. Son impassibilité n'est pas une attitude ; elle résulte de son inaptitude congénitale à s'émouvoir du mal comme du bien. C'est un esprit net, qui détaille ses impressions une à une, ne les relie jamais ou ne les associe pas mystérieusement, et ne peut rien laisser d'indécis autour de sa pensée. « Sceller un rêve flottant » (ou, plus justement, modeler des images avec précision), tel est son suprême idéal et tel sera celui des Parnassiens, ses héritiers. Rien de vaporeux chez lui ; nulle nuance. Il n'a guère, au reste, de sensibilité, ou, s'il en a une, elle n'est que plastique. Voyez *Emaux et Camées*, son chef-d'œuvre poétique, incontestablement : avec sa stance uniforme, qui semble taillée au burin, on dirait une gageure. Les mots s'en détachent comme des éclats de marbre et l'on croit y entendre le crissement de la pointe d'acier dans le

(1) *Rapport sur la poésie au XIXe siècle.* « De la forme naît l'idée », ira-t-il même jusqu'à dire. *Journal des Goncourt*, 3 janvier 1857.

bloc résistant. Gautier a beau demander au Titien sa palette, il s'affirme plus sculpteur et plus ciseleur que peintre (1). Son goût des paysages aux oppositions tranchées de lumière et d'ombre, la prédilection qu'il révèle de bonne heure pour ce sec Dürer, par exemple, devaient l'éloigner sinon de toute peinture, du moins de celle qui n'éblouit pas tant par ses éclats contrastés qu'elle ne séduit par les chatoiements de ses nuances. La couleur ne continuera surtout de l'enchanter — en demi-oriental qu'il est — qu'à travers la splendeur aiguë et froide des pierres précieuses, dans la somptuosité des étoffes, coulée au flanc d'un *pot de porcelaine aux dessins éclatants*, arrêtée et figée sous la croûte luisante de l'émail...

Retenons son aveu qu'il ne se sentait pas à sa place dans le monde occidental. Sa turbulence s'y étourdit d'abord ; mais il s'y ennuie bientôt et voyage ; et quand il ne parcourt pas la péninsule ibérique ou la Turquie, il lui faut évoquer la France héroïque et quasi espagnole de Louis XIII, l'Egypte de Cléopâtre, ou Pompéï... Comme son héros Fortunio, il eût aimé s'isoler de la vie contemporaine et se créer, au cœur même de Paris, une sorte de palais des Mille et une nuits...

Or, une telle disposition va précisément à l'encontre du tempérament de Baudelaire. J'ai dit, en effet, de Sainte-Beuve, et pour expliquer son influence sur le poète des

(1) Il est descriptif et ne choisit guère le trait caractéristique. Il ignore cette « science des valeurs » dont parle M. Camille Mauclair, et qui « permet aux peintres suprêmes d'être coloristes même avec le blanc et le noir ». (*Charles Baudelaire.*) Tout ce que M. Mauclair écrit de l'art pictural de Baudelaire, dans cette étude est de premier ordre.

Notons — ce qui achève de le différencier de Gautier — que Baudelaire ne se sent pas attiré vers la sculpture, et qu'il partagerait presque le mépris que lui manifeste Diderot. Il la trouve « ennuyeuse », « brutale et positive comme la nature », dont elle se rapproche trop à son gré. Enfin, elle est fille du midi, il est fils du nord. « Le nord est coloriste, écrit-il ; les rêves et les féeries sont enfants de la brume. L'Angleterre, cette patrie des coloristes exaspérés, la Flandre, la moitié de la France, sont plongées dans les brouillards, Venise elle-même trempe dans les lagunes. Quant aux peintres espagnols, ils sont plus contrastés que coloristes. En revanche le midi est naturaliste..., le midi est brutal et positif comme un sculpteur dans ses compositions les plus délicates » (*Salons de 1846*).

Fleurs du Mal, qu'il était surtout moderne. C'est pour avoir le premier compris l'homme de son temps, et pour avoir le premier tenté de l'analyser dans son ambiance qu'il a séduit Baudelaire. Faites naître Baudelaire dans un autre milieu et à une autre époque que les nôtres : il cesse d'être compréhensible : « Il a accepté tout l'homme moderne », a dit excellemment de lui Banville, dans le discours qu'il a prononcé sur sa tombe ; et plus tard, Verlaine : « Sa profonde originalité, c'est de représenter puissamment et essentiellement l'homme moderne tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive (1). »

Défend-il le Romantisme ? C'est qu'il voit en lui « l'expression la plus *récente, la plus actuelle* du beau » (2), et il n'est pas jusqu'à l'habit noir lui-même, tant *victime*, en faveur de qui il ne plaide, parce qu'il convient à « notre époque souffrante et portant sur ses épaules noires et maigres le symbole d'un deuil perpétuel » (3). Qu'on ne s'y méprenne pas : les désirs de départ qui l'agitent n'ont qu'un caractère vélléitaire ; ce ne sont qu'impatiences de secouer la tyrannie qui l'oppresse, tourments d'âme insatisfaite, inquiétudes nerveuses, nullement besoin réel de paysages inédits, curiosité de types et de mœurs exceptionnels. Le peu qu'il a vu, dans son adolescence, de « la langoureuse Asie et de la brûlante Afrique » lui suffit. Il connaît d'avance toutes les merveilles que pourrait lui révéler la planète. La mort seule lui réserve encore « du nouveau ». Il est revenu des illusions de la jeunesse avant même de les avoir épuisées.

Dieu ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit ! (4)

s'écriera-t-il un jour. Et encore :

L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place (5).

(1) *Les Poètes Maudits.*
(2) *Curiosités esthétiques* (Salon de 1846).
(3) « Qui dit romantisme dit art moderne, c'est-à-dire, précisera-t-il encore, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini » (*ibid.*).
(4) *Le Voyage.*
(5) *Les Hiboux.*

Si des « souvenirs de soleil » le hantent, leur essence est extra-terrestre (« Tout un monde lointain, absent, presque défunt ») ; ce sont regrets de Paradis perdu, comme cet impossible pays que sa nostalgie imagine « où tout n'est qu'ordre, beauté, luxe, calme et volupté »...

Il a trop à faire de s'étudier, au surplus, pour pouvoir jeter les yeux au delà du cercle où son destin l'a placé. Voyager, c'est se disperser, c'est tout au moins se distraire ou tenter de se distraire, demander grâce aux spectacles de la vie de la cruauté de la vie, et il n'eut jamais d'autre ambition que de se concentrer, de consacrer toute son attention à l'étude de son âme et à l'analyse des effets douloureux sur elle de son entourage immédiat. Ne fallait-il pas, comme l'a écrit M. André Suarès, « que s'étant pris lui-même pour objet », « son siècle, les peuples, la politique, enfin, tout lui fit horreur, pour qu'il s'enfermât toujours plus avant dans son propre mystère ? et qu'il apprît à se connaître, sans pitié et sans égards, sinon sans terreur ? » (1)

Nous ne raconterons pas sa vie après tant d'autres. Elle porte l'empreinte indéniable du sceau de la fatalité. Mais s'il en a tiré un poème aux accents immortels, c'est qu'il a apporté la loyauté la plus scrupuleuse à en suivre le développement, et qu'il n'en a rien oublié.

On sent, remarque avec justesse M. Alfred Poizat (2), que son éducation catholique lui a donné l'habitude des examens de conscience les plus minutieux et le plus stricts.

Bénédiction, la pièce qui ouvre les *Fleurs du Mal*, celle intitulée les *Phares*, l'expliquent tout entier et expliquent sa compréhension du rôle de l'artiste et du poète. Ils ont pour mission de racheter l'homme. Ce sont des envoyés de Dieu, et plus douloureusement ils sont suppliciés, plus ils peuvent s'enorgueillir d'être marqués du signe de la grâce !

(1) *Sur la vie*.
(2) *Charles Baudelaire* (article du *Correspondant*, 25 août 1917).

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés (1).

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité (2) !

Sans doute, ne s'est-il pas dit qu'on ne pouvait être poète qu'à condition de se crucifier, et ne s'est-il pas proposé des fins morales ; mais il a senti, il a reconnu avec sincérité que ses qualités poétiques ne se révéleraient à lui, et ne s'épanouiraient complètement que s'il se livrait tout entier aux forces adverses qui devaient le déchirer : la haine de son temps et l'amour de son temps (3), « l'extase de la vie et l'horreur de la vie », l'esprit du mal et l'esprit du bien.

Il a accepté héroïquement d'être sans réserve *ce qu'il fallait qu'il fût*, et c'est pour cela qu'il est, lui aussi, descendu dans l'Enfer et qu'il a fait de son âme le champ de bataille de l'ange et du démon ou, plus justement, en plus exacte conformité avec la faiblesse complaisante de l'homme moderne, le terrain de culture de la faute et du remords. « J'ai cultivé mon hystérie, a-t-il pu dire, avec jouissance et terreur. » Il a fait pire : il s'est appliqué à exagérer ses

(1) *Bénédiction*. Toute la pièce fait songer au *Stello* et au *Chatterton* de Vigny. Pour Baudelaire comme pour Vigny le poète est le martyr de l'humanité, sa nature le prédestine au rôle de victime sociale : « Il vient au monde pour être à charge aux autres... ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang » (*Stello*). Cette conception toute féminine, toute celtique du rôle du poète est l'opposé de celle de Victor Hugo qui voit en lui l'annonciateur des temps nouveaux.

(2) *Les Phares*. Qu'on se rappelle, d'autre part, ce qu'il écrit dans ses notes : « Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat : l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et qui se sacrifie. » Il exprime la volonté de devenir « un grand homme et un saint » pour lui-même, et adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers... » Enfin, dans sa notice sur Poe, il demande : « Y a-t-il donc des âmes *sacrées* vouées à l'autel, condamnées à marcher à la mort et à la gloire à travers leurs propres ruines ? »

(3) M. Paul Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, a très à propos remarqué que Baudelaire, au lieu de déplorer, comme Musset, son arrivée tardive dans une civilisation vieillissante, s'en est réjoui, sinon honoré.

vices, à « les grossir par des procédés artificiels, à l'instar des engraisseurs », et à s'en attribuer même qu'il n'avait pas... De là, l'erreur à la fois de ceux qui l'ont cru foncièrement dépravé et de ceux qui l'ont accusé de jouer la comédie. A la vérité, il connaissait assez peu le mal par expérience personnelle ; mais, surtout, comme l'a écrit Henry James (1), « par la contemplation et la curiosité ». Ce « dénonciateur éloquent du péché » (2), selon l'expression de Georges Rodenbach, était doué d'une clairvoyance extraordinaire, ou affecté d'une douloureuse hypersensibilité à l'égard des manifestations les plus subtiles, des manœuvres les plus adroitement dissimulées de la perversité. Il se sentait positivement entouré par les démons, et il accusait la nature entière de participer de la faute originelle.

C'est la nature, affirmait-il (3), qui pousse l'homme à tuer son semblable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer ; car sitôt que nous sortons de l'ordre des nécessités et des besoins pour entrer dans celui du luxe et des plaisirs, nous voyons que la nature ne peut conseiller que le crime... Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et tous les désirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux... Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. Le crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est artificielle, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour l'enseigner à l'humanité animalisée, et que l'homme, seul, eût été impuissant à la découvrir. Le mal se fait sans effort, naturellement, par fatalité, le bien est toujours le produit d'un art (4).

Paradoxe ! se récriera-t-on. Point. Si nous avions la moindre velléité de mettre en doute la conviction qui a

(1) *French poets and novelists.*
(2) *L'Elite.*
(3) *Eloge du maquillage.*
(4) « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable » (*Mon cœur mis à nu*). « Le commerce est naturel, donc il est infâme » (*Journaux intimes*). « L'enfant, en général, est relativement à l'homme beaucoup plus rapproché du péché originel » (*L'œuvre, la vie d'Eugène Delacroix*).

inspiré de telles lignes, il nous suffirait de remarquer l'étroite association qu'elles établissent entre l'art et la religion, le rôle de l'envoyé de Dieu et celui du poète, pour nous convaincre de leur sincérité.

Baudelaire est un chrétien ; mieux : c'est un profond, un fervent catholique, et l'on s'étonne qu'un Brunetière, qui l'appelle un « Satan d'hôtel garni », un « Belzébuth de table d'hôte » (1), ne s'en soit pas avisé.

Toutes les hérésies actuelles, écrit-il à Toussenel, ne sont que la conséquence de la grande hérésie moderne : la suppression de l'idée du péché originel.

Je le répète : la tare adamique l'obsède ; il en retrouve partout les effets, de l'amour au rire ; il a la hantise morbide des formes multiples sous lesquelles elle se manifeste ; et pour parler son langage, innombrables sont à ses yeux « les pépins contenus dans la pomme symbolique ». Se détourner du mal, trouver toutes choses bonnes, et comme Banville, pour n'exprimer, comme lui, « que ce qui est beau, joyeux, noble, grand, rythmique », refuser de se pencher sur les « marécages de sang », sur les « abîmes de boue » et retourner vers l'innocence de « l'état paradisiaque », il ne peut. Il est victime de son intelligence,et c'est parce qu'il a mordu de bonne heure au fruit défendu qu'il lui faut « projeter des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent » qui est en son cœur comme en tout cœur humain...

Nous avons vu chez Sainte-Beuve s'accomplir, non encore la fusion, mais le rapprochement ou même la réunion des trois caractères de l'homme moderne que démêle avec une subtile exactitude M. Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie contemporaine ;* la mysticité, le libertinage et l'esprit scientifique, « jadis séparés jusqu'à paraître irréductibles ». Mais chez Sainte-Beuve, la mysticité, à tout le moins la foi religieuse, n'est plus guère qu'une « sorte de spiri-

(1) *Questions de critique.*

tualisme indécis,sans forme déterminée,qui flottait, comme il l'a avoué lui-même, entre le catholicisme, le piétisme, le jansénisme et le martinisme » (1), et qui a dégénéré ou s'est transmué très vite en curiosité philosophique. Faute du lyrisme sauveur qui, encore, eût pu maintenir sa religiosité défaillante sur les ailes de l'enthousiasme ou de la rêverie, il a de plus en plus cédé à l'esprit scientifique qui l'entraînait, cependant que son vers glissait dans la prose, et il n'a été, en définitive, à travers les émois d'une sensualité toujours exigeante mais de plus en plus vulgaire, qu'une sorte de « Don Juan de la connaissance », mû par le seul intérêt égoïste, non animé par l'amour, et possédant successivement les idées sans être jamais possédé par elles.

Mais il en va tout autrement avec Baudelaire. Bien loin de s'affaiblir, sa foi ne cesse de se fortifier à mesure qu'il avance en âge et que les malheurs le frappent et les infirmités l'accablent. Toutefois, sa nature est trop complexe ou trop trouble, sa sensibilité physique ou morale trop nerveuse et trop inquiète, son besoin d'analyse trop impérieux pour qu'il puisse vivre en état de béatitude, dans le sein de Dieu. Et le voilà contraint de se compromettre dans la compagnie du diable. « L'art moderne a une tendance essentiellement démoniaque », assurera-t-il (2). Et encore : « Le vice est séduisant, il faut le peindre séduisant » ; mais « il traîne avec lui des maladies et des douleurs morales singulières, il faut les décrire » (3). Car quel autre recours aurait-il que la sincérité la plus rigoureuse ? Gouverné par une sensibilité et une imagination étroitement connexes, dont ne peut triompher sa foi, mais qui doivent sans cesse compter avec elle, il passera sa vie à s'observer ; il suivra attentivement de toute sa lucide intelligence les moindres mouvements de son être et tiendra scru-

(1) François Morand : *Les Premières années de Sainte-Beuve*.
(2) *L'art Romantique :* Théodore de Banville.
(3) *L'art Romantique :* Drames et romans honnêtes.

puleusement carnet des menus faits, des menues pensées de son existence ou se composera un herbier « de souvenirs, de regrets, de spasmes, de peurs, d'angoisses, de cauchemars, de colères et de névroses » (1).

Il se fera non le poète du vice, mais le « poète du péché », comme l'a dit M. Anatole France, et sa morale ne différera guère « de celle des théologiens » (2). Il les a beaucoup pratiqués. Plus que dans les vers de ses contemporains, c'est dans la prose des écrivains religieux qu'il a été puiser la sève qui nourrit son œuvre, si essentiellement française et médiévale. Il réintégre la vie spirituelle de l'homme dans la poésie. Depuis Racine, qui avait sommé le vers tragique, le vers oratoire de se faire artiste et confidentiel, et qui avait étendu le plus loin possible ses moyens d'expression intime — nul n'avait aussi clairement compris qu'il n'y a de véritable poésie que dans les profondeurs de l'âme et de la sensibilité. Ecoutons-le :

> Ne méprisez la sensibilité de personne, la sensibilité de chacun c'est son génie.
>
> L'artiste, le vrai artiste, le vrai poète ne doit peindre que selon ce qu'il voit et qu'il sent. Il doit être réellement fidèle à sa propre nature (3).
>
> Un artiste, un homme vraiment digne de ce grand nom doit posséder quelque chose d'essentiellement *sui generis*, par la grâce de quoi il est lui et non un autre (4).

Mais il ne s'étourdit pas de ses passions comme les romantiques. Il n'en prend pas les mouvements forcenés pour des témoignages de puissance, et il a horreur des indiscrétions bruyantes et du verbiage. Nulle humilité chez lui ; nulle boursouflure d'orgueil non plus. Il ne cherche point

(1) *Notice sur Edgar Poe.*
(2) *La vie littéraire.*
(3) *L'Art Romantique : La reine des facultés* ; c'est ainsi qu'il appelle l'imagination, « cette faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies ». (*Notes nouvelles sur Edgar Poe.*)
(4) *L'Art Romantique : Richard Wagner.*

à étonner par l'énormité de ses ambitions, par l'aspect titanesque de son génie, le désordre de ses mœurs ; il affecte au contraire une politesse dont le dédain s'exagère en morgue britannique. Rien ne l'irrite plus que l'étalage impertinent qu'Alfred de Musset fait de ses scandales, et il est impitoyable pour Hégésippe Moreau qui a cherché à se créer une popularité de ses malheurs. Encore qu'il ait cru devoir se singulariser, s'entourer d'un étrange prestige (1) pour des raisons que son besoin de réussite matérielle explique, s'il ne justifie, il ne consent aucune concession importante aux goûts du public et dénonce, d'ailleurs, son cabotinage comme un mensonge imputable à la perversité de sa nature. Il n'est point sa dupe. Il sait pertinemment que la véritable originalité du poète ne réside pas dans son attitude, dans la révélation des circonstances plus ou moins exceptionnelles de sa vie, mais dans celle du secret de ses émotions profondes, de ses réactions intérieures en face de la vie, et de son interprétation du mystère inépuisable qu'elle ouvre à la conscience méditative et au rêve. C'est par ce qu'il avait de plus rare, de plus particulier, de plus étranger, donc, à l'homme social qu'il a été si humain et si lyrique.

Attentif, sans doute, et je l'ai assez dit, à l'observation du monde extérieur, il n'en prend pas les réalités à la lettre. « Je préfère les monstres de ma fantaisie à la trivialité positive », déclarera-t-il (*La Reine des Facultés*) ; il ajoutera : « Je veux illuminer les choses avec mon esprit et en projeter le reflet sur les autres esprits » (*Le Gouvernement de l'imagination*). C'est qu'il ne voit dans l'univers et dans les êtres qui le composent qu'un spectacle et que des images symboliques.

La nature, écrit-il à Toussenel, est un verbe, une allégorie.... J'ai pensé bien souvent que les bêtes malfaisantes et dégoûtan-

(1) Il croyait qu'il sied que l'artiste ait la physionomie de son œuvre : « Il m'est pénible, disait-il, de ne pas voir conserver le caractère extérieur et légendaire des grands hommes. »

tes n'étaient que la vivification, corporisation, éclosion à la vie naturelle, des mauvaises pensées de l'homme.

Aussi jamais de poème chez lui qui ne participe d'une métaphysique supérieure (1). Le même « courant souterrain de pensée, non visible, indéfini » qu'il trouve chez Poe, relie, entre elles, chacune de ses œuvres, nées, toujours, d'une émotion sincère et personnelle. Sa poésie est une interprétation constante, mais visionnaire de la vie, au double point de vue de la sagesse et de la beauté (2), et ses images sont soutenues par les souvenirs d'une sensibilité extrême, impressionnable par les variations les plus légères et les nuances les plus fugitives de la nature.

Avant de faire « du spectacle vivant de sa triste misère le travail de ses mains et l'amour de ses yeux » (*Le Mauvais moine*), il a longuement réfléchi et médité. « C'est par le loisir que j'ai en partie grandi », pourra-t-il reconnaître (3) avec la fierté de se distinguer des autres hommes de lettres qui « ne sont, pour la plupart, que de vils piocheurs très ignorants. » Sans doute, attribue-t-il à cette ignorance leur prétention de parler de tout, de se mêler de politique et de questions sociales, et de moraliser en vers. Il sait quel néant se dissimule sous l'éblouissant trompe-l'œil de leurs descriptions, et le fatras de leurs discours l'exaspère autant que l'écœure la platitude de leurs récits. C'est parce qu'ils veulent faire passer leur verbosité pour de l'inspiration qu'il s'élève contre celle-ci et la conteste. Et je ne doute pas que s'il eût dû choisir entre le purisme d'un Boileau et le délire poétique de tant de ses contemporains, il ne se fût rangé — par respect de la stricte probité intellectuelle — au côté du Régent du Parnasse.....

Dire cela, ce n'est point répéter qu'il avait le tempéra-

(1) Il écrit en 1852 à Poulet-Malassis qu'il est « plus décidé que jamais à poursuivre le rêve supérieur de l'application de la métaphysique au roman ».

(2) « Préoccupations simultanées de la philosophie et de la beauté en prose et en poésie ; du rapport perpétuel, simultané de l'idéal avec la vie ». (*Note autobiographique*.)

(3) *Mon cœur mis à nu.*

ment d'un classique. Si, selon Remy de Gourmont, « le crime capital pour un écrivain c'est le conformisme, l'imitativité, la soumission aux règles et aux enseignements » (1), et si ce crime me paraît précisément celui des poètes que l'humanisme et le rationalisme formèrent, Baudelaire se révèle le contraire même d'un classique (2). La question n'est point, pour lui, de se trouver des modèles, mais de découvrir le secret de l'accent dans la concision — en dehors de l'éloquence et des vaines fioritures, — l'art de substituer le gouvernement de l'intuition à la tyrannie de la logique, ou de restituer à la sensibilité le domaine qu'on avait trop longtemps abandonné en France au seul entendement.

Intelligent, certes ! et comme peu de poètes l'ont été avant et depuis lui, il oblige la raison à la même humilité que Pascal, qu'il rappelle, et, jusque dans la critique, où il s'affirma littéralement infaillible, il la soumet à un objectivisme instinctif et limite son rôle à suivre, attentive et lucide, les démarches mystérieuses de la divination.

Convaincu, par la fréquentation des théologiens, que le seul idéalisme est celui qui s'appuie fortement sur la réalité, persuadé par la lecture des lyriques anglais qu'il n'y a de poète que celui qui créé lui-même son objet, le miracle fut qu'au moment où le tourmentait le problème de l'art qu'il rêvait et par quoi il cherchait à rendre invisible « la ligne de suture entre le réel et le chimérique », des extraits des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe tombèrent sous ses yeux. Révélation fulgurante ! Le peu qu'il lut de l'auteur de *William Wilson*, dans de médiocres traductions tronquées, lui montra brusquement, comme dans un fragment de miroir, son véritable ménechme littéraire. Avant qu'il eût achevé de réaliser son œuvre, Poe lui découvrait « les

(1) Préface du *Livre des Masques*.

(2) Il faut l'entendre parler avec dédain des « sphinx sans énigme qui veillent devant les portes saintes de l'Esthétique classique » (*Notes nouvelles sur Edgar Poe*) pour être édifié sur son opinion touchant la littérature traditionnelle.

lois obscures » en vertu desquelles il était en train de la produire.

Savez-vous pourquoi, confiait-il plus tard à Thoré, j'ai si patiemment traduit Poe ? *Parce qu'il me ressemblait.* La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec épouvante et ravissement non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases pensées par moi et écrites vingt ans auparavant.

Le phénomène d'affinités aussi étroites entre deux hommes s'avère unique dans l'histoire de la poésie, et il n'y a pas le moindre soupçon à élever là contre. Baudelaire n'imite point Poe ; Baudelaire n'assimile pas la pensée de Poe ; il la continue ; son accent pathétique prolonge « la plainte douloureuse de cette individualité maladive qui, du fond d'un cercueil fictif, s'évertue à intéresser une société troublée à ses mélancolies irrémédiables » (1). Sa ressemblance avec Poe est telle qu'elle l'incite sans cesse à parler de soi en parlant de son auteur. Poe éclaire la conscience artistique de Baudelaire et le justifie à ses propres yeux.

Il faut, c'est-à-dire, je désire, écrira-t-il à Sainte-Beuve, qu'Edgar Poe, qui n'est pas grand'chose en Amérique, devienne un grand homme pour la France.

Quel meilleur témoignage de sa bonne foi ? On ne met pas cet acharnement à assurer la gloire d'un écrivain dont on convoite l'originalité (2). La « commotion singulière » qu'il dit avoir ressentie au contact du Conteur américain n'est comparable qu'à celle de la grâce pour le chrétien en proie aux affres du doute. L'exemple de Poe dissipe ses incertitudes à l'égard de la possibilité d'une réalisation valable de l'idéal complexe qui le hante.

La subtilité métaphysique de cet écrivain, que les « réalités du monde affectaient comme des visions et seulement

(1) *Notice sur Edgar Poe.*

(2) Baudelaire ne connut l'œuvre de Poe qu'en 1846. Or, notons qu'au dire d'Asselineau (*Vie de Baudelaire*), dès 1843-44 « la plupart des pièces imprimées dans le volume des *Fleurs du Mal* étaient faites, et, douze ans plus tard, le poète, en les publiant, n'eut rien à y changer ».

comme des visions » (*Bérénice*), et qui affirmait que « toute certitude est dans les rêves » (1), écartait pour Baudelaire le voile sacré qu'il n'avait encore soulevé qu'en tremblant. L'œuvre de Poe répond, en effet, à la plupart des questions qu'il se pose ou qu'il est en train de résoudre. Il trouve en elle, avec le divin frémissement qu'il aime chez les lyriques d'outre-Manche, quelque chose de plus esthétique et qui, mieux accordé à son génie, le satisfait plus pleinement ; Poe confirme Baudelaire dans son sentiment de la nature spirituelle des rapports de beauté. Farouchement hostile à tout utilitarisme, à toute idée de progrès, en réaction contre le milieu pratique où la fatalité l'a placé, Poe dénonce à Baudelaire ce qu'il y a de surabondant, de diffus ou d'informe encore dans les plus merveilleuses créations de la poésie anglaise, d'encombré ou d'alourdi de raisonnements, de considérations et de préoccupations morales étrangères à la suggestion musicale sinon colorée (2).

Dans l'étude qu'il lui consacre (*Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*) Baudelaire observe :

Ses compatriotes le trouvent à peine Américain, et cependant il n'est pas Anglais.

Qu'est-ce à dire ? Il est Irlandais ; Celte, donc. Et voilà qui ne laisse pas de couronner la thèse que je défends ici. C'est par un Celte qu'au-dessus ou à travers la poésie britannique notre poésie se rend compte, avec Baudelaire, de ses ressources et prend conscience de sa véritable destinée.

Poe révèle à Baudelaire que la brièveté, l'ordre, la mesure, le souci de la composition sont compatibles avec l'indéfini de la sensation, le mystère et l' « étrangeté », ce

(1) *Notes nouvelles sur Edgar Poe.* « J'offre ce livre », écrivait l'auteur d'*Eureka*, « à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ».

(2) L'effort du Romantisme, en Angleterre, tend précisément à libérer le beau de toute contrainte, à le dégager des entraves d'une conscience trop timorée. De là l'élan vers l'antiquité, la sensualité païenne, de ses représentants les mieux inspirés de Shelley à Keats et à Byron. Ils sont assez chargés de sentiment et de rêve pour pouvoir se détourner de la tradition chrétienne. C'est précisément le contraire qui a lieu chez nous.

« condiment indispensable de toute beauté », et qu'ils permettent « d'adapter le rythme au sentiment ».

« Passionnément épris d'analyse, de combinaison et de calculs » (*Notice du Corbeau*), cet écrivain volontaire, et d'une suprême distinction intellectuelle, qui semble prendre plaisir à effacer de ses œuvres toute trace de spontanéité ou d'inspiration, exprime justement les idées et parle le langage que devait le mieux comprendre Baudelaire. Il présente à son admirateur ébloui la fascinante image d'une poésie épurée, dégagée non seulement de tout élément didactique, mais de toute passion, et dont rien ne trouble le « caractère voluptueux de rêve ». En même temps qu'il bannit du domaine de la poésie la clarté brutale de l'esprit latin et qu'il en condamne la netteté géométrique, ou les effusions éloquentes, faussement désordonnées, régulières et monotones jusque dans leur surabondance, Poe s'élève contre le délire incohérent, la prolixité nuageuse où se dilue souvent l'extase des visionnaires lyriques anglais. Poe restitue au génie celtique cette vivacité dont le privait la lenteur méditative de la pensée saxonne, et, en réveillant son imagination engourdie par la somnolence d'une concentration d'esprit trop prolongée, il ravive du même coup son sens de la forme. Il croit qu'il existe une *limite* que l'artiste ne doit pas franchir, et au delà de laquelle son pouvoir d'incantation cesse d'être effectif, et c'est par cette croyance surtout qu'il se différencie d'un Wordsworth, d'un Byron, d'un Shelley et même d'un Coleridge, dont l'influence, cependant, fut sur lui si profonde.

Mais la forme, telle que la conçoit Poe, est plus musicale que plastique. Cela répond à la nature essentiellement *métaphysique* de son esprit, et, par là, l'apparente aux Allemands, auxquels il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il dut beaucoup par l'intermédiaire de ce même Coleridge et par Hoffmann (1). Le poète doit « voir avec son

(1) Mallarmé, et, derrière lui, plusieurs symbolistes, remontent par delà Baudelaire à Poe, qui partage avec Wagner leur fervente admiration.

oreille », écrira-t-il dans ses *Marginalia*. Pour lui, la vraie poésie, « création rythmique de la beauté », est celle qui suggère, plutôt non seulement qu'elle n'explique et ne décrit, mais ne peint. « Réveiller des échos indistincts », voilà le rôle qu'il assigne à la Lyre. Rien de plus chaste, de moins charnel ou de plus désincarné que son lyrisme. Jamais même, en Angleterre, n'exista artiste aussi prodigieux, doué d'un aussi médiocre pouvoir de réceptivité. Sa sensibilité extrême ne recueille presque rien du dehors. Il lui est impossible de voir et à plus forte raison d'imiter directement la nature. L'art ne saurait avoir pour lui d'autre but que la reproduction de ce que les sens perçoivent en elle « à travers le voile de l'âme » (*Marginalia*). Ses *ethereal* créations évoluent dans un monde extra-terrestre, au sein de ces « harmonies solennelles de lumière et de silence » dont parle Wordsworth, où il semble que l'air vibre aux moindres chocs comme une cloche immense de cristal, sur d'altières cimes limpides ou sur des étendues désertes et glacées.

J'ai observé, déjà, que les poètes britanniques traduisent plutôt l'impression qu'ils reçoivent de la nature qu'ils ne décrivent, et qu'il en cherchent l'âme par delà les apparences. Poe fait mieux : il éclaire l'univers du rayonnement de sa pensée abstraite. « Créer, dira-t-il, c'est combiner... mais combiner des impressions psychiques plutôt qu'intellectuelles » ; et il écrira dans *Bérénice* : « Les sentiments ne me sont jamais venus du cœur et mes passions sont toujours venues de l'esprit. » Des bouquets d'arbres lui apparaîtront « comme des explosions de rêves» ; et je doute qu'on puisse non pas même préciser avec exactitude, mais déterminer seulement les paysages immatériels où ce poète de l'âme indestructible évoque sa vision idéale de la pure beauté. Sans cesse, comme dans ce *Dreamland* que cite Baudelaire parmi ses chefs-d'œuvre, il peint « quand l'œil du corps est fermé ». Ses thèmes, observera à son tour Walt Whitman, sont des thèmes noc-

turnes (*nocturnal themes*). Tout s'y sublimise dans une atmosphère d'absolue spiritualité, traversée de figures supra-humaines qui se détachent en halo comme des fantômes sur un fond d'insondables ténèbres, pleines de résonances mystérieuses...

Baudelaire ne s'élève pas si haut dans les solitudes transcendantales du génie où il n'est plus d'autre expression possible de la pensée que la musique. Baudelaire est trop foncièrement moraliste pour s'envoler ainsi de la terre et pour concevoir cette sorte d'infini magnétique que la Loi gouverne... Baudelaire, enfin, n'a ni l'intelligence scientifique ni l'abstraite mysticité de Poe. Il est plus humain. Il ne vit pas comme lui dans un monde où l'amitié et l'amour ne sont que des souvenirs, la nature qu'un ensemble d'ornements ou de signes qu'on interprète et qu'on utilise à son gré, et la vie elle-même qu'un symbole... La réalité l'enveloppe de toutes parts, et son œil, comme l'a dit Leconte de Lisle (1), « plonge en des cercles infernaux encore inexplorés... Les tortures de la passion, les férocités et les lâchetés sociales, les âpres sanglots du désespoir, l'ironie et le dédain, tout se mêle avec force et harmonie dans ce cauchemar dantesque, troué çà et là de lumineuses issues par où l'esprit s'envole vers la paix et la joie idéales. » Je laisse, ici, de côté les contes du grand Américain, d'une rigoureuse et presque clinique observation et dont M. Camille Mauclair a excellemment écrit qu'ils illustrent un système idéologique (2). Je ne m'occupe que de ses poèmes et je dois reconnaître que c'est la lettre plus que l'esprit qui en a impressionné Baudelaire. Aucune allusion chez eux à la vie moderne. Leur musique (n'est-ce pas cette « musique des sphères » à laquelle il est fait allusion dans le *Ver Conquérant* ?) se développe dans l'éternel et l'indéterminé (*indefiniteness*), et le sens en est ouaté et comme assourdi par le son... J'ai dit des poèmes de Baudelaire

(1) *Les poètes contemporains: Charles Baudelaire.*
(2) *Edgar Poe idéologue.*

qu'ils participent tous d'une métaphysique supérieure. Mais cette métaphysique est chrétienne, non occulte comme celle de Poe. L'idée du péché la commande, et devant son spiritualisme, l'assistant ou le défendant, marchent l'ironie et la satire (1).

Mais Baudelaire ne laisse pas de s'illusionner en partie sur l'exactitude de sa ressemblance avec Poe. De même qu'il donne inconsciemment le coup de pouce à sa nature et jusqu'à sa physionomie pour accentuer cette ressemblance, ses efforts ingénieux pour découvrir dans la pensée du « maître des secrets qui ne veulent pas être dits » (2) le plus d'analogies possible avec la sienne l'incitent à la fausser et à lui attribuer des qualités ou des défauts qu'elle n'a pas. Avec de nombreuses et presque surprenantes similitudes d'esprit et de goûts, Baudelaire et Poe différaient profondément par le tempérament, par les facultés sensibles surtout. L'artiste, chez Poe, tend vers l'épuration de la matière ; il est plus platonicien que chez Baudelaire. Poe se révèle plus attentif à l'art de composer que curieux de la volupté de la composition. L'imagination de Poe ne s'alimente pas comme celle de Baudelaire dans le monde physique, mais dans le monde psychique. Une mémoire plus riche des multiples formes de la vie renouvelle le rêve de Baudelaire, tandis que la mathématique règle l'hallucination de Poe. Enfin, je crois que si le pouvoir d'abstraction de Poe s'atteste supérieur à celui de Baudelaire, sa compétence esthétique est moins étendue. Baudelaire a un sens de la plastique et de la couleur qu'il s'en faut que Poe possède au même degré. Moins spirituelle, moins aérienne, moins désintéressée, en général, que celle de Poe, sa musique est plus adaptée à la variété des sentiments ou des

(1) Non, encore une fois, que Baudelaire soit didactique. Mais, pour parler comme Poe, s'il ne croit pas essentiel « d'inculquer une morale », un « enseignement moral circule tout au fond de son œuvre poétique » (Cf. *Longfellow's Ballads*).

(2) *L'Homme des foules*. M. Camille Mauclair a fort judicieusement observé que par un effet de sa nature nerveuse Baudelaire força le parallèle entre Poe et lui (*Charles Baudelaire : sa vie, son art, sa légende*).

sensations, et plus impressionniste. Si elle n'enlève pas l'âme sur une nappe d'ondes éthérées, elle force son refuge inviolable, en s'en approchant par les voies ramifiées des sens, avec des ondulations mystérieuses... C'est le cortège de la Reine de Saba entrant dans la grotte de l'ascète et l'illuminant de ses joyaux et la parfumant de ses parfums...

Il aimait, a écrit Baudelaire dans la notice qu'il a consacrée à l'auteur du *Corbeau*, les rythmes compliqués, et quelque compliqués qu'ils fussent, il y enfermait une harmonie profonde.

L'unité d'un poème d'Edgar Poe est dans son motif musical — d'essence idéologique — et *Ulalume*, par exemple, aboutit à la notion pure. Jamais le chant de Baudelaire ne s'allège à ce point. Jamais il n'édifie dans l'absolu de constructions pareilles à ce *Palais hanté*, joyau des « Etats du monarque pensée », et où « à travers deux fenêtres lumineuses se meuvent harmonieusement des esprits, au rythme d'un luth bien accordé ». A peine évoque-t-il, sur un lit de débauche, la vision tragique de son envahissement par la tourbe des passions :

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux !
— Un parfum nage autour de votre gorge nue !...
(*Causerie.*)

Il n'est de fuite et d'oubli dans l'idéal, chez Baudelaire, sans brutal rappel à la réalité ou, inversement, de piétinement dans la réalité sans élan sauveur vers l'idéal. Aussi point d'art plus complexe et plus allusif que le sien. C'est proprement un sortilège et comme un labyrinthe de subtilités où nous ne nous perdons que pour nous retrouver sans cesse à travers mille réminiscences de sons, de couleurs, de formes et de parfums, mille nuances fugitives de sensations ou mille instables figurations d'idées et de sentiments.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles...

Inutile d'achever les strophes fameuses. On ne les cite si volontiers que parce qu'elles sont les plus révélatrices ou les plus initiatrices de l'œuvre de Baudelaire. L'essentiel du secret de sa profonde originalité s'y trouve, en effet, exprimé. Il est le premier des poètes en France, non pas seulement à soupçonner la diversité dont l'unité de la nature se compose, mais à en éprouver l'évidence et à pouvoir discerner dans le jeu protéique des *correspondances* les moindres phases de sa vie émotive tout entière, morale, sentimentale et physique. Ses poèmes « qui chantent les transports de l'esprit et des sens » se tissent toujours sur plusieurs plans, et, toujours, derrière le monde visible nous font entrevoir le monde invisible et nous révèlent l'éternel sous l'éphémère...

Sur ses méthodes, sa technique, sa conception de l'art du poète, Baudelaire a semé dans ses articles et dans ses notes maints documents précieux, et qui prouvent de quelle « manière consciente et réfléchie », comme l'a dit M. André Gide (1), il a fait « de la perfection secrète de la forme le but et la raison de ses poèmes ».

Dans un projet de préface pour une seconde édition des *Fleurs du Mal* il écrit (2) : « Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique *aucune théorie classique* » ; « que la poésie française possède une prosodie mystérieuse et méconnue, *comme les langues latine et anglaise* » (3).

Par Sainte-Beuve, qui a trouvé dans les anciens de nombreux exemples d'allitérations et d'assonances et qui, le

(1) Cité par M. Jean Aubry : *Baudelaire, et Swinburne*, « Mercure de France » 16 oct. 1917.

(2) Baudelaire : *Œuvres posthumes*.

(3) « Notre langue, disait-il encore, n'est-elle pas pleine de rythmes plus merveilleux et plus nombreux que ceux afférents à la musique ; et, comme cette dernière, n'a-t-elle pas aussi ses rondes et ses blanches, ses noires, ses croches, ses doubles et ses triples croches, ses andante, ses rugissements et ses soupirs ? » (Léon Cladel, cité par Jacques Crépet : *Charles Baudelaire*).

premier entre les Romantiques, a tenté d'en reproduire les effets (1), par les Latins qu'il pratiquait beaucoup et avec clairvoyance, mais surtout par les Anglais, Baudelaire s'avise de bonne heure du merveilleux parti qu'on peut tirer du retour dans un vers d'une même consonne ou d'une même voyelle. Alors que ce retour est précisément évité avec soin par les classiques qui le considèrent comme fautif, il le pratique avec une habileté et une finesse d'oreilles inouïes :

Cham*br*es d'éte*r*nel deuil où vib*r*ent de vieux *r*âles
(*Obsession.*)
Sur *l*e dos satiné des mo*ll*es ava*l*anches
(*Tristesse de la lune.*)
*M*ais la tristesse en *m*oi *m*onte co*mm*e la *m*er
(*Causerie.*)
So*n* fa*n*tôme d*an*s l'air d*an*se comme *un* fla*m*beau
(*Pièce XLIV.*)
Les h*ou*les en r*ou*lant les images des cieux
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les t*ou*t-puissants accords de leur riche musique
Aux c*ou*leurs du c*ou*chant reflété par mes yeux.
(*La vie antérieure.*)

Il a trop de discrétion et de distinction naturelles pour demander cependant à l'allitération de ces effets grossiers « d'harmonie imitative » que commirent Voltaire et Lefranc de Pompignan, et jamais il n'écrirait à contresens, comme Sainte-Beuve lui-même, cet alexandrin auquel — on ne sait par quelle aberration — Théophile Gautier trouvait « une douceur fondue et toute italienne » :

Sor*r*ente m'a *r*endu mon doux *r*êve infini.

Il se garderait bien de se livrer, en outre, à une débauche de sonorités comparable à celle des *Cloches* où Edgar Poe, en disciple enthousiaste de Coleridge (2), exalte son procédé jusqu'à l'exagération. C'est que, « plein de méthode, et se mouvant cependant en dehors de toute méthode connue »(3),

(1) Cf. *Les poésies de Joseph Delorme* et leurs commentaires.
(2) Cf. *The ancient Mariner* : The fair breeze blew, the white foam flew, etc.
(3) Notice sur *Edgar Poe*.

il se défie de l'insistance et des systèmes. C'est surtout, comme je le lis dans ses notes, qu'il assimile « la langue et l'écriture » à une « opération magique », à une « sorcellerie évocatoire », et qu'il croit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement, sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté » (1).

Quand il écrit, avec un sourire pincé, que « la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique, par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur,par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire » (*Projet de préface*), croyez bien qu'il n'offre sa recette que parce qu'il sait pertinemment que le tour de main seul en peut assurer la réussite... Au seuil du laboratoire où ce prodigieux alchimiste s'ingénie à découvrir « les rapports intimes et secrets des choses », la formule de Pythagore flamboie : *Arrière les profanes!* car « celui qui ne sait pas saisir l'intangible n'est pas poète ».

On a beaucoup loué, et, à la vérité, non tout à fait sans raison, « l'instinct rythmique » de Victor Hugo. C'est un instinct qui avait ses limites et qui ne s'est pas éveillé tout de suite chez lui... Victor Hugo a vécu tant d'années, sa gloire s'étend sur une si vaste et si riche période littéraire, qu'on est assez souvent induit à lui attribuer l'honneur de découvertes dont il n'eut que le mérite de savoir profiter avec cette merveilleuse adresse verbale qui le caractérise. Ainsi, ses meilleures réussites musicales sont postérieures, sans contredit, non seulement à l'apparition des *Poésies* de Joseph Delorme (1829), mais à celles de la publication dans des revues des premiers poèmes de Baudelaire (1845-1855). Victor Hugo a surtout, d'abord, le souci des jeux de mètres et de rimes (*Odes et Ballades*, *Orientales*) et c'est de Sainte-Beuve qu'il apprend à disloquer « ce grand niais d'alexandrin ».

(1) *Fusées*.

A partir des *Chants du Crépuscule* et des *Voix Intérieures* (1835-1837), les exercices de virtuosité où s'était amusée son alerte jeunesse ne lui suffisent plus, cependant; et il entreprend de traiter des thèmes lyriques et de les orchestrer. Comment les orchestre-t-il? En architecte et en sculpteur. On est tout de suite frappé, en effet, par l'ordonnance symétrique, un peu massive, de ses constructions dont les parties, toujours très équilibrées, se balancent harmonieusement. Le volume et la ligne, voilà ce qui domine dans les compositions musicales d'Hugo, au moins dans celles où il n'est encore ni le « poète épique » de *La légende des Siècles*, ni le « poète apocalyptique » de la *Fin de Satan*. La musique de ses vers est dans un mouvement oratoire. Elle lance, retient, suspend, élargit le discours d'une façon souvent admirable et fort expressive, et dessine de beaux gestes dans l'espace. On la pourrait dire descriptive ou plastique. C'est une musique qui complète ou souligne l'image, l'enferme dans ses lignes qu'elle suit exactement et, sa délinéation faite, la colore parfois ; mais ce n'est jamais une musique qui traduit la démarche hésitante d'un sentiment; le bercement d'une extase ; le frissonnement d'une angoisse ; la palpitation d'un espoir ; la caresse féline d'un désir; un doute ; un souvenir ; un regret... Elle n'est pas une lueur qui s'éveille, s'éteint, reparaît... Il n'y a pas d'ombre autour, pas de prolongement au delà... Je la sens réglée par des lois précises et formelles, intelligentes, non par l'émotion, et, pour tout dire, elle me paraît plus arithmétique que rythmique... Victor Hugo, pour illustrer le développement logique de son éloquence, recourt à la collaboration de mouvements sonores et mesurés, mais la musique ne le prend jamais « comme une mer » ; elle n'anime pas son poème, ne le porte pas sur ses vagues, ne le plie pas comme une algue à ses ondulations, et ne le fait pas dessiner sur elle des arabesques mélodiques ou piquer des notes, comme des phosphorescences.

Même en possession de son art de la coupe du vers, et

parvenu à la complète connaissance de la valeur du mot pris en soi comme son, Victor Hugo est plutôt descriptif en musique que musicien proprement dit. Qu'est-ce que *Un peu de musique*, par exemple, dans *Eviradnus*, que cite invariablement la critique universitaire quand elle veut rendre hommage au génie rythmique d'Hugo ?

Ecoutez ! C'est un nid qui murmure invisible
Un bruit confus s'approche....

le commentaire expressif d'une assez médiocre romance :

Si tu veux, faisons un rêve ;
Montons sur un palefroi..

Encore, ici, faut-il louer sans réserve l'habileté du poète à *figurer* le bruit ; à suivre et à noter ses variations, à *en faire l'histoire*, comme il faut aussi, souvent, l'admirer de réussir des transpositions d'art. (*Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle...*)

Mais autre chose est de faire des poèmes proprement harmoniques, inspirés, soutenus, conduits par un thème musical, conçus comme des partitions et dont le mouvement et les sonorités ne doublent ou n'enveloppent plus seulement l'idée et le sentiment, mais dont le sens et le son coïncident ou plutôt soient si intimement, si *spirituellement* liés qu'on n'en puisse concevoir la séparation.

Rappelons-nous-le : Victor Hugo méprisait la musique ; Baudelaire, au contraire, l'aimait à la passion. Un poème, même quand il est pour lui une peinture, est d'abord un chant. Il n'admet pas en vers le langage uniquement parlé, c'est-à-dire le récit, la description, le prêche ou la plaidoirie pour qui le nombre et la rime n'ont que la valeur d'accessoires ou ne jouent que le rôle d'accompagnateurs. Baudelaire sent musicalement. Le rythme pour Baudelaire est l'essence même du poème ; et les mots qui composent les vers du poème sont autant de timbres indispensables à sa signification ou à sa suggestion :

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir
Et lorsque tu n'auras pour alcôve *et* manoir
Qu'un caveau pluvieux *et qu'une* fosse creuse...
(*Remords posthume.*)

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
« *Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,*
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité. »
(*L'Ame du vin.*)

Parce qu'on trouve dans les *Petits Poèmes en prose* l'ébauche ou la reprise de plusieurs pièces des *Fleurs du Mal*, et parce que Baudelaire dit avoir rêvé le miracle d'une prose « sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience », on a prétendu que ses vers avaient une allure de prose versifiée. Evidemment, aux oreilles de ceux qui prennent pour de la musique les balancements réguliers ou la monotone ampleur du discours, la complexité du verbe baudelairien peut rappeler le style des prosateurs. Nul style de poète n'est moins « style poétique », au surplus. Baudelaire ne craint pas, en disciple avisé de Sainte-Beuve, de renoncer résolument au lyrisme, quand il le croit nécessaire, plutôt que de se résigner à de misérables remplissages, et à cheviller à grand renfort d'épithètes redondantes. Il préfère être prosaïque que poncif, vulgaire ou familier que faussement noble, par exemple dans *La Voix* où il oppose avec tant de bonheur le langage ferme de l'esprit positif au langage aérien de l'idéal (1).

Viens! oh : viens voyager dans les rêves...

Si nous n'avions Verlaine, j'assurerais qu'il n'y a pas de poète dont le génie soit aussi peu oratoire que le sien. A part dans deux ou trois pièces, entachées de quelque rhétorique, il ne vise jamais à l'éloquence et ne se ménage ja-

(1) Cf. Albert Cassagne : *Versification et métrique de Charles Baudelaire.*

mais un effet. Par horreur de la monotonie, du développement symétrique et du fastidieux équilibre, il évite les préparations, les périodes et préfère, à l'affirmation lourde, l'insinuation discrète, la réserve à l'accumulation persuasive (1). « Le dessin arabesque est le plus spirituel des dessins », a-t-il noté dans ses *Fusées*. Quand il n'est pas austère et solennel, drapé comme une statue descendue de sa niche romane, dans les plis durs d'une robe de moine :

Sache qu'il faut aimer sans faire la grimace
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

(*Le Rebelle.*)

Quand il ne s'envole pas d'un sublime coup d'aile dans les pures régions de l'éther :

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

(*Une Charogne.*)

il aime à infléchir avec câlinerie sa phrase — onduleuse et susurrante — aux mouvements du sentiment, à la faire frôler l'idée comme un beau chat voluptueux :

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses
Et revis mon passé blotti dans tes genoux...

(*Le Balcon.*)

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse...

(*Sonnet XXVII.*)

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge,
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

(*Semper eadem.*)

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

(*Recueillement.*)

(1) De là le nombre relativement élevé de sonnets que l'on compte dans son œuvre ou de poèmes de quatre strophes de quatre vers, et qui eussent été, sans doute, eux-mêmes des sonnets, s'il avait pu les ramener, sans les mutiler, à la mesure prescrite.

Il ne projette pas sur ses poèmes cette brutale clarté qui effarouche les suaves figures de la méditation, disperse, comme des feuilles tourbillonnant sous l'ouragan, les souvenirs plaintifs, les mélancolies craintives et les tristesses alanguies. Une brume diffuse flotte sur la plupart de ses créations ou les enveloppe d'un « vague halo d'étrangeté », selon la très heureuse expression de M. Paul Bourget (1). Il se garde de dissiper cette atmosphère trouble, propre à l'évocation musicale et colorée, qui seule importe. Au lieu d'enchaîner les explications, de démontrer, de définir, de prouver, il laisse « carrière à la conjecture » (*Fusées*). C'est que le rêve, non la raison, gouverne ses poèmes. L'intelligence y cède à la sensibilité et surtout à l'imagination.

Ne confondez jamais, a-t-il dit, les fantômes de la raison avec les fantômes de l'imagination. Ceux-là sont des équations, et ceux-ci des êtres et des souvenirs (2).

Des êtres et des souvenirs ! Sa poésie en fait surgir à chaque vers, et souvent de plusieurs plans à la fois. Ses « cordes sonores » sont d'une sensibilité si délicate qu'une émotion, chez lui, ne s'éveille jamais sans en susciter d'autres, et que ses vibrations se prolongent toujours au delà d'elles-mêmes en se diversifiant à l'infini. Sans avoir vécu une existence exceptionnelle, il se révèle plus riche d'impressions que les mieux favorisés par les événements. C'est qu'il possède la faculté maîtresse du poète : la mémoire sensible. Il n'oublie rien de ce qu'il a éprouvé, et, dès l'instant d'écrire, se laisse envahir, *comme dans le rêve*, par des réminiscences jaillissant de tous ses sens à la fois. De là, ce que Sainte-Beuve appelle son « abandon quasi précieux d'expression ». Il ne tire pas, en effet, ses sujets au cordeau, et n'ordonne jamais ses compositions selon un procédé logique, à *la française*. « Il joue l'indolence et

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*
(2) *Critiques littéraires* : « Prométhée délivré », par L. de Senneville, dans les *Œuvres posthumes*.

la distraction. » Si la branche parasite se jette brusquement en travers de l'allée où il chemine, il ne l'élague pas ; il jouit de l'ombre inattendue dont elle voile sa perspective...

Et c'est toute une révolution qu'il opère dans l'art poétique. Ceux qui savent le lire, se le chanter à voix basse ou à voix intérieure, ne peuvent plus concevoir qu'on écrive désormais en vers comme on écrivait avant lui. D'une idée ou d'un sentiment il ne révèle que les points culminants et lumineux. Il en laisse dans l'obscurité la chrysalide informe. Il ne nous fait pas assister à sa lente métamorphose, à l'élaboration qui prépare l'éclosion des accents suggestifs :

> Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur,
> L'amour n'a plus de goût non plus que la dispute ;
> Adieu donc, chants de cuivre et soupirs de la flûte !
> Plaisir, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !
> Le Printemps adorable a perdu son odeur !
>
> (*Le goût du néant.*)

Il y a plutôt rapport de tons que rapport de masses, unité d'impression qu'unité intellectuelle dans ses poèmes (*Chant d'automne*, *le Balcon*). Nombre d'entre eux se composent de fragments et pourraient se détailler en quatrains. Souvent, le lien qui en rattache les parties semble manquer (*Le Guignon*). Ses motifs favoris sont essentiellement évocatoires. Un souvenir nonchalant, une vision fugitive, un regret attendri et souriant les traversent, croisent ou surchargent la persistante obsession de tristesse ou de remords qui en fait généralement le fond. Aussi la phrase poétique de Baudelaire n'est-elle pas narrative et puise-t-elle plus de ressources dans ses sonorités que dans ses modulations. Elle se distingue par ses frémissements nerveux ; ses arrêts ; ses retours sur elle-même et ses répétitions ; l'intensité aiguë de ses cris et l'accent douloureux de ses sanglots ; sa violence dans la révolte et sa profondeur dans le désespoir (1). Il y a toujours, chez elle, con-

(1) Baudelaire écrit dans son projet de préface pour une seconde édition des

cordance intime de mouvement avec l'émotion qui l'a suscitée :

Fortes tres | ses | , soyez la houl | e | qui m'enlève !
(*La Chevelure.*)
Et cependant | , je sens ma bouche | aller vers toi.
(*Femmes damnées.*)
Je te hais, | Océan, | tes bonds et tes tumultes |
Mon esprit les retrouve en lui !
(*Obsession.*)
Ma douleur | donne-moi la main ; | viens par ici.
Loin d'eux...
(*Recueillement*), etc...

« Les mots sont des dépôts d'idées », disait Taine. Baudelaire en fait aussi, en fait surtout des dépôts ou des rôles de sensations... Il veut qu'il y ait affinité étroite entre l'impression et l'expression. Il cherche à rendre les états particuliers de son âme avec des images et des mots — et plus encore, peut-être, avec des images suggérées que décrites, avec des sonorités assemblées que des mots — images et syllabes devant être comme l'incarnation de ces états d'âmes. Aussi ne traduit-il pas ses sensations avec des images simples et parallèles. Il n'en emploie guère que de compliquées, et qui, avec l'idée, n'ont que des rapports mystérieux et éloignés. Ses comparaisons sont plus souvent détournées que directes et presque toujours d'essences différentes. Ce qu'il a vu lumineusement, le poète ne le rend pas que par les couleurs ; ce qu'il a vu sculpturalement, il ne le rend pas que par la plastique ; ce qu'il a entendu musicalement, il ne le rend pas que par le chant. « Le génie de la faiblesse est l'impropriété (1) », s'écrie Brunetière. C'est que ce n'est plus assez pour Baudelaire de dire

Fleurs du Mal : « Que la phrase poétique peut imiter (et par là elle touche à l'art musical et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante ; qu'elle peut monter à pic vers le ciel, sans essoufflement, ou descendre perpendiculairement vers l'enfer avec la vélocité de toute pesanteur ; qu'elle peut suivre la spirale, décrire la parabole ou le zigzag figurant une série d'angles superposés. »

(1) *Questions de critiques.*

d'une voix qu'elle gazouille comme un oiseau ; d'une gorge qu'elle a la fermeté du marbre; d'une chevelure noire qu'elle est pareille à l'ébène. S'étant avisé que :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,

il traduit avec des mots lumineux des sensations musicales, ou, inversement, il évoque des couleurs avec des sons ; il dit des parfums « qu'ils révèlent au palais des *idées* qui appartiennent à l'odorat », et il les voit « valser mélancoliquement dans l'air du soir ». Devant un tableau il entend des *fanfares* et comme un « soupir étouffé de Weber ». Emu jusqu'à l'extase par les diverses beautés d'une femme aimée, il en harmonise si délicieusement les accords que, dans la métamorphose « de tous ses sens fondus en un »,

Son haleine fait la musique
Comme sa voix fait le parfum...

Reprochant à ses jeunes années de l'avoir fui trop vite, Victor Hugo se plaignait qu'elles ne pussent le reprendre sur leurs ailes. Image raisonnable. Baudelaire hasarde magnifiquement :

Voilà que j'ai touché l'automne des idées...

puis, sans transition, dans le décor et l'atmosphère de la saison évoquée :

... Et il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées
Où l'on creuse des trous grands comme des tombeaux
(*L'Ennemi.*)

Ne lui demandez pas de respecter les distinctions qu'une logique arbitraire établit entre les sensations physiques et les perceptions intellectuelles, entre les choses de la chair et celles de l'esprit. Il voit son âme « sillonner l'immensité profonde », *plonger dans l'éther* comme un nageur dans les flots et boire

Comme une pure et divine liqueur
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.
(*Elévation.*)

Sans cesse il mêle l'épithète matérielle à l'épithète morale, et détourne le mot de sa signification propre ou habituelle !

L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane
(*Sed non satiata.*)

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues
(*La Chevelure.*)

O lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre...

puis, quelques lignes plus bas :

Charmant poignard, jaillis de ton étui !
Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
(*Le Possédé.*)

L'espérance qui brille aux carreaux de l'auberge
Est soufflée, est morte à jamais !
(*L'Irrémédiable.*)

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige
(*Harmonie du soir.*)

Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer
(*Ciel brouillé.*)

Tout l'hiver va rentrer dans mon être
(*Chant d'automne.*)

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose !
(*Causerie.*)

Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En vapeurs montera mon esprit orageux
(*A une Madone.*)

Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient
(*Le flacon.*)

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
(*La cloche fêlée.*)

Les fleuves de charbon monter au firmament
(*Paysage.*)

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer...
(*Les Phares*), etc.

Dans les six ou huit pages d'une pénétration aiguë qu'il lui consacre, Jules Laforgue (1) loue ses *comparaisons crues*, « qui soudain, sans l'harmonie d'une pensée, mettent en passant le pied dans le plat » :

La nuit s'épaississait ainsi... qu'une cloison

(1) *Littérature*, notes sur Charles Baudelaire, dans ses *Mélanges posthumes.*

Il l'admire de savoir être familier tout en restant suprêmement distingué, et de pouvoir dire, sans ridicule ni « poncif racinien » : *Andromaque, je pense à vous* et *Veuve d'Hector, hélas !* dans un morceau (*Le Cygne*) où il évoque le nouveau Carrousel, les démolitions du Paris moderne, le bric-à-brac et la voirie. Aussi bien n'assigne-t-il pas à la poésie de domaine déterminé, et sait-il, comme l'autre, faire, lui aussi, son miel de toutes choses. Rien ne lui paraît indigne de concourir à la suggestion, qui est proprement l'objet de l'art du poète. L'artiste s'atteste si puissant chez lui, si original, si sûr de se créer à chaque instant sa règle ou plutôt ses lois supérieures de beauté, qu'il peut se soustraire à la tyrannie de la tradition sans éprouver le besoin d'obéir à des conventions. Il n'y a plus de genre noble, pathétique, bucolique, badin, sublime, etc...,et qui requièrent un ton, un répertoire appropriés, avec Baudelaire. Rien, dans ses compositions, que l'unité de sentiment, de l'atmosphère dans laquelle trempe le sujet. Quel autre aurait osé, sans peur de détonner, comme l'observe Laforgue, avant

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité

ce vers insolite :

Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité ?
... des yeux illuminés ainsi que des boutiques ?

J'ai dit qu'il possède la faculté maîtresse du poète : la mémoire sensible. Mais il a, en outre, le génie d'évoquer à son gré les souvenirs les plus différents (visuels, auditifs, olfactifs, tactiles) et de nous amener à l'état de réceptivité et d'extra-lucidité nécessaire à en admettre la rencontre ou l'association les plus saugrenues, et à les laisser accomplir en nous leur œuvre magique. Cet artiste voluptueux, que l'odeur du sein de sa maîtresse *guide* « vers de charmants climats », et qui voit un hémisphère dans une chevelure, peut aussi faire appel, en même temps, à nos sensations d'hommes primitifs et de civilisés et mêler invisiblement le naturel à l'artificiel. Il parle d'yeux « attirants comme ceux d'un

portrait, » note « le fracas roulant des omnibus », et demande au *wagon* de l'emporter loin d'ici, où la « boue est faite de nos pleurs ». Sans cesse, il fait allusion aux multiples aspects de la cité, à sa population, aux œuvres de ses peintres et de ses musiciens, à ses opéras et à ses féeries :

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal
Qu'enflammait l'orchestre sonore,
Une fée allumer dans un ciel infernal
Une miraculeuse aurore...

... Mais mon cœur que jamais ne visite l'extase
Est un théâtre où l'on attend
Toujours, toujours en vain, l'Etre aux ailes de gaze...

(*L'irréparable.*)

Le premier, sans lui rien retirer de son charme et de son prestige, il montre la femme dans l'*alcôve*, au milieu non seulement de ses bijoux et de ses parfums, mais de ses fards, sous son *linge*, et dans ses vêtements, balançant le *feston et l'ourlet.* Il la voit se *développer* avec indifférence et la compare aux bêtes, à l'*éléphant*, au *singe*, au *serpent* que ses grâces animales rappellent, au « beau vaisseau qui prend le large » et dont sa démarche imite le mouvement. Ainsi de l'air, dont il dénonce « les miasmes morbides », ou qu'il voit plein « du frisson des choses qui s'enfuient » ; ainsi des ciels où l'industrie pousse ses fleuves de charbon et qu'illuminent les feux des cheminées d'usines (1).

Sur l'éternel, il note les particularités significatives du transitoire et, sur l'immuable, celles du fugitif. Son œuvre est une invention, une création, une découverte perpétuelles. Elle ne reprend plus seulement les grands thèmes de la « divine symphonie », elle ne chante plus seulement l'Homme et la Nature, mais les hommes contemporains et la nature telle qu'ils la voient, avec ce qu'ils y ont ajouté ou

(1) Sainte-Beuve avait déjà écrit cependant :
Mais j'ai vu du faubourg fumer les cheminées,
J'ai regagné la ville aux nuits illuminées
Et le pavé mouvant...

retranché. A la notion du primitivisme — ou, encore, de cet édénisme livresque qu'on allait chercher dans l'imitation de l'antiquité — et qui gouverne jusqu'à lui notre poésie lyrique, il a substitué celle du modernisme. Il nous initie à une façon nouvelle de goûter la vie. Il nous en propose — malgré son pessimisme — des motifs plus précieux de délectation. Des profondeurs obscures de l'être, son vers ardent, triste, langoureux, exhume à la lumière le trésor d'impressions qu'on croyait à jamais enfouies. « Le malheur des écrivains, constatait Vigny dans son *Journal*, est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. Il est temps de ne chercher ses paroles que dans sa conscience. » Baudelaire cherche les siennes dans son inconscient. Sa plus grande gloire, a écrit Théophile Gautier (1), « sera d'avoir fait entrer dans les possibilités du style des séries de choses, de sensations et d'effets innommés par Adam, le grand nomenclateur ». Il *nomme*, il est vrai, les espoirs et les regrets, les curiosités et les craintes qui grouillent dans les ténèbres du monde intérieur et il les projette en images hallucinées sur l'écran de ses poèmes. C'est fini, avec lui, de l'âge des légendes, des épopées, des mystères, magnifiant les hauts faits héroïques, les conquêtes ou la foi des groupes humains. Le règne de l'homme solitaire a commencé. Tout ce qu'il y avait à dire a été dit de l'homme naturel ou social avec ce qu'on savait de ses évidentes réactions sous la double influence de son milieu et de ses semblables. Il sied d'élucider, dans un esprit désintéressé, le problème complexe de l'individu. Les lyriques d'outre-Manche nous y invitaient. Baudelaire, à leur exemple, se regarde vivre. Parallèlement à Vigny, le plus original poète du siècle avec lui, qui s'élève au-dessus de la vie pour en dégager une *idée de la vie*, il s'élève au-dessus des sensations pour en dégager *un sens et un sentiment de la vie.*

Rappelons-nous la pièce célèbre : « Je suis la plaie et le couteau... et la victime et le bourreau. »

(1) *Préface* à l'édition de 1863.

Il s'est immolé lui-même sur l'autel de l'art qu'il croyait aussi celui de Dieu, et l'impression qu'ont reçue de son sacrifice ceux qui savent voir a été telle que la poésie lyrique française, depuis trois siècles éclipsée, en a reconquis d'un seul coup sa place au rang des plus belles du monde !

JOHN CHARPENTIER.

LA CAPTIVITÉ ET LA MORT DE NAPOLÉON DANS LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

—

Il est, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, peu de pages plus riches d'émotion et de poésie que les pages dans lesquelles Chateaubriand a retracé la dernière phase de Napoléon, sa captivité à Sainte-Hélène, sa douloureuse agonie et sa mort Pour se documenter sur ces événements dont la légende s'était emparée de bonne heure, il avait à sa disposition une foule de récits, de relations, de journaux et de mémoriaux anglais ou français, authentiques ou apocryphes, qui trahissaient le plus souvent des arrière-pensées d'apologie ou de dénigrement, riches de ces détails puérils et suspects qui sont la pâture de la curiosité populaire, pauvres, en revanche, d'observation morale et d'intérêt psychologique, plus pauvres encore de style et d'art. Dans cette copieuse littérature napoléonienne (1), il était trois ouvrages que leur vogue imposait spécialement à son attention : *le Mémorial de Sainte-Hélène* du Comte de Las Cases, ou Journal où se trouve consigné jour par jour ce qu'a dit et fait Napoléon pendant dix-huit mois, Paris, 1823, 8 vol., souvent réédité depuis ; *Les derniers moments de Napoléon*, Paris, 1825, 2 vol. du chirurgien corse F. Antomarchi · enfin *Napoléon dans l'Exil* ou l'*Echo de Sainte-Hélène*, Paris, 1822, 2 vol. du médecin-major anglais O'Méara. S'il est vraisemblable

(1) La bibliographie de ces ouvrages est donnée dans : *Les Origines de la légende napoléonienne* par Philippe Gonnard, Paris, 1906, pages 379 à 383.

qu'il consulta en outre divers documents de source anglaise, on peut dire cependant que ces trois ouvrages lui ont fourni toute la trame et tous les détails essentiels de son récit. Nous nous proposons d'étudier comment Chateaubriand a utilisé ces documents, à quelles préoccupations de penseur, à quels scrupules d'artiste il a obéi en les remaniant et en les modifiant, enfin par quels prestiges l'enchanteur a transmué leur texte incolore et diffus en des pages éclatantes de vigueur et de poésie.

§

Le récit de la traversée d'abord. C'est ici le *Mémorial* que Chateaubriand prend pour guide et qu'il utilise comme un grossier canevas sur lequel son imagination brode librement (1) :

Mém. d'O.T., IV-96. Il est probable qu'en voyant les vagues pousser son navire, les vents alisés l'éloigner d'un souffle constant, il ne faisait pas sur sa catastrophe les réflexions qu'elle m'inspire : chaque homme sent sa vie à sa manière, celui qui donne au monde un grand spectacle est moins touché et moins enseigné que le spectateur. Occupé du passé comme s'il pouvait renaître, espérant encore dans ses souvenirs, Bonaparte s'aperçut à peine qu'il franchissait la ligne et il ne demanda point quelle main traça les cercles dans lesquels les globes sont contraints d'emprisonner leur marche éternelle.

Mémorial, 1-218. Dimanche 10 au mercredi 13, vents alisés. La ligne. Lorsqu'on approche des tropiques, on rencontre ce qu'on appelle les vents alisés, c'est-à-dire des vents éternellement de la partie de l'Est. La science explique ce phénomène d'une manière assez satisfaisante. Lorsqu'en venant d'Europe on commence à atteindre ces vents, ils soufflent du nord-est ; à mesure qu'on s'avance vers la ligne, ils se rapprochent de l'est ; on a généralement à craindre les calmes sous la ligne. Lorsqu'elle est dépassée, les vents gagnent graduellement vers le sud, jusqu'au sud-est ; et quand enfin on dépasse les tropiques, on perd les vents alisés, et l'on rentre dans les vents variables,

(1) Nous citons les *Mémoires d'Outre-Tombe* d'après l'édition Biré, Paris, 1899-1900, et le *Mémorial* dans l'édition *princeps*.

comme dans nos parages européens. *Le bâtiment qui, venant d'Europe, se dirige sur Sainte-Hélène, est toujours poussé vers l'ouest par ces vents constants de l'est.* Il serait bien difficile qu'il pût atteindre cette île par une route directe ; il n'en a pas même la prétention.

Ainsi Chateaubriand s'inspire du *Mémorial*, mais en prenant avec son texte des libertés singulières. S'il retient les indications essentielles et jusqu'aux expressions mêmes de Las Cases, c'est en leur donnant une signification toute nouvelle. Las Cases dit que ces vents *constants* (c'est-à-dire qui soufflent toujours dans la même direction) écartent de sa route le navire qui fait voile vers Sainte-Hélène et l'éloignent du but de son voyage. Chateaubriand dit précisément le contraire ; il ne retient que les mots «*le navire... est toujours poussé... par ces vents constants* » et il les interprète dans un sens exactement opposé à celui qu'ils avaient dans le *Mémorial*. Pour lui, leur souffle *constant* (cette épithète n'a point sous sa plume un sens purement météorologique) éloigne avec une régularité fatale, implacable, *constante*, non de Sainte-Hélène, mais d'Europe, le navire et son passager. Sur « cet Océan ennemi » les éléments, flots et vents, ministres du destin ou de la Providence, poussent Napoléon vers l'exil irrévocable.

Vers l'exil dont il ne prend pas son parti. Ce qui intéresse Chateaubriand dans le récit de la traversée, ce qu'il cherche à pénétrer, à deviner et à reconstruire en interprétant les détails insignifiants que lui fournit Las Cases, c'est l'état d'âme de Bonaparte. Cette préoccupation psychologique l'amène d'ailleurs à forcer le sens de certaines anecdotes : pour montrer l'empereur, absorbé dans ses souvenirs et dans ses rêves, indifférent à ce qui l'entoure, Chateaubriand écrit : « Bonaparte s'aperçut à peine

qu'il franchissait la ligne ».Rien de tel dans le *Mémorial*. Il y est dit seulement qu'il ne prit pas part à la burlesque cérémonie du baptême (1-240). En réalité Chateaubriand rapporte à cette circonstance ce que le *Mémorial* dit de la Saint-Napoléon à bord : « Dans la matinée, nous avons demandé à être admis près de l'Empereur ; nous sommes entrés tous à la fois chez lui ; il n'en devinait pas la cause : c'était sa fête, *il n y avait pas pensé.* » (1-126) Placée au passage de la ligne, cette distraction inspire à Chateaubriand une belle phrase sur l'harmonie providentielle de l'univers à laquelle Napoléon reste indifférent.

La comparaison des deux récits de l'arrivée à Sainte-Hélène est des plus intéressantes. Elle montre avec quel art Chateaubriand, tout en suivant de fort près ses sources, réussit à les transfigurer.

Mém. d'O. T., Ibid Le 15 octobre, le *Northumberland* était à la hauteur de Sainte-Hélène. Le passager monta sur le pont; il eut peine à découvrir un point noir imperceptible dans l'immensité bleuâtre ; il prit une lunette ; il observa ce grain de terre ainsi qu'il eût autrefois observé une forteresse au milieu d'un lac. Il aperçut la bourgade de Saint-James enchâssée dans des rochers escarpés ; pas une ride de cette façade stérile à laquelle ne fût suspendu un canon : on semblait avoir voulu recevoir le captif selon son génie.

Mémorial., 1, 298. Samedi 14. On s'attendait à voir Sainte-Hélène ce jour-là même : l'amiral nous l'avait annoncé. A peine étions-nous sortis de table, qu'on cria · Terre ! c'était à un quart d'heure près l'instant qu'on avait fixé... L'empereur fut sur l'avant du vaisseau pour voir la terre, et crut l'apercevoir, moi je ne vis rien. Nous restâmes en panne toute la journée. *Ibid.*, 1-299. Dimanche 15... L'empereur, contre son habitude, s'est habillé et a paru de bonne heure sur le pont ; il a été sur le passavant considérer le rivage de plus près. On voyait une espèce de village encaissé parmi d'énormes rochers arides et pelés qui s'élevaient jusqu'aux nues. Chaque plate-forme, chaque ouverture, toutes les crêtes se

trouvaient hérissées de canons. L'empereur parcourait le tout avec sa lunette ; j'étais à côté de lui, mes yeux fixaient constamment son visage ; je n'ai pu surprendre la plus légère impression ; et pourtant c'était là désormais sa prison perpétuelle ! peut-être son tombeau.

Ce simple rapprochement suffit à montrer comment Chateaubriand réagit en présence d'un texte et comment il élabore les matériaux qui lui sont fournis. D'abord, il simplifie et concentre. Les deux scènes du *Mémorial*,qui font à peu près double emploi, sont fondues en une seule ; tous les détails accessoires sont élagués : tous les personnages secondaires disparaissent : la vigie, l'amiral,les compagnons; le protagoniste du drame occupe toute la scène, agrandi de toute la solitude que l'artiste dispose autour de lui : la première rencontre de Napoléon avec le tombeau est un tête-à-tête sans témoins. Et ce tombeau devient un atome englouti dans l'infini des mers. « Il crut l'apercevoir », dit Las Cases. « Il eut peine à découvrir un point noir imperceptible dans l'immensité bleuâtre », corrige Chateaubriand en ménageant un double effet de contraste entre les deux éléments du tableau. Dans la première partie de la phrase, tout nous suggère l'idée, tout nous procure la sensation de l'exigüité ; chaque mot restreint l'impression ; la vision se rétrécit : il eut peine - à découvrir- un point noir - imperceptible - et soudain, sans transition, par une explosion violente, le champ visuel se dilate à l'infini, sur ce mot abstrait d'*immensité*, qu'une épithète concrète de couleur *bleuâtre* (contrastant avec point *noir*) matérialise et rend perceptible à l'œil humain.

L'impassibilité de Napoléon traduite par Las Cases avec une platitude rare : « Je n'ai pu surprendre la plus légère

impression », est exprimée par Chateaubriand à l'aide d'une image qui a le double mérite de s'accorder avec les détails du paysage réel et avec les souvenirs qui s'attachent au spectateur. Dans le champ de la lunette, les proportions des objets sont renversées brusquement : le grain de terre s'enfle aux dimensions d'une forteresse — dont on distingue les canons — l'immensité bleuâtre se rétrécit à celles d'un lac, sensation d'une singulière vérité, et en même temps image qui évoque le passé militaire du captif.

Dans sa description du paysage, Chateaubriand, tout en suivant de fort près Las Cases, ne laisse pas de retoucher çà et là son texte avec une discrète sûreté. La phrase prétentieuse et banale : « qui s'élevaient jusqu'aux nues », qui masque la vision, est remplacée par une seule épithète simple et exacte : *escarpés.* Aux deux adjectifs *arides* et *pelés*, qui sont concrets, il substitue par contre une épithète unique qui renferme plus qu'une sensation : *stérile.* Pour la même raison, *encaissé* devient *enchâssé*, qui modifie le sens en l'enrichissant.

Mémoires d'Outre-Tombe, Ibid. Le 16 octobre 1815, Bonaparte aborda l'écueil, son mausolée, de même que le 12 octobre 1492 Christophe Colomb aborda le Nouveau Monde, son monument.

On pourrait se demander en vertu de quelle association d'idées le souvenir de Christophe Colomb se présente à l'esprit de Chateaubriand. Les deux situations n'offrent aucune analogie et la similitude des dates (16 octobre - 12 octobre) ne pouvait suffire à suggérer cette évocation.

Il est probable qu'en cet endroit Chateaubriand n'aurait pas songé à la découverte du Nouveau Monde si le rapprochement ne lui avait été suggéré par le *Mémorial* lui-même quelques pages auparavant (I, 292). Nous y lisons : « Murmure de l'équipage contre l'amiral : le découragement était extrême, l'ennui au dernier degré. Les

Anglais s'en prenaient à leur amiral. Les murmures cependant n'étaient pas aussi violents que contre Christophe Colomb ; nous eussions trop ri, pour notre compte, de le voir réduit à trouver un San Salvador pour se dérober à la crise. »

Le récit de l'installation à Longwood et la description de la résidence du captif (1) sont empruntés au *Mémorial* I, 304-305, II, 41, 43, 45.

Le détail des mesures de surveillance édictées par le gouverneur se trouve dans maints passages du même ouvrage et de *Napoléon dans l'Exil*, en sorte qu'il est difficile de déterminer avec précision à quel texte et à quelle page Chateaubriand se réfère. On peut cependant établir quelques rapprochements probables.

Mémoires d'Outre-Tombe, p. 97.« Bonaparte avait pour promenoir une arène de douze milles. »

Ce chiffre n'est, à ma connaissance, mentionné nulle part. Seulement, dans une lettre de Montholon au gouverneur reproduite dans le *Mémorial* (V, 381), nous lisons :

En interdisant l'intérieur de l'île, on ne peut donc avoir qu'un but, celui de priver d'une promenade de 8 ou 10 milles qu'il serait possible de faire à cheval, et dont, d'après la consultation des hommes de l'art, la privation abrège les jours de l'empereur.

On a établi l'empereur dans la position de Longwood, exposée à tous les vents ; terrain stérile, inhabité, sans eau, n'étant susceptible d'aucune culture. Il y a une enceinte d'environ *douze cents toises incultes. A onze ou douze cents toises*, sur un mamelon, on a établi un camp ; on vient d'en placer un autre à peu près à la même distance, dans une direction opposée ; de sorte qu'au milieu de la chaleur du jour, de quelque côté que l'on regarde, on ne voit que des camps.

Il semble qu'il se soit produit une confusion dans l'es-

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 97 : « Avant d'être transportés à la résidence de Longwood... à Hut's gate, cabane placée à la limite du terrain de Longwood. »

prit de Chateaubriand et que le chiffre de 12 *milles*, qu'il indique, soit une déformation du chiffre de 1200 *toises* mentionné dans la lettre. Cf. la suite : «*Deux camps défendaient l'enceinte excommuniée.*» Montholon insiste sur l'aridité du plateau de Longwood : « Terrain *stérile, inhabité, sans eau, n'étant susceptible d'aucune culture* » : Chateaubriand traduit cette impression par un seul substantif de couleur antique : *arène ;* mais ce mot à double sens évoquant à son esprit les jeux du cirque romain, Napoléon devient un fauve prisonnier dont cette *arène* est le *promenoir*. D'où : « Le *lion* pouvait étendre sa course au delà ; mais il fallait alors qu'il consentît à se laisser guider par un *bestiaire* anglais ». Cette obligation est mentionnée deux fois dans le *Mémorial*, II, 77, 132.

La phrase de Chateaubriand : « Des sentinelles entouraient cet espace et des vigies étaient placées sur les plus hauts pitons » vient, non du *Mémorial*, mais de *Napoléon dans l'Exil*, I,292 : « J'ai vu Napoléon peu de temps après, je lui ai communiqué le message de son Excellence; il m'a demandé si les piquets avaient été placés sur les hauteurs, comme auparavant, quand il avait coutume d'aller à cheval dans cette direction. » Cf. également I, 21, cité plus bas.

Mém. d'Outre-Tombe. Le soir, le cercle des factionnaires se resserrait sur Longwood. A neuf heures, Napoléon consigné ne pouvait plus sortir ; les patrouilles faisaient la ronde ; des cavaliers en vedette, des fantassins plantés çà et là veillaient dans les criques et dans les ravins qui descendaient à la grève.

O'Méara : *Napoléon dans l'exil*, I,21. Une garde subalterne fut placée à l'entrée de Longwood, à peu près à cent pas de la maison, et un cordon de sentinelles et des piquets furent placés autour des limites ; à 9 heures, les sentinelles étaient rapprochées et mises en communication les unes avec les autres ; elles entouraient la maison de telle sorte que personne ne pouvait y entrer ou en sortir sans qu'ils le vissent. Deux factionnaires se tenaient

à l'entrée principale, et des patrouilles croisaient sans cesse. Après 9 heures, Napoléon n'était plus libre de sortir de sa maison, à moins qu'il ne fût accompagné d'un officier de l'état-major ; et personne ne pouvait entrer sans avoir le mot d'ordre... Tous les endroits par lesquels on aurait pu aborder dans l'île, tous ceux même qui n'en offraient que la possibilité apparente, étaient garnis de piquets et des sentinelles étaient placées sur chaque sentier escarpé qui conduisait à la mer, bien que les obstacles offerts par la nature dans presque tous les sentiers, dans cette direction, eussent été insurmontables pour un homme aussi peu agile que Napoléon.

On voit qu'ici le travail de Chateaubriand a surtout consisté à tailler largement dans le texte diffus d'O'Méara pour n'en retenir que les traits essentiels et à camper les personnages dans une attitude pittoresque : les patrouilles *faisaient la ronde ;* des fantassins *plantés* çà et là ; pour la symétrie du tableau, il ajoute des *cavaliers en vedette.*

Mémoires d'Outre-Tombe. Deux bricks armés croisaient, l'un sous le vent, l'autre au vent de l'île. Après le coucher du soleil, aucune chaloupe ne pouvait mettre à la mer ; les bateaux pêcheurs étaient comptés, et la nuit ils restaient au port sous la responsabilité d'un lieutenant de marine.

Napoléon dans l'Exil, p. 21. Deux vaisseaux de guerre croisaient continuellement, l'un au vent et l'autre sous le vent... Tous les bateaux pêcheurs de l'île étaient comptés et ancrés le soir au coucher du soleil, sous la surveillance spéciale d'un lieutenant de marine. Aucun bateau, excepté ceux de garde des vaisseaux de guerre, qui tournaient autour de l'île,

pendant toute la nuit, ne pouvait sortir une fois le soleil couché.

Mémoires d'Outre-Tombe. Le souverain généralissime qui avait cité le monde à son étrier était appelé à comparaître deux fois le jour devant un hausse-col.

Napoléon dans l'Exil, I, 22. L'officier d'ordonnance avait également ordre de s'assurer, deux fois toutes les vingt-quatre heures de la présence de Napoléon, de ce qu'il faisait, avec toute la délicatesse possible.

Par un jeu d'antithèses Chateaubriand aggrave sensiblement l'humiliation infligée au prisonnier.

La phrase suivante des *Mémoires*, qui est assez énigmatique, est expliquée par un passage d'Antomarchi.

Mémoires d'Outre-Tombe. Bonaparte ne se soumettait point à cet appel ; quand, par fortune, il pouvait éviter les regards de l'officier de service, cet officier n'aurait osé dire où et comment il avait vu celui dont il était plus difficile de constater l'absence que de prouver la présence à l'univers.

Derniers moments. II, 69. La chambre à coucher de l'empereur se trouvait au niveau du sol, et les fenêtres étaient assez basses pour qu'on vît tout ce qui s'y passait. Napoléon, habituellement constipé, était obligé de prendre des lavements ; nous disposâmes le siège en face de la fenêtre, et tandis que le général Montholon et moi nous nous tenions à côté du malade, Marchand entr'ouvrit légèrement les rideaux, comme s'il avait voulu regarder dans le jardin ; l'officier, qui était posté en dehors de la fenêtre, vit, et put faire son rapport.

C'est O'Méara (*Napoléon dans l'Exil*, II, 149) qui renseigne Chateaubriand sur le pseudonyme que Napoléon voulait prendre : « Il me chargea de proposer qu'on l'appelât le Colonel Muiron, tué à côté de lui à Arcole. »

Les détails relatifs à la vie journalière de Napoléon ont

pu être empruntés à l'une quelconque des relations de sa captivité. Par exemple, la phrase : « le matin il s'enveloppait d'un cafetan et entortillait sa tête d'un mouchoir des Indes » rappelle :

1° Antomarchi : *Derniers Moments*, I, 125. Napoléon se trouvait debout. Je pus admirer le costume. C'était une robe de chambre blanche, un large pantalon blanc à pieds, des pantoufles rouges, un madras autour de la tête.

2° O'Méara : *Napoléon dans l'Exil*. I, 40. Devant la porte de derrière, un paravent tendu de nankin ; entre ce paravent et la cheminée, un vieux sofa couvert d'étoffe blanche, sur lequel Napoléon était à demi-couché ; il était vêtu d'une robe de chambre blanche et d'un pantalon à pieds de la même étoffe. Un madras rouge bariolé couvrait sa tête.

3° *Carnet d'un voyageur*, p. 33. Le 12 novembre, j'ai vu le prisonnier... il était coiffé d'un madras rouge.

Le mot *madras* a dû paraître trop technique ou trop familier à Chateaubriand, qui l'a remplacé par une périphrase : *mouchoir des Indes*.

Mémoires d'Outre-Tombe. Sainte-Hélène est située entre deux pôles. Les navigateurs qui passent d'un lieu à l'autre saluent cette première station où la terre délasse les regards.

Ici Chateaubriand revient au *Mémorial*, II, 43.

En résumé l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute la terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudain à sa vue, il peut s'écrier même : que c'est beau !

Chateaubriand combine ici une phrase du *Mémorial* et une phrase de *Napoléon dans l'Exil*.

Mémoires d'Outre-Tombe. La présence de Bonaparte avait changé cette île de promission en un roc pestiféré ; les vaisseaux étrangers n'y abordaient

Mémoire, II, 267. Nous avons suffi pour affamer Sainte-Hélène, d'autant plus que les bâtiments de commerce ne peuvent désormais en approcher :

plus ; aussitôt qu'on les signalait à 24 lieues de distance, une croisière les allait reconnaître et leur enjoignait de passer au large ; on n'admettait en relâche, à moins d'une tourmente, que les seuls navires de la marine britannique.

on dirait que ce lieu est devenu pour eux un écueil maudit et redouté, si l'on ne savait pas que la croisière anglaise donne ses soins à les tenir éloignés.

Napoléon dans l'Exil. I, 21. Des différents postes d'observation de l'île on aperçoit souvent les vaisseaux à 24 lieues de distance, mais toujours longtemps avant qu'ils ne puissent approcher du port. Deux vaisseaux de guerre croisaient continuellement, l'un au vent, l'autre sous le vent (phrase déjà utilisée par Chateaubriand); les postes élevés de l'île leur faisaient des signaux dès qu'ils apercevaient un navire. Tous les bâtiments, excepté les vaisseaux de guerre anglais, étaient accompagnés par un des croiseurs qui ne les quittait plus qu'il ne leur eût été permis de jeter l'ancre, ou qu'ils n'eussent été renvoyés. Il n'était permis à aucun vaisseau étranger de rester à l'ancre, si ce n'est dans le cas d'une grande détresse.

Mémoires d'Outre-Tombe. Quelques-uns des voyageurs qui venaient d'admirer ou qui allaient voir les merveilles du Gange visitaient sur leur chemin une autre merveille. L'Inde accoutumée aux conquérants en avait un d'enchaîné à ses portes.

Mémorial. III, 308. Vers 4 heures, il nous est arrivé un très grand nombre de visiteurs ; c'étaient les passagers de la flotte des Indes que l'Empereur avait agréé de recevoir.

La recherche laborieuse de l'antithèse et le parti pris de montrer entre les objets les plus différents des rapports

ingénieux conduisent Chateaubriand à en établir de superficiels et de factices. Napoléon « merveille » comparée aux « merveilles du Gange » est du pur précieux. Le malencontreux souvenir classique de Bacchus et d'Alexandre lui fait placer Sainte-Hélène *aux portes de l'Inde.*

La visite de lord Amherst, ambassadeur d'Angleterre en Chine, est racontée dans *Napoléon dans l'Exil*, I, 448, II, 126. Il y est dit également, à plusieurs reprises, que la personne de sir Pulteney Malcolm plut beaucoup à l'empereur (I, 62, II, 122) ; mais dans la conversation de Napoléon avec l'Amiral que rapporte O'Méara (II, 19), les propos que Chateaubriand prête aux deux interlocuteurs ne sont pas cités. Peut-être sont-ils empruntés à une source anglaise, comme pourrait l'être aussi l'entretien de Napoléon avec Basil Hall, qui n'est mentionné ni par Las Cases ni par O'Méara.

A partir de la page 107, Chateaubriand suit de très près la relation d'Antomarchi : *Derniers Moments de Napoléon.*

Mémoires d'Outre-Tombe.	*Derniers moments*
Mémoires d'Outre-Tombe. Bonaparte affaibli ne s'occupait plus que comme un enfant ; il s'amusait à creuser dans son jardin un petit bassin ; il y mit quelques poissons : le mastic du bassin se trouva mêlé de cuivre, les poissons moururent. Bonaparte dit : « Tout ce qui m'attache est frappé. »	*Derniers moments*, I, 338. Nos travaux avançaient ; nous avions creusé, revêtu le bassin, et disposé une partie de nos tuyaux. *Ibid.*, I, 351. L'empereur avait repris des forces. On avait apporté des poissons pour garnir les viviers que nous avions ouverts, il voulut les mettre à l'eau et descendit au jardin. *Ibid.*, I, 392. Il était faible, avait peine à se soutenir ; il s'assied au bout du vivier. C'était depuis quelques jours le terme de ses promenades ; il s'y établissait, y restait des heures entières, et s'amusait à suivre les mouvements des

poissons. Il leur jetait du pain, étudiait leurs mœurs, et cherchait avec une véritable sollicitude les rapports qu'il y a entre eux et nous. Il nous les faisait remarquer... Malheureusement ces petits animaux furent attaqués de vertige ; ils se débattaient, flottaient sur l'eau et périssaient l'un après l'autre. Napoléon en fut cruellement affecté : « Vous voyez bien, me dit-il, qu'il y a une fatalité sur moi. Tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache est aussitôt frappé : le ciel et les hommes se réunissent pour me poursuivre. »... Je vis enfin à quoi tenait l'accident qui affligeait Napoléon. Nous avions revêtu le bassin avec un mastic à base de cuivre ; il avait corrompu l'eau.

Mémoires d'Outre-Tombe. Vers la fin de février 1821, Napoléon fut obligé de se coucher et ne se leva plus : « Suis-je assez tombé ! » murmurait-il : « Je remuais le monde et je ne puis soulever ma paupière ! »

Derniers moments. II, 37· 16 mars. L'Empereur est couché, plongé dans une somnolence léthargique qu'il ne peut vaincre : « En quel état suis-je tombé ! j'étais si actif, si alerte ! à peine si je puis à présent soulever ma paupière ; mais je ne suis plus Napoléon. »

Chateaubriand retouche ici le texte d'Antomarchi en donnant au mot *tombé* une valeur nouvelle, conforme d'ailleurs à l'idée de contraste entre le présent et le passé qu'exprime la dernière phrase : *je ne suis plus Napoléon.* Ce contraste est accentué par Chateaubriand à l'aide d'une antithèse vigoureuse : *Je remuais le monde... soulever la paupière.*

Dans le récit de la dernière phrase, Chateaubriand

recueille soigneusement les témoignages de Napoléon en faveur du spiritualisme et de la religion. Sa profession de foi chrétienne et sa vive sortie contre les médecins matérialistes (*Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 108) sont tirées d'Antomarchi. Chateaubriand reproduit textuellement les paroles que le chirurgien prête à Napoléon, si ce n'est qu'il substitue à *grands esprits* le terme de *grands genies* qui corse un peu le sens. Cependant il altère légèrement la fin du passage en présentant comme une déclaration sérieuse ce qui n'est dans Antomarchi qu'une boutade ironique : « Vous êtes médecin, docteur, *me dit-il en riant.* »

Mémoires d'Outre-Tombe. 109. Fortes têtes du jour, quittez votre admiration pour Napoléon : vous n'avez rien à faire de ce pauvre homme : ne se figurait-il pas qu'une comète était venue le chercher, comme jadis elle emporta César !	*Derniers moments*. II, 75. Les domestiques rapportent qu'ils ont observé une comète vers l'Orient. « Une comète ! » s'écrie l'empereur avec émotion, ce fut le signe précurseur de la mort de César.

Chateaubriand accentue à plaisir — avec une ironie un peu lourde — la puérilité de Napoléon : *emporta César — était venue le chercher.*

Mémoires d'Outre-Tombe, 110. Le 3 mai, Napoléon se fit administrer l'Extrême-Onction et reçut le saint viatique. Le silence de la chambre n'était interrompu que par le hoquet de la mort mêlé au bruit régulier du balancier d'une pendule : l'ombre, avant de s'arrêter sur le cadran, fit encore quelques tours ; l'astre qui la dessinait avait de la peine à s'éteindre.	*Derniers moments*, II, 145 (3 mai). La fièvre diminue. Nous nous retirons. Vignali reste seul et nous rejoint quelques instants après dans la pièce voisine, où il nous annonce qu'il a administré le viatique à l'Empereur.

Il y a loin, on le voit, de la sèche mention d'Antomarchi à la scène pathétique des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il est visible que Chateaubriand a voulu frapper l'imagina-

tion du lecteur. Dans tout son récit des derniers moments il est préoccupé de montrer le réveil des sentiments chrétiens dans l'âme de Napoléon mourant. Ces pages ont un caractère apologétique très marqué. Le témoignage de l'empereur en faveur du christianisme était assez considérable pour que Chateaubriand ne pût manquer de le recueillir. Seulement, ce témoignage était très problématique. Certains passages du *Mémorial* présentaient Napoléon comme un rationaliste, ou tout au plus comme un déiste et surtout comme un politique aux yeux de qui la religion est surtout bonne pour réfréner les passions des hommes. A la suite d'une tirade de Napoléon sur les religions, on lit : « Quelqu'un ayant osé lui dire qu'il pourrait se faire qu'il finît par être dévot, l'empereur a répondu, avec l'air de conviction, qu'il craignait que non, et qu'il le prononçait à regret, car c'était sans doute une grande consolation ; que toutefois son *incrédulité* ne venait ni de travers, ni de libertinage d'esprit, mais seulement de *la force de sa raison.* » Voyez aussi le discours, rapporté dans le *Mémorial*, où Napoléon déclare que la croyance est une affaire de coutume, de routine, et que pour lui, il a cessé de croire « dès qu'il a raisonné ». Restait son attitude au moment suprême ; c'est là que Chateaubriand l'attendait. Qu'il eût reçu les derniers sacrements, c'était un fait qu'on ne pouvait mettre en doute. Mais la scène n'avait eu qu'un seul témoin, le prêtre Vignali, qui, à ma connaissance, ne l'avait pas racontée ; quelques récits insinuaient que Napoléon avait bien reçu, en effet, les sacrements, « mais dans un état d'insensibilité complète » (*Documents pour servir* (1), p. 307-308). Il fallait effacer cette impression. De là le soin qu'apporte Chateaubriand à marquer l'intervention personnelle de Napoléon, l'acte de sa volonté : *il se fit* administrer l'Extrême-Onction. De là aussi cette mise en

(1) *Documents pour servir à l'histoire de la Captivité de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène* (recueil factice), Paris, 1822, in-8.

scène grandiose. La pendule à balancier se tranforme dans la même phrase en cadran solaire, probablement parce qu'une réminiscence biblique traverse l'esprit de Chateaubriand (1). En outre, la comparaison de la mort de Napoléon à un coucher de soleil était toute naturelle, et même un peu banale.

Mémoires d'Outre-Tombe, p. 111. Le 4, la tempête de l'agonie de Cromwell s'éleva : presque tous les arbres de Longwood furent déracinés.

Derniers moments, III, 147. 4 mai. Les mêmes symptômes ont duré pendant toute la nuit. L'empereur n'a pris de l'eau de fleur d'oranger qu'en petite quantité et à des intervalles éloignés. Le temps était affreux, la pluie tombait sans interruption, et le vent menaçait de tout détruire. Le saule sous lequel Napoléon prenait habituellement le frais avait cédé ; nos plantations étaient déracinées, éparses ; un seul arbre à gomme résistait encore, lorsqu'un tourbillon le saisit, l'enlève et le couche dans la boue. Rien de ce qu'aimait l'empereur ne devait lui survivre.

Mémoires d'Outre-Tombe, 111. Enfin le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. Les derniers mots saisis sur les lèvres du

Derniers moments. II, 149, 5 mai. Napoléon est toujours dans le délire ; il parle avec peine, profère des mots inarticulés, interrompus, laisse échapper ceux de « *tête... armée* ». Ce furent les derniers qu'il prononça. Il ne les avait pas fait entendre qu'il perdit la parole.

(1) *Rois*, IV-XX : *Cui ait Isaias : hoc erit signum a Domino, quod facturus sit Dominus sermonem quem locutus est : vis ut ascendat umbra decem lineis, an ut revertatur totidem gradibus. Et ait Ezechias : Facile est, umbram crescere decem lineis, nec hoc volo ut fiat ; sed ut revertatur retrorsum decem gradibus. Invocavit itaque Isaias propheta Dominum et reduxit umbram per lineas quibus jam descenderat in horologio Achaz, retrorsum decem gradibus.*

conquérant furent · « *Tête... armée* ou *tête d'armée.* » Sa pensée errait encore au milieu des combats. Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, était couchée à sa gauche, un crucifix reposait sur sa poitrine : le symbole pacifique appliqué au cœur de Napoléon calma les palpitations de ce cœur comme un rayon du ciel fait tomber la vague.

Ibid., p. 153. Il est six heures moins onze minutes, Napoléon touche à sa fin ; ses lèvres se couvrent d'une légère écume ; il n'est plus ; ainsi passe la gloire.

Le décor est arrangé par Chateaubriand qui confond deux scènes, celle de la mort de Napoléon et celle de l'exposition de son cadavre. C'est seulement après la toilette funèbre qu'Antomarchi nous le montre « l'épée au côté gauche et le crucifix sur la poitrine ». Mais, chose curieuse, Chateaubriand n'est pas seul à commettre cette confusion; nous la retrouvons chez nombre d'auteurs contemporains. C'est qu'en effet, aussitôt après la mort de Napoléon, s'était formée une légende, accréditée probablement par les images qui représentaient l'exposition du cadavre sur le lit funéraire, d'après laquelle l'empereur aurait expiré revêtu de son uniforme. Cette croyance est expressément signalée et démentie dans un document contemporain de cette mort : « Dans l'après-midi du 6, y lisons-nous, peu de temps après l'ouverture du corps par le chirurgien, on revêtit Napoléon Bonaparte de son frac vert à parements rouges, avec toutes ses décorations. *C'est cette circonstance qui a donné lieu à la fausse supposition que Bonaparte était mort revêtu de son uniforme.* »

C'est cette tradition erronée que Lamartine a suivie dans la pièce des *Nouvelles Méditations* intitulée Bonaparte :

Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire

Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse.

C'est elle qu'adopte également Pierre Lebrun :

Prêt à quitter les camps dont il aime l'image,
L'habit qu'il y portait, il le revêt encor :
Il a mis ses éperons d'or
Pour le dernier combat et le dernier voyage (1).

C'est elle enfin que recueille Victor Hugo dans l'*Expiation :*

Un jour enfin il mit sur son lit son épée
Et se coucha près d'elle et dit : C'est aujourd'hui.

La légende était belle, aussi prévalut-elle contre les affirmations positives des témoins de la mort. Chateaubriand fait lui aussi mourir Napoléon revêtu de son uniforme ; mais de plus son dessein apologétique l'incline à nous le représenter expirant le crucifix entre ses mains.

Le passage relatif au choix de la sépulture (*Mémoires d'Outre-Tombe*, p. 111) : « Bonaparte désira d'abord être enseveli... fit choix éventuellement d'une sépulture à Sainte-Hélène », est tiré d'Antomarchi : *Derniers moments*, II,135.

La description de la vallée semble par contre inspirée par l'ouvrage de l'abbé Coquereau : *Souvenirs du voyage de Sainte-Hélène*, Paris, 1841, 8°. L'ancien nom de *vallée du géranium*, qui ne se trouve pas dans les *Derniers Moments*, a pu lui être fourni par cet ouvrage : « Il s'était arrêté dans une petite vallée qu'il avait longtemps désirée pour le lieu de son repos ; elle avait nom alors la vallée du géranium, depuis elle s'appela la vallée du tombeau (2) ! » Il est également question dans les *Souvenirs*, p. 71, « d'un pâtre chinois qui gardait ses chèvres ».

(1) Poème lyrique sur la mort de Napoléon, dans *Œuvres de P. Lebrun*, Paris, 1844, II. p. 20, « Lorsque l'empereur se sentit près de mourir, il se fit habiller comme pour un jour de bataille. On le revêtit de son uniforme et on lui chaussa ses éperons. » Note de Lebrun. *Ibid.*, p. 266.

(2) P. 102.

Pour décrire la flore de la vallée, Chateaubriand *a pu* s'inspirer de Coquereau (*Souvenirs*, p. 62 et 71); mais il est certain qu'il a utilisé aussi l'ouvrage d'Antomarchi, publié à la suite des *Derniers Moments : Esquisse de la flore de Sainte-Hélène*, II, p. 255-452.

Ainsi la phrase : « des conises dont on recueille la gomme attachée à la barbe des chèvres » paraît résulter de la combinaison ou de la confusion de deux passages d'Antomarchi. La conyze gommifère est mentionnée dans son ouvrage, p. 353 ; mais c'est à propos d'une autre plante, l'aster visqueux, qu'il est question du rôle que jouent les chèvres dans sa récolte : « Cette plante croît sur les rochers les plus nus et les plus stériles de la partie méridionale de l'île, où elle parvient à une taille moyenne ; les chèvres, qui en sont très friandes, recueillent en la broutant l'exsudation gommeuse avec leur barbe. » *Ibid.*, p. 354

Mémoires d'Outre-Tombe, p. 112. Napoléon se plaisait aux saules de la fontaine... Ce monument fut son tombeau.

Chateaubriand commet ici une confusion, d'ailleurs traditionnelle, entre les saules de la vallée du tombeau et le saule du jardin de Longwood, « sous lequel Napoléon prenait habituellement le frais » (1). Antomarchi dit en effet : « On choisit un lieu *dont l'empereur qui pourtant ne l'avait vu qu'une fois* parlait toujours avec satisfaction, celui où jaillissait cette eau bienfaisante qui avait si souvent adouci les maux qu'il endurait (2). » Le désir d'établir une antithèse entre « *le repos passager* qu'il y goûta les derniers jours »... et l' « Abri de son *repos éternel* » conduit Chateaubriand à préférer une tradition erronée à l'affirmation positive d'un témoin.

Dans les paroles de Napoléon que rapporte Antomarchi Chateaubriand, obéissant à son parti pris d'apologétique, a changé « si la *destinée* voulait que je me rétablisse » en « si *Dieu* voulait... »

(1) *Derniers Moments*, II, 147.
(2) *Ibid.*, II, 155.

Le récit de l'exposition du cadavre, de la mise en bière et des funérailles résume avec bonheur le texte d'Antomarchi. Bien qu'il ajoute çà et là quelques détails ou quelques réflexions de son crû, Chateaubriand procède surtout par retranchements. Sa sobriété contraste avec la solennelle banalité et la sensibilité convenue de sa source.

Mémoires d'Outre-Tombe, p. 113. Les obsèques se firent le 28 mai. Le temps était beau: quatre chevaux conduits par des palefreniers...	*Derniers Moments.* II, 172. 8 mai. La journée était magnifique, la population couvrait les avenues, la musique couronnait les hauteurs : jamais spectacle aussi triste, aussi solennel n'avait été étalé dans ces lieux.
Ibid. Des groupes de musiciens, placés de distance en distance sur les rochers, se renvoyaient des airs lugubres.	*Derniers Moments*, II, 172. La musique couronnait les hauteurs, 174. Des corps de musiciens, placés de distance en distance, ajoutaient encore par leurs sons lugubres à la tristesse et à la solennité de la cérémonie.
Ibid. A un défilé, le corbillard s'arrêta ; les vingt-quatre grenadiers sans armes enlevèrent le corps et *eurent l'honneur* de le porter sur leurs épaules jusqu'à la sépulture. Trois salves d'artillerie saluèrent les restes de Napoléon au moment où il descendit dans la terre : *tout le bruit qu'il avait fait sur cette terre ne pénétrait pas deux lignes au-dessous.* Une pierre qui devait être employée à la construction d'une nouvelle maison pour l'exilé est abaissée sur son cer-	*Derniers Moments*, II, 174. Parvenu à un quart de mille environ au delà de Hut's gate, *le corbillard s'arrêta.* Les troupes firent halte, et se rangèrent en bataille sur la route. *Les grenadiers prirent alors le cercueil sur leurs épaules, et le portèrent ainsi jusqu au lieu de la sépulture* par la nouvelle route qui avait été pratiquée exprès sur les flancs de la montagne. Tout le monde met pied à terre, les dames descendent de calèche, et le cortège accompagne le corps sans observer

cueil *comme la trappe de son dernier cachot. On récita les versets du psaume* 87 : « *J'ai été pauvre et plein de travail dans ma jeunesse ; j'ai été élevé, puis humilié... j'ai été percé de vos colères.* »

De minute en minute le vaisseau amiral tirait. *Cette harmonie de la guerre, perdue dans l'immensité de l'Océan répondait au* requiescat in pace.

L'empereur, enterré par les vainqueurs de Waterloo, avait ouï le dernier coup de canon de cette bataille ; il n'entendit point la dernière détonation dont l'Angleterre troublait et honorait son sommeil à Sainte-Hélène. Chacun se retira, tenant en main une branche de saule, comme en revenant de la fête des Palmes (1).

aucun ordre. Les comtes Bertrand et Montholon, Marchand et le jeune Napoléon Bertrand portent les quatre coins du drap. Le cercueil est déposé sur les bords de la tombe que l'on avait tendue de noir. On aperçoit auprès la chèvre, les cordages qui doivent servir à le descendre. Tout présente un aspect lugubre, tout concourt à augmenter la tristesse et la douleur dont nos cœurs sont remplis. Notre émotion est profonde, mais concentrée et silencieuse. On découvre le cercueil. *L'abbé Vignali récite les prières* accoutumées, et le corps est descendu dans la tombe, les pieds vers l'Orient et la tête à l'Occident. *L'artillerie fait aussitôt entendre trois salves consécutives* de quinze coups chacune. *Le vaisseau amiral tire pendant la marche vingt-cinq coups de canon de minute en minute. Une énorme pierre, qui devait être employée à la construction de la nouvelle maison de l'Empereur, est destinée à fermer sa tombe.* Les cérémonies religieuses sont terminées, on la soulève au moyen d'un anneau dont elle est munie.

Ibid., p. 176. Pendant que l'on achevait ces travaux, la foule se jetait sur les *saules*, dont la présence de Napoléon avait déjà fait un objet de vé-

(1) Nous soulignons dans le texte des *Mémoires d'Outre-Tombe* ce que Chateaubriand ajoute à sa source, et dans le texte des *Derniers Moments* ce que Chateaubriand en a retenu.

nération. *Chacun voulait avoir des branches ou des feuillages de ces arbres*, qui devaient ombrager la tombe de ce grand homme, et les garder comme un précieux souvenir de cette scène de tristesse et de douleur.

Ce que Chateaubriand supprime dans sa source, ce sont les traits qui n'individualisent pas la scène, ceux qui seraient vrais de n'importe quel enterrement. Les détails qu'il retient prennent dans son récit une signification symbolique ; il les groupe, les commente et les modifie de façon à mettre en relief les antithèses et les harmonies que la méditation découvre dans cette dernière scène du drame. La liturgie s'adapte à cette étrange et providentielle destinée ; aux *prières accoutumées* se substituent les versets d'un psaume où cette destinée semble prédite. Les trois salves d'artillerie saluant un cadavre symbolisent la vanité du bruit que font les hommes sur cette terre, la vanité de la gloire qui expire au seuil de la tombe. La religion mêle son apaisement à ce tumulte de guerre ; le canon anglais de Sainte-Hélène répond, à travers les mers et les temps, au canon anglais de Waterloo. Enfin cette cérémonie funèbre se transfigure et revêt la grandeur et la poésie d'une solennité biblique.

§

Nous pouvons maintenant répondre à la question que nous posions au début de cet article. Le récit de Chateaubriand, d'une si remarquable unité de couleur et d'accent, résulte de la combinaison de trois textes hétéroclites, différents d'esprit et de ton et n'ayant de commun qu'une égale platitude. De ces récits traînants et diffus il a condensé en quelques pages toute la substance poétique ; sous leur terne prose, il a su distinguer et faire apparaître des scènes et des images que les témoins n'avaient su ni

voir eux-mêmes ni évoquer ; lisant ces textes avec son imagination, dans tel mot de Las Cases, il discerne une signification pittoresque ou émouvante que le mémorialiste n'y avait sûrement pas attachée; ailleurs, il lui suffit d'une correction matériellement insignifiante, parfois même seulement d'un retranchement heureux pour dégager un tableau aux lignes précises et pures ; tel détail, chétif en apparence, lui révèle des correspondances profondes, des symboles, des harmonies.

C'est dire qu'en utilisant ses sources, Chateaubriand est moins préoccupé de faire œuvre d'historien que d'interpréter en artiste les éléments d'une magnifique légende. Nous le voyons s'écarter délibérément par endroits du récit des témoins pour recueillir des traditions fabuleuses, mais adoptées par l'imagination ou par le sentiment populaires et par là même vraies d'une vérité de poésie. Après Lamartine, après Lebrun, selon la commune croyance et malgré des témoignages formels, il représente l'empereur expirant équipé comme un jour de bataille, l'épée au flanc; il ajoute seulement : le crucifix sur le cœur. Car dans ces pages l'émotion religieuse s'unit au sentiment poétique et les préoccupations de l'apologiste chrétien vont de pair avec le labeur de l'artiste (1).

R. CHEVAILLIER.

(1) Je tiens à remercier, en terminant, M. Edouard Champion, qui a bien voulu faciliter diverses recherches relatives à Chateaubriand en m'autorisant à consulter son précieux manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

LA LÉGENDE DE CLÉMENCE ISAURE

—

Les promeneurs du jardin du Luxembourg, qui accordent quelque attention à la rangée de femmes célèbres que le bon Louis-Philippe y fit installer, ont peut-être remarqué, entre Mademoiselle de Montpensier et Jeanne d'Albret, une dame de pierre figée dans une pose dépourvue de tout soupçon de simplicité. Appuyée à gauche contre un arbre, le bras levé comme un perchoir, tendant violemment la hanche droite vers une lyre monumentale sur laquelle elle pose la main, cette personne est vêtue à la mode du moyen âge des dessus de pendules : robe collante faisant saillir les seins et le ventre, ceinture lâche tombant sur le haut des cuisses, manteau flottant, collier de perles orné de la « croix de ma mère », coiffure 1840 avec couronne de lauriers. Ne nous étonnons pas. Il est tout à fait impossible de reprocher à l'auteur, le sculpteur Préault, ce manque de précision et de traits caractéristiques, puisqu'il a dû essayer de représenter Clémence Isaure, c'est-à-dire un personnage bâti de légendes contradictoires et anachroniques, une des plus puissantes et des plus déconcertantes « galéjades » qu'ait jamais fait éclore le soleil du Midi.

Cependant, l'original de cette figure remonte-t-il si haut que cela dans la nuit des temps? Pas du tout. C'est tout au plus vers le milieu du seizième siècle que l'on commence à en parler.

Il semble bien que l'on découvrit alors, à Toulouse, en la vieille basilique wisigothe dû la Daurade (*Virgini Deauratæ*) un tombeau qui avait dû renfermer deux cents ans auparavant une dame de la noble famille des Ysalguier. On

enleva la statue tombale, et l'on n'hésita pas à la transporter au Capitole, comme étant celle de la fondatrice de ce *Collège de la Science et Art de Rhétorique* qui, succédant au *Collège du Gai Savoir*, distribuait chaque année, le 3 mai, des fleurs d'argent aux jeunes poètes. Dès 1549, la translation était faite. Nous le savons par une ballade de « Pierre de Sainct-Anian, tholosain », couronné au concours de cette année-là. Quelques années après, une épitaphe, gravée sur une plaque de cuivre, venait orner la statue. Elle y est encore. On peut la lire à la même place, à Toulouse, dans la belle loggia de l'Hôtel d'Assézat, logis somptueux des Sociétés Savantes :

EPITAPHIVM CLE. ISAVR.

CLE. ISAV. L. ISA. F. EX. PRAECLARA. ISAV.
FA. QVVM. INPP. CAELI. OP. VITA DELEGI.
CAST. Q. ANNIS. L. VIXI. FOR. FRV. VINA
PISCA. ET HOLITO. P. S. INPVB VSVM STA.
TVIT. C. P. Q. T. LG. HAC LEGE. VT QVOT
ANNIS LVDOS FLO. IN AEDEM PVB. QVAM
IPSA SVA IMPENSA EXTRVXIT. CAELEBR
ENT. RHOSAS AD M. EIVS DEFERANT
ET DE RELIQVO IBI EPVLEN. QVOD SI
NEGLEXE SINE DO FISCVS VENDICET
CONDITIONE SVPRADICTA H. S. V. F. M
VBI. R. I. P. V. F.

Il paraît aujourd'hui démontré que cette épitaphe est apocryphe. Elle n'est nullement de l'époque médiévale de la statue. Les textes qui la composent sont tirés du *Recueil d'inscriptions de la Sacro-Sainte Antiquité*, que, justement, venaient de publier à Ingolstadt, en 1534, Pierre Bienewitz, dit Petrus Apianus, mathématicien, et Barthélemy Aurantius, poète. Il n'en reste pas moins que nous trouvons résumé là tout l'essentiel de cet extraordinaire roman. Dès 1558, l'humaniste Jean Bodin publie un discours adressé au Con-

seil de ville et à la population toulousaine, où nous lisons ceci :

Comme Athènes a eu sa Minerve, Toulouse a son Isaure qui a poli le génie des hommes, qui l'a façonné aux humanités qui, pareille à Pallas elle-même, a mis la plume aux mains des poètes... Le Trésor public est gonflé pour ainsi dire des revenus qu'Isaure a voulu décerner à la science. On en peut juger aisément par son épitaphe, qui, malgré la perte d'autres témoignages, a survécu aux conflagrations de la Ville et du Capitole, gravée comme suit sur une table de marbre :

Clémence Isaure, fille de l'illustre famille des Isaures (d'où Torsin Isaure, à qui Charlemagne donna le principat de Toulouse, tirait son origine), *après avoir mené une vie parfaite dans un célibat perpétuel et vécu chastement cinquante années, a établi à ses frais le marché aux grains, aux vins, aux poissons et aux légumes pour l'usage public et les a légués aux Capitouls et au Peuple de Toulouse, à condition de célébrer chaque année les Jeux Floraux, dans la Maison commune* qu'elle a *elle-même construite à ses dépens, de porter des roses à son tombeau, et d'y faire un festin avec le reste de ce legs* (ce reste, déduction faite des prix de poésie, atteint, dit-on, 3.000 sesterces). *En cas de négligence, le legs reviendra au fisc sous la condition exprimée. Elle a voulu faire élever ce tombeau* (à la Daurade) *pour y reposer en paix; fait de son vivant.*

Voilà le texte essentiel. C'est de là que les humanistes, durant tout le seizième siècle, tireront les gloses les plus fleuries. En 1575, François de Clary obtenait le prix du Chant Royal en célébrant Clémence Isaure de cette façon :

Je chante par mes vers une nymphe excellente
Et les rares présents que luy firent les Cieux.
Le sçavoir, les vertus d'une vierge je chante
Qui, mesprisant d'amour le pouvoir furieux,
Ne ressentit jamais sa poignante estincelle ;
Qui, en sa chasteté se rendant immortelle,
N'envelopa sa vie de ces folles erreurs ;
Qui, fuyant les esbats et les plaisirs trompeurs
Vuides d'un honneur que son âme esguilhonne,

Se mest à cultiver de ses propres labeurs
Le jardin fleurissant sur les bords de Garonne.

Dedans le beau jardin, des herbes elle plante,
Ung parterre elle faict, d'un art industrieux ;
Elle en dresse un plan beau de façon différente,
Le bordant de labande ou de thin gratieux.
Avec le romarin, les rosiers elle mesle,
Et recherchant toujours quelque façon nouvelle,
Faict que le beau jardin, bigarré de couleurs,
Espant aux environs ses flérantes doulceurs.
Ainsi tout son esprit sans repos elle adonne
A honorer des fruits qui luy semblent meilleurs
Le jardin fleurissant sur les bords de Garonne.

Et l'historiette se développe. Clémence Isaure reçoit d'un dieu le présent d'une fleur; d'un autre dieu une autre fleur, d'un roi une troisième et une quatrième ; puis, elle dicte à huit « vieillards » sa volonté de distribuer aux plus doctes la moisson parfumée qu'elle recueillit de toutes ces mains illustres. Et nous arrivons ainsi à la « reddition d'allégorie » qui termine le chant royal :

Clemence Ysaure estoit cette chaste pucelle,
Soubs le nom de vieilhards, les Capitouls je celle,
Je prens pour les grands Dieux ces doctes sénateurs
Et cest autre troupeau qui des poëtes vainqueurs
L'estude et le sçavoir si sainctement guerdonne
Pour le sacré parquet, avec les quatre fleurs (1),
Le jardin fleurissant sur les bords de Garonne.

Donc, Toulouse adopte la légende avec enthousiasme. A l'entrée de Charles IX dans la ville, une effigie de Clémence Isaure apparut sur un théâtre dressé à la place de la Pierre ; elle tenait ses fleurs symboliques à la main et était entourée des neuf Muses, « pour le respect du Roy, amateur des Muses et disciplines et que le nombre neuviesme est commun à elles et à Sa Majesté ». Point d'étonnement. Tout ceci a déjà franchi les remparts de Toulouse. Papire Masson, en tête du second volume de ses *Elogia varia*, va donner

(1) Les Mainteneurs décernaient alors la Violette, l'Eglantine, le Souci et l'Œillet ou la Giroflée, fleur d'encouragement.

la plus grande célébrité à ce roman des bords de la Garonne.

Il était originaire du Forez, mais il avait l'imagination du Midi, où il n'était jamais venu. En détail, il raconta la naissance de Clémence Isaure du très noble citoyen Louis Isaure, descendant des Comtes de Rhodez (?), la beauté de son visage et de son corps, son éloquence incomparable, son amour de la poésie et en particulier du chant royal, sa chasteté toujours gardée, sa piété, sa mort à l'âge de cinquante ans et sa sépulture dans le chœur de la Daurade, où l'on pouvait encore vénérer son tombeau.

La seule chose qui manque, c'est son testament, ajoute Papire Masson : ce qui empêche d'indiquer le jour où il a été fait. Il a été frauduleusement soustrait des archives publiques depuis quelques années, mais en compensation de la perte de cette pièce, qui serait éminemment curieuse, on a la statue, et l'épitaphe, qui relate l'essentiel de sa vie et de ses legs. Ceux-ci sont détenus aujourd'hui par la communauté des citoyens, et l'on conserve, en outre, à Toulouse, la coutume de tenir, chaque année, aux calendes de Mai, des « Jeux Floraux » où affluent de tous côtés les poètes. On y prononce d'abord un discours latin consacré à l'éloge de Clémence Isaure, et que l'on confie à un orateur éminent. On décerne ensuite une églantine au poète qui a fait le meilleur chant royal, et cette fleur est d'argent pur. Les autres fleurs sont l'ancolie, le tournesol et la grande véronique ou œil de Damas... Tout le parterre y passe ! Et ce sont encore des roses que l'on répand sur le sépulcre de la bienfaitrice, et des trompettes qui sonnent en l'honneur des lauréats, et des prières solennelles, et un banquet ! Toutes les amplifications ont libre cours. Ce n'est que beaucoup plus tard, vers le milieu du XVII[e] siècle, que Guillaume Catel, le premier, dans ses *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, ose montrer quelque scepticisme, d'ailleurs repoussé ou ignoré de tous.

§

Comment se fait-il donc qu'une telle invention ait été adoptée avec cette unanimité ? Comment ces excellents Toulousains de 1550 ont-ils acceptée cette légende, et avec un enthousiasme tel qu'elle est encore très populaire aujourd'hui et qu'une statue en perpétue l'image au cœur même de Paris ?

Il y a, à cela, diverses raisons. Dans un livre remarquable qu'il a consacré à ce problème (1), le baron Desazars de Montgailhard insiste justement sur l'état d'esprit de nos humanistes toulousains. Ils vivaient dans une fête perpétuelle d'imagination. Voici Jean de Boysson, maître et ami d'Etienne Dolet, qui adresse à une mystérieuse maîtresse, nommée Glaucie, plus de cent poésies françaises ou latines, dizains, odes ou élégies, jusqu'au jour où il écrit à Christophe Richer : « Tu crois que ma maîtresse est une simple mortelle ? Telle est son origine qu'elle n'a pas à redouter la mort. Si tu persistes à vouloir connaître son nom, je te dirai qu'elle s'appelle *Minerve*. C'est elle que j'aime et aimerai toujours sous le nom de *Glaucie*. » Voici Etienne de Gan, cordelier, qui, écrivant l'histoire des *Antiquités de Toulouse*, fait remonter la fondation de la ville aux temps de la prophétesse Débora, qui gouverna glorieusement le peuple hébreu au quatorzième siècle avant Jésus-Christ. Voici d'autres historiens patentés, comme Nicolas Bertrand et Antoine Noguier : ils rééditent et multiplient les mêmes fariboles. Ils désignent même nommément le fondateur de Toulouse, qu'ils appellent tour à tour Polyphème, Anthonis, Lemosin, Tolosus, Tholosan ou Tholus. C'est l'époque des rois Isaures et de la reine Pédauque. L'histoire des origines n'est qu'un assemblage de fables. Qu'importe, dès lors, une de plus ou de moins, si elle est gracieuse et poétique ?

(1) *Les Avatars biographiques et iconographiques de Clémence Isaure*, par le baron Desazars de Montgailhard, mainteneur de l'Académie des Jeux-Floraux, majoral du Félibrige, Toulouse, Privat, 1916.

D'autant plus que, depuis 1533, on parlait beaucoup de la découverte, en Avignon, du tombeau de Laure. Ah ! ce tombeau de l'église des Frères Mineurs, où gisaient les défunts de la famille de Sade ! Il a dû hanter les imaginations méridionales ! N'est-ce pas lui qui a dirigé les investigations des Capitouls humanistes de Toulouse, comme le prétend le baron Desazars ? Ils sont là quelques-uns, extrêmement entichés des origines fabuleuses de leur cité, et parmi eux un certain Marin de Gascons, dont le nom est bien digne de l'auteur de cette énorme gasconnade : « Maistre Marin Gascons, natif de l'Isle de Rhodez, homme fort bien disant en latin », disait de lui Ferrier, médecin de Catherine de Médicis, qui lui dédiait ces deux vers :

> Ipsaque de longis regionibus inclyta fama
> Gasconum adduxit Rhodium, Ciceronis alumnum.

Un tombeau d'une dame Ysalguier lui apparaît à la Daurade. Il y a là les armoiries de cette famille qui portent une touffe d'iris à cinq fleurs, une inscription sur une plaque de marbre, où ne subsistent plus que les premières lettres *Ysa*... ou *Ysav*... L'imagination de ce Cicéronien s'émeut. Il a trouvé là, comme devait le dire trois cents ans plus tard le bon Coppée :

> Toute la poésie : une femme et des fleurs.

Et puis, il est bien évident que tous ces passionnés de l'antiquité, qui avaient intitulé *Capitolium* leur hôtel de ville, étaient beaucoup plus sollicités de rattacher les fêtes du Collège de Rhétorique aux traditions antiques qu'à de vieux troubadours barbares du XIVe siècle. Ces « jeux » du 1er au 3 mai, ne serait-ce point une continuation des « Jeux Floraux », des Floralies, que Rome avait célébrés à la même date ? Ce nom bizarre d'Isaure, si difficile à expliquer, au premier abord, n'a-t-il pas été bien choisi, de manière à pouvoir se rattacher, suivant l'opportunité de l'argumentation, soit à l'illustre et apocryphe famille tou-

lousaine des Isaures, soit à Servilius Isauricus, consul romain ?

Malheureusement, les Jeux Floraux antiques, quelle que fût la liberté d'esprit et de mœurs des Renaissants, avaient assez mauvaise réputation.

A l'origine, le culte de Flora avait fait partie de tout un ensemble de cérémonies, qui, au printemps, mettaient les biens de la terre sous la protection des dieux. Il se réduisait à peu de chose, à quelques sacrifices de brebis. Mais, à la suite de médiocres récoltes, on éprouva la nécessité d'en développer les cérémonies. Vers 240 avant Jésus-Christ, un temple nouveau fut élevé dans le voisinage du grand Cirque et dédié, le 28 avril, par les frères Publicius, édiles plébéiens. Des jeux furent institués, que l'on nomma pour la première fois Jeux Floraux, et qui se prolongèrent jusqu'au 3 mai — la même date que celle des fêtes poétiques de Toulouse.

Ces cérémonies comprenaient diverses coutumes : des illuminations, — qui prolongeaient les divertissements pendant la nuit; l'usage pour les femmes de costumes bariolés ; le jeu de lancer parmi la foule des graines sèches, des pois, des fèves, des lupins, du poivre, première ébauche de nos modernes *confetti ;* des courses à la poursuite de chèvres et de lièvres, animaux dont le tempérament érotique amusait beaucoup les Romains.

Car ce qui ne tarda pas à dominer dans ces Jeux Floraux, c'était l'impudicité. Les fêtes, qui se terminaient par un sacrifice à Flora, comprenaient surtout des spectacles scandaleux. Les mimes, secondés par les courtisanes, y donnaient libre cours à toutes sortes d'obscénités. Bientôt, à l'invite du peuple, les femmes enlevaient tous leurs voiles et « venaient dans toute la nudité de la nature enflammer la lubricité par les attitudes les plus voluptueuses ». Comme l'a écrit le bon La Harpe :

Sur des tréteaux impurs appelant la licence,
La pantomime obscène effrayait l'innocence.

Il fallait que Caton, s'éloignant de ces jeux,
Dispensât les Romains de rougir sous ses yeux...

En effet, dans une anecdote célèbre, Valère Maxime (1) nous a conté qu'un jour, Caton, assistant aux Jeux Floraux, le peuple n'osait pas demander devant lui que les comédiennes se missent nues (*ut mimae denudarentur*). Informé de ce scrupule par Favonius, son intime ami, qui était assis à ses côtés, il sortit du théâtre pour que sa présence n'empêchât pas d'observer la règle ordinaire du spectacle, qui était tout simplement, pour les courtisanes, de réaliser sur la scène la prostitution dont elles avaient commencé par faire l'éloge.

Nous sommes donc fort loin de la chaste Isaure, et de ces modernes Jeux Floraux dont la Tour de Saint-Ybars a pu écrire ingénûment :

C'est la fête de famille
Où s'assied la jeune fille
Sans crainte pour sa pudeur.

A Rome, quand Juvénal veut parler d'une femme perdue, il déclare qu' « elle est digne de présider aux Jeux Floraux » (2) ; et Martial, pour excuser d'avance ses épigrammes les plus salées, écrit dans son épître au lecteur qu'elles sont destinées aux habitués de ces mêmes jeux (3). Ovide est plus indulgent, mais il ne contredit en rien le caractère de la fête (4) :

Je voulais demander, dit-il, pourquoi dans ces jeux la lascivité est plus grande, et le badinage plus libre ; mais il me revint à l'esprit que Flore n'est pas une divinité sévère et que ses dons sont favorables aux plaisirs. Les fronts se couronnent d'un tissu de fleurs, et les tables splendides disparaissent sous une pluie de roses ; dans l'ivresse, le convive, les cheveux ceints de fleurs tressées, danse, et, d'un pied mal assuré, suit les leçons du vin ; dans

(1) Valère Maxime, II, x, 8.
(2) Satire VI.
(3) *Epigrammata*, I, 1.
(4) Ovide, *Fastes*, V.

l'ivresse, l'amant chante à la porte inflexible de sa belle maîtresse ; sa chevelure parfumée est entourée de guirlandes légères. Ce n'est point le front couronné que l'on traite les affaires sérieuses ; l'eau n'est point le breuvage de ceux qui se parent de fleurs... Le ton léger de la scène convient à Flore ; il ne faut point la ranger, croyez-m'en, au nombre des déesses qui chaussent le cothurne.

Mais pourquoi la foule des courtisanes célèbre-t-elle ces jeux ? Il est facile d'en indiquer la cause. Flore n'est plus une de ces divinités moroses, une de celles qui font profession de grandes choses ; elle veut que le chœur plébéien participe à ses fêtes. Elle nous invite à jouir de la beauté de l'âge, tant qu'il est dans sa fleur ; car, après la chute des roses, on dédaigne l'épine...

Cependant, les apologistes chrétiens, zélés successeurs de Caton, qui avait écrit le *De re floralia*, pour dénoncer aux magistrats le scandale des Jeux Floraux, cherchèrent à déconsidérer ces fêtes en leur donnant une fangeuse origine. Lactance et ses émules prétendirent que Flora n'avait été qu'une courtisane fameuse, enrichie par son métier et qui aurait légué au peuple romain sa fortune, à charge de célébrer avec les revenus sa fête annuelle. Et pour accréditer cette fable, ils confondirent volontairement Flora avec cette Acca Laurentia, dont Amyot, d'après Plutarque, nous a rapporté ainsi la légende :

Le sacristain du temple d'Hercule, ne sachant, un jour, à quoi passer son temps, comme il est vraisemblable, convia de gaîté de cœur le dieu à jouer aux dés avec lui, sous condition que, s'il gagnait, Hercule serait tenu de lui envoyer quelque bonheur ; et, s'il perdait aussi, il lui amènerait une belle femme pour coucher avec lui. Les conditions du jeu étant ainsi articulées, le sacristain jeta les dés pour Hercule et puis après pour soi-même. Il advint qu'Hercule gagna, et le sacristain, reconnaissant de bonne foi et estimant être raisonnable qu'il accomplît la paction que lui-même avait faite, apprêta un beau souper et loua cette Laurentia, courtisane, laquelle était bien belle, mais non encore guère renommée ; et, l'ayant bien festoyée dedans le temple, y fit dresser un lit, et, après le souper, l'enferma dedans, comme si Hercule

eût dû venir coucher avec elle, et, dit-on, que véritablement il y vint, et qu'il lui commanda qu'elle s'en allât le matin sur la place et y saluât le premier homme qu'elle y rencontrerait en le retenant pour son ami. Ce qu'elle fit, et trouva le premier un certain Tarrutius.

Evidemment, une telle personne ne pouvait être invoquée comme la fondatrice des concours poétiques du Collège de Rhétorique. Mais Marin de Gascons et ses amis ne veulent retenir que ce fait d'une femme léguant au peuple sa fortune pour célébrer des jeux annuels. Pour le reste, il suffit d'une transposition par antithèse : la courtisane, inventée et vitupérée par Lactance, devient une chaste vieille fille, et les fêtes lubriques des calendes de mai deviennent les mystiques Jeux Floraux (1), où le culte de la Madone occupe la place d'honneur.

Voilà pour les lettrés. Quant au peuple, l'invention de la statue de Clémence Isaure l'étonna moins encore. Depuis soixante années au moins, un personnage légendaire, nommé Dame Clémence, occupait les imaginations. Dès 1489, les comptes municipaux de la Ville de Toulouse mentionnent qu'il a été payé à Jacques du Moustier, peintre, la somme de dix sous pour faire l'inscription de la grande porte et le « pitaphle » de Dame Clémence, — sans doute l'inscription de la salle où se distribuaient les récompenses du 3 mai. C'est à partir de cette époque que la légende prend corps dans des textes. Dans son traité de droit, le jurisconsulte Guillaume Benoît l'a précisée dès les premières années du seizième siècle :

Il est au Digeste une loi concernant les villes et disant qu'il peut leur être légué des fonds pour leur ornement, leur honneur, ou sous toute autre condition. Et les glossateurs ajoutent qu'il peut aussi leur être fait des legs pour célébrer des jeux chaque année, ainsi que l'a fait cette illustre femme, Dame Clémence, très riche citoyenne de Toulouse, qui, pour exciter les jeunes gens à cultiver le beau langage, laissa à sa ville quelques revenus,

(1) Ce titre n'apparait dans les concours de Toulouse qu'en 1555.

avec lesquels sont distribuées chaque année trois fleurs d'argent, savoir : une églantine, une violette et un souci, le troisième jour de mai, au Capitole de la ville, en présence du Sénat (c'est-à-dire du Conseil de Bourgeoisie) à trois jeunes gens ayant dicté le premier de ce mois avec le plus de subtilité et d'élégance... (1)

L'état de la légende étant tel, on voit que le rôle de Marin de Gascons et de Jean Bodel devenait facile.

— Mais d'où venait cette Dame Clémence, prototype de Clémence Isaure, fille du noble Louis, de l'illustre famille des Isaures ?

C'est ici que les opinions se heurtent, sans que de leur choc puisse jaillir une complète lumière.

Le docteur Noulet, savant languedocien (1802-1890), a établi là-dessus une curieuse théorie. Dame Clémence ne serait que la personnification poétique d'un attribut de la Vierge Marie, première patronne du Collège du Gai Savoir. Après avoir montré, par diverses citations tirées des pièces couronnées au XIVe et XVe siècles, que les lauréats avaient coutume d'invoquer la « clémence » de Notre Dame, Noulet cite une *Danse*, où l'auteur, Ramon Benezeit, qui obtint un souci en 1371, personnifie la Madone sous le nom de Clémence, dans la *tornada* commençant par ces mots :

Confort del mon e Clemensa,
Pregatz vostre filh veray...

(Confort du monde et Clémence (du monde), — priez votre fils, etc.). Puis, le docteur rapproche cette invocation d'une *chanson* qui valut une violette en 1466 à Jehan Gombaut, marchand de Toulouse, et où se trouvent ces deux vers :

Quez abadonc per vostra gran clemensa
Siatz ma defensa...

(qu'alors par votre grande *clémence* — vous soyez ma défense.) Et il en tire cette conclusion que les lauréats du

(1) *Repetitio Capituli Raynutius de Testamentis Guillelmi Benedicti. Pars secunda. De Fidei commis. substitutione*, fol. 71.

Gai Savoir avaient fini par personnifier la Mère de Dieu dans le mot « Clémence » (1).

Certainement, ces personnifications étaient dans le goût de l'époque et convenaient à des hommes adonnés aux subtilités scolastiques et au mysticisme religieux. Mais, tout de même, il faut quelque bonne volonté pour admettre comme décisive cette argumentation. M. Ernest Roschach, un des érudits les plus éminents qui se soient attachés à ces problèmes, en reconnaît lui-même la faiblesse, tout en proposant une explication qui n'est guère meilleure :

Serait-il trop hardi de conclure, a-t-il demandé, que la formule célèbre « Dame Clémence », mise en circulation, n'était pas d'origine indigène, qu'elle avait été imaginée et mise en circulation par le personnel si nombreux et si remuant des étudiants de langue française qui affluaient alors à Toulouse et qui tiennent une si grande place dans l'histoire de l'Université ?... Si l'on songe qu'un grand nombre de ces étudiants appartenaient aux opinions de la Réforme — témoin la part considérable qu'ils prirent aux événements militaires de 1562, durant lesquels les collèges de Périgord et de Saint-Martial devinrent des forteresses de l'insurrection protestante ; si l'on remarque les désordres dont les fêtes de Mai furent fréquemment l'occasion et dont le Parlement eut maintes fois à s'occuper, on est amené à penser que la substitution d'une sorte de Vestale antique à la Vierge de Clémence du Moyen Age a été une laïcisation des Jeux Floraux effectuée sous la pression des écoliers d'Outre-Loire, et que, dans ce cas, comme bien d'autres, l'imagination et la crédulité populaires ont été singulièrement aidées (2).

Tout ceci est pure hypothèse. Accuser Toulouse, vieille cité fanatique et ligueuse, d'avoir voulu « laïciser » la Vierge Marie, est presque un enfantillage. Le baron Desazars de Montgailhard n'a point de peine à le démontrer. Les deux

(1) *De Dame Clémence Isaure substituée à Notre-Dame la Vierge Marie comme patronne des Jeux littéraires de Toulouse.* (Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, 4e série, t. II, 1852, pp. 191 et ss.)

(2) *Les Variations du Roman de Dame Clémence* (Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, 9e série, t. VIII, 1896).

explications « mariales » de l'origine de Dame Clémence sont d'ailleurs pleinement détruites par ceci que jamais les Humanistes dela Renaissance n'ont fait de Dame Clémence *la patronne* du Collège de Rhétorique. Cette patronne est toujours la Vierge, ainsi qu'il appert des poésies latines d'Etienne Dolet, qui prononça en 1527 un éloge de Clémence, en vers latins, et fit couronner de curieuses strophes à la Madone... On ne récusera pas ce témoin inattendu de la persistance du culte de Marie aux jeux de Toulouse (1) !

Donc, à partir de 1489, si nous remontons la nuit des temps, plus de trace de Dame Clémence. D'où vient-elle ? Des années qui ont précédé immédiatement cette date ? C'est encore ce qui paraît le plus plausible.

C'est à cette opinion que s'arrêteront les derniers tenants d'Isaure, au XIXe siècle. Mais, au temps des humanistes, il semble bien plutôt qu'on la fasse remonter aussi loin que possible, aux origines fabuleuses de la ville, afin de ne pas avoir à trop discuter les textes de ses libéralités et la teneur de son testament absent. Car si son existence merveilleuse satisfait les cicéroniens et le peuple, il semble aussi, par des raisons toutes différentes, que les Capitouls y soient extrêmement attachés.

En ce temps-là, en effet, les affaires municipales de Toulouse marchaient déjà fort mal. Les Capitouls de l'année 1522-1523, ayant été accusés de péculat, furent poursuivis comme responsables des « larcins, pilleries, concussions, faussetées et exactions » commis par divers de leurs employés. Par un arrêt en date du 22 mars 1523 rendu en

(1) L'Eloge d'Etienne Dolet fait curieusement parler Dame Clémence : « La blancheur et la forme élégante de mes seins ont cessé de me plaire et je leur ai préféré une haute culture intellectuelle. Porter une chevelure trop savamment peignée, étaler un fard rosé sur mes joues, colorer mes lèvres du carmin des coquillages, tout cela aussi m'a déplu. Je n'ai plus aimé parfumer mes tempes, ni suspendre des colliers à mon cou : je n'ai plus décoré de gemmes ma poitrine découverte et je n'ai plus porté de vêtements à pièces séparées ni à ouvertures béantes ; la pourpre elle-même m'a été moins précieuse que la vertu. (*Heroïcon dactylicum de Muliere quâdam quæ ludos litterarios Tolosæ constituit*, 1533.)

la Grand'Chambre, le Parlement les reconnut coupables de « fautes, négligences et abus », les condamna à des amendes variées de 1.000,800 et 200 livres tournois, suivant le degré de leur culpabilité, et « interdit à chacun d'eux l'entrée de la Maison commune de la dite Ville et administration de la chose publique d'icelle pour le temps de dix ans ». Leurs commis furent également condamnés à des peines diverses en rapport avec la gravité de leurs fautes. Le trésorier municipal, Guillaume Besançon, fut condamné à être pendu.

Pour rétablir leur situation et justifier leur mode de régie des biens communaux, les Capitouls eurent recours à tous les moyens. Ils trouvèrent un merveilleux auxiliaire en la personne de leur greffier, un certain Pierre Salamon, homme inventif, adroit et plein d'imagination. C'est lui qui, par un jeu de mots hardi, venait de transformer pour l'éternité le vieux titre de *Capitulum*, chapitre, en celui plus magnifique de *Capitolium*. D'après M. Roschach, c'est lui aussi qui aurait fait annoncer par les rues, à son de trompe, dès le 27 avril 1524, l'ouverture des Jeux à la Maison commune, « là où funda dame Clémence dont Dieu ayt l'âme et voulut que l'on donnast trois fleurs d'or et d'argent composées au mieulx disant touchant l'art de Rhétorique » ; c'est lui enfin qui, à partir de 1526, dénature sur les registres municipaux une grande partie des fonds communaux, en les présentant comme des biens légués par dame Clémence et assujettis par suite à l'entretien de ses fondations.

Ainsi, ces fameuses libéralités ne seraient qu'un stratagème de comptabilité, inventé soit pour justifier certaines dépenses, soit pour soustraire à l'inquiétante curiosité des agents royaux certaines recettes de la Commune.

Toute cette argumentation est fort ingénieuse et l'hypothèse brillante. Mais il semble bien que ceci suppose l'antiquité des fameux legs de Dame Clémence. Si l'affaire n'eût remonté qu'à une cinquantaine d'années, elle eût été vraiment insoutenable. Comment, immédiatement après les

sévérités judiciaires qui avaient frappé leur mauvaise gestion, les Capitouls auraient-ils osé inventer à la barbe de leurs ennemis du Parlement une bienfaitrice dont chacun autour d'eux eût pu nier l'existence ? Cependant, nulle protestation ne s'élève, et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la municipalité continue à faire participer les Jeux Floraux aux largesses d'Isaure. Singulière façon d'équilibrer un budget, d'ailleurs, que de lui créer un nouveau motif de dépenses ! Extraordinaire idée d'un caissier aux abois, qui, au lieu d'inventer un créancier fictif, pour justifier ses déficits, ne trouve rien de mieux que de se créer un débiteur !

C'est ici que toutes les idées s'embrouillent. Il semble bien qu'il y a eu dans tout cela une « galéjade », certes ! mais, enfin, on avouera qu'elle est un peu forte. Car ce ne sont pas, comme on le voit, des plaisantins qui la créèrent et l'adoptèrent : ce furent des Capitouls qui y risquèrent leur fortune ou leur vie, des parlementaires graves et rigides, de solennels jurisconsultes, tout un peuple pendant des années et des années... Et quand on y réfléchit bien, on se demande vraiment si le plus simple ne serait pas de se ranger de leur avis.

§

C'est le parti que l'on adopta pendant longtemps. Malheureusement, à force de vouloir tout préciser, on finit par éveiller les doutes. En 1627, par exemple, il apparut que cette antique statue tombale, qui avait un lion sous les pieds et tenait pieusement un chapelet dans ses doigts, représentait assez mal la fondatrice des Jeux Floraux de Toulouse. Qu'à cela ne tienne ! Les Capitouls chargent deux sculpteurs en renom, « Claude Pacot, habitant de Toulouse, et Pierre Affre, natif de Béziers », de « restaurer et raccommoder la figure de Dame Clémence, icelle la blanchir, couper les bras qui en sont mal faits et en ajouter d'autres de marbre, comme ladite figure, de couper le lyon qui est sous ses pieds et d'en faire une plainte, ôter le chapelet et le pied d'estal,

repolir et accommoder la table antique, tenant la dite figure de Dame Clémence en sa main droite les quatre fleurs ou églantines ». Voilà au moins qui est logique, et désormais Clémence Isaure est conforme à ce qu'on a rêvé à son sujet.

Cependant, en 1659, parut un petit ouvrage posthume, *l'Origine des Jeux Fleureaux de Toulouse*, par feu M. de Caseneuve, qui aurait dû dessiller tous les yeux. L'auteur y établissait que le *Collège de Rhétorique* avait succédé au *Collège du Gai Savoir*, qui avait été fondé par les sept Troubadours en 1323. Clémence Isaure était totalement absente de cette fondation.

Cette histoire véridique n'intéressa personne. Toutefois, à partir de ce moment, on admit que la Dame mystérieuse avait été, non plus la *fondatrice*, mais la *restauratrice* des concours poétiques de Toulouse...

Lorsque Simon de Laloubère, homme de confiance de Colbert et de Seignelay, obtint des lettres patentes de Louis XIV érigeant le vieux Collège de Rhétorique en « Académie des Jeux Floraux » sur le modèle de l'Académie Française, il se préoccupa assez peu de « l'opinion vulgaire qui attribue la fondation de ces Jeux à une fille nommée Clémence Izaure ». Ces histoires « gothiques » ne l'intéressaient point. Mais Clémence Isaure, qui est immortelle, comme Jaurès le déclara un soir (1), allait renaître, plus vivante que jamais, avec les troubadours.

Nous sommes en 1789. Florian publie *Estelle*, où Némorin susurre à Gaston de Foix une romance qu'un berger des rives de l'Ariège lui a apprise.

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure était son nom,
Le beau Lautrec brûla pour elle
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

(1) Séance du Conseil municipal de Toulouse, 18 novembre 1892.

Le reste est connu ; car, de cette romance, que la musique de Cherubini a portée partout, on a tiré un opéra. Le père de Clémence, qui, cette fois, a préféré s'appeler Alphonse, veut lui donner un autre époux que Lautrec, et comme elle résiste, il l'enferme dans une tour. Elle conseille à son amoureux de « céder à l'orage », d'aller servir le Roi Philippe VI (car cela se passe au début de la guerre de Cent Ans), et elle lui jette à travers les barreaux de sa prison un bouquet symbolique :

L'Eglantine est la fleur que j'aime ;
La Violette est ma couleur ;
Dans *le Souci* tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur...

Mais Toulouse est assiégée par les Anglais. Lautrec se précipite au combat, sauve l'insupportable Alphonse et expire en renvoyant à Clémence les fleurs trempées de son sang généreux. Son amante le suit bientôt dans la tombe ; mais auparavant elle rédige son testament :

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.

L'honnête Florian avait ajouté une note à sa romance :

Je me suis cru permis, dans un roman, de la faire (Clémence Isaure) seule institutrice des Jeux Floraux, et de donner un motif au choix des trois fleurs que l'on adjuge pour prix. Une romance est si peu importante que j'espère que les savans me passeront l'histoire que j'en ai imaginée.

Mais qui lit les notes ? Toute la France s'émut d'une légende composée pour séduire les cœurs sensibles. La « galéjade » de Marin de Gascons prenait des proportions inattendues. Dès le premier Romantisme et la résurrection des Troubadours, un homme allait venir, un Normand cette fois, qui dépasserait tous ses émules toulousains, et donnerait à Préault, malgré les historiens et les archéologues, le

modèle de la statue qui minaude encore sous les arbres du Luxembourg.

Il s'appelait Alexandre Dumège. Fils d'un acteur, d'abord attaché au théâtre de La Haye, puis à celui de Toulouse, il était certainement un remarquable metteur en scène. Un beau jour de 1809, il se présenta chez un « Mainteneur » des Jeux Floraux, le bon colonel d'Escouloubre, et lui offrit un extraordinaire manuscrit, qu'il disait avoir découvert parmi les restes des archives de l'Abbaye de Saint-Savin, dans la vallée d'Argelès. C'étaient deux poésies manuscrites, l'une dictée en 1496 par une Dame de Villeneuve, et qui contenait une invocation à Dame Clémence :

Reyna d'amors, poderosa Clamensa...

l'autre attribuée à un lauréat du Gai Savoir, Bertrand de Roaix,et par laquelle il aurait conquis l'Eglantine nouvelle donnée par *Dona Clamensa* en 1498.

Ce don fut accueilli avec transport. L'enthousiasme supprima jusqu'à la possibilité d'un doute. Le secrétaire perpétuel, Poitevin-Peitavi, ancien précepteur de Jules de Rességuier, écrivait, le 18 janvier 1810, à l'Archevêque Primat, alors à Paris :

Vous apprendrez avec plaisir, Monseigneur, car il faut vous donner des nouvelles, que M. d'Escouloubre a fait présent à l'Académie d'un de ses anciens recueils, trouvé dans les débris d'une abbaye de Bénédictins. Ce qui nous le rend précieux est d'y trouver une preuve positive de l'existence et de la fondation de dame Clémence.On y voit, sous la date de 1496 et 1498, deux pièces de vers, dont l'une fut couronnée et l'autre était seulement dans le concours. Dans l'une, l'auteur s'adresse à Clémence en personne, et lui parle des fleurs dont elle est l'origine. Il est dit de l'autre pièce qu'elle gagna l'églantine *nouvelle*, qui fut donnée par dame Clémence : *que foc dada per dona Clamença.* Nous avions dans nos registres une lacune de 29 ans, depuis 1484 jusqu'en 1513. Nous placions dans cet intervalle la fondation de Clémence Isaure, parce que les registres antérieurs n'en parlent point, et que la première ligne de celui de 1513 nomme

feu dame Clemence de bonne mémoire. Il est heureux qu'une preuve positive confirme nos conjectures et place Clémence Isaure au milieu de cet intervalle, pleine de vie et de santé, puisqu'elle assistait aux jeux qu'elle venait de rétablir (1).

La légende devenait réalité. Favorisée par le premier romantisme et ses inspirations troubadouresques, elle s'établissait dans tous les esprits. Le chevalier Dumège, voué désormais à la littérature et à l'archéologie, voyait bien qu'il pouvait aller plus loin. Douze ans plus tard, il publiait carrément des vers de Clémence Isaure, — et mieux que cela, des vers de son père, Louis Isaure, dont il faisait un troubadour!

D'abord, la *canso* de la fille :

Cette pièce fut lue sans doute, écrit-il sans broncher, pendant l'une des solennités de la Fête des Fleurs. Clémence Isaure, vouée particulièrement au culte de la Vierge [thèse de Marin de Gascons] invita les troubadours à célébrer la Mère du Dieu sauveur :

Bela sazo joëntut de l'annada...

Cette ode élégiaque qui doit ajouter encore à la gloire de Clémence se trouve dans le recueil de ses poésies, imprimées à Toulouse, l'an 1505... On y trouve quelques vers français qui annoncent que Clémence avait cessé de vivre lorsqu'on imprima ses poésies. Elles consistent en *Cansos* ou odes, presque toutes plaintives; et en *pastorellas* ou idylles, où l'on trouve des images gracieuses, des pensées délicates, des sentiments vrais et exprimés avec un rare bonheur. La dernière pièce est intitulée *lo Planh d'Amor*, c'est à dire les Plaintes de l'Amour. Nous croyons que ce morceau peut servir à l'histoire de Clémence Isaure. Elle se nomme et raconte ses peines. Il paraît que celui qui était destiné à recevoir sa main fut tué dans un combat [roman de Florian] livré sous Louis XI [transposition nécessitée par les textes historiques] et que la douleur qu'elle ressentit la fit renoncer pour toujours aux douceurs de l'hymen. Voici la traduction, presque littérale, des premières strophes du *Planh d'Amor :*

(1) Lettre inédite.

Au sein des bois la colombe amoureuse
Murmure en paix ses longs et doux accents;
Sur un coteau la fauvette orgueilleuse
Va célébrer le retour du printemps.

Hélas! et moi, plaintive, solitaire,
Moi qui n'ai su qu'aimer et que souffrir,
Je dois, au monde, au bonheur étrangère,
Pleurer mes maux, les redire et mourir!

Dans les stances suivantes Isaure annonce que celui dont elle regrette la perte est mort dans les champs de l'honneur. « Les Muses ont célébré sa vaillance; il est tombé pour son prince et pour son pays. Sa fin est glorieuse. Ses parents, ses amis doivent envier son destin; moi seule, dit Clémence, moi seule je dois gémir! » Les dernières strophes nous apprennent qu'Isaure dédaigna les hommages de tous ceux qui cherchèrent à la consoler de la mort du bien-aimé. La fortune et la grandeur se présentèrent en vain, et elle consacra le reste de la vie à la Mère de Dieu [thèse de Marin de Gascons]. Chargeant les vierges de Toulouse de perpétuer son souvenir, elle désire que chaque année, le jour anniversaire de son trépas, elles répètent en chœur un chant funèbre, dont chaque stance sera terminée par des vers dont nous offrons ici l'exacte traduction :

Fuyant la pompe nuptiale
Isaure, hélas! n'a connu que le deuil,
Et la couronne virginale
Brille encor sur son froid cercueil (1).

Quant aux productions poétiques du père Isaure, qui a repris ici son prénom de Louis, au lieu et place de celui d'Alphonse, dont l'avait affublé Florian, elles se réduisent, toujours d'après Dumège, à une *canso* où il implore la Vierge en faveur de son fils très malade. Le biographe a même la bonté de nous informer que cet enfant mourut en bas-âge.

Ce sont toutes ces historiettes qui ont fini par s'imposer à l'imagination du public. La rue où se trouvait l'ancienne demeure des Ysalguier s'appelle la rue Clémence-

(1) *Biographie Toulousaine*, 1823.

Isaure. Longtemps on y montra une vieille tour quelconque, d'où la fille du cruel Alphonse aurait jeté son bouquet au beau Lautrec. Tout cela est démoli aujourd'hui ; mais, encore, au 3 mai, le cortège des Mainteneurs qui se rend à la Daurade, lieu de la sépulture apocryphe de Dame Clémence, pour aller chercher les fleurs d'orfèvrerie promises aux poètes, ne manque pas de passer dans cette rue. Certains visiteurs veulent voir maintenant dans l'élégante tourelle de l'hôtel d'Assézat, siège des Jeux Floraux, la prison fatale et légendaire. Que dis-je ? Un charmant érudit toulousain, M. Jules de Lahondès, a raconté, il y a une dizaine d'années, qu'un groupe de touristes avaient vivement insisté pour voir le couteau avec lequel Clémence Isaure a assassiné le duc de Montmorency... Ce sont les cochers de fiacre particulièrement qui collaborent ainsi avec Dumège.

En somme, les menteries ont triomphé sur toute la ligne. Vainement, en 1896, M. Ernest Roschach a dévoilé les supercheries de Dumège ; en vain, il a été suivi dans cette voie, complété et mis au point par des érudits comme M. de Gélis, auteur d'une sérieuse *Histoire Critique des Jeux Floraux*, le baron Desazars de Montgailhard et J. Anglade, tous Mainteneurs d'ailleurs ; nul n'a renoncé à l'amante malheureuse qui écrivait des vers et récompensait les poètes, à la muse Louis-Philippe du Jardin du Luxembourg, avec sa lyre et ses lauriers.

La légende survit et nous restons fidèles,

a écrit fort justement François Tresserre. Et tout ceci ne prouve qu'une chose, c'est qu'au moins, dans le Midi, ainsi que l'a dit un grand humoriste, rien n'embête l'homme comme la vérité.

ARMAND PRAVIEL.

SIMPLIFICATION AMOUREUSE [1]

—

Je n'ai jamais été chez elle. C'est elle qui venait chez moi. Elle avait peur que notre amour ne pénétrât trop loin dans sa demeure, ou n'approchât de trop près les siens. Mais maintenant...

Elle m'ouvre elle-même, mi-habillée. Elle a son sourire triangulaire, et les mêmes cheveux où l'air se coule, et les mêmes cascades de lumière ruissellent sous sa peau. C'est elle. Toujours elle. Elle va fermer une porte ; elle m'introduit dans le salon ; elle s'assoit avec aisance ; elle reprend son polissoir et le travail de ses ongles... Ah ! cette fois, je ne résiste plus... Ma souffrance déborde... Mon corps se glace...

Elle aussi, comme les autres, je la revois avec son aspect habituel... Son visage s'ouvre à la joie aussi facilement que toujours... Elle, toute ma douleur, elle n'a pas la politesse de la déplorer un instant !

Et je voudrais fuir, fuir, fuir en soutenant mon cœur lourd comme la terre...

Elle me regarde pourtant avec une douceur mesurée et me chuchote dans une gêne gracieuse :

— Ne pleure pas... Oh ! Tu ne vas pas pleurer ici...... où l'on pourrait te voir !

Aussitôt je me ressaisis.

Alors quoi ? J'aurais pu contenir mon tourment. Si mes larmes jaillirent, ce fut pour apitoyer Mado. Mais

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 548.

devant son insensibilité, mon inutile démonstration s'arrêta...

Pourquoi ne pas apitoyer ? Il faut que je garde Mado auprès de moi et malgré tout. Il n'est pas de moyen répugnant. Je veux sortir de ma douleur. M'abaisser autant qu'il le faudra — et la reconquérir. Je me lamenterai comme les amantes malheureuses, mais avec plus d'art et de méthode. Je toucherai son cœur en quelque point, je lui ferai mal, et, de l'infériorité où je serai tombé, je captiverai par surprise son attendrissement pour la ramener vers moi...

Je lui conte ma journée d'hier : la brusquerie de son aveu, ma solitude devant la maison de l'Autre, le vide de mon esprit, comment j'ai erré dans la ville, avec son image hallucinante — et mon cauchemar la nuit : des rues basses, sombres, avec des encorbellements ; un dédale de rues que je traversais à sa poursuite ; j'étais égaré ; les gens m'indiquaient des chemins ; je n'écoutais pas les gens ; je tournais autour d'un quadrilatère de maisons sans m'arrêter, ni en sortir...

Elle me dit : « Pauvre gosse ! » à moi !

Je lui rappelle notre amour, et son amour, et mon amour, et la puissance de nos habitudes communes, et la vivacité de nos souvenirs Et ma conduite, mon attachement, ma prévenance, mes soins, la fidélité de mes soins...

Elle me dit : « Je te fais du chagrin. Ce n'est pas bien. » Un soupir lui échappe, non pas un soupir de son cœur, mais un soupir de résignation pour l'inévitable misère humaine.

Et elle me demande : « Veux-tu sortir ? »

Nous sortons en voiture au Bois. Dehors, je retrouve celle que j'ai toujours connue, mais qui n'est pourtant plus la même et ne le sera plus... Elle me fait juger les riches dentelles de sa combinaison, et me communique ses réflexions sur la démarche des gens que nous croisons.

Mais je ne peux plus suivre cet entretien, qui était notre manière de parler d'amour et qui ne signifie plus rien.

Elle m'a avoué l'existence d'un Autre. Son apparence continue le mensonge. Je cherche à trouer l'attitude factice où elle s'enveloppe pour la saisir entière au fond d'elle-même.

Mais elle glisse sur mes questions,évite mes détours insinuants, me rejette avec légèreté dans l'ignorance qui m'obsède. Elle a limité sa sincérité à des bornes arbitraires, qu'elle craint de franchir. Elle ne me dupe pas sur ses sentiments : je dois savoir qu'elle a cessé de m'aimer. Mais rien d'autre.

Je renonce alors à ruser; je veux me rassurer par le naturel de sa présence auprès de moi...

Mais l'horloge qu'elle aperçoit à la gare du Bois fait naître en son cerveau des associations d'idées auxquelles je reste étranger. Aussitôt elle me quitte avec précipitation pour des rendez-vous mystérieux.

Je suis arrêté par sa monstrueuse capacité d'indifférence, tel un croyant agenouillé en face d'un Christ qui ne pardonnerait pas.

Et dans ma solitude l'inutile sacrifice de ma personnalité me ronge; je regrette mon humilité, qui ne fut pas repoussée, mais qui ne fut même pas remarquée.

Suis-je vraiment inférieur à la multitude ? Incapable d'apitoyer ?

Et je rêve au bonheur de celui qui tourne un orgue de barbarie...

—

Lorsque j'entends de la musique, mon imagination joue souvent avec cette pensée, que la vie de tous les hommes et ma propre vie ne sont que des songes d'un esprit éternel, bons et mauvais songes, dont chaque mort est un réveil.

SCHOPENHAUER.

Je laisse mes journées vides pour qu'elle me fixe

à son gré des rendez-vous auxquels elle ne vient pas.

Ah ! En un temps qui n'est pas très lointain, je tentais de dominer cette même femme, de m'élever au-dessus d'elle pour mieux la posséder. Telle une fortune, un amour qui s'écroule renverse les situations.

Son absence se continue en sa présence. J'ignore ce qui m'inquiète le plus : la sentir au loin, loin de moi ou près de moi.

Mon anxiété lutte contre sa gaîté systématique. Je ne parle que quand j'ai détourné sa conversation des futilités habituelles, et placé l'Autre entre nous. Elle se compose alors un air exaspéré et ne me répond que lorsqu'un silence assez long a éteint ma question et lui permet d'entamer un nouveau sujet. Quand, par mon insistance, elle me voit buté devant une même phrase (Qu'as-tu fait hier au soir ? Pourquoi ne dînes-tu pas chez moi ? Acceptes-tu avec ton frère cette promenade pour samedi ?), elle me lance un refus bref, cruel, qu'elle accompagne d'un sourire si naïf et satisfait que le geste amical de sa main n'en change plus le sens.

Ou bien ses aveux déconcertent à plaisir. Elle s'amuse à laisser filtrer un rayon de lumière qui me révèle de longues galeries obscures où s'égare mon ignorance.

— Ah ! Sais-tu, s'écrie-t-elle, je me suis brouillée avec la Czerny Durieux !

— Tiens ! tu la fréquentais donc ?

Elle s'interrompt, interdite un instant. Dans son insouciance, elle s'est trop avancée. Elle reprend avec une négligence feinte :

— Mais oui. Elle me poursuivait pour coucher avec moi ! Et ce n'était pas mon affaire. Alors, un jour, j'ai eu avec elle des mots vexants, une dispute... Et voilà tout !..

— Je pressentais bien, lui fais-je remarquer, que dès

les premiers temps elle te cherchait à la manière des félins, pour se frotter à toi...

Puis, je songe à la force occulte qui attire vers elle les hommes et les femmes. Pour me dégager de sa dangereuse puissance, je concentre mon esprit sur la pauvreté de mon moi, comme un fidèle effrayé par la trop haute, trop infinie, trop incommensurable grandeur de son dieu reporte sa pensée sur la chétivité de son corps.

Je m'étonne que tout ne soit pas complètement rompu entre nous. Pourquoi vient-elle, de plus en plus rarement, me rendre quand même visite ?

D'ailleurs, que signifient ces rencontres ? Elles me laissent des images incohérentes, coupées, superficielles ; des relents de parfum ; des frôlements de caresses inachevées comme des traits de plume qui ne marqueraient pas.

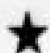
Quand je suis seul, ce n'est plus le besoin de m'étourdir, de m'absenter, de déserter, mais un abrutissement méthodique : les salons, quelques relations éloignées que j'ai reprises; les bars. — Les bars surtout : la main dans la poche, le ventre creux, la tête baissée, la bouche à la hauteur de la paille aspire sans effort la boisson.

Je considère les couples : dans le monde ceux qui se dissimulent, dans le public ceux qui s'affichent. Ils m'éveillent douloureusement de ma torpeur.

Voici Roger et Delphine, qui ne manquent nulle part dès que l'on « sort ». Ils tiennent l'un à l'autre par un attachement dénué de raison, comme s'ils étaient nés avec leur amour. J'envie leur vie inoccupée et leur conscience absorbée par le dédoublement de leurs actes.

Suis-je pareil au vieillard qui regarde avancer sous les palmiers de la côte bleue la blanche et classique idylle ?

La constance en amour m'apparaît comme un sentiment aussi naturel qu'en morale honorer son père et sa mère, et je ne comprends plus ce qui a brisé notre union et pourquoi nous ressemblons à des enfants dénaturés.



Ce sont des amis qui me parlent de Mado.

Dès que son nom a été prononcé, mon être recroquevillé attend avec frayeur les paroles qui suivront... Oh ! la révélation que m'apportera je ne sais quelle bouche indifférente ?

Savoir ! Mais non par les autres ! Et pourtant je me donne l'air de connaître les incidents de mon aventure pour que les détails que j'ignore soient racontés devant moi.

Grand concert cette après-midi. Mme Czerny Durieux m'a envoyé des billets. Debussy ; Fauré ; Nardini. Pourquoi pas ?

A l'entr'acte, comme il convient, je la rejoins dans sa loge pour la remercier de ses places, et je la complimente sur la qualité de sa voix.

Notre dernière rencontre date de Versailles. Elle était accompagnée de Roberto, moi de Mado. Ah ! toujours des souvenirs qui me ramènent à elle !

— C'est une peste, s'écrie soudain Mme Czerny Durieux, que votre ancienne amie !

— Une peste, mon *ancienne* amie ?

— Mais oui, Madeleine Vitello !

— C'est de Mado ? De Madeleine ? Pardon. J'étais absent.

— Elle était votre maîtresse, n'est-ce pas ? C'est bien avec elle que vous aviez rompu pendant votre séjour à Versailles...

— Ah ! Elle vous a raconté...

— Eh bien, moi aussi, je suis fâchée avec elle, quoique nous n'ayons jamais,... comment dirai-je ?... ensemble !...

— Je me souviens !... Un enfantillage !

Mon ahurissement grandit, s'effare : pourquoi m'instruit-elle de son histoire ? A son âge, un échec en amour ne s'avoue guère. Elle insiste :

— Non, non, je suis certaine que vous n'êtes pas au courant. Voici : Roberto est un de mes amis les plus dévoués. Vous savez, il m'a aidée à réussir dans mes tardifs débuts. Aujourd'hui, c'est fini entre nous. Et Madeleine seule en est cause...

— Mado ? Mais comment ?...

— Je les ai présentés...

— Qui ? Qui ?

— A Versailles.

— Mais qui ?

— Roberto à Madeleine.

— Quand ? A quel moment ?

— Le matin avant mon départ. Roberto épris de Madeleine m'avait suppliée de les rapprocher...

— C'est Roberto... C'est Roberto ?

— Parfaitement ! Et à Paris, il s'impatiente. Il télégraphie. Il presse le retour de Madeleine. Elle, à son tour, s'éprend. Elle le domine. Elle en veut à son passé, à ses relations. Elle me calomnie ignoblement. Et Roberto m'adresse une lettre d'injures grossières. Ah ! C'est un procédé odieux ! Entre gens du monde ! Rien n'excuse Madeleine ! Pas même sa jeunesse ! Je n'ai évidemment pas répondu. Dans ma situation...

Et ses interminables explications témoignent l'importance qu'a pour elle cette brouille, qu'elle affecte de dédaigner. Je m'échappe en bredouillant :

— C'est vraiment très mal, très mal, très mal.

Je regagne machinalement mon fauteuil,en dérangeant quelques personnes. C'est alors que je remarque la musique qui a commencé... Pourquoi suis-je allé m'asseoir ? L'air du dehors m'aurait rafraîchi. Je ne peux plus me lever.

L'image de Roberto se dresse. Pourquoi pas lui ? Je m'étonne cependant. N'importe quel nom devait d'ailleurs m'étonner. Ma jalousie, qui rayonnait, est déçue d'être fixée.Lui ! Je vois sa vulgaire laideur ! Une brute,

mais puissante ! Et c'est lui maintenant qui... Ce sont ses mains... Sa bouche... Quoi ? Est-ce cela quand même la jalousie ?

Un tremblement court dans mes muscles, comme une fatigue menée à bout. Et soudain je suis si brusquement réveillé par les cymbales de l'orchestre qu'un involontaire sourire me détend, qui n'est qu'une réaction contre ma torpeur endolorie. Encore une fois, c'est vrai : je suis au concert. Je cherche mon programme. Je bouge. On me regarde.

C'est l'orage de la Pastorale : je copie instinctivement sur le public une pose figée qui produit l'attention. Les accords tumultueux m'enveloppent et tordent mon âme comme le vent qui ploie les arbres en tourbillonnant. Dans le sombre déchaînement des violons, dans la furieuse sonorité des forces naturelles, les passions qui m'agitent se transforment en notes musicales. Je pense à Beethoven qui vivait dans ces phrases mélodiques, lointain, lointain... divin...

Bientôt, je suis des yeux les mouvements du chef d'orchestre, sans saisir la mélodie... Des trompettes, il ne sort pour moi que du vent... Et le tambour n'a pas de peau... Je n'écoute plus. Un fait insignifiant m'a diverti : cette pauvre Czerny Durieux, qui présente ses amis les uns aux autres et qui est repoussée par ceux qu'elle réunit. C'est moi qui l'ai éloignée doucement après avoir connu Mado par elle. C'est Roberto aujourd'hui qui l'insulte après avoir également profité de ses bons offices...

Cependant Mado me déclarait que Mme Czerny Durieux la désirait... ! Et à celle-ci, qu'elle m'avait quitté. Puis elle m'affirmait que le télégramme qui la rappelait provenait de sa famille. Ah ! Je comprends. C'est à Versailles, devant moi, que Roberto et Mado se connurent... Je somnolais dans mon lit pendant qu'en bas, dans le hall, ils se parlaient... Je me souviens de la hâte de Mado à descendre ce matin-là. Ah ! tout son travail progressif

de cloisonnement pour m'emmurer dans ma quiétude. Ses mots désagréables, ses mouvements d'humeur pour me préparer moralement à être quitté. Je croyais simplement ignorer la vérité. J'étais enlisé dans une tourbe de dissimulations. Je me croyais aveugle. J'étais aveugle et mal conduit. Ce n'est plus contre Roberto, c'est contre elle qu'une révolte me soulève, elle, qui a surpris par ses vivants mensonges mon scepticisme critique ! Comme si ce n'était pas à ma candeur que je dois des reproches...

La musique cesse. Je constate alors comme elle m'a bercé. Les notes qui sont parvenues à mes oreilles, à présent seulement je les entends : c'est la joie de la nature après l'orage, l'éveil du blé qui se redresse, l'allégresse impatiente du paysan qui sort de sa cabane, la pureté du ciel qui perce les nuages..., la fraîcheur heureuse de la bienfaisante pluie... !

L'air est libre de son. Il me semble que je tombe dans le vide. Je me lève comme avec quelque chose en moins. Tumulte. Bruits de banquettes. Déchiré, opéré, amputé, je vais dans la rue incohérente...



Désormais, comme si tous savaient que je sais, c'est chaque jour que j'apprends un détail sur Mado et Roberto. Celui-ci les a rencontrés dans la rue, où la disproportion de leur taille produit un effet comique élémentaire. Cet autre les a vus aux Acacias, blottis au fond d'une limousine ministérielle multiplement vitrée. Cet autre m'enseigne qu'ils sont parmi les fidèles habitués des dimanches de la comtesse du Lac, et que Roberto, très intime avec la maîtresse de maison, reste souvent chez elle à dîner avec Mado.

La comtesse du Lac. — Encore un nom qui évoque en moi d'anciennes antipathies, des agacements... Une femme, qui ne supporte pas la solitude avec un mari conférencier, et qui attire auprès d'elle, sous des prétextes

littéraires, un pitoyable public d'ambitieux. Des jeunes gens désœuvrés qui happent les réunions, entourent les hommes mûrs qui se croient arrivés. Une ancienne actrice de l'Odéon récite. On attend un personnage célèbre qui ne vient pas. Une troupe d'invités — les uns par les autres — dragués jusqu'en je ne sais quels bas-fonds, flattés des dehors mondains, même artistiques, du salon où ils sont conviés, se taisent... Les gens qui parlent accolent à chaque nom connu le nom d'un cadre, décrivent leurs sentiments par ordre de classe, et se sourient avec abondance : le sourire de chacun y est distribué pour l'encensement de tous.

Ecœuré par cette atmosphère terne, fausse, agitée, faite de pamoisons et de semblants d'aise, j'avais fui, jugeant traître l'ami qui m'avait mené dans ce salon.

Je suis invité pour le thé du dimanche chez la comtesse du Lac.

J'y trouverai Mado.

—

« ... Prophète, dis-je, être de malheur ! prophète, oui, oiseau ou démon !... dis-moi véritablement, je t'implore ! Y a-t-il du baume en Judée ? dis-moi, je t'implore. » Le corbeau dit : « Jamais plus. »

EDGAR POE.

Chez la comtesse du Lac.

Le désir de les voir ensemble, pour croire... Pour pulvériser mes persistantes hésitations...

De même que les récits des géographes ne me prouvent pas l'existence d'un pays lointain et que seul un voyage me le rend réel, de même je doute encore de cette intrigue que je connais seulement par les paroles impondérables de quelques futiles conversations, et que confirmera seul le témoignage de mes sens...

Et puis aussi le désir de les surprendre ensemble.

Je n'y tiens plus. Il me faut une explication. Une grande scène, la « scène ». Il faut que je crie.

L'espoir que la colère me rendra Mado, ne serait-ce qu'un instant. Que par le rappel violent du passé renaîtront en elle,—fugitive résurrection! —jusqu'à des élans d'amour!—L'espoir que j'aurai peut-être à pardonner...

La réalisation d'une part de ma douleur. Un soulagement.

Depuis les révélations de Mme Czerny Durieux j'ai reconquis une supériorité sur Mado. Ce n'est pas parce que je suis éclairé sur ce qu'elle me cachait, mais parce qu'elle me croit encore enfermé dans mon ignorance. Je sais ses mensonges, mais elle ignore que je les sais...

Et j'attends comme une victorieuse libération la grande « scène » que provoquera mon arrivée inopinée, dont le sens calculé éclatera pour elle.



A mesure que ce dimanche approche ma force nouvellement acquise m'inquiète de plus en plus.

Userai-je du meilleur mode d'expression pour réfuter ses tromperies de façon à l'abasourdir ? Tirerai-je parti de cette avantageuse minute pour créer un revirement en elle ?

Je crains que sa fluide personnalité n'échappe à mon emprise comme le rayon de soleil que cherche à saisir l'enfant, et que mon effort ne soit comme celui de cette minuscule main tendue dont les doigts inutiles s'ouvrent et se referment en une crispation...

Quoique les salons soient déjà remplis de gens qui circulent pour parler, j'apprends que Mado et Roberto n'arrivent que plus tard... Et comme leurs visites régulières, la singularité du couple qu'ils forment, l'importance que se donne partout Roberto les ont distingués auprès des autres habitués, la conversation encore une fois porte sur eux et leur prépare une atmosphère comme aux personnages dramatiques qui ne font leur entrée qu'au troisième acte...

Si je dévoilais en un monologue mes sentiments actuels, je créerais l'instant pathétique de la pièce ; et cette pensée que mon geste pourrait avoir du théâtral contraint aussitôt sa spontanéité...

J'entends déjà la voix de Mado dans l'entrée, les éclats de gaîté sonore de sa voix. Et j'entends *derrière* la voix de l'Autre.Mon corps entier écoute...

Elle m'a salué très naturellement. Mais, dès qu'elle m'a aperçu, son plaisir de paraître, son jeune rire perpétuel se sont dissipés. Cette réaction d'elle me fait espérer...

La voilà qui s'enfuit dans la salle du fond, près du buffet. Est-ce elle qui a passé ?

Elle s'entretient au loin avec la comtesse du Lac qui s'évente, et leur ton s'anime. Sans doute, la femme du conférencier aspire-t-elle aussi, auprès de Mado, à la possibilité de quelques étreintes...

En face de moi, Roberto. Je subis sa présence comme un contact — et dans la veulerie du milieu, sa veulerie. Je le regarde discourir et se démener. Sa figure entre dans mon esprit : sa bouche aux dents écartées, ses mains rouges sur ses deux genoux qui avancent, et son pouce, qui est comme le spécimen détaché d'une de ces volumineuses statues américaines où peuvent entrer plusieurs ouvriers.

Mado ne revient pas au salon. Est-elle toujours dans la pièce du fond ? Qu'y fait-elle ? Que signifie cette abstention silencieuse qui m'obsède en se prolongeant ? Mon assurance faiblit. Il me semble que j'ai outrepassé des droits, comme si je n'étais pas venu précisément pour forcer son intimité — pour m'imposer à eux.

Il faut que je bouge. Je me précipite vers elle.

Oh ! son regard de fureur, de fureur non simulée, comme il anime ses yeux bleus sous la douceur blonde de ses

cheveux, comme il aggrave précocement son clair visage enfantin !

Voilà que c'est en elle que monte la colère. Son vocabulaire restreint, dénué de toute injure pittoresque, s'empreint d'une vulgarité que je regrette péniblement.

Sur un signe de moi, elle s'arrête, de peur d'avoir été entendue de la pièce voisine, et elle garde subitement un long silence, comme pour réparer son excès de bruit.

Alors, dans une confusion que je ne domine plus, je parle... Le besoin de triompher me fait tout dire, brutalement, sans art. O le meilleur mode d'expression que je cherchais pour la frapper... !

— Par qui... Par qui sais-tu ? interrompt-elle.

Elle ne songe pas un instant à l'effet que m'ont produit les détails progressifs de la vérité. Aucun regret pour ma douleur à la révélation de ses mensonges. Simplement le plus commun ressentiment pour l'indiscret qui l'a découvert à mes yeux ; un besoin de défense contre l'inconnu qui trafique avec les secrets de sa vie intime...

— Par qui ? Comment sais-tu ?

— Tout le monde sait, Mado ! Mais pour me conformer à la tradition, il fallait que je fusse le dernier !

Je continue à raconter ce que j'ai appris. De sa part, encore quelques faibles tentatives de dénégation, lorsque mon emportement exagère. Quelques exclamations indignées, lorsque ma curiosité invente un incident. Finalement, elle se drape dans une attitude muette, légèrement martyre, et la prolonge, moins par sagesse calculée, que parce qu'elle n'a rien à exprimer.

Sa merveilleuse indifférence m'a fait oublier que je voulais triompher d'elle, faire éclater son remords ou sa pitié, et enfin la ressaisir.

... Moi non plus, je n'ai plus rien à dire ; et j'en suis comme humilié. Je sens l'inutilité de nos explications qui nous ont diminués tous les deux : elle pour avoir vu ses mensonges découverts, et moi pour avoir manqué mon

but. Un double et réciproque sentiment d'hostilité, voici ce que nous gardons de ce lamentable échec...

Mais déjà le froissement superficiel de sa conscience s'est dissipé chez elle : un sourire rajeunit son visage, elle s'étonne elle-même de ce qu'il ait fait si rapidement place à la colère :

— Je te cause du chagrin, n'est-ce pas ? murmure-t-elle, mais je ne peux pas faire autrement.

La naïve saveur de ces derniers mots me fait espérer encore un geste possible de sa part :

— Mais si, tu peux faire autrement. Viens me rendre cette semaine une visite à l'improviste.

Quand je retourne au salon, elle est déjà dans les conversations, si admirablement au diapason général, que je prends son futile et factice entrain comme une manière pour elle de cacher les suites de son trouble.

Mais elle pose trop naturellement auprès de Roberto. Sans se soucier de moi, elle lui adresse à tout propos des regards d'entente, ou bien échange avec lui des petits mots convenus, qui témoignent de leur intimité, puisque l'intimité crée des lois spéciales et des termes nouveaux compris des seuls initiés.

Dans mon instinctif besoin d'exciter sa pitié, ne vais-je pas jusqu'à imaginer, tel un fou, qu'elle s'évertue à me faire souffrir pour s'émouvoir de ma douleur...

L'heure avance. Les habitués de l'après-midi disparaissent peu à peu avec leur sourire ou leur manuscrit. Elle et Roberto sont invités à dîner. Et moi ?

Difficile de m'introduire dans cette maison où personne ne m'encourage à rester J'ai d'ailleurs pour demain des travaux à terminer, qui n'attendent pas. Et mes forces sont dissoutes. Je suis meurtri, vaincu.

Mon départ sera-t-il interprété pour une fuite ? Je ne cherche plus qu'à me le préparer subrepticement. Je me lève sans me retourner, comme si j'abandonnais ma vie,

là, pour sauver mon corps embarrassant, lourd et solitaire...

—

Ah ! L'immensité de ma détresse s'enfle comme une seule et grande voile ! Tout cela c'est si peu cela. Et cela, sais-je donc ce que c'est ?

— Les maisons sont droites, hautes et blanches !

Que le ciel gris et calme est encore loin du toit des hautes maisons blanches ! Sur le trottoir vide, je marche, parce qu'il n'y a pas de raison pour que je m'arrête...

Pourquoi suis-je venu ? Le désir de les voir ensemble ? La volonté d'être convaincu ? Non ! Non ! je me leurrais. Ce fut le vulgaire besoin de souffrance.

J'aurais pu certainement prolonger ma soirée là-bas, mais je me suis dérobé à cette invitation, sous des prétextes évidemment multiples, puisque aucun n'était valable : travail, convenance, politesse... La vraie raison de ma fuite : le malsain plaisir de garder et d'emporter avec moi mon immense désolation ; l'intense joie de croire, de vouloir croire que je tourmenterais leur quiétude par l'idée qu'ils se feraient de mon isolement.— Où t'écroules-tu, ô mon faible, faible moi !

Dans mon lit, la nuit, je me retourne et me remue : je ne sens pas encore l'agitation, mais je crains qu'en cessant de bouger, elle ne me dévore.

... Immobile quand même, je prends conscience de mes jambes par les draps qui collent à elles ; et il me semble qu'elles s'amincissent, faiblissent, s'évanouissent.

Je m'exalte à me représenter mon corps comme la pire loque terrestre, à me donner l'impression d'une honte irréparable, d'une humiliation désespérée, d'un renoncement qui anéantit...

Puis un réflexe me rend à mes mouvements désordonnés, qui m'épuisent... Ce sont des saccades, des tronçons de pensée, qui s'écoulent en tendances avortées.

Enfin, comme sur un bateau qui danse, je finis par m'endormir ...

Le rayon de soleil qui traverse ma fenêtre est si naturel que j'augure la journée pareille à lui.

De même, qu'il faut à un voyageur, sur un paquebot, quelques instants pour se rappeler, au réveil, que la mer est toujours démontée, ainsi j'hésite avant de me replacer dans ma douleur, avant d'en supporter le fardeau quotidien...

Dans ma tête lourde, de s'être roulée sur les oreillers, s'élève cependant une aurore de lucidité...

Je commence à concevoir les véritables rapports. A l'analyse, ma grande honte s'affaisse, comme un rocher par le travail lent des vagues qui le minent. Un raisonnement obstiné m'apaise.

Je ne regrette plus la pitié que j'ai voulu lui inspirer. Inspirer de la pitié n'est pas une honte : c'est un instinct vital. Comme tout instinct, il ne comporte pas d'appréciation. Il n'y a qu'à le diriger et en user.

Il me fallait Mado ! J'ai permis à mon instinct de jaillir. Ce que je déplore, c'est son inefficacité

J'ai voulu exciter sa pitié, la ressaisir sans risquer ma sécurité — pour défendre l'équilibre de ma vie, pour me garantir, pour me conserver !

Moyen excellent, qui échoua.

J'avais compté sur son infériorité pour la prendre à mon manège. Il n'y a que les êtres inorganisés que les pièges de la pitié détournent de leur voie.

Mais son absence fatale de sensibilité déjoua mes espérances. Sa faiblesse a tenu bon. Mado a passé auprès de ma peine, étalée en pleine lumière, comme ces mondains des plages d'été qui se promènent le long de l'océan sans même entendre le bruit des lames...

Hélas ! Que lui fait la pitié ! Elle l'ignore ! Elle n'est pas dure pourtant ! Indifférente.

Elle n'a pas la sentimentalité d'une vulgaire grue, mais plutôt une curiosité de badaud pour les spectacles cruels ! Un pauvre dans la rue ne l'émeut pas, parce qu'il est sale ! Un préjugé de caste, héréditairement inculqué, l'a détournée des miséreux, qui seuls l'auraient fait frissonner dans son bien-être.

Une idée triste n'a pas le temps chez elle de s'étendre parmi d'autres, et de les contaminer. Elle est aussitôt chassée par l'idée d'un désir joyeux, que réclame continuellement le vide de son esprit.

Plus vibrant qu'elle, il m'aurait sans doute fallu, pour résister à l'enveloppement d'un spectacle affligeant, une volonté qui aurait puisé sa source dans la puissance de ma raison.

Et je lui en veux d'avoir échappé à ce danger de la pitié sans lutte, sans souffrance, sans même la sensation du danger d'avoir été sauvée par la conformation naturelle de sa conscience...

Quoi ? C'est moi qui l'accuserais d'être impitoyable ? O ironie...

—

Où court-elle ?

Pas absente, mais loin. Des perspectives d'éloignement ! Elle se meut dans une contrée lourde de l'atmosphère où je ne l'atteins pas, dans un de ces pays asiatiques, mystérieusement fermés à l'étranger. Et l'étranger, c'est moi.

Elle ne jouit pas de sa liberté : des barrières muettes, comme celles d'un harem, l'enferment ; d'inquiets regards persistants veillent sur elle...

Ah ! Ah ! C'est Roberto — Roberto ! — Cette brute qui a toujours servi de tremplin à mes risées. La séduction de cette bêtise obèse triomphe ? C'est ce corps épais, mal dégrossi, qui enserre ses formes douces et claires...

Pourquoi ai-je éveillé cette image, qui toute cette nuit encore vivra dans mon cerveau ?

La nuit, ma volonté reste inerte à dissoudre par l'analyse ma douleur trop massive. Le sommeil, qui me secourait à l'égal de la drogue, n'éteint plus en moi ce qui reste de vivant dans ma vie. Tel un remède dont j'aurais habituellement abusé, la fatigue n'abat même plus mon excitation.

La voici ! La voici ! L'image insultante de l'Autre. Elle s'impose avec son occulte ténacité ! Mon corps rage !

Je crie à l'injustice, et j'arrive à y croire, comme si l'injustice n'était pas chaque désir contrarié !

Je deviens une force de destruction, sans cause, sans but, avec à peine une direction. D'où peut sourdre ce ressentiment ? Si j'ai trouvé quelqu'un digne de mon amour, je pensais n'avoir trouvé personne digne de ma haine. Que signifie ce navrant besoin de vengeance, qui ne décèle qu'une infériorité mal satisfaite — et qui restera impuissant à rétablir sans risque et selon mon gré des événements sortant des limites de mon influence sociale ?

La jalousie ne convient qu'à l'empereur romain. Sa puissance illimitée dénature ce sentiment violent en un petit mouvement d'humeur. Il supprime qui le gêne sans se fatiguer plus que s'il chassait une mouche de son front.

Dans ma folie j'aspire à ce pouvoir suprême : agiter des foudres tyranniques.

Mais un grand rire part d'un coin de ma chambre obscure qui se moque de ma naïveté de jeune premier ambitieux. Et dans la maigreur de mes membres qui prétendent asservir, je frissonne grotesquement, — anonyme.

Tant pis ! Il me faut Mado ! Mado ! Il me la faut à moi ! J'ai vainement tendu sous ses pas les filets de la pitié avec lesquels j'espérais la reprendre sans me perdre !

Je n'ai plus qu'à jeter avec brutalité ma faiblesse dans la mêlée ! Allons nous livrer comme les autres aux remous des passions et des appétits quotidiens ! Je veux tout essayer : mensonges, calomnies, menaces, ruses et même violence désespérée. Qu'importe ! Ma vie désorientée n'a quand même plus de sens !

Alors quoi ? La charge héroïque ? Ah ! Ah ! et un autre grand rire s'échappe dans la nuit d'un autre angle de la pièce. Est-ce moi, moi qui consens au sacrifice de moi-même pour réduire l'ombre de l'Autre ?

Pourquoi ma jalousie élève-t-elle ce tiers inconnu à la hauteur d'une idole ? Moi, que ne dérange la présence d'aucun dieu, pourquoi aurais-je la mission d'abattre publiquement celui-là ?

O ma grande maison claire, cloisonnée pour les silences, où je croyais respirer déjà, voici que, se précipitant par toutes les fissures, des troupes de soldats qui veulent être hébergés me chassent loin de vous, me poussent, me font dégringoler la colline nue où s'élèvent vos murs qu'ils démantèlent...



Désormais, je me résigne. Ma crise m'emportera je ne sais où, puisque mes efforts pour la maîtriser n'ajoutent qu'une irritation, un désespoir inutile à l'insurmontable abattement dont je ne peux me débarrasser...

J'ai depuis si longtemps délaissé mes livres qu'ils ne me manquent plus : les ouvrir me semblerait pénible.

Je suis habitué à ne plus diriger mes actions. Mes idées s'associent machinalement et m'entraînent aux distractions classiques qui me rappellent, en m'égayant, celles de Ménalque.

Les jours s'engendrent et s'abîment, insipides, incolores, les uns dans les autres...

L'été — Déplacements — Villégiatures — Retour —

Couplets sur l'automne — Impression bornée de choses qui se succèdent...

Cependant rien d'elle vers moi ; et je ne vais pas à elle parce que je n'y pense pas.

Je n'ai pas de pensée, et mon absence de pensée ne me surprend même plus.

J'ai seulement, durant la journée, la sensation qu'il y a la nuit le sommeil recouvré, pendant lequel je dors divinement.

Lorsque vient l'heure du dîner, c'est en moi une résignation vaguement heureuse à l'approche de l'instant où je perds la notion d'être...

III

SIMPLIFICATION AMOUREUSE

> Du liebst mich nicht, du liebst mich nicht.
> Das kümmert mich gar wenig.
> Schau' ich dir nur in's Angesicht,
> So bin ich froh wie' n Kœnig.
>
> Du hassest, hassest mich sogar,
> So spricht dein rotes Mündschen.
> Reich es mir nur zum küssen dar,
> So trœst ich mich, mein Kindchen.
>
> H. HEINE.

Au milieu d'un de ces dîners, le téléphone. Elle ! C'est un coup de poing qui m'assaille et me replonge, avant que je me sois levé pour répondre, dans l'enchevêtrement de mes tourments anciens.

Sa voix ! Il faudra que j'entende de nouveau sa voix, qui me déchirera. J'appréhende l'accent de ses premières paroles, comme une opération chirurgicale qui, me faisant de toute façon mal, peut me guérir ou m'estropier.

Mado demande à me voir.

Alors, pour ne pas comprendre ce que signifie son geste, je me couche et je m'anéantis obstinément dans les ténèbres de ma chambre

Midi. Nous descendons l'avenue du Bois, qui s'ouvre à nous comme une piste neuve. Les gens ont l'air de sortir du bain et de trotter, même lorsqu'ils marchent lentement. Nous parlons de tout ce qui nous est indifférent. Et je suis presque étonné de m'accorder si agréablement avec elle.

Elle m'explique qu'elle a voulu me rencontrer pour que je lui obtienne un flacon de cette essence de pins d'Alep qui m'est envoyée de Tunis et qu'elle gaspillait rue Brochet avec une telle volupté !

Je me rappelle la force de ses habitudes. Et je crois à la réalité de sa demande. Je ne cherche derrière elle aucun prétexte qui cacherait un désir s'alliant mieux au mien.

... Pourtant je me réjouis à la pensée qu'elle viendra encore une fois chez moi à cause de ce parfum.

J'ai reçu depuis longtemps le mélange de Tunis, mais j'hésite à la prévenir. Je crains qu'après l'avoir satisfaite, je n'aie plus l'occasion de la retrouver et je recule cette seule visite certaine.

Je ne me décide à l'appeler que le jour où j'ai résolu de lui remettre en présent un petit diamant monté sur une légère bague de platine. Celle-ci sans doute ne conviendra pas à son doigt, et je prévois que la modification l'obligera de revenir.

En face d'elle je suis embarrassé. Je lui parle de Melsone, le bijoutier de la rue L... Elle ne m'écoute pas. Je lui reparle de Melsone. Il faut bien entrer en matière. Et soudain, songeant que je m'efforce par ce cadeau à faire renaître ou traîner notre passion, je lui déclare, avec une ironie intérieure, que j'ai voulu sceller par un souvenir les beaux jours de notre union ancienne...

Elle regarde le bijou : ses yeux se fixent, puis s'abaissent et s'élèvent ; et tout ce qu'elle a de sensible vibre dans son être.

Certains s'émeuvent d'un vers de Faust ou d'une fresque de Michel-Ange ; elle, reste touchée par l'eau claire d'un brillant ou l'orient d'une perle. En contemplation aux vitrines, c'est une partie d'elle qui communie avec la beauté des pierres, une partie de sa vie qui devient la leur. Pour échapper à la pénible tentation d'enfoncer sa main dans la glace de verre, elle se détache de leur vue, continue son chemin en s'apitoyant sur ses regrets...

Avec la joie d'un croyant reconnaissant pour l'œuvre de son Dieu, elle s'élance vers moi dans un mouvement de tendre gratitude. Et la spontanéité du geste est si grande que j'oublie le motif qui le crée.

Elle me questionne sur les détails de la monture.

—

Une éternelle harmonie
Pèse comme une ironie
Sur tout ce tumulte humain.
V. HUGO.

Et nous nous revoyons Et nous sommes comme nous n'avons pas été encore !

Je suis autre chose pour elle que dans le passé, mais je suis quand même quelque chose.

Un moyen par lequel elle réalise sans doute divers de ses caprices.

Elle m'arrête souvent, quand nous sortons, aux devantures des magasins où sont exposés, là des dessous de soie chiffrés, là des objets de maroquinerie, là des étoffes. Et je ne résiste pas plus à ses désirs qu'elle ne résiste au mien.

Ce n'est peut-être plus qu'une camaraderie qui se conduit comme un amour...

Lorsque mes caresses exubérantes expriment la joie de l'avoir presque reconquise, elle me dit :

— Alors, tu m'aimes encore ?

Et elle sourit avec une admiration satisfaite devant la puissante continuité de mon attachement.

Après cette séparation si longue, ah ! la première fois que je la repris rue Brochet !

Tel un homme précipité dans le vide, qui revoit avant de mourir les épisodes de sa vie entière, ainsi j'eus l'impression que mon passé sensuel remontait en moi, qu'un étouffant délire me le rendait présent dans ses moindres détails : ma tête, prise de vertige s'abattit sur sa poitrine nue, accusée par un petit médaillon d'or qui attirait depuis quelques instants mon regard, tandis que ma main caressait étrangement sa jambe ferme qui se crispait.

Soudain, je me rappelle les nuits à Versailles qui précédèrent notre rupture : cette amie ancienne et indifférente, est-ce bien la même que celle d'aujourd'hui ?



Une contrainte pèse cependant sur nous, sur moi. La fragilité du provisoire actuel qui nous réunit m'étreint.

Je n'ose pas, somme toute, lui demander ouvertement un rendez-vous. Je cherche d'ordinaire quelque prétexte qui légitime mon attitude.

Un nouveau bibelot dans l'installation de ma Pièce du Fond, ou simplement le charme de cette installation elle-même, tels sont mes prétextes.

Elle vient, s'étend sur mon divan et me prie de poursuivre, sans m'occuper d'elle, les études auxquelles lentement je m'adonne à nouveau.

Délaissant mes travaux de longue haleine, j'ai repris le plus attrayant de mes essais : une esquisse sur Sappho. Il s'agit d'affirmer que les fulgurantes apostrophes de cette femme immensément sensuelle démentent les velléités de quelques grécomanes qui voulurent démontrer la chasteté de ses relations amicales.

Mais ma main distraite cesse d'écrire. Assis à ma table,

tandis que Mado fume nonchalamment dans un fume-cigarette d'ambre que je lui ai donné, je me fatigue à découvrir le motif qui l'a incitée à passer une heure silencieuse auprès de moi.

Analyse inutile.

Alors, je m'approche, je m'assois sur le bord du divan où elle est couchée, et, sans savoir, je me contente de ce qu'elle m'offre, de ce que j'ai...

Après son départ, au lieu de continuer mes travaux, je griffonne sur un morceau de papier :

Ma chère Mado, j'espère que tu ne liras jamais ces lignes L'agitation, quoique vaine, se justifie si elle aboutit à des conséquences quelles qu'elles soient. Mais avec toi, j'ai trop la conviction de l'irrémédiable inopportunité de toute tentative. Aussi, je t'écris sans but, pour t'écrire, avec la sage certitude que cette lettre se cachera dans l'obscurité close d'un tiroir et qu'elle ne troublera pas la calme régularité de notre liaison superficielle...

Puis j'abandonne la feuille de papier, — des phrases, des phrases ! — et j'en commence aussitôt une autre :

Ma chère Mado, tu n'as évidemment rien compris à ma lettre précédente, et comme tu as raison...

Des examens, auxquels il me convient parfois de me contraindre par discipline intellectuelle, m'obligent pendant une quinzaine de jours à relâcher mon empressement auprès de Mado.

Lorsque la session terminée, libre de mon temps, je veux revenir à elle, j'apprends qu'elle est partie pour Deauville.

Sans me prévenir ? Et avec qui ? Encore Roberto ? J'ai avec sa mère, qui me donne des détails, une conversation que je prolonge. Pourquoi ne m'a-t-elle pas attendu ? Comme nos relations sont encore fragiles, instables et heurtées !

Mais il me semble que j'ai en moi la force de les transformer en une union égale, harmonieuse et suivie. Pour arriver à ce durable attachement, il me reste à triompher d'un obstacle vague, inconnu, indiscerné. Je pressens que c'est le dernier et je m'inquiète de le trouver. Est-ce moi que j'ai à vaincre ? Est-ce elle ? Ou quelque chose entre nous ?

Cependant je lui écris, et par extraordinaire je lui envoie ma lettre. J'essaie d'y préciser l'élément de déséquilibre qui nous oppose et nous irrite :

Ma chère Mado, je suppose que tu n'as pas voulu mettre une intention dans ton silence. C'est un silence de femme négligente, ou un silence de femme occupée. Puisque je suis libre et attentif, je t'adresse ce mot.

En vérité, rien à te dire. D'ailleurs, nous ne nous disons jamais rien. Notre joie, quand il y a joie, tient plutôt à une présence qu'à des paroles.

Et ta présence elle-même ne me fait pas trop défaut jusqu'à maintenant. C'est que, vois-tu, c'est presque un soulagement pour moi de ne plus t'entendre au téléphone composer une chaîne d'aimables mensonges aux anneaux mal raccordés. Tu mens, non par besoin, mais par ivresse, pour la beauté du mensonge, son imprévu, sa simplicité ; tu te moques de ce qu'on en pense ! Et c'est très bien !

Mon tort a été de te prendre trop au sérieux. C'est chez moi une très mauvaise habitude. En te considérant comme une gentille petite fille sans importance, et toi en me prenant pour un grand garçon quelquefois commode, nous pourrons mieux nous accorder ; nous serons dans une indifférence suffisante pour ne pas nous importuner, et cependant assez liés pour nous réjouir de n'être pas seuls.

Il est vrai que tu n'as pas le temps de t'attarder à ces propos abstraits : les planches, les gens sur les planches, les camelots et le *Petit Journal*, la marée, les œillades, l'auto, les cartes de vue, les poignées de mains et le cinéma...



Mado est de retour. Elle m'a téléphoné le jour même. Ses attentions comme ses froideurs me tourmentent... Je recherche toujours ce qui nous manque ou nous gêne... Et je passe par des alternatives irritantes de triomphe et d'humiliation.

Ce matin, aux Acacias, Mme Czerny Durieux nous rencontre ensemble. Et je ne cache pas mon plaisir. Ce n'est pas la vanité d'être vu avec une femme tant désirée. C'est que l'étonnement de cette chère amie, qui fut en quelque sorte la cause de notre rupture, témoigne de mon mérite à avoir reconquis Mado.

Un peu plus tard, Mme Czerny Durieux me retrouve dans un concert, seul cette fois. Elle m'interroge en souriant, et il me semble que si je pouvais rougir, je rougirais...

Je veux que mon union renouée devienne pour les autres une telle certitude qu'ils me communiquent leur assurance ; mais Mado ne la leur donne pas.

Mon attention trop fixée sur elle est torturée par ses mouvements d'humeur, qu'elle affiche devant d'autres et dont j'ai presque honte.

Je l'accompagne chez elle en taxi avec des amis. Elle affecte envers moi un élan d'amour, auquel elle donne soudain l'allure de la plus banale amitié. Brusquement, elle frappe à la vitre, et, sans explication, me quitte et descend comme une étrangère.

Lorsque nous décidons de dîner au restaurant, ce qu'elle n'accepte que sur mon insistance, elle me répond :

« Pas chez Viel, où Roberto a l'habitude d'aller. Pas chez Ciro's, où je rencontrerais sa sœur, qui me connaît... »

Et le plaisir que j'avais à tromper la vigilance de Roberto m'est enlevé, parce que mon choix est restreint.

Ce plaisir eût été d'ailleurs de nature intellectuelle, comme la résolution d'une difficulté géométrique. Car Roberto s'est dépouillé peu à peu pour moi de son vêtement de chair et s'est élevé à l'état d'entité.

Entité agissante pourtant, et fatale comme les dieux arbitraires des primitifs, elle intervient dans les événements de ma vie sans aucune justification, entravant un rendez-vous avec Mado, s'interposant entre elle et moi irrémissiblement.

Et une vaine colère m'emporte contre Roberto ! Elle est l'expression, d'une répugnance que ma raison n'a pas encore surmontée pour ce qui est irrationnel.

A certains moments, je retrouve Mado entière; à d'autres, j'ai l'impression de visites mondaines qui irritent ma patience.

Et je souffre dans tout ce que ma possession a d'imparfait.

—

> Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or Je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds... Sauvé.
>
> RIMBAUD.

Un matin, ce sont mes anciennes angoisses qui m'assaillent, en lisant dans le journal le nom de Roberto, dont mon esprit calmé laissait dormir l'image. Encore hanté par des visions de lettres anonymes, de vengeance retentissante, je crus divulgué le drame navrant de mon cœur. Pâle, effrayé, je me vis déjà misérablement vaincu par la curiosité de la foule.

Il s'agissait, en vérité, d'une vente de livres à l'hôtel Drouot, où Roberto, pour compléter sa collection d'œuvres grecques, avait acheté à des prix de surenchère une édition de luxe des poèmes de Sappho, numérotée, sur

grand Japon, avec de magnifiques illustrations de G. Moreau.

Mais cette insignifiante nouvelle me bouleverse : parmi les femmes qui ont jeté aux hommes quelques cris de leur âme, celle-là même que je chéris le plus, Roberto comme moi s'intéresse à elle, la comprend, l'apprécie, l'aime ! Il me semble odieux que cet être insensible caresse les pages de ce précieux volume, qu'il ait le droit de savourer les vers de cette audacieuse, de cette adorable délirante... entre toutes choisie...

Une rage de jalousie remonte en moi contre ce rival qui s'obstine à me dépouiller dans mes plus intimes affections.

Cependant, je regarde, dans ma Pièce du Fond, ma bibliothèque, où s'étalent quelques vides parmi les rayons. Ce sont certaines très belles collections que j'ai vendues sans aucune pitié en des moments où l'argent me manquait.

Et je songe à ce qu'a d'élégant, mais de superficiel quand même, la manie du bibliophile. En quoi l'acquisition d'un livre de Sappho par Roberto me troublerait-elle dans mon admiration pour le poète ? Et si cet individu grossier se réjouit à la lecture d'une de ses odes ou de ses élégies, comment ma manière de goûter ces mêmes passages en serait-elle affectée ?

J'ai dû être d'une susceptibilité ridicule pour imaginer Roberto me retirant une parcelle de l'amour que je voue à cette femme...

Et je me demande avec stupeur d'où me vient un tel ressentiment contre cet homme si pareil aux autres. S'il n'enlève rien à Sappho, qu'enlève-t-il à Madeleine ?

Sa présence auprès de Mado n'altère en rien mes sentiments. Seule, l'absence de Mado m'est douloureuse.

Mais ne puis-je pas triompher d'elle, malgré lui, comme s'il n'existait pas ? Séduire complètement par de l'or cette

enfant dont le besoin de luxe ne connaît pas de retenue ?

Ma haine pour Roberto ? Elle n'est qu'un préjugé, qu'un paradoxe sentimental.

J'ai supposé que la propriété exclusive de l'être avec qui je couche était nécessaire à la perfection de mon amour.

Comme si ce *titre* de propriété ou cette *idée* d'exclusivité ajoutaient quelque chose à la possession.

N'est-ce pas assez de jouir, de disposer et de dominer ? La réalité du fait ne suffit-elle pas ? Les chats ne s'entredéchirent que pour l'accouplement avec la chatte. Voit-on leur lutte se prolonger pour un besoin d'accaparement individuel ?

La jalousie n'est qu'un instinct — l'instinct sexuel — qui a débordé au delà de son but immédiat et trouvé son expression dans les lois sur l'adultère, le divorce et le mariage.

Idées de fidélité, d'honneur, de filiation, d'appropriation, tout ce qui dépasse le besoin de la possession m'apparaît comme manie de légiste, comme querelle juridique.

Et je rabaisse Roberto, que ma jalousie rendait plus fort que moi, au rang inférieur qui convient à son intelligence obtuse.



Voici que je découvre en moi des révélations depuis longtemps cristallisées :

La jalousie n'est plus.

Mais alors ?

Qu'ai-je à faire de l'amour de Mado ? Pourquoi l'ai-je réclamé d'elle, comme un malheureux dans une crise désordonnée appelle, même morte, sa mère ?

J'ai vécu sur l'amour de Mado, je me suis reposé sur cet oreiller de douceur qu'elle tendait à ma tête lourde.

L'amour de Mado subitement me fit défaut, et je fus désemparé : je me crus trompé, sacrifié, méprisé. Telle la foule affolée se figure trahie par ses gouvernants, parce que, ne comptant jamais sur elle, elle compte aveuglément sur eux. Ah ! quelle folie que de livrer sa quiétude à une force étrangère, mouvante, insaisissable, à l'amour qu'un autre vous porte !

Pauvre moi ! Que de tristes comédies tu jouerais en te prêtant ainsi au désir de chacun !

Mado fatiguée quitte la scène. Le rideau tombe et se relève. Voici Puccinella. Elle approche et m'ouvre son cœur ! Par politesse, je réponds à sa déclaration. Son amour n'est qu'un caprice ! Et je reste seul avec une blessure qui me brûle.

Non ! Non ! Pas de ce rôle ! Je ne veux pas pleurer comme Pierrot et me plaindre à la lune. Pas de crise, ni de troubles stériles ! Je n'aurai plus la faiblesse d'attribuer une valeur à un amour qui s'offre à moi.

Je le prendrai comme une facilité commode, gratuite, qui mène à la possession, qui en adoucit la brutalité et qui l'agrémente.

Même aux plus beaux moments de notre double passion, l'amour de Mado, tel que je le compris, fut l'assujettissement de ma personnalité.

J'évoque l'année où elle me téléphonait plusieurs fois par jour à des heures incongrues, et où je n'interrompais jamais ses longues communications, de peur qu'elle ne les renouvelât pas. Elle me présentait à sa famille, à son frère envers qui je me sentais le devoir d'être aimable. Je m'efforçais d'animer notre vie quotidienne, de trouver des distractions d'autant plus difficiles à multiplier que son caractère superficiel les absorbait toutes et s'en lassait aussitôt

L'amour de Mado n'était qu'une charge qui entraînait

à des obligations, comme certaines fonctions honorifiques.



Il n'est plus.

Et j'ai surmonté cette perte. C'est la femme que j'aime désormais dans Mado et non plus son amour encombrant.

... Ivresse !...

Mais ma joie ne va-t-elle pas crever sous une poussée d'angoisse ? Ne suis-je pas victime d'un de ces sophismes que la raison se crée pour se rassurer ?

La possession en soi me suffit-elle vraiment ?

Tel Wilde, pour s'affirmer le vainqueur des événements, trouva la prison bonne pour lui, et les jardins d'ombre, de douleur et d'humilité plus beaux que les jardins de soleil qu'il quittait.

Ainsi n'est-ce pas pour justifier mon attitude accablante d'amant délaissé que je me forge inconsciemment une philosophie d'occasion ? Et si je célèbre l'inutilité d'être aimé, n'est-ce pas parce que j'ai été abandonné ?

Non. Je suis incapable de me contenter d'un triomphe illusoire. Je préférerais, à cette lâcheté, m'avouer un désastre et m'en consoler avec ironie.

Jamais je ne pourrais édifier ma grande maison claire sur des mirages. Au premier soleil couchant, elle pâlirait et s'effacerait.

J'ai l'impression d'une large certitude qui se perpétue, soutenue par la saine et permanente critique de mon esprit.

Mon enthousiasme est celui qui suit un effort réel. Et je sens monter en moi un hymne pour chanter la défaite des divagations sensuelles et la gloire du désir toujours réalisé.



HYMNE

Je suis libre!

Je cours et danse sur la contrainte, l'idée fixe et la douleur !

Sous moi tombe, s'écroule et s'abîme le monde des petites intrigues romanesques et des misères désordonnées. La clarté nue d'un cou, la fraîcheur d'un regard, la puissance douce d'un genou, les formes si dociles de la jambe ne sont plus que des images qui coulent et sombrent sans désorienter mes sens.

Je vais et je m'élève vers les blancheurs du soleil, au-dessus de l'universel grouillement des misérables passions humaines, l'âme ouverte, l'âme épandue, calme comme un jour qui passe...

Nous étions deux : elle et moi.

Nous sommes encore deux : mon Désir et moi.

Le temps n'est plus où, sortant avec torture de moi-même, je m'égarais à la recherche de la femme pour m'anéantir en elle.

Je reste dans mon propre et magnifique univers et je promène mon Désir dans cet univers, où les biens sont saisissables et les chemins sans souffrance...

Méprisé, enlaidi, incompris et difforme, il avance quand même, avec audace et certitude, mon Désir, dans le monde des convoitises que je lui ai accordées.

Il lui faut de l'argent ! Il a de l'argent ! Je lui trouve de l'argent. Je travaille ; j'accapare pour lui l'or et l'argent qui circulent parmi les hommes. Et sans se perdre au loin, il s'empare, mon Désir, des splendeurs dont j'ai cru les conquêtes possibles.

Elle est à moi, la femme. Je l'ai achetée avec de l'or et de l'argent. Je l'ai emprisonnée dans le domaine où rien ne résiste à la victoire de mon Désir. Elle est venue à moi, la femme, attirée par les bijoux, les paillettes et les étincelles que j'ai fait miroiter aux lumières. Et je l'ai capturée dans mes terres, tel le paysan qui prend l'oiseau dans les filets de son champ clos.

Ah ! mon Désir, enfin, te voilà puissant, indépendant, impérieux, irrésistible ! Réconcilié avec mes plus chères habitudes ! Tu oses bondir vers tout ce qui bouge, déployer ta force dans les limites des ardentes forêts qu'un raisonnable gardien t'a assignées.

Ce n'est plus à moi, c'est aux autres que tu vas jeter la peur, ô mon Désir ! Effraie ! Pare-toi de plumes colorées ; munis-toi d'instruments sonores ; hurle ! Et comme un fou, comme un sauvage, va par les bois et lance la crainte autour de toi...

Désormais tu ne viendras plus vers moi, blessé, te réfugier en mon sein, former abcès, enfoncer ta plaie dans ma chair et la guérir avec mon sang...

La forêt où tu chasses, mon Désir, j'ai tracé ses bornes sagement ; j'en ai mesuré l'étendue ; tu peux la parcourir sans risques, tu ne trébucheras pas dans les pièges à loup, tu ne t'arrêteras pas devant les gouffres sans espoir, les doutes inabordables, les néants métaphysiques !

Et lorsque je n'aurai plus d'argent, plus de force, plus de puissance, je la ferai toute petite, la forêt où tu chasseras. Mais tu chasseras toujours, ô mon Désir, les proies proches, le gibier qui n'échappe pas, tu chasseras avec tes plumes rouges et bleues, tes tambourins et tes tortues, des cris bigarrés, du feu dans la bouche et des cailloux sous les pieds, comme le sauvage dans son clan devant son totem protecteur.

—

Mais peut-être n'eût-il pas souffert de découvrir à l'amour d'Odette pour lui cet étai plus durable que l'agrément ou les qualités qu'elle pouvait lui trouver, l'intérêt, l'intérêt qui empêcherait de venir jamais le jour où elle aurait pu être tentée de cesser de le voir.

M. PROUST.

Au téléphone. — C'est moi qui l'appelle. Et cependant, si elle me répond, c'est elle qui sera désormais à moi.

Qu'elle vienne à l'appareil, que je lui dise quelques mots, et mon assurance nouvelle l'empêchera de s'enfuir.

Mais ne l'ayant pas aperçue depuis plusieurs jours, j'appréhende un changement d'attitude de cet être versatile. Je crains qu'elle ne me boude.

Alors quoi ? J'arriverai quelques instants trop tard ! O les désolantes contingences ! O lui parler une fois seulement ! — La voici.

Notre décor ne change pas. C'est l'avenue du Bois, avec des feuilles et des couleurs légères, et de la poussière qui reste propre.

Je cours droit au but, comme elle, le jour où elle me fit part de son amour pour l'Autre :

— Somme toute, Mado, il faut que nous sachions ce que nous nous voulons. Tu aimes Roberto. C'est bien. J'ai décidé qu'il ne me gêne pas. Mais je tiens à te rencontrer aussi souvent qu'il me plaira, et je créerai en toi le besoin de me voir en donnant satisfaction à ton goût du luxe. C'est si simple ! Ce l'aurait toujours été, si, dès le premier jour que tu te donnas à Roberto, tu me l'avais, en effet, avoué.

— Non, il ne fallait pas que tu l'apprennes... J'avais peur que tu ne rumines trop cette histoire et que...

— Ignores-tu que les choses qui ne contrarient pas directement mon plaisir me sont indifférentes. Pourquoi cette pudeur ridicule envers moi ? Je t'aurais dit comme aujourd'hui : « Ce que tu fais est naturel. » Et je t'aurais embrassée sur la bouche, triste, l'espace d'une seconde, en te demandant : « A quelle heure viens-tu demain ? » Et : « Que préfères-tu ? Une montre bracelet ou une canne de jonc ? » Cette brouille absurde aurait été évitée.

Ma franchise, encore que déguisée, l'a touchée. Certainement, c'est à mon discours qu'elle pense. J'ai l'orgueil de mes mots qui se prolongent en elle...

— Mais, comment ? s'écrie-t-elle. Je croyais que tu n'avais pas d'argent.

— Assez peu, il est vrai, mais ne t'ai-je pas toujours affirmé qu'il me suffit d'en désirer pour que mes revenus augmentent? Le trouble que j'aurais à me séparer de toi serait plus grand que celui de travailler quelques heures. Ecarte cette question de moyens. Elle n'existe pas pour moi.

— Vraiment, vraiment... Alors tu peux... ?

Elle se serre à mon bras, avec un éclat dans les yeux. Un renouveau d'intérêt la porte vers moi. Tout contre moi. Elle s'approche, comme pour pressentir l'avenir qui nous liera une seconde fois. J'en profite pour insister :

— Seras-tu capable de t'adapter à mon gré ? D'être fidèle à nos rendez-vous ? Puisque tu n'as rien à faire d'ailleurs, et avec ta virtuosité du mensonge, il te sera facile, je suppose, d'avoir deux hommes dans ta vie.

— Ah la la! Sois sûr ! Roberto, je le mène comme je veux !

Je songe, non sans une satisfaction un peu lasse, que c'est désormais l'Autre qui supporte l'accablement de l'amour de Mado.

Cependant, elle et moi, nous nous expliquons. Nos paroles sont des paroles qui nous unissent. De temps à autre, lorsque son sentiment ne trouve pas une expression assez forte, elle sort la main de son manchon et l'agite légèrement en l'air.

LÉON PIERRE-QUINT.

(*A suivre.*

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

J.-H. Rosny aîné : *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, 1 vol., Edit. La Force française. — Ernest Raynaud : *La mêlée symboliste*, tome II, 1 vol., Renaissance du livre. — F. P. Marinetti : *Les mots en liberté futuriste*, 1 vol., Poésia, Milano. — J. Peladan : *Le livre secret*, 1 vol., « La Connaissance ». — Jules Laforgue, Inédits : II, *Dragées, Charles Baudelaire, Tristan Corbière*. — III. *Exil, Poésie, Spleen*, 2 vol., « La Connaissance ». — Memento.

Dans ce livre, au titre significatif : **Torches et Lumignons**, M. J.-H. Rosny nous évoque ses souvenirs de la vie littéraire. C'est, en somme, le roman vécu de sa vie intellectuelle, dont les personnages, quelque grands qu'ils soient : Goncourt, Daudet, Zola, Huysmans, Mallarmé, etc., n'apparaissent que comme des héros de second plan. C'est Rosny qui regarde la comédie littéraire et c'est lui qui l'interprète : Goncourt, Daudet, etc., ne sont que ce qu'il veut qu'ils soient : il les crée ou recrée, et ils demeureront un peu dans la mémoire des hommes tels qu'il les aura fixés.

Nous voyons donc Rosny à ses débuts dans la littérature, apportant timidement le manuscrit de « Nell Horn » à l'éditeur Giraud :

Le moment, écrit-il, était farouchement sombre — fin de jeunesse et fin de ressources — un petit an mil individuel, riche d'angoisses.

Découragé d'une réponse vague, le jeune auteur se sentit « englouti dans la foule », se faisant l'effet « d'un lémure rôdant parmi les lémures ». Dès le lendemain, il avait repris son équilibre, son amour de la vie (personne, sans doute, avoue-t-il, ne l'a plus intense et plus acharné). Il vivait ses œuvres nombreuses et, plus encore, leurs éléments, et à ce sujet J.-H. Rosny nous fait sur lui même une confidence qu'il faut retenir pour comprendre son œuvre, à la fois romanesque et scientifique, réaliste et idéaliste :

Mes cahiers fourmillent de notes, prises dans les rues, dans les

champs, dans les réunions publiques, au café, dans mon home, où je relatais la vie des enfants,et encore mes propres actes et ma propre mentalité. Ainsi le réalisme se mêlait intimement et constamment au plus chimérique idéalisme.

Ceux qui ne me conçoivent pas sous ces deux aspects ne peuvent avoir aucune idée juste ni sur mon caractère ni sur mon œuvre : tous mes rêves sont profondément nourris de choses vues et entendues.

Je demeure aussi incompréhensible si l'on oublie mon goût extrême pour la métaphysique et pour la science... Ce sont les possibles de la science qui me saisissent et sont la pâture de mes chimères, comme les faits de l'histoire et de la vie quotidienne.

Il y a, en effet, dans l'œuvre de Rosny une adaptation vraie et vivante des possibilités de la science, qui a souvent devancé et dépassé l'anticipateur Wells. Il ne faut pas oublier non plus que J.-H. Rosny est le philosophe du *Pluralisme*.

De cette période de lutte et d'angoisse l'auteur du *Bilatéral* n'a pas gardé un souvenir amer. Au contraire :

Je n'imagine rien de plus passionnant, écrit-il aujourd'hui, que ces jours précaires, remplis par un travail presque inouï, par une permutation continue de la pensée, de l'imagination, par l'étude et l'observation. « J'avais, ajoute-t-il, une chance que j'ai encore : mon cerveau ignore presque la lassitude... Je puis travailler indéfiniment, et j'ai aussi une énergie lente, que rien ne décourage.

Nell Horn, édité par Giraud, n'apporta pas la fortune à l'auteur, mais le livre ne passa pas inaperçu. Edmond de Goncourt invita le jeune romancier à lui rendre visite. Le second chapitre du volume est consacré au Grenier Goncourt. Un portrait de ce beau vieillard, « dont la tête blanche, à l'église, au théâtre, dominait la foule comme un phare... La voix décevait un peu. On l'imaginait grave et sonore, elle se révélait presque aiguë,presque grêle ». Il avait, écrit Rosny, un sens excessif de la gloire. Cet homme, qui n'avait aucune foi religieuse, croyait désespérément à l'immortalité des livres. Un jour que Rosny émettait quelques hypothèses sur la fin de la terre, Goncourt l'interrompit avec colère :

Alors, j'aurai travaillé pendant quarante ans, je me serai privé de mille choses qui m'auraient été agréables... et tout cela pour que la terre finisse !

Sentiment mystique de l'art, et conception un peu naïve de la

vie. C'est que Goncourt, nous explique Rosny, n'avait guère d'idées générales. « Elles l'intimidaient et le fâchaient : il inclinait à les croire inutiles et presque nuisibles. »

A côté de Goncourt voici Daudet, qui lui aussi remplaçait les idées générales « par une pullulation de faits ». C'était, écrit Rosny, le roi des causeurs.

Dans le Grenier, il était « la figure centrale, le grand premier rôle ».

Il y avait quelque chose de saisissant à voir cet homme affaibli, très malade, en somme, venu souvent avec le visage contracté de souffrance, ressusciter soudain et, pendant des heures, d'une voix merveilleusement précise et scandée, dépenser à flots la verve, la sensibilité, l'observation, plus vivant que le plus vivant des jeunes hommes.

C'était, ajoute Rosny, « un cerveau où le verbe vibrait inlassablement », mais il m'a semblé « qu'il avait un sens assez restreint de l'étendue. Lorsqu'il nous arrivait de parler des mondes, des nébuleuses, il manifestait souvent de l'enthousiasme, mais il suivait mal ».

Le grand succès venu, l'auteur de *Tartarin* se préoccupait de la portée sociale de ses livres ; et c'est ce souci de moralité qui gâte l'*Immortel* et *Sapho*.

Sans être un philosophe, Zola savait raisonner, et, dans les limites modestes, soutenir une thèse. C'était, observe Rosny, plus qu'il n'en fallait « pour déconcerter Daudet, pour faire effondrer Goncourt ».

Tout de même, lorsque se présentait un esprit véritablement philosophique, Zola montrait pour l'argumentation une répulsion presque égale à celle de Goncourt et de Daudet. Au delà d'une certaine abstraction, il se rebiffait. Tout ce qui dépassait sa compétence était du « brouillard slave »... Pour se mettre à la portée de l'intelligence moyenne, Zola n'avait aucun effort à faire, il vivait sur le plan de son public.

Voici encore Huysmans, qui fut longtemps un familier du « Grenier »... un fort honnête homme, mais « une âme hystérique, une âme très faible, qui eût été plaintive, si elle l'avait osé, et qui a fini plaintivement devant la Vierge et Jésus-Christ ».

Lui aussi était assez pauvre d'idées générales et ne savait pas « les manier » ; il cherchait « l'originalité avec une passion in-

lassable et la rencontrait surtout dans les épithètes et dans l'exaltation de ses dégoûts... »

J.-H. Rosny nous trace encore le portrait de Mallarmé, dont « les grands yeux gris étaient pleins de séductions secrètes » ; il avait « un joli geste qui semblait jeter des mots comme on jette des fleurs »... Il faudrait tout citer. Ces notations, sur des êtres prestigieux qui ne sont plus, sont fort émouvantes et il faut remercier l'auteur des *Xipehuz* de les avoir fixées pour nous.

Encore ces révélations sur Mallarmé, qui avoua un soir à Rosny : « Il y a douze ans que je ne dors plus... oui, je ne dors pas, je suis éveillé vingt-quatre heures par jour. » C'est terrifiant ! s'écria Rosny.

— Moins que vous ne croyez, on s'habitue. On pense tout bas,.. lentement... mais avec lucidité... L'homme aurait pu vivre sans sommeil... Ce n'est pas un vrai besoin... c'est une faveur !

Dans les derniers chapitres qui nous promènent dans les coulisses des théâtres, des journaux et des revues, nous rencontrons tous les écrivains du moment, déjà bien oubliés, et que certains grands maîtres d'aujourd'hui iront bientôt rejoindre dans le néant.

Mais côtoyons encore quelques grands noms, comme Mistral, dont « aucune traduction ne justifie la gloire extraordinaire qu'il s'est acquise». La gloire de Mistral est, en effet, invérifiable et on se demande parfois si ce n'est pas une hallucination collective.

§

Voici de M. Ernest Raynaud le 2e tome de son ouvrage sur **La Mêlée symboliste**. Nous sommes en 1891, la date « heureuse » du symbolisme, « sa phase héroïque ». L'Ecole, écrit-il, a mené contre ses ennemis une offensive si vigoureuse qu'elle a culbuté les obstacles et déblayé les voies. Elle a ses organes à Paris : *la Plume*, le *Mercure de France*, la *Revue Wagnérienne*, la *Revue Blanche*. M. Raynaud nous cite la liste des livres parus cette année-là : *Pages*, de Mallarmé, *Episodes, Sites et Sonnets*, de H. de Régnier, *le Pèlerin passionné*, de Moréas, *Vitraux* et *le Pays du Mufle*, de Tailhade, les *Fastes*, de Stuart-Merril, *Chansons d'amant*, de Gustave Kahn, etc., etc. Le théâtre d'art de Paul Fort donne l'*Après-midi d'un faune*, de Mallarmé, *Madame la Mort*, de Rachilde... etc. Le théâtre d'application représente *Antonia*, de Dujardin. Verlaine devient le centre et le prophète

de la nouvelle poésie. M. Raynaud nous décrit une soirée chez Paul Verlaine, où nous rencontrons René Ghil et Le Cardonnel, qui récitent leurs vers.

Après avoir recherché les origines du mouvement symboliste et son atmosphère, M. Raynaud étudie l'expression de l'amour chez les poètes symbolistes. Il semble que Schopenhauer ait inoculé aux poètes symbolistes une sorte d'empoisonnement cérébral : par une sorte de dédain aristocratique ils renoncent à la vie pour se réfugier dans le songe.

« Tout n'est que célibat », écrivait déjà Laforgue ; qu'importe que la beauté de la femme ne soit qu'une illusion de nos sens, comme la saveur du fruit ou l'odeur de la rose ! « Cette illusion nous suffit, déclare Jean Moréas dans ses *Notes sur Schopenhauer* (*Revue indépendante*, mars 1885), et puisque l'homme ignorera toujours l'essence propre des choses et ne connaîtra que la manière dont elles affectent son organisation, ne serait-il pas prudent d'accepter sur la beauté de la femme *le phénomène* que l'instinct amoureux nous présente, sans chercher à pénétrer le noumène indéchiffrable ». Ainsi les théories philosophiques d'un philosophe misogyne sont entrées dans la poésie et dans la vie, jusqu'au jour où une réaction secouera cette blanche agonie.

A côté de Schopenhauer, dont Moréas a vulgarisé la philosophie à l'usage des poètes dociles et ignorants, une autre suggestion s'est imposée aux poètes symbolistes : Baudelaire et son mépris de la femme, surtout de la femme intelligente. Son « sois belle et tais-toi » a été répété par tous les poètes qui ont suivi son lumineux sillage. Comment découvrir la sincérité nue sous ces vêtures et ces suggestions ? Tout est littérature, attitude et imitation inconsciente qui envahit la sincérité la plus vraie de l'âme. Il y a dans la vie des siècles, comme dans l'océan, des courants d'idées qui saisissent et emportent les faibles humains. On pourrait croire à une sorte de parthénogénèse des cerveaux : un homme de génie peut féconder tous les esprits d'un siècle. Mallarmé disait à Goncourt : « Un poème est un mystère dont le lecteur doit chercher la clef. » Et M. A. Retté écrit du poète :

> Il accuse les mots de ne pas représenter suffisamment ses concepts ; ... il les méprise si fort qu'il préfère à un texte, même sublime, des pages blanches portant un dessin espacé de virgules et de points.

Et voici que de cette théorie de Mallarmé découlera une source

de poètes et de poésies qui feront consister la forme du poème en un « dessin espacé de virgules et de points ». Les dernières écoles qui se sont qualifiées cubistes ou sur-réalistes ne sont que le prolongement de la formule mallarméenne. On attend un nouveau génie qui apportera, enfin, une formule nouvelle.

En attendant, F.-T. Marinetti, poursuivant sa carrière futuriste, veut remettre **Les mots en liberté futuriste**. Pour cela, il faut, dit-il, « détruire la syntaxe en disposant les substantifs au hasard de leur naissance, et employer le verbe à l'infinitif », abolir l'adjectif et l'adverbe... Nous parviendrons un jour, ajoute-t-il, à un art encore plus essentiel, quand nous oserons supprimer les premiers termes de nos analogies pour ne donner que la suite ininterrompue des seconds termes : « Il faudra pour cela renoncer à être compris. Etre compris n'est pas nécessaire... »

Marinetti nous a enseigné à haïr les bibliothèques et les musées. C'était, dit-il, aujourd'hui, pour nour préparer « *à haïr l'intelligence*, en éveillant en nous la divine intuition, caractéristique des races latines », cette intuition doit rompre « l'hostilité qui sépare notre chair humaine du métal des moteurs. Après le règne animal, voici le règne mécanique qui commence ».

Cette théorie de M. Marinetti nous mène à l'emploi des onomatopées et des signes mathématiques. Il peut écrire en toute vérité que c'est là une révolution typographique. Voici un exemple, où l'auteur a voulu exprimer « les différentes sensations de vitesse et de direction d'une personne en automobile par la verbalisation abstraite suivante :

mocastrinar fralingaren donì donì donì × × + × vronkap vronkap
× × × × × angolò angolì angolà angolin vronkap + diraor diranku

falasò falasòhhhh falasò picpic viaAAAR viamelokranu
bimbim nu rang = = = = + = rarumà viar viar viar

On trouvera, d'ailleurs, dans la seconde partie du volume, de nombreux exemples de mots mis en liberté. Mais M. Marinetti a-t-il songé que les meilleurs modèles de mots en liberté, ce sont les hiéroglyphes des obélisques et des temples égyptiens ?

§

Voici le premier des ouvrages inédits de Péladan : **Le Livre secret**, écrit pour une femme :

Un hymne y est chanté à la beauté de la chair, écrit Victor-Emile Michelet dans une notice, avec la frénésie d'en espérer une mystérieuse transfiguration. La volupté est invoquée comme un mode de spiritualisation, le mode le plus brûlant.

Le livre de Peladan est très justement caractérisé par ces paroles : c'est encore, réalisée dans cette œuvre lyrique, de forme libre, bâtie pierre à pierre selon l'inspiration des heures et des jours, une sorte de théorie de l'amour sensuel et mystique qui se répercute dans l'au-delà. Je citerai l'un de ces petits poèmes qui est comme un résumé de la théorie et de l'inspiration du poète :

Exclusivismes.

Comprends-moi, bien-aimée.
Je veux borner ma vie entre le ciel et toi.
Passer, sans que nul intervienne,
De la conception aux voluptés,
De la chair à mon œuvre,
Créer, jouir, dormir et dédaigner.
Car que veux-tu que vaille
Ou ma pensée ou ta caresse !
Et quand j'aurai écrit, que faire,
Sinon de baiser ton cœur ?
Tu seras mon ami, ainsi que ma maîtresse,
Mon confident et mon époux aussi.
Je ne veux pas d'indifférents qui traînent
Leur niaiserie autour de nous.
Je ne veux rien que toi, mais toute,
Car tu dois remplacer : amis, monde,
Et tout le vain commerce humain.
Tu vivras une vie de retraite,
Pleine de volupté, d'art et de piété !
Mais une vie de côte à côte,
De face à face, et l'un à l'autre.

Culte tyrannique et absolu où il entre encore une sorte de sentiment incestueux qui se mêle toujours aux amours intellectuelles.

Je veux signaler aussi les tomes II et III des inédits de Laforgue : **Dragées**, **Charles Baudelaire**, **Tristan Corbière**, et **Exil**, **Poésie**, **Spleen**. Ce dernier volume contient un portrait par Skarbina et quelques reproductions de lettres de Laforgue. Il faut remercier M. René-Louis Doyon de nous

avoir donné ces recueils de textes précieux jusqu'alors éparpillés et perdus en des revues fanées.

Memento. — Han Ryner : *Les Apparitions d'Ahasverus* (Figuière) : Le Juif errant erre dans l'histoire et apparaît à divers personnages bien choisis pour provoquer des dialogues philosophiques : sur la mort avec Sénèque, la servitude volontaire avec La Boétie, la science avec Galilée, la critique avec Kant, le surhomme avec Nietzsche. Ahasverus se montre d'une érudition digne d'un professeur de belles-lettres : il a la délicatesse, en effet, de parler à la Boétie un langage pêché dans Montaigne ; mais ce n'est pas sans un certain mauvais goût qu'il se moque de la folie de Nietzsche. — Dans un autre petit volume, *Dialogue du Mariage philosophique* (Editions du Fauconnier), M. Han Ryner imagine avoir retrouvé un dialogue perdu de Lucien de Samosate, ce qui lui permet de synthétiser les idées des Grecs sur le mariage et d'en ajouter quelques autres plus modernes, qui sont sans doute de l'auteur. Sous le prétexte que la femme peut troubler nos méditations sur la mort, les plus belles et les plus profondes, paraît-il, il faut la chasser de notre vie. Pauvre philosophe, si tu chasses la femme de ta vie, ta méditation et ton œuvre seront aussi stériles que toi, car toute œuvre de pensée et de philosophie qui n'est pas fructifiée par l'odeur de la femme ne lève pas. — De M. John Charpentier : *La Galerie des Masques* (Figuière), poèmes imités de Lamartine, Hugo, Musset, et de tous les grands poètes jusqu'à Francis Jammes et la Comtesse de Noailles. Ces pastiches sont pour la plupart d'une grande adresse, sauf le Mallarmé et le Rimbaud un peu faibles, et témoignent d'une parfaite connaissance de la poésie contemporaine. Mais comment M. Charpentier arrivera-t-il jamais à se découvrir lui-même et à sortir de ce talent d'imitation ? C'est un peu inquiétant. — De M. Serban : *Pierre Loti, sa vie et son œuvre* (Champion). Etude psychologique de l'œuvre de Loti, qui, dans ses romans exotiques, est un créateur de désespoir amoureux. Il fait mourir ses amoureuses de la douleur de l'avoir perdu. Au fond, c'est une apologie de soi, de l'homme, sinon de l'écrivain : ces pauvres amantes lointaines ignorent en effet son génie et sa gloire et ne connaissent que son humanité silencieuse. On fait l'amour en silence dans les romans de Loti, puisque les amants ne parlent pas la même langue. — D'Irène Hillel Erlanger : *Voyages en Kaleidoscope* (Crès). Courbes gracieuses et synthétiques de pensées, de sentiments et de phrases. C'est l'esquisse d'un roman, d'une vie, en images notées en signes essentiels. — De Jean Ajalbert, l'auteur du curieux roman de mœurs du Laos, *Sao van di*, des souvenirs sur *Dix ans à la Malmaison* (Flammarion), où l'ancien conservateur du musée qu'il a créé évoque les joies et les difficultés de son essai de reconstitution. — Ch.

E. Aysaguer : *Anthologie de Poètes du XXe siècle* (Maison française d'Art et d'Edition). Jeunes poètes, déjà trop classiques, sans doute parce qu'il n'ont pas encore trouvé leur formule. On citerait quelques beaux vers.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Erlande : *Niobé*, Garnier frères. — Charles Derennes : *Perséphone*, Garnier frères. — Camille Le Mercier d'Erm : *Léda*, « les Gémeaux ». — Maurice Valette : *Le Coffret aux clous d'or*, « les Gémeaux ». — Ernest Prévost : *L'Ame Inclinée*, Jouve. — Maurice Gervais : *La Lumière qui n'est plus*, « Société Mutuelle d'Edition ». — Edmond Sée : *Notre Amour*, Flammarion. — Pierre de Nolhac : *Vers pour la Patrie*, Emile-Paul frères. — Henri Flaud : *Makedonia*, Figuière. — Albert Hennequin : *La Hotte de Simples*, fac-similé du manuscrit, « Office général d'édition ». — Mussy-Roncey : *Dans le Bleu des Vosges*, H. Masseult, Châtillon-sur-Seine. — Marcel-Albert Macé : *Lambeaux*, préface de Gabriel Brunet, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Pierre Coutras : *Les Poèmes du Chauffeur*, « Revue des Indépendants ». — Jo. Ginestou : *Rimes Impertinentes*, « Société mutuelle d'édition ». — Louis Gratias : *Les Renouveaux*, dix-huit bois gravés de Fernand Olié, « Images de Paris ». — Jean Gaultier : *Les Chants de la Pierre et du Feu*, Louis Rouart.

Des élégies pleurent la vie quittée, d'intellectualité studieuse, de paisible familiarité avec Psyché, jadis, parmi les parfums sains de la Nature, dans l'âpre jouissance des vents qui, en hiver, excitent la pensée sereine des hommes, dans l'extase des fleurs selon les heures du printemps qui naît ou de l'été regorgeant. Et Psyché, avec son cortège charmant de souvenirs adorables, d'espoirs, de regrets, passe dans l'esprit du songeur, durant les instants de répit que lui accordent, dans la tourmente des années affreuses et héroïques, les intervalles de la lutte. Les morceaux dont se constitue ce grave, pensif et très noble recueil intitulé **Niobé** sont datés, entre le 4 août 1914 et le 15 juin 1915, du « poste d'écoute — ouvrage des 300 mètres, Champagne » ou de l' « ouvrage du Bois de la Mare » — mais, si M. Erlande, par la force des circonstances, s'est trouvé être un poète soldat, je ne crois pas qu'il existe un poète moins guerrier. Il ne parle point de la guerre ni de ce qu'il y a fait ou vu ; bien au contraire, il ne chante que ce qu'il ne voit plus, la paix d'antan, l'étude, la beauté calme et puissante des choses et des songes, de ses clairs et fervents songes d'humaniste et de lettré. L'inspiration de ces poèmes n'en apparaît que d'autant plus émue ; ce n'est pas chez lui, il convenait de l'entendre, artifice, mais c'est l'effusion profondé-

ment sensible d'un cœur qui s'est résigné, qui s'est donné, qui se voue à son devoir présent sans une plainte et qui l'accomplit avec une ardente dignité ; néanmoins, il rejoint, par delà l'horreur des tâches indispensables qui s'imposent, la clarté des pures, tendres et suprêmes extases dont se composait sa vie, consciente et choisie. Il y aurait dans ces vers souples et lumineux une mélancolie profonde, si un ton très personnel de ferveur, presque de véhémence savamment contenue, ne l'enveloppait d'une brume chaleureuse et claire, si l'élan d'une insurmontable confiance en la splendeur de la Nature et de la Pensée ne l'absorbait dans des harmonies malgré tout heureuses.

Même s'il contemple l'inanité des mondes périssables et se persuade que tout,

Tout est Néant ! Les dons de la jeunesse,
Le lustre des regards et la pourpre du sang,
Le culte du plaisir, le sens de la tristesse,
Les rêves et l'espoir, autrefois, renaissants...
Tout est Néant !...

la pensée même et le désir, et tout ce que le génie humain a enfanté,

Comme une bulle d'air crevant sur un marais,

il ne s'empêchera pas, cependant, de conclure que :

Dans ta profonde horreur, ô Création triste,
Où se brise, parfois, l'or d'un éclair divin,
Une seule noblesse inattaquable existe :
Mourir, cœur transpercé, pour un beau rêve humain !

Il se promène au milieu des ruines, il rêve sous la lampe qui « pour nous, maintenant, est l'Etoile des Morts »,mais il retrouve toujours Psyché, adoucie et favorable, qui ranime pour lui le flambeau des antiques pensées ; l'Univers se dépouille de ses voiles de mensonge, d'horreur et de ténèbres, et il reprend à ses côtés le goût oublié de la vie, et son esprit à nouveau s'élance vers son Dieu.

Le vers de M. Erlande, nourri de méditation et de sonore lumière, dit avec une farouche netteté, sans hésitation ni bavure, musicalement, ce qu'il veut dire. Son tact est si subtil que ces vers, construits dans l'observance des traditions techniques, non seulement sans choquer se dépêtrent du lien rigoureux de la

rime forte, mais se jouent souvent de ces exigences étroites, les narguent, semble-t-il, de propos délibéré, et, sans rechercher ni étrangeté inattendue, ni caprice qui étonne ou qui arrête, les esquivent avec grand soin. Tout est permis à l'artiste, c'est ici le cas de le répéter, si l'œuvre est d'un artiste, et dans l'occurrence il ne saurait y avoir de doute.

Sauf un souci beaucoup plus strict de la rime classique, M. Charles Derennes développe dans son poème **Perséphone** des qualités fort voisines des qualités de M. Erlande. Non moins fin lettré que lui, peut-être plus nourri encore de la moelle des classiques, M. Derennes également revêt de parures nobles et claires ses intimes, plus discrètes émotions. Il ne fait point, dans ses vers, de tristesse, de deuil, de songe ni d'espoir, la confidence de ses ennuis ou de ses plaisirs ; il se sait homme ainsi que le premier venu, et ce qu'il chante, il n'en tire aucune vanité, n'acquerra d'importance que pour autant que ce soit, plus synthétiquement, l'expression de l'espoir ou de la tristesse commune à tous les hommes, ou aux hommes de son temps, de sa race, de son éducation, de son milieu. Le poète est celui qui chante au nom de tous ou de ses frères : la douleur qui le fait lamenter, l'élan qui l'enlève ne lui sont pas seulement personnels, ils appartiennent aux autres autant qu'à lui ; les sentiments, même les pensées sont solidaires, la voix seule est son partage.

Le livre pieusement se dédie aux deux amis les plus chers de sa jeunesse, qui, poètes ainsi que lui, et au courant des projets qu'il menait à bien, furent les témoins attentifs, les confidents de sa vie et de son œuvre. Tous deux, à peu de jours de distance, Charles Perrot, le tendre et harmonieux Emile Despax, sont tombés face à l'ennemi dans les premiers mois de la guerre. L'ample élégie où il pleure le double souvenir est fort belle, encore que, par endroits, se souvenant de son origine méridionale, M. Derennes manifeste des velléités, aussitôt réprimées, d'éloquence. Quant au poème qui se déroule ensuite, *Perséphone*, tour à tour présente et disparue, c'est le poème, écrivait dès 1914, Charles Perrot, du souvenir : « L'homme, en la force de son âge, se rappelle son enfance, sa jeunesse et vit de ses souvenirs »... qui se confondent, presque absolument « à d'amoureux regrets »... Enfin pour s'élever au delà et délaisser la région des ombres, il fait appel au secours de la plus lumineuse ; il se souvient de Dante,

il prétend échapper à l'Enfer, sans doute au Purgatoire, il évoque et invoque Béatrice.

Les images surgissent à mesure que le poète les rencontre ou les développe, la plupart nettes et bien en leur place ; d'autres fois peut-être moins à propos. Il semble que l'imagination de M. Derennes soit trop peuplée d'éléments étrangers à son dessein ou trop accueillante. Serait-il, par exemple, d'un scrupule excessif de bannir dans un morceau au style élégant, racinien presque, le mot — et à la rime même — *hydrargyre*, comme appartenant à un tout autre vocabulaire ? De telles fautes de goût sont rares, au surplus, et il convient de se répéter plutôt de sauves descriptions comme celle-ci :

Au moment que la nuit, d'une haleine embaumée,
Caressait mes cheveux, je me disais : « Demain,
La douceur de la nuit prendra, ma bien-aimée,
Pour venir sur mon front, la forme de ta main. »
Et la voix des ruisseaux hantait la solitude,
Mais mon âme sentait, sans trop d'inquiétude,
Fuir les heures et l'eau vers un but incertain.

L'influence persistante à travers d'autres, peut-être de Musset, plane sur les vers de M. Camille Le Mercier d'Erm. Il y a dans **Léda**, roman de l'impossible amour, beaucoup de pathétique, une passion vraie, qui, par endroits, ironise un peu de tout, et en particulier de soi-même, de la véhémence, mais aussi du laisser-aller presque vulgaire, des fautes de langue même : il *poigne*, que signifie : il *poigne?* Au milieu d'élans de tendresse, de mouvements de désir ou d'adoration, des passages, on dirait, de chronique sur la vie de Paris, du Boul'Mich, des théâtres et des coulisses. Il convient de retenir de ce poème le parfum de juvénile sincérité, d'amour ardent et facile. Peu d'invention, par contre, de rythmes ou d'images, pas assez de contrôle d'un artiste sur soi-même. Des sortes de romances coupent les suites d'épisodes plus fervents où il évoque la blancheur de cygne de Léda dans le visage et le corps de l'actrice qu'il aime. Ces romances brèves sont le plus original et délicieux de l'ouvrage :

Laisse-toi bercer, laisse-toi bercer,
dans la mélancolie du soir lassé,
laisse, oh ! laisse-toi bercer sans secousse,
laisse-toi bercer dans la nuit douce
qui répand sur ton front l'oubli du passé...

Recueil auquel fut, en 1919, décerné le Prix Jacques Normand, **le Coffret aux clous d'or** se ferme sur de courts poèmes, souvent sonnets, rondels, triolets, ballades, traités avec le métier d'un Parnassien. M. Maurice Vallette s'y est attaché avec beaucoup de soin ; l'évocation des choses du passé s'y est faite très doucement sensible et lumineuse. L'émotion purement humaine y est plus rare. Les poèmes de la fin à cet égard contrastent avec le reste du livre, mais ce n'est point en vain qu'auront été écrites les strophes intitulées *Déclin*, *Vieillesse*, *Ce Sera*, et surtout *Stoïcisme*, où la préoccupation de décrire ne l'emporte par sur la faculté de sentir.

Lorsqu'il flâne, **l'Ame inclinée** vers le charme parfumé des fleurs, à travers champs, au long du petit chemin que, dès l'enfance, il s'est choisi, M. Ernest Prévost, plein de grâce, non sans une pointe d'humour, dit avec délicatesse ce que supportent ou ce que méritent les ânes, la sveltesse rapide des écureuils ou l'affreux supplice de leurs cages rappelant la peine des hommes ; il met de la tendresse dans son évocation humble du grand Christ de pitié. Sitôt qu'il hausse le ton pour chanter *Les Tombes de Lumière* ou pour célébrer *les Mères Françaises*, il manque de puissance, mais non, il est vrai, d'émotion virile, de pitié, d'ardeur ni de conviction : vers l'horizon qui recule, pour lui, sinon pour tous, les grands chemins de la gloire demeurent décevants. C'est un charmant poète de demi-teinte ; souhaitons que lui suffisent les fruits bien simples de son domaine.

La lumière qui n'est plus, ce roman par la donnée touchant se développe selon les notes du journal qu'aurait laissé l'amant, guerrier hier, devenu aveugle, avant de mourir désespéré d'amour. M. Maurice Gervais cultive non sans soin les formes prosodiques et les systèmes d'images les plus usés, les plus surannés. Cela donne à ce poème un aspect banal et monotone. Est-ce qu'il n'ose, est-ce qu'il ne veut pas mieux, plus aventureux, plus haut ?

De jour en jour le théâtre s'éloigne de la littérature. Pourquoi des dramaturges tentent-ils, en dehors de leur théâtre, d'y revenir ? M. Edmond Sée passe, chez ceux qui ont conservé le goût de ces exercices publics, pour un auteur dramatique des plus intéressants. On cite *la Brebis*, *l'Indiscret* au nombre des bonnes pièces de notre temps. Sont-ce des chefs-d'œuvre ? Non, sans

doute ; il suffirait que ce fussent des œuvres. Mais M. Sée appartient à l'école robuste, du moins je le crois, du grand Henri Becque. Henri Becque composait des pièces de théâtre qui plusieurs sont, celles-là, des chefs-d'œuvre. Mais Henri Becque avait la faiblesse d'écrire des vers extrêmement plats et vulgaires. On les a oubliés, on oubliera ceux de M. Edmond Sée, et ceux même qui auront lu **Notre Amour**, histoire rimée, qu'il se rassure s'il aime songer à sa gloire définitive, en perdront aisément le souvenir. Il ne suffit ni de savoir compter jusqu'à douze, ni de savoir s'arrêter alternativement à huit ou à quatre pour avoir droit au titre de poète. Etonnerai-je M. Sée, si je l'assure, en outre, que les grossières rencontres de sons sur quoi se terminent la plupart de ses prétendus vers ne sont que des apparences de rimes, et qu'il ignore la valeur, les qualités que doit avoir soit une bonne rime, soit même une assonance ?

M. Pierre de Nolhac pratique excellemment le sonnet parnassien, et en 1914-1918, durant ses loisirs momentanés de conservateur du Musée de Versailles, précédant ses loisirs plus stables et prolongés de conservateur de l'invisible et improbable Musée Jacquemart-André, il a pu, avec un soin extrême, écrire « très froidement » ces « vers émus », ces **Vers pour la Patrie**, où il a mis le meilleur de sa foi, de ses ferveurs, de ses craintes et de ses enthousiasmes pieux. Tout y sonne juste, tout y est correct, précis et sûr, d'un goût parfait et impeccable.

Par contre, une des pires superstitions du Parnasse, nous la trouverons terriblement pratiquée par M. Henri Flaud dans son beau volume **Makedonia**. Le volume non seulement est beau typographiquement et d'être rehaussé d'ornements précieux par le bon peintre Louis Suë, mais il est d'un homme docte à la fois et sensible, à qui rien des secrets du vers et des strophes traditionnels n'est demeuré étranger ou impraticable. C'est précisément en raison de la valeur de son œuvre, de la maîtrise du métier qu'il a élu, qu'il importe, je m'en excuse, de le prendre à partie. Quoi, voici le poème sur lequel s'ouvre ce volume d'impressions ou de méditations composé par M. Flaud durant ses années de guerre en Orient, *Soir au bord du Vardar :* quatre fois quatre alexandrins figurent à la première page, et à la rime cinq noms propres de lieux, dont, à l'exception du Vardar lui-même, que la guerre nous a obligés de connaître, aucun ne peut

être familier, ou, par conséquent, évocateur à l'esprit du lecteur français même le plus lettré. Le poème poursuit, sur les deux pages qui suivent, les noms propres, tous à la rime, et exclusivement, sauf le mot *Olympe*, à la rime, deviennent, à la vérité : *Afrique*, *Gange*, *Pinde*, moins fréquents et plus intelligibles, mais, par contre, nous achopperons, et toujours à la rime, sur des vocables aussi peu usités que *panégyries* (soit : nous voici dans le domaine, au moins, de l'érudition hellénique), mais qu'est-ce que *boutour* (le contexte renseigne : sorte de vêtement), qu'est-ce que l'*azel* que des torrents sillonnent ? Je n'ignore pas que cette pratique du vers rendu sonore par un mot redoutable, mystérieux à la rime remonte à Victor Hugo et même à André Chénier ; on en trouverait, isolément, des exemples jusqu'en Racine ou en Corneille ; elle fut un temps fréquente chez Leconte de Lisle, chez Banville, chez Heredia, même chez Théophile Gautier. Cependant ces poètes en usèrent avec plus de discrétion, et je doute que l'on trouve dans leurs œuvres une strophe analogue à celle-ci, prise non pas, je le reconnais, au hasard, mais choisie entre les plus typiques, parce que seul le mot placé à la rime du premier vers appartient en réalité à l'idiome dont prétend se servir le poète, à l'idiome des Français :

Car du haut de son trône au velour cramoisi,
Vainqueur de Sviatoslav, du tsar, de Karasi,
　　Tzimiscès, Basile, ou Comnène
A la fois grand Sébaste et Sébastocrator,
Drogaire de la flotte et puis Imperator,
　　S'inclinaient devant l'higoumène...

Je ne nie pas, au reste, qu'on puisse, de la sorte atteindre à un effet singulier de splendeur tourbillonnante, mais à la condition, s'entend, que l'emploi du procédé ne soit pas excessif, mais demeure exceptionnel, car, même dans l'éclat, la monotonie d'un système fatigue la patience du lecteur le plus attentif. Autre chose, certes, quand l'usage de ces rimes redoutables (*Ballades des Djinns*) vise à étourdir l'attention, mais néanmoins, je l'avoue, je goûte plus la partie du livre, *Pages d'album*, *Types et Visions de Salonique*, dont l'orientalisme purement pittoresque se passe plus aisément de gloses ou du recours à des lexiques spéciaux. Là M. Flaud, moins entravé par l'érudition, s'avère plus franchement un artiste, un visionnaire, un poète.

De M. Abert Hennequin **la Hotte de Simples** se lit malaisément pour se présenter sous la forme d'un fac-similé du manuscrit. D'agréables vers, rythmés et mesurés sagement, évocations douces, semble-t-il, et sensibles.

Dans le Bleu des Vosges, M. Mussy-Roncey prodigue les *aquarelles*, les *enluminures*, les *estampes*, paysages de lacs, de cascades, de sous-bois, effets de neige ou de tendre soleil, et se complaît aux vieux récits campagnards, aux légendes locales, aux chansons guerrières ou amoureuses de la région.

M. Marcel-Albert Macé jouit fiévreusement des ardeurs et des désirs d'une jeunesse désintéressée. Ses recherches, ses enthousiasmes, ses efforts, voilà ce qui apparaît dans ces **Lambeaux.** Il oscille (*Sieste*, *Chevaux de Bois*) de Verlaine à Verhaeren (*Nuages*, *Départs*, etc.). M. Gabriel Brunet, son préfacier, critique très savant, très convaincu et sincère, analyse avec minutie cet art encore en formation. Faisons-lui largement crédit, les grandes qualités de fougue, d'abandon, d'amour et de pitié ne manquent pas ici, mais M. Macé doit se conquérir sur les autres, qu'il écoute encore trop, se discipliner, se connaître pour se donner soi-même.

Les Poèmes du Chauffeur, où M. Pierre Coutras célèbre l'automobile, la route, la poussière même, vitupère, comme il sied, le piéton, s'élargissent sur l'amusante et rapide *Ode aux Villes de France* et l'*Hymne* très fervente et humble *à la France*, d'un mouvement aisé et d'un beau sentiment.

A rapprocher par certains côtés de solennité narquoise de *la Négresse Blonde* de Georges Fourest, plusieurs des **Rimes Impertinentes** de M. Jo. Ginestou se développent et se suivent, imperturbables, en de longs poèmes. Je vois mal en quoi *l'Enterrement*, par exemple, serait inférieur à certains récits de François Coppée, offrant cet avantage que la platitude en est concertée et relevée d'une pointe secrète de « rosserie qui montre le bout de son nez ». Le tort de M. Ginestou serait, à mon gré, de prolonger, partant d'alourdir, les mieux venues de ses plaisanteries bien rythmées et rimées, mais des morceaux sont friands, ou précieux, ou hasardeux, et l'œuvre, en somme, d'humeur très amusée, est fort amusante.

Comment n'irait-on point avec sympathie vers un nouveau venu, un débutant, je conjecture, M. Louis Gratias, non seulement

parce que son volume, **Les Renouveaux**, quoique modestement présenté, s'éclaire de dix-huit très beaux bois gravés par M. Fernand Olié, mais encore parce qu'il se présente, épigraphe et poème votif, sous les auspices d'Ephraïm Mikhaël ? Quoique souvent redondant, lâche et diffus, et se contentant avec facilité d'expressions, d'images un peu usées, par certains coins de sentiment fier, par l'amour nostalgique des paysages automnaux, M. Gratias n'est pas indigne du patronage de ce merveilleux adolescent en qui nos jeunes ans s'honoraient d'avoir trouvé leur guide, comme il demeure, en dépit des évolutions fatales et nécessaires, à plusieurs qui nous souvenons, l'exemple austère et sûr.

Volume de poèmes discursifs, descriptifs, évocatoires et diligemment pensés, développés avec un art soucieux de bien dire, **les Chants de la Pierre et du Feu**, exaltent successivement, selon le vouloir de M. Jean Gaultier, la pierre, le feu, la débauche, la prière, l'amour, la haine, la misère, la nuit, la vie et la mort, qui chacun et chacune dresse sa haute, claire ou ténébreuse silhouette, et se définit en strophes lyriques. Cet art, pour apparaître un peu rhétoricien, n'est pas moins pénétré de fréquentes bouffées de sentiment, de douleur, et traversé de sursauts de tendresse ; même, à certains tournants, la grande âme de Baudelaire semble s'y suggérer et survivre pour accueillir les émois de ce poète nouveau. Puisse-t-il, en le fréquentant, goûter davantage le bienfait de la concision !

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Le public des générales. — Quinzaine de repos. Une tradition respectable veut que, Pâques venant, les théâtres et les confiseries renouvellent leurs étalages. Il en va de même aux approches de Noël. Entre le négoce des bonbons et celui de la littérature dialoguée, il existe de mystérieuses mais exactes correspondances.

Déterminer les causes de ces phénomènes, et dire pourquoi les gens aiment, deux fois l'an, à se sucrer simultanément le ventre et l'esprit, me paraît superflu. C'est un fait. Il a pour conséquence de bouleverser les habitudes des critiques. Ceux-ci, préposés au contrôle de la marchandise, assument, tandis que l'on

procède au renouvellement des stocks, une rude besogne. Leur récompense vient ensuite, et c'est la quinzaine tranquille, la brave quinzaine sans taxis, sans smokings et sans rasoirs, qu'ils emploient généralement à écrire des pièces de théâtre, dont ils célébreront un peu plus tard les mérites avec une confraternelle et touchante réciprocité. Ainsi tout le monde est content : le public qui se gave de glucose académique et boulevardière, les directeurs qui s'enrichissent, les critiques qui reprennent goût à l'existence. Tout le monde, hormis les « généraleux », qui, eux, ne savent plus que faire de leurs soirées, et qui, tout en soupirant d'un air excédé : « On va donc se reposer un peu ! » pestent, au dedans d'eux-mêmes, contre les loisirs infligés par l'usage à leur malveillante cohue.

Je crois que je viens d'employer un bien gros mot. La méchanceté du public des générales est, au fond, assez inoffensive. Si l'on doit tenir pour certain que jamais ces gens-là ne manquèrent d'offenser le génie et le talent, il n'est pas moins vrai que leurs sarcasmes n'ont jamais empêché un véritable écrivain de garder ses avantages. Ils sont incapables de jeter bas un auteur. Que dis-je ? ils n'ont point même le pouvoir de faire tomber une pièce ! Leur invariable : « Est-ce mauvais ! » du premier entr'acte n'a pas plus d'importance que la pluie qui tombe sur les toits. On est habitué à l'entendre. Ces méchants propos font partie de la soirée, comme, à la fin de la pièce, l'annonce du principal acteur, comme l'irritation poupine et quasi chronique de M. Georges Pioch, comme le charivari des portes et des strapontins durant tout le premier acte. On en prend son parti, et il n'est guère pour s'en inquiéter que la famille de l'auteur, à qui les augures de corridors et de fumoirs communiquent soit une terreur funeste, soit une colère sans mesure.

§

Qu'est ce, au juste, que ce public des répétitions générales ? On ne le saurait définir d'un mot. Les individus qui le composent appartiennent à des classes très diverses ; les prétextes qui les conduisent, chaque soir, dans un théâtre où leur présence n'est point souhaitée sont aussi nombreux que saugrenus. Ces parasites, à qui les censeurs professionnels sont bien souvent obligés de disputer leurs fauteuils, on les pourrait croire venus de ce Tout-Paris des sots, des bavards et des intrigants, que l'on re-

trouve partout où peut se fourrer le nez d'un oisif. On en compte bien, à vrai dire, quelques échantillons. Une vingtaine de filles et de vieux galants, trois ou quatre clubmen vivant pour leurs gilets, autant de mouchards et de maîtres chanteurs, autant de chevaliers d'industrie, plus un quarteron de gigolos d'actrices apportent en ces lieux un peu de cet air que l'on respire au concours hippique et devant la Roquette au matin des exécutions capitales. Mais ils forment ici une insignifiante minorité. La « masse » est fournie par tout ce que l'on trouve, dans la ville, de petits écrivains à relations, de petits ambitieux à manigances, de petits journalistes à combinaisons. Ceux-ci ne viennent point au théâtre pour la pièce, ni même pour rencontrer des gens célèbres et puissants. Ils n'ont, en général, d'autre envie que d'être nommés dans les « soirées parisiennes » des journaux. Afin d'attirer l'attention des reporters chargés de cet emploi, ils s'attifent avec une minutieuse singularité. Nous en voyons qui portent des jabots, d'autres qui se coiffent de bérets en velours, d'autres qui exagèrent soigneusement la laideur caricaturale de leurs figures. On en voit un qui se montre en habit et en casquette de soie et un autre, assez âgé, qui s'affuble sur le modèle du Ratapoil de Daumier. Ils obtiennent de la sorte ce qu'ils désirent : on imprime leurs noms.

Et après ? Après, ma foi, on les imprime encore ; on les imprime chaque jour, et à force de les imprimer, on les fait lire ; quand on les a bien lus, on les retient. Un nom que l'on retient, c'est un nom, et cela, pour qui sait en user, peut, à Paris, tenir lieu de travail et de talent. On cite des vieillards de lettres fort honorés et très médiocres, dont la réputation n'a pas d'autre origine — ni d'ailleurs d'autre soutien, car ils sont là, fidèles au poste, ces ancêtres, et ce ne sont ni les moins fielleuses, ni les moins acharnées d'entre les mauvaises bêtes de l'entr'acte. Parfois, on est étonné d'apprendre leurs noms. On croyait certains de ces hommes décédés depuis longtemps... depuis la mort des journaux où ils écrivaient. Le secrétaire général d'un théâtre me montrait un jour la lettre d'un solliciteur, critique d'une feuille disparue depuis plus de quinze ans. C'était la huitième demande qu'il recevait du même personnage. Le « généraleux » est infatigable. Non seulement il écrit, sans se lasser, aux secrétaires des théâtres, mais, s'il n'obtient point de réponse, il se

présente sans coupons au contrôle, et là, jetant son nom avec fierté, il demande un laissez-passer, c'est-à-dire un billet non numéroté qui lui donne accès dans la salle. Il l'obtient. N'allez pas croire qu'il va poser, au bord de quelque strapontin, l'humble derrière d'un intrus. Ce serait mal connaître l'habitué des générales.

Il prend place dans un fauteuil, le premier venu, et attend les événements. Pour le faire déguerpir, il faudra l'intervention de l'ouvreuse, et quelquefois même celle du contrôleur. J'ai vu notre plus éminent confrère, le critique des *Debats,* contraint d'appeler à son secours le personnel d'un théâtre. Un généraleux, de l'espèce la plus opiniâtre occupait son fauteuil, et il fallut recourir à la force pour l'en extirper. Ces scènes sont assez fréquentes. Elles donnent aux entr'actes de l'animation et au spectacle une gaieté que, bien souvent, on ne saurait attendre du texte que débitent les acteurs. Un autre épisode, en son genre plus pittoresque, c'est l'assaut que la foule des quémandeurs livre aux contrôleurs. Cette vue me remplit d'une surprise constante. Ils sont là, chaque soir, une centaine, toujours les mêmes, tous en habit, et qui crient leurs noms, et que rien ne peut décourager, ni les affronts, ni les rebuffades, ni même le silence des trois messieurs aux crayons rouges. Certains agrippent au passage les invités solitaires et mendient leurs deuxièmes coupons. D'autres se glissent dans les groupes. Et, quand la pièce est très ennuyeuse, on en voit qui ramassent sur le pavé les contremarques des fuyards...

C'est l'assemblée vespérale de ces aimables badauds qui porte l'effroi dans le cœur des dramaturges sans courage ou sans expérience. Beaucoup d'auteurs pâlissent à l'idée que leurs ouvrages pourraient importuner le chœur errant de ces nécessiteux d'esclandres. Dans le monde du théâtre, on redoute moins le public (le vrai, celui qui paie, s'amuse ou s'ennuie pour son argent) que ce rassemblement de spécialistes dont les appréciations, cependant, sont déformées par une espèce de « surentraînement » professionnel. Le verdict du public des générales n'a point de ressemblance au jugement de ceux pour qui l'ouvrage fut écrit. Il arrive fréquemment qu'une pièce, accueillie par des rires et des sifflets, lors de la répétition, émeuve la foule, durant de longs mois ; et, de même, certains « fours » particulièrement ténébreux

ont suivi des premières soirées triomphales. C'est à ce point fréquent que certains en font une règle. Les généraleux eux-mêmes affichent un grand mépris pour leurs propres sentences. Ils disent : « Est-ce mauvais ! » et, presque toujours, ils ajoutent : « Cela fera cent représentations. »

Tout cela ne suffit point à ruiner une institution vieille comme Mme Sarah-Bernhardt. Acteurs, auteurs, directeurs, critiques, chacun maudit les mouches du coche de Thespis. Mais nul n'aura jamais le courage de s'en défaire. Ce sont des insectes d'hiver, qui, d'octobre à juin, bourdonneront dans le soir de Paris, tant qu'il y aura des théâtres, un boulevard et des imbéciles.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine, depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*. Tome Ier : *La Révolution (1789-1792)*, par P. Sagnac. Tome II : *La Révolution (1792-1799)*, par G. Pariset. Tome III : *Le Consulat et l'Empire*, par G. Pariset. Tome IV : *La Restauration*, par S. Charléty, Hachette. — Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*. Avec une carte. Editions Bossard. — Memento.

Les événements extraordinaires de ces dernières années, la Paix de 1919, aussi importante, quoique moins bien faite, que la Paix de Westphalie et la Paix de 1815, devaient donner la tentation de considérer comme une seule grande période d'un seul tenant les temps qui ont abouti, ainsi qu'à leur conclusion naturelle, à la guerre mondiale et à la date, 1919, où s'est achevée cette guerre. Telle paraît être l'excitation, l'idée, qui a déterminé M. Ernest Lavisse et ses collaborateurs dans leur entreprise synthétique : **Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919**.

Tout va se développant sans cesse dans l'histoire comme ailleurs ; il y a toujours quelque chose d'arbitraire à établir des démarcations. Cependant, les faits qui se sont accomplis depuis 1914 sont d'une telle importance, qu'ils peuvent sembler commander, — en attendant d'être eux-mêmes, ou complétés, ou amoindris, ou partiellement transformés dans leur signification, par les événements futurs, — qu'ils peuvent sembler commander, disons-nous, par rétroactivité, le sens du Passé. Ainsi, on ne pourra plus, après 1815 et après 1919, après l'écroulement de l'hégémonie napoléonienne et la débâcle des ambitions germaniques, après ces deux

naufrages successifs et analogues qui paraissent exprimer une loi de l'histoire, écrire de l'Impérialisme militariste autrement que pour le condamner ainsi qu'une impossibilité naturelle.

Cette critique, certes très indiquée, domine, dans la série Lavisse, la période napoléonienne de la France. C'est du déterminisme à rebours et du fatalisme rétrospectif. L'école historique assez récente qui accorda tant d'importance et de valeur à l'histoire du Directoire au détriment de Bonaparte trouve ici la confirmation de ses travaux. Le gouvernement personnel en France date du traité de Campo-Formio, c'est entendu. Toutefois, en racontant le 18 Brumaire, pouvait-on se dispenser, comme on s'en est dispensé ici, d'examiner si le gouvernement personnel n'était pas alors en quelque mesure rendu nécessaire, et si le Directoire eût mieux ou aussi bien gouverné la France que le Consulat ?

Je trouve cette synthèse de la politique napoléonienne :

Sa politique résulte du conflit constant et des tentatives d'adaptation entre ses fins personnelles et l'opposition des puissances non assujetties : l'Angleterre sur mer et la Russie sur terre, pour ne citer que les plus importantes. L'Angleterre, victorieuse dans la guerre maritime, pouvait à la rigueur s'accommoder des nouvelles conditions continentales (1) ; mais la Russie, jamais vaincue à fond et toujours imbue d'ambitions hégémoniques, resta irréconciliable, même au temps de l'alliance. L'histoire du monde, pendant dix ans, a donc pour centre le duel entre Napoléon et Alexandre. La France en était l'enjeu, et, avec elle, tous les autres pays du continent. Si l'empire n'a pas été durable, dans l'unité et la paix que Napoléon lui voulait donner, c'est que le tsar l'a finalement emporté ; et, quand le « système continental » a sombré, la France s'en estimait si peu solidaire, qu'elle refusa d'associer sa cause à celle de Napoléon, alors qu'en réalité la cause de Napoléon était, pour la première fois, devenue la sienne.

Cet exposé semble parfait ; il y aurait toutefois des objections à faire en ce qui concerne ces termes : « fins personnelles ». L'Angleterre, la Russie et même l'Autriche ne furent jamais sincères dans leurs désirs de paix ; et les guerres de Napoléon avec elles ne furent pas seulement l'accomplissement des « fins personnelles » de celui-ci. Si ces fins étaient purement personnelles, il serait bien inutile que Sorel eût écrit son ouvrage sur l'Europe et la Révolution française, ouvrage où le point de vue européen

(1) On ne le pense pas. La politique de l'Angleterre est continentale.

découvre tout un ordre de conditions qui déterminèrent, *du dehors*, la carrière de Napoléon.

M. G. Pariset, d'ailleurs, n'a pu écrire que l'histoire de France et non celle de l'Europe. Or, « Napoléon est européen », ainsi qu'il le constate. Qu'est-ce à dire, sinon que l'histoire de l'Europe révèle le spectacle de forces, d'idées, d'intérêts, de pouvoirs, d'un état de fait, enfin, dont l'antagonisme, ou même la simple juxtaposition, peut expliquer, d'une manière capable de faire réfléchir les partisans exclusifs de l'explication par la subjectivité personnelle, certains développements de la carrière de Napoléon. D'ailleurs, avant Napoléon, il y eut la Révolution.

L'histoire de celle-ci a été solidement et largement établie en forme d'exposé d'ensemble, et en deux gros tomes pour elle seule (*a Jove principium!*), dus, l'un à la collaboration de M. P. Sagnac, l'autre à la plume de M. G. Pariset, déjà nommé. M. P. Sagnac a donné une synthèse de l'époque où la Révolution fut surtout intérieure (1789-1792). Tout en notant comment les doctrines du droit public européen, de dynastiques qu'elles étaient, se trouvaient devenues démocratiques, en France, lorsque le conflit avec l'Autriche, au sujet des princes possessionnées, leur donna l'occasion de se répandre au-dehors, M. Sagnac a dû, lui aussi, se borner (si l'on peut dire!) aux faits d'histoire de France. On les trouve classés sous ces rubriques : La Révolution pacifique (Etats-Généraux), la Révolution violente (prise de la Bastille); Les Chartes essentielles de la Révolution (arrêtés du 4-11 août 89 sur la propriété, « abolition » des droits féodaux, Déclaration des droits de l'homme); Journées des 5 et 6 octobre; l'œuvre de l'Assemblée constituante. (Sa politique financière est appréciée ainsi : elle « aura pour conséquence l'emprunt à jet continu au moyen de la planche aux assignats... Ce recours perpétuel au papier-monnaie eut une répercussion funeste sur toute l'économie nationale, sur les finances de l'Etat et même sur l'esprit public »). L'Essai de monarchie constitutionnelle (avec tableau des forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires et récit des résistances, tentatives et échecs de la contre-révolution); le déclin et la chute de la Monarchie (Varennes, l'Assemblée législative, la Guerre, le 20 juin, le 10 août, septembre.)

Le tome II de l'Histoire de la Révolution, à l'exception du seul chapitre III du livre II, consacré à l'étude théorique et pratique

du gouvernement révolutionnaire, a une allure toute dramatique ; et c'est, en effet, l'énorme drame de la Convention, en trois parties : La Convention girondine (avec le Procès du Roi ; la Guerre ; le commencement de la Terreur, l'institution du Tribunal révolutionnaire, due à Robespierre et à Danton, aidés incidemment par... Cambacérès, centriste passé, par peur sans doute, à la Montagne ; les Journées de Mars) ; la Convention Montagnarde (le 31 mai ; l'insurrection fédéraliste ; la guerre civile ; l'apogée de la Terreur) ; la Convention thermidorienne (Thermidor, le Directoire, Fructidor). Enfin, en épilogue, les « Secousses directoriales » (avec la deuxième coalition à l'extérieur, et à l'intérieur les trois coups d'État de Floréal, de Prairial et de Brumaire).

Cette histoire de la Révolution est sans doute le premier grand résumé synthétique paru depuis l'ère des monographies, qui battait son plein avant la Guerre (cette rubrique enregistra quantité de ces travaux). Résumé synthétique, disons-nous, et cependant, ajouterons-nous, résumé qui vaut par le détail. Ce détail donne l'impression d'être renouvelé. Il ne pouvait en être autrement après la grande enquête documentaire de ces vingt-cinq dernières années. L'exposé des faits, la narration des événements, les appréciations portées, témoignent d'une mise au point aussi poussée que possible, supposent la connaissance au moins sommairement analytique des matériaux accumulés à ce jour (exception faite pour la Révolution en Europe). Et c'est l'impression générale qui se dégage de l'œuvre.

Nous ne pouvons, après les deux tomes sur la Révolution et le tome sur Napoléon, que signaler le tome quatrième sur la Restauration, par M. S. Charlety. Il mérite, quant à la manière dont il est composé, les mêmes éloges que les précédents. L'auteur y a mis dans un bon relief la grande lutte du Libéralisme et de la Légitimité. Son jugement final sur le Libéralisme vainqueur ne semble pas des plus chauds. L'égoïsme des Libéraux, leur courte vue, leur politique superficielle (quelle qu'ait été la valeur de quelques individualités), s'y trouvent soumis à une critique sans complaisance. L'heure des Libéraux a sonné en 1830. Mais, dès qu'ils n'ont plus été dans l'opposition, ils sont devenus médiocres. La satisfaction d'exercer le pouvoir : voilà surtout ce qu'ils ont aimé. Charles X, aussi bien que Louis-Philippe, eût pu leur procurer cette satisfaction, et, aussi bien que Louis-Philippe, ils

eussent adopté Charles X. « L'accident de 1829 les a écartés du ministère, celui de 1830 le leur donne. A leur sentiment la Révolution de juillet a, au fond, tout juste l'importance d'une crise ministérielle ». La Charte, un peu retouchée, leur suffit... « et tout ce grand mouvement d'idées, de doctrines, de paroles et de sentiments qu'on appelle le libéralisme de la Restauration aboutit à ce compromis médiocre : la quasi-légitimité ».

M. Charlety croit que les Libéraux de Juillet n'ont pas, une seule minute, aperçu, ni sur le moment ni depuis, le côté démocratique de la Révolution de 1830. Cela expliquerait comment le Libéralisme fut surpris par les Journées socialistes de 1848, et ne sut que leur opposer une répression aveugle et féroce, qui aboutit au régime de fer du Second Empire. Nous pouvons être certains que son manque de réalisme, mal compensé par l'amour purement formel et éminemment égoïste de l'ordre, n'a pas varié depuis, même après la leçon de la Grande Guerre.

Le Dr Vladimir Bugiel prend place dans la littérature historique d'après-guerre, relative à la Pologne, par un ouvrage d'ensemble sur **la Pologne et les Polonais**. D'autres, en ces temps-ci, ont essayé de renseigner l'opinion plus particulièrement sur tel ou tel chapitre de l'histoire polonaise, sur telle ou telle question discutée dans la politique. M. Bugiel a pensé qu'en nous racontant l'histoire complète de la Pologne, il contribuerait non moins à préciser nos idées sur son pays. Il a eu raison; et je parlerai tout de suite d'une de ces idées que nous avions, touchant les causes de la chute de la Pologne.

Après avoir rédigé des préliminaires : Territoire, Frontières, Population, Statistique et écrit l'histoire de la dynastie des Piasts ainsi que de l'âge d'or des Jagellons, M. Bugiel arrive, en abordant l'époque des princes électifs, à cette fameuse Constitution polonaise, ordinairement jugée peu raisonnable et tenue pour la cause principale des malheurs de la Pologne, qui juxtaposa un régime parlementaire absolu et un régime monarchique. J'entends bien que le « liberum veto » parlementaire, ou liberté de protestation (une seule voix suffisait) a reçu, en fait, des tempéraments; mais, d'autre part, la Diète, jusqu'en 1652, ne cessa point, à chaque nouvelle élection, par ses « pacta conventa », d'apporter des restrictions au pouvoir royal, finalement affaibli au delà de mesure. Toutefois, M. Bugiel voit la cause, — la cause qui

persista pendant deux siècles, — de la chute de l'Etat polonais dans la lutte de cet Etat contre les Moscovites et les Turcs. La Pologne s'y affaiblit bien plus, dit-il, que dans les inconvénients du système intérieur. On désirerait cependant quelques détails sur l'effet des restrictions apportées au pouvoir royal, sur l'inertie administrative qui, à tous les égards, s'ensuivit. L'auteur a, de même, peu insisté sur d'autres faits : par exemple sur les querelles religieuses issues du Protestantisme. Il y a d'intéressantes pages sur la période même de la perte de l'indépendance. Le drame émouvant d'une nation, jadis la plus puissante de l'Europe orientale, déchirée à trois reprises en un écartelage politique resté légendaire, ce drame nous est bien montré ; les luttes de l'Indépendance sont retracées de manière captivante ; et surtout les chapitres sur les événements récents, sur le rôle de la Pologne pendant la Grande Guerre, seront lus avec fruit. Je dois me contenter, après cela, de signaler la partie importante du livre (près de la moitié des pages) qui contient l'histoire littéraire, artistique, musicale, sociale et économique de la Pologne. Ces pages achèvent fortement cet ensemble. Une carte historique est jointe au volume.

Memento. — *Revue historique* (novembre-décembre 1920). — François-L. Ganshof. Etude sur l'administration de la justice dans la région bourguignonne de la fin du xe au début du xiiie siècle. (Entreprenant pour les institutions judiciaires de la France féodale ce que M. Halphen a fait pour les institutions judiciaires de l'Anjou au xie siècle, M. François-L. Ganshof écrit, sous ce rapport, une monographie régionale de la Bourgogne. Il a dû se limiter aux contestations entre puissances féodales, M. Seignobos ayant étudié la juridiction sur les vilains ; « cet aspect de la justice présente, d'ailleurs, un caractère tout particulier, celui d'un revenu, d'une exploitation... » La lecture des documents montre partout l'absence complète de sécurité pour la propriété privée). — L. Halphen. Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. VIII. L'industrie et le commerce dans l'empire carolingien. (Voir *Mercure* du 15 mars 1921. La critique allemande, dit M. Halphen, a vu en Charlemagne « le rénovateur de la vie industrielle et commerciale de l'Etat franc ». Soumettant à sa critique cette thèse, comme il l'a fait pour celle relative à l'agriculture et à la propriété rurale, M. Halphen conclut qu'il n'y a guère eu, du fait de Charlemagne, une rénovation quelconque de la vie industrielle, si l'on entend par rénovation métamorphose des conditions connues, lesquelles restèrent plus ou moins les mêmes, c'est-à-dire que la classe riche, propriétaire de terres, faisait fabriquer dans ses domaines les objets nécessaires. Il y avait, certes, une

main d'œuvre industrielle indépendante, mais elle ne prit jamais grande extension). — J. Ledeuil d'Enquin. Captivité en France de Georges d'Autriche, grand-oncle de Charles-Quint, 1541-1543. (George d'Autriche, arrêté en France, sur l'ordre de François Ier, comme otage, en représailles de l'assassinat de ses ambassadeurs Rincon et Frégose, capturés tandis qu'ils traversaient l'Italie pour se rendre l'un à Constantinople, l'autre à Venise. Sa captivité dura vingt-deux mois. Elle donna lieu à des incidents curieux d'ordre politique et anecdotique reconstitués, avec couleur, par M. Ledeuil d'Enquin). — Joseph Courbet. Les fêtes à Nice sous le premier Empire (Nice pendant la période napoléonienne). Bulletin historique. Histoire de la Grande-Bretagne; *suite et fin*, par Charles Bémont. Comptes rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (octobre-novembre-décembre 1920). — Sieyès et Talleyrand, d'après Benjamin Constant et Barras, par A. Aulard (qui ne donne que « sous toutes réserves » ces pages, dont il ne garantit pas l'authenticité. Telles qu'elles sont reproduites, elles seraient inspirées de Barras, et leur ton est celui d'une « satire violente et âpre ». Or des lettres de Benjamin Constant sur Talleyrand sont d'un tout autre ton. M. Aulard réitère ses doutes en finissant. Mais, dit-il, ce Benjamin Constant incertain n'en est pas moins fort intéressant). — La disgrâce de Fouché en septembre 1815 (*Suite et fin*), par Paul Robiquet. (Détails politico-anecdotiques sur les proscriptions de 1815 appréciation de la politique de Fouché, politique habile, comme toujours, qui l'a mis au pinacle, où il est le chef des libéraux, quand, après l'élection de la Chambre introuvable, le régicide est envoyé, en un exil à peine déguisé, comme ministre à Dresde, où l'atteignit, peu après, la loi de proscription des régicides. Documents curieux sur ses audacieuses manœuvres de la dernière heure, en cette circonstance, dans le but d'enrayer le mouvement contre-révolutionnaire qui l'éliminait.) — Critique rétrospective : Le livre de M. d'Estrée sur Hébert, par F. Braesch. (Le rédacteur de cet article signale la valeur et la nouveauté de ce livre, paru il y a déjà une douzaine d'années, et qui n'avait pas alors trouvé l'accueil qu'il méritait. Applaudissons à cet acte de justice. Je me souviens, quant à moi, d'avoir, à l'époque, accueilli dans ma rubrique l'ouvrage de M. d'Estrée.) Notes de lecture. Un collaborateur anonyme de Mirabeau (qu'on se rassure : il s'agit simplement de l'ouvrage sur l'Allemagne). Optimisme de Condorcet en septembre 1792. Chronique. Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (janvier-février 1921). — Albert Mathiez. Recherches sur la famille et la vie privée du Conventionnel Basire. (M. Mathiez se plaint que les Conventionnels de la Montagne, amis de Danton, soient, pour la plupart, « plus célèbres que connus ». M. Mathiez a retrouvé les traces les plus perdues de Basire. Patience d'au-

tant plus méritoire que, ce faisant, ainsi qu'il en a quelque soupçon, il n'est pas « bien pensant »). — G. Brégail : Chantreau, journaliste et professeur sous le Directoire. (L'histoire de la Presse sous la Révolution, le Directoire et même l'Empire est un chapitre bien curieux. Chantreau fut surtout connu, à l'époque, par sa campagne véhémente contre le catholicisme dans un journal d'Auch intitulé : « Les Documents de la Raison ».) R. Harmand : Poullain-Grandprey et ses correspondants. Lettres inédites (Poullain-Grandprey, de famille de robe, fut élu député à la Convention le 3 septembre 1792). Gabriel Vauthier : La succession de Chamfort (Reproduction de l'inventaire de la succession conservé aux Archives nationales). — Mélanges, Glanes, Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Olga Metchnikoff : *Vie d'Elie Metchnikoff* (1845-1916), Hachette. — Edmond Chouquet Guillon : *L'Esprit des fleurs et des végétaux*, histoire naturelle philosophique et sentimentale du règne végétal ; 16 planches illustrées par l'auteur ; Edition d'art et de littérature.

Il y a des grands hommes dont l'existence fut monotone ; ce n'est pas le cas, bien au contraire, pour **Elie Metchnikoff.**

Le récit, ému et véridique, que Mme Metchnikoff a fait de la vie de son mari révèle une personnalité des plus originales.

Metchnikoff, lui-même, avait exprimé le désir qu'on écrivît sa biographie ; souvent, le soir venu, il s'installait confortablement dans son fauteuil et racontait à sa femme, avec son animation et sa verve habituelles, une période ou un épisode quelconque de son passé.

Son enfance se passa en Russie ; sa première impression profonde fut, à l'âge de cinq ans, celle d'une attaque par des brigands, au cours d'un voyage qu'il faisait avec sa mère, son frère et sa sœur. Depuis lors, il a toujours eu horreur des foules, de la violence et de toute force brutale. Il avait huit ans, et déjà, avec une véritable passion, il ramassait et étudiait des plantes. A onze ans, en pêchant des hydres dans un petit étang, il s'aventura avec un tel entrain qu'il tomba dans l'eau, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on put le repêcher ; le même jour, il faillit périr dans un incendie.

Au lycée, il ne resta pas longtemps un élève modèle ; dès la quatrième, il abandonna les devoirs qui lui semblaient ne pas avoir d'intérêt, et il s'adonna avec encore plus de passion à l'é-

tude des sciences naturelles ; il apprit l'allemand pour lire dans l'original les classiques du matérialisme, Vogt, Feuerbach, Buchner, Moleschott... ; finalement il déserta le lycée pour les cours de l'Université de Kharkoff. A 18 ans, il publia son premier mémoire, sur le caractère musculaire de la tige d'un infusoire cilié, la vorticelle ; une réplique très brutale du célèbre physiologiste Kuehne le chagrina, sans le décourager.

L'Allemagne l'attirait ; il désirait travailler sous la direction du zoologiste Leuckart ; ce projet ne tarda pas à se réaliser. Pendant les vacances, seul, il découvrit un fait très curieux, et tout à fait nouveau : une alternance de générations chez des vers parasites, les nématodes ; tout heureux de sa trouvaille, il s'empressa de la communiquer à Leuckart ; celui-ci se montra tout d'abord incrédule, mais ensuite il profita d'une maladie du jeune Elie pour publier en son propre nom la découverte de son élève.

Metchnikoff quitta alors Giessen pour Naples, où il se lia d'amitié, pour la vie, avec Alexandre Kowalevsky ; ensemble, ils contribuèrent à la fondation de l'embryologie comparée. Kowalevsky était alors un jeune homme d'allures timides, mais cordiales ; ses yeux clairs et doux avaient la pureté de ceux d'un enfant : de prime abord on sentait en lui l'idéaliste ; il avait le feu sacré, le culte de la science ; son ardeur ne reculait devant aucun sacrifice ni aucune difficulté : ce petit homme timide et doux était en réalité un fort, un lutteur d'une rare énergie. Des recherches très absorbantes sur le développement des animaux n'empêchèrent pas les deux amis de s'intéresser à la vie ambiante, et, à Sorrente, ils tinrent à faire la connaissance de l'anarchiste Bakounine.

Après plusieurs pérégrinations encore, Metchnikoff devint professeur à l'Université d'Odessa ; je dois passer rapidement sur quelques chapitres relatifs plutôt à sa vie privée : la maladie et la mort à Madère de sa première femme ; son désespoir ; son second mariage à Odessa ; sa démission en 1882. Les émotions et les désagréments de la vie universitaire avaient sérieusement ébranlé sa santé.

Il partit pour Messine. Ce séjour fut un enchantement pour lui. De son salon, d'où on avait une vue splendide sur la mer, il fit un laboratoire ; il y étudia la faune pélagique d'une richesse incomparable. Et c'est là qu'eut lieu le grand événement de sa

vie scientifique : jusqu'alors zoologiste, il devint brusquement pathologiste ; son activité allait s'exercer désormais dans une nouvelle voie. Un jour que toute la famille était au cirque pour voir d'extraordinaires singes dressés, il restait seul à son microscope et observait la vie des cellules mobiles d'une larve transparente d'étoile de mer, quand une pensée l'illumina tout à coup. L'idée que des cellules analogues devaient servir à la défense de l'organisme contre de nuisibles intrus s'empara de son esprit. Ce fut le point de départ de la *théorie*, devenue célèbre, *de la phagocytose*. Il devint comme fou ; il se mit à marcher à grands pas au bord de la mer ; il imagina une expérience, et toute la nuit il en attendait le résultat et ne dormait pas.

Le voici à Tanger, à Villefranche, à Trieste, et de nouveau à Odessa, où il dirige une station bactériologique, et enfin à l'Institut Pasteur de Paris (1888).

Il vint en France avec beaucoup d'appréhension : la littérature réaliste de l'époque, « malgré la haute valeur artistique de beaucoup d'auteurs », lui avait, paraît-il, donné une idée erronée de la vie française. Il se sentit bientôt tout à fait heureux. Pasteur et ses collaborateurs lui firent le meilleur des accueils ; dans son laboratoire, les travailleurs se pressèrent à l'envi ; sa renommée s'étendait dans le monde entier. Son état d'âme et ses idées avaient subi une évolution considérable. Les sensations désagréables le faisaient moins souffrir : miaulements de chat, aboiements de chien, ne le mettaient plus hors de lui ; les injustices de la vie, les contrariétés personnelles ne lui faisaient plus prendre l'existence en horreur ; devenu indifférent à la bonne chère, qu'il appréciait jadis, il goûtait les aliments les plus simples, le pain, l'eau pure ; « il ne cherchait pas les sites pittoresques, éprouvait un plaisir infini à voir pousser l'herbe, éclore les bourgeons »... L'instinct, le « sens de la vie » s'était épanoui en lui.

Les idées de Metchnikoff sur l'immunité, ses recherches sur la vieillesse, ses études sur la nature humaine sont trop connues pour que j'insiste ici.

En 1908, il reçut le prix Nobel ; il fait un voyage en Suède et en Russie, et il passe une journée chez Léon Tolstoï. On y joue du Chopin : Tolstoï se met à pleurer ; Metchnikoff, lui aussi, était profondément ému. « Quel lyrisme et quelle pureté ! » Metchnikoff aimait surtout Mozart et Beethoven, mais Tolstoï

trouvait Beethoven « trop compliqué ». Quant à Wagner et la musique moderne, tous deux étaient d'accord ; ils ne la comprenaient pas, la trouvaient peu harmonieuse et manquant de simplicité.

Il passait ses vacances dans le charmant village de Saint-Léger-en-Yvelines ; c'est là, qu'en juillet 1914, la déclaration de guerre vint interrompre ses rêveries sur « la mort du papillon du ver à soie ». Déjà cardiaque, ce fut trop d'émotion pour lui... Un douloureux « calvaire » allait terminer sa vie.

Le 18 juillet 1916, on incinéra son corps ; ses cendres sont enfermées dans une urne déposée à la bibliothèque de l'Institut Pasteur.

Mais sa belle âme ardente, ses idées audacieuses et fécondes, toute cette riche vie intérieure qui s'était développée en une symphonie harmonieuse et puissante, tout cela ne peut pas être mort, ne peut pas disparaître ! Les idées, l'influence laissées dans la vie doivent persister, elles doivent vivre, elles sont la flamme sacrée qu'on se passe et qui est éternelle.

On doit savoir gré à Mme Metchnikoff d'avoir réalisé le vœu de son mari, d'avoir montré, dans ses détails, l'évolution de cet esprit complexe et passionné, animé par la foi dans la puissance de la science.

§

Edmond Chouquet Guillon (1815-1885) fut un savant amateur ; il publia une note à l'Académie en 1884 relative à des recherches préhistoriques ; ses travaux de botanique et d'entomologie remontent à une époque plus éloignée. Son petit-fils a retrouvé, parmi ses papiers inédits, le manuscrit d'un livre : **l'Esprit des fleurs** ; il a tenu à le faire éditer avec luxe.

Il y a beaucoup de poésie dans cet ouvrage. L'auteur fait parler la rose, la violette, le bouton d'or, l'aconit, l'ortie, le chardon, le myosotis, la primevère, le lis... Toutes ces fleurs ont une mission à remplir.

Elles ont le sentiment des choses extérieures au point de modifier leur forme, suivant ce qu'elles perçoivent, comme si elles avaient l'intime conscience de leur développement ; elles savent prévoir, elles savent choisir...

Leur étude est « un des moyens les plus sûrs de connaître et d'aimer le créateur ».

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Remarques sur les Etats-Unis. — Je viens de lire une centaine d'articles sur le président Harding et la politique étrangère des Etats-Unis. Il est impossible de dater la plupart de ces articles, qui, à des nuances près, pourraient avoir été écrits aussi bien en septembre 1920 qu'en avril 1921, et à Londres qu'à Rome, à Paris ou en Amérique.

Ce fait trahit une grande incertitude. L'opinion américaine a fini par choisir un président, mais pas plus que lui elle ne sait à quel saint se vouer.

Le délégué du Canada à la première assemblée de Genève a fait cette déclaration : « Le Canada a laissé sur la terre de France et des Flandres 50.000 hommes. Voilà le tribut qu'il a payé à la diplomatie européenne. » (16e séance, le 8 déc. 1920.) Cette manière de voir fantaisiste n'a pas empêché le Canada d'adhérer au Pacte, mais elle contribue à détourner les Etats-Uuis de la Société des Nations. A force de se l'entendre répéter, les Américains en masse ont fini par croire qu'ils sont entrés en guerre pour des idées. Ils sont très contents d'eux-mêmes, mais n'ont plus envie de recommencer. On sait que l'article 10 du Pacte surtout les gêne. Cet article est plus souvent révoqué que cité. Beaucoup de personnes en parlent sans l'avoir jamais lu. Pourtant il n'est pas bien long :

> Les Membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les Membres de la Société. En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation.

Ce texte change d'aspect suivant qu'on l'examine isolément ou dans l'ensemble des 26 articles. Lord Robert Cecil a dit, à propos de cet article :

> Je ne sais pas si l'Afrique du Sud serait prête à envoyer un contingent pour protéger la Bulgarie, ou l'Autriche, le Luxembourg ou Costa-Rica, et pourtant nous avons voté sur l'admission de ces Etats. La vérité est que ces obligations, comme d'ailleurs toutes les obligations, doivent être interprétées d'une manière raisonnable.
>
> Nous nous engageons à maintenir l'intégrité territoriale de ces Etats, mais il est stipulé qu'en cas de danger c'est le Conseil qui décide ou

plutôt qui avise aux moyens raisonnables d'assurer l'exécution de cette obligation. » (27e séance, le 16 déc. 1920).

Ce n'est pas à cause de l'article 10 que les Etats-Unis refusent d'entrer dans la Société : l'article 10 n'est qu'un prétexte par lequel on essaye de justifier un refus antérieur.

Le président Harding s'est vanté d'être un simple bûcheron et a avoué son ignorance en politique étrangère. Tant de simplicité et de franchise enchantent, à condition que le *self-made man* se laisse un peu guider, mais par qui ? Rien ne montre mieux le désarroi américain que le recueil des discours du président Harding. Dans son premier discours (du 11 novembre 1920) il a dit : « Nous ne nous sommes battus ni pour assurer à la démocratie une existence paisible dans l'univers, ni pour l'humanité... En réalité, nous nous sommes battus pour une libre Amérique. » C'est un cri du cœur. Cet homme a trop d'honnêteté foncière jointe à trop de bon sens pour ne pas voir ce qui est, et le proclamer. L'Amérique s'est battue pour l'Amérique — et le reste est littérature. Mais il ajoute tout de suite après : — « Nous avons prouvé que l'Amérique ne réclame rien, mais qu'elle donne généreusement. » On ne voit pas bien, jusqu'ici, ce qu'elle *donne*, par contre on voit de mieux en mieux ce qu'elle *réclame*.

Dans son premier message, le président Harding revient sur la générosité américaine : « L'esprit de désintéressement de ces Etats Unis est une affaire prouvée. » Si quelque chose est prouvé, c'est que l'Amérique s'est battue pour elle et que c'est au nom de ses intérêts, d'ailleurs légitimes, dans le Pacifique, en Mésopotamie et ailleurs, qu'elle rentre en scène. Quand on passe de la métaphysique aux questions de câbles, de pétrole et de change, la conversation se corse, mais a plus de chance d'aboutir.

Une des phrases les plus importantes du premier message est la suivante : « Aucune civilisation ne saurait survivre à la répudiation de dettes. »

On voit sans peine ce que cela signifie pour la Russie, et pour les pays débiteurs de l'Amérique. Mais on peut se demander si cela ne signifie pas aussi quelque chose pour l'Amérique et son président, à leur insu.

Si le droit et la morale s'opposent à ce que Lénine répudie les dettes de Nicolas, on serait bien aise de savoir *mutatis mutandis* de quel droit différent, et en vertu de quelle morale supé-

rieure, le président Harding pourrait renier les engagements pris par le président Wilson ? Car enfin, ces engagements, ont eu des conséquences qui ne peuvent plus être rattrapées. Est-ce qu'un marché conclu de bonne foi peut s'annuler par simple déclaration d'une des parties? Peut-être y a-t-il eu maldonne, malheureusement le jeu ne peut pas être recommencé.

Tous les propos du président Harding et de son peuple se ramènent à deux idées très simples : la souveraineté des Etats est intangible ; une collaboration entre les Etats paraît inévitable. Dans les pays qui sont entrés dans la Société des Nations, ces deux idées ont trouvé un *modus vivendi ;* aux Etats-Unis elles le cherchent encore. Maîtres de l'or et des matières premières, créanciers du monde, jeunes et ayant le sentiment d'une force grandissante, les Américains sont portés à ne compter que sur eux. Et le principe de la souveraineté conduit à la doctrine pangermaniste ou plus simplement impérialiste. Le langage que tient l'Amérique à l'Assemblée des Nations est le langage de la force.

Par bonheur il y a beaucoup de forces dans le monde. Il y a une Amérique latine, il y a le Japon et peu à peu la Chine. Il y a l'Europe, encore, bien qu'elle soit un peu lasse. L'Europe a mis longtemps à découvrir l'Amérique, qui le lui rend aujourd'hui.

Par bonheur aussi, le simple bûcheron a de la bonne volonté et du cœur. Mais son métier de président n'est pas facile. Le dernier message présidentiel en fait foi. On a déjà, dans les deux mondes, tiré mille conclusions de ce message. Il prouve avant tout que la politique intérieure continue à peser sur la politique étrangère, c'est-à-dire à la gêner et à la fausser. M. Harding est dans la pénible obligation d'avoir constamment en vue l'unité républicaine et l'adversaire démocrate lui bouche l'horizon. Le dernier message présidentiel ne contient rien de nouveau. Les tendances et les contradictions connues s'y entrechoquent dans le vague. On savait depuis longtemps que les Etats-Unis n'entreraient pas dans la ligue « actuelle ». Plusieurs Etats ne sont entrés dans la ligue qu'avec la certitude que le Pacte serait amendé et une commission des amendements est à l'œuvre. Le président Harding se déclare partisan d'une « association destinée à favoriser la paix ». Il faut attendre qu'on veuille bien nous donner quelques précisions. Elles sont lentes à venir. Le mes-

sage présidentiel reflète la confusion où s'agite tout un peuple. On n'y trouvera point de programme et seulement quelques indications, dont le sens n'apparaîtra qu'au cours des débats qui vont commencer au Sénat.

Les Etats-Unis s'acheminent vers un compromis, mais cependant qu'on les voit chercher une porte d'entrée dans le concert des nations, on se demande ce que la Société des Nations fait pour aller à leur rencontre ? La Société des Nations se compose, sauf erreur, de quarante-huit Etats. Que font, à cette heure, ces quarante-huit Etats et que vont-ils répondre, individuellement ou collectivement, quand on leur proposera de quitter leur association pour en constituer une autre ? M. Viviani, qui a représenté la France à la première assemblée de Genève, vient de défendre la cause de la France à Washington. Peut-être a-t-il été chargé accessoirement d'un mandat du Conseil de la Société des Nations. On voudrait croire que le Conseil de la Société a trouvé ce moyen, faute de mieux, d'être en contact avec le gouvernement américain — si toutefois le même homme peut représenter en même temps un Etat déterminé et une association d'Etats. Ce n'est pas une raison parce que la Société des Nations a déclaré la guerre à la diplomatie secrète pour n'avoir pas de diplomatie du tout.

Genève.

PRICE HUBERT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe dans l'Eglise romaine, 1827-1869*, Emile Nourry.

Rien n'est plus intéressant pour le psychologue qu'une évolution religieuse. Celle du Père Hyacinthe, toute différente de celle de Renan, par exemple, mérite d'être considérée avec attention.

Charles Loyson naquit en 1827, dans une famille d'une foi religieuse intense. Sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, avait eu une sorte de vision et savait qu'il serait prêtre. Il fut en effet très pieux pendant toute sa jeunesse, comme son frère et sa sœur qui prirent aussi l'habit religieux. A 18 ans, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, et à la fin de ses études se fit recevoir dans cette Compagnie. Ordonné prêtre le 14 juin 1851, il enseigna la philosophie au grand séminaire d'Avignon et la

théologie à celui de Nantes pendant cinq ans; mais,à ce moment, attiré par le ministère paroissial, il se fit nommer vicaire à la paroisse Saint-Sulpice de Paris. Un nouveau changement le détacha des Sulpiciens; il entra comme novice chez les Dominicains où se trouvait déjà son frère. Mais, déçu là encore, il se décida, en 1859, un peu au hasard, paraît-il, à devenir Carme déchaussé, ordre monastique plus rigoureux, où il resta une dizaine d'années jusqu'au moment où il quitta bruyamment le Carmel et l'Eglise romaine pour fonder une Eglise catholique gallicane, qui, je crois, s'est éteinte avant lui.

Cette brève biographie montre combien l'âme de Charles Loyson était inquiète et tourmentée, et il aurait fallu y noter d'autres changements encore : son passage des idées intransigeantes et hostiles au temps moderne, qui l'avaient poussé vers les ordres monastiques, aux idées diamétralement opposées, qui l'en firent sortir, ou des tendances favorables aux nouveautés théologiques, qui lui avaient fait prendre chez les Carmes le nom de Frère Hyacinthe de l'Immaculée-Conception, à des tendances absolument contraires, qui devaient le dresser contre tous les nouveaux dogmes. Le journal intime qu'il tenait depuis son entrée dans la vie religieuse, et où il note ses rêves, ses regrets, ses doutes, atteste ce trouble continuel : « J'ai fait une folie », écrit-il, à peine entré au Carmel, et il précise : « J'en ai fait deux : folie de quitter les Sulpiciens, folie de quitter les Dominicains. » Encore ne s'agit-il là que d'une orientation personnelle ; mais, pour les directions religieuses, la même nature tourmentée se révèle, et du coup une première remarque s'impose que, le christianisme étant avant tout sérénité, confiance et joie, le Père Hyacinthe n'était pas dans la grande voie psychologique des chrétiens.

Pour bien le juger, il faudrait avoir son journal complet, celui de ses premières années; mais les fragments qu'on nous fait connaître semblent bien confirmer cette première impression. Plus tard il qualifia sa religion d'alors de « grand monothéisme imprégné de christianisme ». Le mot paraît juste. Charles Loyson fut peut-être de tout temps un grand monothéiste plutôt qu'un vrai chrétien ; il n'a pas pour le Christ ce sentiment de tendresse émue qu'ont les vrais fidèles de Jésus, et dont on trouve le reflet même chez Renan ou chez Tolstoï. Par son monothéisme dominateur et exclusif Charles Loyson s'avère Asiatique plus qu'Euro-

péen, frère des Juifs et des Arabes plus que des Grecs et des Romains. Pour une âme occidentale le monothéisme n'est qu'un aboutissant; d'elle-même, cette âme s'arrêterait au polythéisme ou même à l'athéisme (athéisme marque de force d'esprit, a dit Pascal, en ajoutant, il est vrai, mais jusqu'à un certain point seulement). Le Christianisme, synthèse religieuse, concilie tout cela, et peut-être est-il plus près du polythéisme que du strict monothéisme ; du moins l'Homme-Dieu, si facile à admettre pour nous, fils des adorateurs des Olympiens, n'a jamais pu être compris par un fidèle de Jéhovah ou d'Allah. La croyance en Dieu n'est donc pas originairement indispensable, ni peut-être même favorable au christianisme. « Nul ne va au Père que par moi », a dit le Christ lui-même, et peut-être Charles Loyson doit-il son inquiétude mystique au fait qu'il était allé au Fils par le Père et non au Père par le Fils.

C'est le monothéisme intransigeant qui semble, en effet, être à l'origine de sa séparation d'avec l'Eglise romaine. Ni la chair, ni l'orgueil, ni la politique, ni le libéralisme n'ont joué dans son évolution d'âme le rôle décisif qu'ont prétendu ses ennemis. Mais de bonne heure l'idée paraît en lui de réunir et concilier toutes les fois monothéistes. Dès l'avent de 1865, dans une de ses conférences de Notre-Dame, il déclare : « Je regarderai au sein du protestantisme chrétien, au sein du déisme sincère et je leur dirai : Vous êtes mes auxiliaires », et si, quatre ans plus tard, il quitte l'Eglise, c'est qu'on lui demande de rétracter une déclaration à peu près semblable : « Il n'y a place au soleil du monde civilisé que pour ces trois sociétés religieuses : le Catholicisme, le Protestantisme et le Judaïsme. »

Pourquoi l'Eglise lui demandait-elle de rétracter cette phrase ? C'est parce qu'il n'y faisait aucune différence théologique entre les trois fois. Si le Père Hyacinthe avait été encore catholique, il aurait déféré sans peine à cette invitation, mais il n'était même plus chrétien, puisqu'il mettait sur le même plan l'Ancien Testament et le Nouveau, en attendant d'y ajouter le Coran. Ce n'est pas par révolte contre une autorité excessive qu'il se retire ; au contraire, tous ses supérieurs, le général de son ordre, l'archevêque de Paris, le Saint-Père ont été à son égard d'une bienveillance affectueuse qui ne s'est jamais démentie ; c'est lui qui, semble-t-il, aurait souhaité que la rupture vînt de Rome et qui

regrettait cette bienveillance ; et c'est lui qui, contrairement à l'avis de tous ceux qui l'aimaient et l'admiraient, son frère, l'abbé Loyson, Montalembert, Mgr Darboy, Mgr Dupanloup, tant d'autres, voulut sortir avec fracas.

Ici il a dû y avoir des influences personnelles. L'exclusivisme monothéiste aurait été, certes, insuffisant, et la violence empoisonnée de certaines attaques ultramontaines n'aurait pas été décisive ; le Père Hyacinthe avait l'âme assez haute pour mépriser toutes les baves. Sans doute celles-ci ont dû avoir leur importance ; Victor Hugo, qui était, lui aussi, une grande et belle âme, ne pardonnait pas les plus petites critiques, ni de simples silences ; si le Prince-président avait fait appel à lui en 1849, nous y aurions perdu *les Châtiments !* Veuillot, de même, très généreux pour son compte personnel, était tout le contraire pour le compte de son parti, sa polémique devenait alors méchante ou vulgaire, et il aurait pu se dispenser d'écrire :

Il y a longtemps que nous nous doutons que ce carme a envie de manger du gigot et des pois au lard.

Le parti ultramontain à cette époque a souvent dépassé les bornes, et l'on comprend les nausées de belles âmes comme Montalembert devant certaines bassesses et certaines perfidies.

Mais, encore une fois, ce n'est ni le venimeux de ces polémiques, ni le honteux de cette ruée vers la servitude vaticane qui a fait sortir le Père Hyacinthe de l'Eglise. Il a dû y avoir une autre cause, et cette cause ne peut être que féminine. Seule une femme peut ainsi dominer une âme d'homme, surtout une âme chaste et affectueuse, sincère et scrupuleuse. Ce n'est pas par la chair que le Père Hyacinthe a été entraîné, c'est par l'inquiétude et par l'affection. Il y a des femmes qui tournent toujours autour des prêtres, et quand ce sont des protestantes, le prétexte est tout trouvé, leur conversion. Mme Meriman avait voulu être convertie par le Père Hyacinthe. Un jour, à la fin d'une discussion théologique, elle lui dit :

Cessez d'insister, mon père, je sens qu'un jour je serai catholique, mais vous ne serez plus là pour me recevoir dans l'Eglise.

Et comme l'autre s'étonnait :

L'esprit qui vous anime vous amènera certainement à entrer en lutte

avec le pape, vous suivrez votre conscience et vous aurez raison, mais vous quitterez l'Eglise, ce qui ne m'empêchera pas d'y entrer.

Le Père Hyacinthe, de son aveu, aurait alors entrevu, pour la première fois, la possibilité d'une rupture avec l'Eglise. Etrange chassé-croisé, Mme Meriman se faisait à moitié catholique (je dis à moitié, parce que de sa propre autorité elle modifiait la formule d'abjuration qu'elle avait à prononcer) et, deux mois après, le Père Hyacinthe se faisait à moitié protestant, en assistant à l'office anglican de Westminster; or, dans l'intervalle, il avait noté sur son journal intime, le 5 août 1868 :

Et maintenant je connais l'amour, et je le connais dans sa forme la plus virginale et la plus religieuse !

Si le pauvre Père Hyacinthe n'avait pas aimé, chastement, religieusement, sa pénitente, il ne serait pas sorti de l'Eglise.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue de France vient de paraître : lettres de l'ex-tsarine à Nicolas II. — *Essais critiques :* recommandation. — *La Revue de Paris :* Victor Segalen, par M. Gilbert de Voisins. — *La Connaissance :* Edmond de Goncourt, par M. Frantz Jourdain. — *La Revue hebdomadaire* : Ernest Renan et Ernest Psichari. — Memento.

La Revue de France a paru pour la première fois le 15 mars. MM. Marcel Prévost et Joseph Bédier en sont les directeurs littéraires. Sa direction politique est confiée à M. Raymond Recouly. La revue ouvre sur *Le lac salé*, le nouveau roman de M. Pierre Benoît, qui est d'un intérêt indiscutable. On trouve un article où parle M. le Maréchal Foch et des poèmes inédits de Mme Desbordes-Valmore.

Ce périodique nouveau ne prétend remplacer aucun de ceux qui existent. Ils ont tous leur raison d'être, et nous saisirons avec joie les occasions de mettre en relief l'intérêt de chacun d'eux. Mais il ne leur ressemble pas, il est bien lui-même.

Vous lirez et vous jugerez. Notre désir est de servir la France de notre mieux dans les divers domaines de son activité, politique ou économique, artistique ou scientifique. Nous ne nous répandrons pas à cet égard en déclarations de principes : un programme ou mieux un esprit ne sauraient s'exprimer utilement en quelques phrases. C'est au choix de nos collaborateurs, c'est à l'apport de chacun d'eux que vous reconnaîtrez bientôt nos intentions et le sens de notre effort. Pour l'instant,

il nous suffit de marquer, outre la nouveauté de la présentation typographique, la nouveauté de notre plan : nous avons recouru à une formule souple, vivante, actuelle, comportant aussi bien le grand article dit « de revue » que la note substantielle d'une page ou deux.

Eh, mais, voilà un « plan » qui ne se différencie guère de celui que réalise depuis tant d'années notre vieux et actif *Mercure de France*... Nous en félicitons, sans aucune arrière-pensée, nos confrères. Et nous joignons à notre compliment le vœu que les attaches officielles des trois directeurs de la *Revue de France* lui permettent de suivre l'exemple unique de notre maison, où, depuis trente-deux ans, la liberté d'opinion de chaque collaborateur, scrupuleusement observée, a permis une œuvre collective assez féconde pour que, maintes fois déjà, l'aspect de la revue ait sollicité l'imitation. Nous en suivrons la dernière forme avec un intérêt tout particulier, parce qu'elle est le résultat des recherches d'un des membres les plus doués d'intelligence que l'Académie Française ait reçus : M. Marcel Prévost.

Le second numéro (1er avril) de la *Revue de France* contient les dernières lettres (1914-1916) de l'ex-tsarine à Nicolas II, correspondance d'une pauvre folle s'adressant à un faible d'esprit. Et la vie de millions d'êtres a pu dépendre de ce couple ! Veut-on un exemple de cette littérature ? Dans ce qu'on va lire, « notre Ami » désigne Grégoire Raspoutine. Le fâcheux moine avait obtenu déjà le renvoi au Caucase du grand-duc Nicolas :

Tout ce monde, écrit-elle au Tsar, le 9 septembre 1915, a besoin de sentir une main de fer ; jusqu'à présent ton règne a été trop doux ; c'est le moment de montrer ton pouvoir et ton énergie. Tu es le maître tout-puissant de la Russie ; le Seigneur t'a placé sur ton trône, ils n'ont qu'à s'incliner devant ta sagesse et ta fermeté, assez de ménagements : ils n'en sont pas dignes !

Je ne saurais te répéter toutes les injures dont ils ont accablé notre Ami. Pardonne-moi de t'importuner avec tout ceci : mais c'est pour te montrer que tu dois disgracier Samarine ; c'est moi qui aurais à en souffrir s'il conservait son poste. Montre de la poigne, garde-toi bien de le nommer au Conseil de l'Empire comme une compensation, un bonbon ; il ne le mérite guère après s'être conduit de cette sorte. Ce sont les derniers combats que tu auras à livrer.

Grâce à la Sainte Image qui me vient de notre Ami, j'ai le don de lire instantanément dans l'âme de ceux qui m'approchent ; je pénètre toutes leurs pensées. Orlof et les autres s'en sont vite aperçus.

Du courage, de l'énergie, de la vigueur ! Le succès récompensera tes efforts. Souviens-toi de ce qu'Il (Raspoutine) a dit : « La gloire de ton règne s'approche » ; nous combattons pour elle tous les deux, c'est-à-dire pour la fortune de la Russie qui se confond avec la tienne.

J'estime, écrit-elle le 16 septembre 1915, que tu vas être obligé de changer Tcherbatof, Samarine, probablement Sazonof et Krivocheine. Tu ne peux pas garder de pareils « types » (en français) pour lutter contre une nouvelle Douma.

Quand tu verras ta pauvre mère, mon chéri, dis-lui en termes plutôt sévères combien tu es fâché de la voir écouter tous nos calomniateurs, sans leur fermer la bouche aussitôt. Cela ne peut faire que du mal ; quantité de gens seraient ravis de la monter contre moi !

§

M. Azaïs, qui rédige les **Essais critiques**, m'invite à le recommander aux lecteurs du *Mercure de France*. Il le fait en ces termes où la courtoisie et la mesure ne sauraient être dépassées :

Un dieu perfide m'a mené à *Cœur de Lilas*. Ici nous voyons M. Tristan Bernard associé à un de ses compatriotes M. Charles-Henry Hirsch. Ce M. Hirsch fait pas mal de volumes, mais il est de ces gens dont on voit le nom dans les journaux au-dessous de lignes qu'on ne lit pas. Il a écrit, je crois, de nombreux bouquins. Jadis, les tristesses d'un secteur calme m'ont condamné à en lire un. Je ne m'en rappelle même pas le titre. Je sais seulement que quelque chose se passait sur une plage et c'est comme si on m'avait remplacé la cervelle par du sable. Il est aussi préposé dans le *Mercure de France* à la lecture des Revues, ce qui lui permettra de me recommander à ses lecteurs.

La réunion de ces deux hommes, du comique grimaçant, contourné, mais drôle, de M. Bernard et du rien de M. Hirsch, ont produit un auteur falot que nous appellerons pour éviter les longueurs M. Triste-Henry.

L'universelle compétence de M. Marcel Azaïs lui permet d'écrire sur la politique, en France et à l'étranger, sur les livres, les théâtres, la musique, sur les critiques, etc. Les *Essais critiques* paraissent deux fois par mois. On s'abonne : 39, Chaussée d'Antin. Dix fascicules coûtent 11 francs; vingt fascicules, 20 fr. seulement.

§

La Revue de Paris a commencé, le 15 mars, la publication d'un roman posthume de Victor Segalen : « D'après René

Leys ». M. Gilbert de Voisins en présente l'auteur, dans une étude où chacun de ceux qui connurent Segalen retrouveront de lui une image très fidèle et vraie en profondeur.

Ce jour-là, quelque sept ans avant la guerre, Claude Farrère, embarqué à Toulon, m'avait donné rendez-vous sur le quai de la Vieille Darse, pittoresque et puant selon sa coutume d'été. Nous devions passer l'après-midi ensemble et je l'attendais, assis à la terrasse d'un café minuscule. Bientôt, je vis approcher son canot, mais quand il sauta à terre, ce fut pour me dire que, devant retourner tout de suite à bord du *Saint-Louis* où le rappelait son service, il me fallait, deux heures encore, trouver à me divertir sans aide. Il me quittait en me serrant la main, lorsqu'une idée charitable l'arrêta : « Tu t'ennuierais trop ; tiens, je vais te faire connaître quelqu'un avec qui tu pourras causer. » Sans que j'eusse le temps de donner mon avis, il retint un médecin de la marine qui lui disait bonjour en passant, bredouilla des présentations rapides, et partit.

Ainsi M. G. de Voisins rencontra Victor Segalen.

Quelques instants plus tard, nous causions activement et je commençais à deviner le vrai visage de cet homme, à entendre le vrai son de sa voix. Ses yeux s'éclairaient, ses gestes devenaient significatifs, un rire plaisant égayait ses phrases, et d'autres phrases, dont il voulait préciser le sens, étaient durement martelées par son débit ; enfin des saillies brusques d'une ironie qui ne ménageait rien donnaient à quelque critique, à la présentation schématisée d'un caractère, au simple rappel d'un souvenir déplaisant, une intensité presque sauvage. Ce qu'il détestait, il ne se contentait pas de vouloir le détruire, il le lacérait avec des mains joyeuses, il le mettait en lambeaux et en présentait les pauvres dépouilles à la risée publique ; mais ce qu'il aimait, il l'aimait bien. Quel enthousiasme, quand il parlait avec abondance et minutie, sur un ton exalté, en phrases sans bavures, de voyages lointains, de ces terres australes dont il signalait la vertu, et des mérites subtils qu'il trouvait à l'exotisme ! Il m'éblouissait moi, voyageur modeste pour qui le vaste monde représentait surtout un sujet de rêveries, et nous eussions, longtemps encore, de conserve, couru la poste en imagination, si un nouveau champ ne s'était offert à nos entretiens quand j'appris que Victor Segalen allait publier, sous le pseudonyme de Max Anély, un livre intitulé : *les Immémoriaux*, fruit de son séjour à Tahiti, un roman où il contait l'histoire de ce peuple sans histoire, sans traditions qui vinssent l'asservir ou le diriger, et qui, vivant au gré de l'heure, souffrait cruellement, de ce fait même, des lois, de la morale et des conventions importées par les missionnaires européens. — Il aimait donc les belles-

lettres, ce coureur d'aventures ? Je ne me doutais pas à quel point il chérissait l'art, sa seule idole, et de quel intransigeant amour.

Emouvant spectacle que de voir Segalen inventer en quelque sorte un voyage enfermé jusqu'alors dans les livres, animer des cartes au dessin mort, évoquer une ville, les teintes d'un crépuscule, une contrée tout entière, nombreuse et diverse ; fixer une distance, une altitude, un prix, marquer un but, sans oublier les moyens pratiques de l'atteindre, rêver, un instant, sur la belle rencontre que nous ferions peut-être au débouché de ce col neigeux, à cette eau chaude lisière de forêt : transporter en paroles de poème une action point encore entreprise et noter à l'avance, froidement, par chiffres et dates, ses résultats et sa durée. Heures passionnantes où nous préparions notre enchantement, où nous limitions ses joies pour qu'elles fussent plus vives, plus rares ! Devant nos yeux, l'image floue se précisait ; nous en connaissions les formes et les couleurs essentielles, elle prenait son relief, à tel point que les autres, trop vagues ou déjà vulgarisées, perdaient tout prestige. Nous cédions à l'appel de la Chine... On n'avait plus qu'à partir. — Quelques mois plus tard, nous nous retrouvions à Pékin.

C'est au cours d'une mission, le 10 août 1914, « à l'heure où le soleil se couchait derrière le rempart du Thibet », que Segalen et M. G. de Voisins apprirent l'explosion de la guerre. Au début d'octobre, ils débarquaient à Marseille.

Segalen rejoignit à sa demande les fusiliers marins sur le front de l'Yser. Lentement, la guerre l'usa. Résolu à ne pas céder, refusant tout repos, il ne ressentit pas le travail secret de cette usure sourde. Il revint, très malade, et tout arrêt d'activité lui étant insupportable, à sa demande encore, il fut envoyé en Chine pour y recruter des ouvriers indigènes. C'était assurément *the right man in the right place*, mais combien diminué, physiquement, par l'effort guerrier ! Rentré en France, sa tâche accomplie, il s'épuisa par un labeur quotidien, à l'hôpital de Brest. Il n'admettait pas qu'une âme forte pût être surmenée : il considérait le repos comme une déchéance. Sa dernière joie de l'esprit fut peut-être d'apprendre l'armistice :

« *Aujourd'hui*, m'écrivait-il, *on voit si clair ! il fait si grandement beau, en France, que toute impatience personnelle serait odieuse: seul un entrain redoublé est possible... Quel renouveau ! quelle façon d'en finir, à la française !* »

Mais, pour lui, le relâche arrivait trop tard : il succomba, le 21 mai 1919, à une hémorragie accidentelle, dans la forêt du Huelgoat, en Bretagne. Ce Breton de souche bretonne, nourri d'exotisme et qui avait tant couru le monde, revenait mourir là.

Il laisse à ceux qui le connurent, qui l'aimèrent, un merveilleux sou-

venir ; ses œuvres déjà publiées charment par une forte originalité et cette passion de l'art qui se manifeste à toutes leurs pages. D'autres, presque achevées, pourront être données encore, mais dans les papiers de cet infatigable travailleur, que d'ébauches déjà composées, que de plans complets et vivants, que de notes précieuses, bien prises, non pas jetées au hasard, mais dessinées avec soin et cernées d'un trait net, que d'essais entrepris, que d'esquisses fixées !... et, surtout, quelle poignante conviction cet ensemble donne à qui le découvre, de la qualité rare, de l'émouvante richesse de l'œuvre nombreuse, hermétique parfois, mais toujours pleine de sens, de fantaisie et de passion, que Victor Segalen dut interrompre.

On ne saurait écrire, avec plus de cœur et de talent, sur un homme de cœur et de talent.

M. Frantz Jourdain donne à **la Connaissance** (mars) la première partie d'un « Edmond de Goncourt » plein de relief, à côté d'un « Jean de Tinan » de M. André Lebey, qui est le bel hommage du frère par l'esprit et le cœur, à l'adorable sensibilité de l'inoubliable jeune homme qui nous laissa *Penses-tu réussir ? Aimienne* et *Ninon de Lenclos.*

M. F. Jourdain trace ce bon portrait d'Edmond de Goncourt :

Grand, assez robuste, très droit, suprêmement distingué, l'œil scrutateur, perçant, profond, presque gênant, à la pupille noire extraordinairement dilatée ; une chevelure d'argent épaisse, soyeuse et couronnant harmonieusement un front droit et large ; des moustaches retroussées de colonel de cavalerie ; des mains longues et aristocratiques d'archevêque, des mains toujours en mouvement et parlantes ; l'aspect réservé, froid, un peu distant, Edmond de Goncourt me fit l'effet d'une divinité hautaine à laquelle j'allais rendre d'humbles hommages. Piteusement intimidé, gêné, ne sachant si j'allais me prosterner ou serrer la main, je bafouillai quelques phrases informes que mon interlocuteur écouta froidement, sans m'interrompre ni venir au secours de mon embarras, la pensée ailleurs, inclinant deux ou trois fois la tête d'un mouvement automatique, et en gardant un silence qui n'avait rien d'engageant ni de bienveillant.

Ce premier accueil, plus tard, m'a expliqué la sourde hostilité dont était victime cet homme qui ne se livrait jamais à des inconnus et qui réservait son jugement sur les êtres et les choses, avec une sorte d'équité et de droiture dignes de respect. Ceux qui, rebutés par ce contact préliminaire assez réfrigérant, ne connurent pas son intimité et ignorèrent la bonté, la générosité, la grandeur, la sensibilité de ce cœur

d'élite, ceux qui, froissés de ses dehors presque secs, s'éloignèrent de lui pour toujours, ceux-là ont mal jugé l'homme que j'ai entendu traiter de bonze et qui, en réalité, se montrait au contraire l'opposé du pontife. Personne n'était plus simple, plus cordial, plus affectueux, plus naïf même que lui. Certes, il gardait la compréhension de sa valeur et ne jouait pas la comédie de la modestie. Pas une fois, dans sa carrière, il n'abaissa sa dignité par une démarche pratique, par un geste servile, par une sollicitation adroite, capables de capter la bienveillance du premier venu, d'un éditeur, d'un journaliste, d'un critique ou d'un directeur de théâtre. Orgueilleux mais non vaniteux, il n'avait rien du personnage qui préfère tout le monde, professe avec grâce l'opinion de son interlocuteur, se confine dans une prudente neutralité, sort automatiquement un compliment comme un bonbon mis en réserve dans une boîte, et mérite l'épithète agaçante de « bon garçon et d'homme charmant ». Il offrait rarement sa main, je le confesse, mais, quand il la donnait, il ne la retirait jamais.

Les membres de l'Académie Goncourt ne trouvent grâce devant M. F. Jourdain, ni pour les lauréats qu'ils ont couronnés, ni pour le recrutement de leur académie. Jules Renard n'aurait dû son élection qu'à la menace de démission formulée par Octave Mirbeau. L'aversion de Goncourt pour les femmes de lettres n'a pas empêché l'admission de Judith Gauthier. Un « ennemi avéré d'Edmond, avec lequel une rupture éclatante avait eu lieu » — (M. Henry Céard ?) — siégerait à l'Académie Goncourt. Telles sont quelques remarques de M. Frantz Jourdain.

§

M. Jean Psichari donne à la **Revue hebdomadaire** (2 avril) : « L'enfance d'Ernest Psichari ».

On sait que la critique ultramontaine s'est efforcée d'opposer Ernest Psichari à Ernest Renan, son grand-père. Quelques partisans ont vu, dans l'orthodoxie du petit-fils, le rachat de l'affranchissement philosophique de l'aïeul. Ceux que la question peut intéresser ne liront pas sans émoi ces lignes de M. Jean Psichari.

La doctrine renanienne, baignée de tendresse, enveloppée d'amour est transmise à Ernest par la plus dévouée des mères, par une mère qu'il adore et qui en est adorée, par une fille à tel point formée sur le modèle de son père que, lorsqu'on voulait savoir ce que dans telle ou telle circonstance Renan aurait dit, il n'y avait qu'à l'entendre parler, elle. Le petit est entretenu dans le culte de l'ancêtre, chez lui et au dehors. Jeune homme, tout, à ses oreilles, résonne de la gloire de l'exé-

gète illustre. Tout l'exhorte à le suivre, à l'imiter. Non ! Rien n'y fait. Il a maintenant sa conscience à lui ; car — et ce point est essentiel — la conscience morale chez le chrétien se confond avec la conscience mystique, ne fait qu'un avec elle. Le jeune homme a l'âme bouleversée. Il va trouver son directeur, il lui demande, la voix haletante, s'il est vrai que ce grand-père soit damné. Le prêtre lui répond qu'il n'en sait rien, que nul n'en peut rien savoir. Dans le doute, Ernest se renonce. Dernière dette de reconnaissance, marque de piété suprême, il veut se faire prêtre pour sauver l'incroyant. Car, à cette heure, il est sûr d'être, lui, dans la voie juste ; il a reconquis sa foi chrétienne.

Constatons-le franchement. Moi, je ne trouve pas de terme plus adéquat ; nous avons, dans Ernest, dans le petit-fils même du philosophe, dans un être d'une intelligence supérieure, d'une honnêteté scrupuleuse, marqué pour devenir le plus direct disciple du maître, nous avons à reconnaître la faillite du rationalisme renanien.

Ancêtres du pays d'Arvor, ancêtres de lagunes adriatiques, ancêtres de Paros, d'Albanie, de Chio, du Phanar et de Galata, et vous, surtout, vous, avant tout, nécessités religieuses, inéluctables et planétaires, où donc avez-vous mené mon saint enfant ? Vous nous l'avez ramené à son humanité primordiale.

Je comprends — car il faut essayer de comprendre, si ce n'est tout, ce qui serait trop, du moins le plus que nous pouvons, — je comprends la contrariété que cette conversion a causée à certains esprits, à des esprits marqués de petitesse. Nous n'avons point à insister sur ceux-là.

Demandons-nous plutôt ce que Renan lui-même aurait pensé de la conversion de son petit-fils.

Un ecclésiastique des plus fins avec lequel j'en causais me répondit, non sans un sourire :

— Ça l'aurait *amusé !*

Non ! Je ne le pense point ; il y a dans ce mot un jugement trop sévère sur Renan.

Je suis persuadé que ça l'aurait *intéressé*, intéressé fortement. Il aurait, sans nul doute, réfléchi, examiné, analysé, il aurait eu avec son petit-fils des conversations sans nombre. Ernest Renan, on l'ignore peut-être, était d'une modestie extrême. Alors que le monde retentissait de son œuvre, je fus atterré de l'entendre me dire un jour que cette œuvre, au fond, n'était ni connue ni comprise. Je lui soutins qu'il avait formé des esprits, qu'il avait des adeptes. Il n'en voulut rien admettre !

Memento. — *La Revue de l'Epoque* (avril) : Réponses à l'enquête : « Faut-il fusiller les *babaïstes ?* » — M. Léon Rulh : « Les héros de l'Argent, au théâtre ». — Une étude de M. Paul Myriam sur « Louis

Nazzi ». — « D'Annunzio à Fiume », par M. Achille Richard, qui répond notamment à l'article de M. Paul Rival qu'a publié le *Mercure*.

La Grande Revue (mars) : La suite du « Napoléon », de M. Elie Faure. — « Le mysticisme social », par M. R. Gillouin.

Revue des Deux Mondes (1er avril) termine « Un drame dans le monde », de M. Paul Bourget, un roman qui aboutit à cette conclusion : « Ce n'est pas toujours vrai ». — La suite du « journal » de M. Paléologue sur son dernier séjour en Russie. — « Histoire politique », par M. Raymond Poincaré.

La Revue de Paris (1er avril) : « Lettres d'Italie », d'Ernest Renan. — « Les nouveaux riches au Japon », par M. F. Challaye. — « La leçon des Indépendants », par M. Francis Carco.

Revue Bleue (2 avril) : Maxime Gorki : « La révolution russe de mars 1917 ». — M. L. Gillet : « Une ethnographie artistique de la guerre ».

La Vie des Peuples : (25 mars) M. Paul Sourzac : « Jérusalem ».

Rythme et Synthèse (mars) : M. C. Fusil : « Panesthésie ». — M.H. Charpentier : « Ode au verbe créateur ». — M. Paul Jamati : « Les poètes actuels de la vie ».

Les Primaires (mars) consacrent un beau numéro à Louis Pergaud : M. A.-M. Gossez associe dans un bel article l'auteur de *Goupil à Margot* au poète Léon Deubel. M. E. Rocher fait un vivant portrait du disparu. M. Marcel Lebarbier traite des « enfants » dans l'œuvre du romancier humain de *la Guerre des Boutons* et M. Emery, du talent de l'animalier.

Les Temps Nouveaux (mars) : numéro spécial sur Pierre Kropotkine, à qui rendent hommage : MM. Paul Reclus, Ch. Malato, Lucien Descaves, Elie Faure, A. van Gennep, Steinlen, H. Barbusse, G. Séailles, H. Romain Rolland, etc., etc.

La Revue Critique (25 mars) : « Souvenirs de P.-J. Toulet », par M. J. Boulenger.

Les Tablettes (mars) : M. Claude Farrère, « Turcs et Turquie ». — M. J.-G. Millet : « Maeterlinck ».

La Bataille (1er au 15 avril) : « Nos Forces intellectuelles », par M. H. Bourdin. — « A propos de Francisco Ferrer », par M. Flesky du Rieux.

L'Esprit Nouveau (no 6) : « La lumière, la couleur et la forme », par M. Charles Henry. — « L'Esthétique sans amour », par M. Charles Lalo. — « Charlot », par M. Elie Faure. — Une étude de M. Waldemar George sur l'œuvre picturale de M. Braque.

La Revue Universelle (15 mars) : « Edmond de Goncourt et son grenier », par M. Léon Daudet. — Comte Witte : « Mémoires inédits »:

« Les tentatives d'alliance franco-germano-russe ». — (1er avril) : M. G. Batault : « Judaïsme et Puritanisme ».

La Revue de la Semaine (1er avril) : « Psychologie du Sinn-Fein », un article de M. Maurice Bourgeois, du plus haut intérêt.

La Revue hebdomadaire (2 avril) : « Sous le signe de l'Esprit », par M. Maurice Barrès.

La Renaissance (2 avril) : « La France au service de la paix », par M. Georges Lecomte. — « La Civilisation Commerciale », par M. Pierre Hamp. — (9 avril) : « Pluie d'étoiles », par M. le colonel Romain. — « Le symbolisme verbal chez Baudelaire », par M. Jean Royère.

Les Saisons (printemps) : « Le Lardier », farce en un acte (d'après un fabliau), de M. Jean Ott.

La Revue Mondiale (1er avril) : Enquête sur « L'Education populaire et la journée de 8 heures ». — « Artistes et gens du Monde », par M. V. du Bled. — « Le nouvel aspect du Préjugé des races », par M. Jean Finot.

L'Opinion (2 avril) : M. Robert Veyssié : « Les lois d'illusion ». — M. J. de Lacretelle : « Les Russes en Tunisie ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon de la Société Nationale. — Le Salon de la Société Nationale est au premier chef une sélection. Le Salon des Artistes français ne saurait être une sélection. Par son large porche toutes les bonnes volontés académiques irruent et il n'y a pas de jury qui puisse empêcher les pompiers d'y venir poser leur casque et éponger leur front auprès des vignettes kilométriques et des portraits de dames à leur aise. Le Salon d'Automne est envahi par trop de jeunes puissances pour opposer des barrières solides à des conquistadors nouveaux. Les Indépendants, c'est le bel et bon étal pictural, heureusement ouvert à tout venant. Seul, le Salon de la Société nationale est une sélection. C'est son titre et sa force. Dédaigné par les chasseurs de médailles, il est assiégé par les artistes qui voudraient une consécration, qui, certes, a sa valeur. Etre accueilli par un jury d'artistes laborieux et tous possesseurs d'une technique avertie et ingénieuse, par ce noyau de fondateurs qui, par talent et continuité de camaraderie, se sont donné valeur d'Institut, c'est fort intéressant.

Le jury, variable en ses éléments, pousse la prudence jusqu'à

ouvrir la porte à quelques extrémistes notoires. Il y a, d'ailleurs, parmi les salles un petit chemin de Damas. Un des membres les plus sérieux de ce jury me confiait que des bolcheviks avaient forcé la porte. Un instant, après il s'extasiait sur la truculente beauté d'un dos de femme, hardiment bolchevisé. Hélas ! les bolcheviks ne sont pas très nombreux et on ne saisit pas bien la différence entre ceux qui sont entrés et ceux qu'on laisse dehors. La sélection comporte donc une petite pointe de caprice, ou de hasard. Certaines salles présentent, de par cette application d'un bon goût aimable et heureux, l'aspect de salles de musées de province bien tenues où l'on grouperait des achats d'étal pas trop malencontreux. Il n'y a guère de tableaux tout à fait indifférents dans ces onze cent quarante-quatre peintures.

Il y a de très bons dessins. La sculpture et la gravure sont de belle tenue. Quelques excellents artistes donnent figure à une très restreinte exposition d'art décoratif. Les rétrospectives sont du plus haut intérêt. L'exposition des artistes polonais, avec une rétrospective où figurera Matejko, une partie nouvelle où l'on distingue des artistes tels que Wyspianski, Wittig, Mehoffer, est captivante.

§

Une salle est consacrée à Auguste Lepère. Elle présente quelques-uns de ses plus beaux tableaux et de ses plus remarquables estampes. L'artiste apparaît dans son unité d'art et sa complexité d'application. Les livres illustrés sont sous vitrine et il n'en peut être autrement Les visiteurs ne pourront donc, à cette occasion, se rendre compte de la prodigieuse qualité d'illustration de Lepère, de la variété de son commentaire, de la qualité des évocations qu'il déploie au long des pages du texte. Mais les *grandes nuées orageuses*, le *Ballon qui descend*, les *Rochers de Sion*, témoignent de son grand art de peintre ; les dessins sont très beaux. On revoit avec joie des eaux-fortes, telles que le *Marais inondé* et des bois tels que le *Pêcheur*.

Une partie des tableaux de Lepère ont été peints en Vendée. C'est dans le Marais Vendéen que Milcendeau, dont la rétrospective avoisine celle de Lepère, a peint le plus souvent. Ce qui ne l'empêcha point d'aborder des thèmes très colorés, de rapporter d'Espagne d'éclatants éventaires de fruitier ou de peindre le portrait de M[lle] Polaire. C'est sur ses pages de Vendée qu'insiste cette

sélection de son œuvre. Sous des ciels où les nuages semblent des paquets de brume molle, l'eau du marais s'appesantit dans des herbages. Toute une série de dessins d'un faire large, appuyé, vériste, dénotant une étude profonde de Holbein, fait vivre un peuple de maraichins, paysans, mendiants, fillettes, et emprunte des pages aux études d'Espagne de l'artiste. C'est d'une vision simple, traduite avec netteté et ferveur. Une salle rappelle le souvenir d'un artiste aimable et ému, Aimé Berton. L'œuvre de Philippe-Charles Blache se recommande au catalogue de la présence d'une de ses toiles à la collection Degas. P.-Ch. Blache était, certes, de ces artistes probes, sincères et curieux de technique dont il est intéressant de souligner l'effort un peu méconnu, au cours de leur vie. Toute la vie d'Alfred Lenoir est présentée par tant de maquettes et de monuments qui ne s'élèveront pas. Parmi les artistes vivants à qui la Société a offert une large divulgation de leur œuvre, le prince Troubetzkoy, nerveux, fin, à la recherche d'un graphisme sculptural, expressif, au modèle juste et capricieux, montre un pêle-mêle amusant de portraits de notoriétés et d'animaux de race. Jacques Blanche réunit quelques toiles, natures mortes aux jolies lumières, portraits dont celui d'André Gide, nonchalant et sarcastique, est le plus curieux pour ce qu'il contient d'exactitude, portraits faits à Offranville, dont une étude, le *petit Maurice Follâtre*, offre, parmi ses qualités et son aspect à la Manet, une émotion primesautière. Quelque humour se mêle un peu sournois aux portraits des gens d'Offranville. Toutes ces études sont supérieures au tableau d'art chrétien où M. Anquetin fait figure du Christ, en belle robe bleue. Le tableau date. Lhermitte et Uhde avaient de ces façons d'introduire le Christ parmi des mobiliers modernes et des contemporains extasiés et ravis. Les qualités de composition du tableau ne suffisent pas à lui donner un intérêt d'émotion. Tout cela est d'un artiste habile, spirituel et inquiet.

§

La Société Nationale s'enorgueillit à juste titre de compter Raffaelli parmi ses exposants. Quatre Raffaelli de premier ordre. Une extraordinaire banlieue au sol spongieux autour d'une haridelle squelettique et tout ce fond maigre et léger des arbres en balais et des cahutes qui paraissent plutôt posées sur le sol que construites. Une large vue de quai des Esclavons à Venise, temps

un peu gris, circulation de foule d'une amusante vivacité, contriste du *vaporetto* couleur d'usine et des barques avec voiles pourpres et orangées, et une admirable impression de large. Raffaelli est aussi un grand peintre de fleurs. Ses Anthémis vivent d'une vie légère.

Albert Besnard a un portrait et un nu dans les verdures, avec de jolies trouvailles un peu arbitraires de luminosité.

Le portrait de Pelet par Louis Legrand est une des belles œuvres de la peinture de notre temps. C'est de la vie simplement et fortement transcrite. La nouveauté et l'agrément des harmonies de Legrand prennent toute leur séduction dans son étude de femme au miroir, d'un modernisme si pénétrant, et dans son étude de fleurs. Les *Reflets* de Le Sidaner sont précieusement et joliment notés. Son port joint à son charme une belle solidité. Charles Guérin donne avec le portrait de Mme R. et de sa fille une belle toile de caractère intime et grave. Son lyrisme trouve dans sa *Gloire de Vénus* une belle page aux gradations neuves de couleur rare. Espérons que ce petit tableau servira de point de départ à une grande toile décorative. Il la contient. Une ronde d'enfants au bord de la mer de Georges d'Espagnat est délicieuse de mouvements chez les êtres et de souplesse émue dans le ciel et les eaux. La *Nuée* de Jeanès est une des belles pages de ce peintre poète d'un art si rare et si pénétrant. Le mol abandon de ce beau corps féminin symbolique fait songer à de belles strophes baudelairiennes. L'image naturiste qui l'enveloppe de rose, de bleu vif, de vert profond est d'une distinction parfaite et d'une savoureuse nouveauté. Dans les *baigneuses* de William Malherbe, deux des plus délicates études de nu féminin qui se puissent voir, dans un concert de feuillures si joliment flou dans la plus pure atmosphère. Le dos de la baigneuse au chapeau de paille est d'une rare exquisité. André Suréda nous emmène en son Moghreb. Comme aux dernières années il en parallélise le côté sombre et l'aspect charmant. Sa prière à la synagogue est admirablement composée et la vérité de type ethnique est toujours aussi fortement observée dans la sobriété voulue du décor. Son printemps dans l'oasis, ses évocations de vie heureuse, dans le plus joli décor, paré de couleurs vives, hanté de jeunes femmes en robes florées, autant de feuillets du plus beau poème plastique. Les accords de couleur

de Suréda y sont profondément émotifs dans leur grâce souriante. C'est à l'Extrême-Orient que Verhœven demande le motif de symphonies colorées avec comme motif central une expressive figure féminine. Le tableau de fleur de Verhœven est de la plus saisissante subtilité. Paul-Emile Colin, dans sa figure de jeune fille, obtient en même temps la vigueur de style qu'il recherche et la grâce qu'exigeait son sujet. Trois portraits de François Guignet contiennent toute la grâce délicate dont ce peintre imprègne des figures de femmes. La mise en page est toujours heureuse, les accords de couleur précis et justes. Tout est merveilleusement en place et dans le ton le plus harmonieux. Le portrait d'Anatole France par Van Dongen est vivement contesté. On se fait d'Anatole France une si forte image de maturité souriante, de force aimable, de finesse vigoureuse, qu'on est tout surpris de se trouver devant le portrait d'un vieillard. Mais dans les yeux du vieillard, dit Victor Hugo, il y a de la lumière. Au vrai, l'effigie est un peu quelconque et Anatole France voisine trop avec les dieux, pour que cette image sans vie méditative ne heurte point. Les bords de l'Oise de Jean Peské sont d'une superbe structure et d'un grand sentiment décoratif. André Favory a un beau portrait de femme vigoureux et nuancé.

Dufresne entoure un buveur, humoristiquement traité, d'ondines de la Marne qui font heureusement souvenir par l'intention des figures de plein air de Manet et dont l'exécution personnelle et audacieuse est du plus bel intérêt d'art. Les villes de Warocquier se ramassent fiévreusement en belles évocations de poète. Zingg allie à son métier sûr et varié une contemplation sereine de primitif et peint solide et vrai. Voici de chaudes colorations d'Alfred Smith, un très bel effort de Migonney vers le tableau décoratif. C'est un peu chargé ou plutôt un peu abondant de détail, mais cet excès de richesse n'est pas sans comporter de la splendeur. De grands tableaux de Rupert Bunny évoquent des minutes de joie, de splendeur de corps féminins dans de beaux paysages. Les étoffes sont traitées avec la plus séduisante liberté. L'émotion afflue aux figures. C'est au plus haut point et au plus exact décoratif, avec un aspect de fête.

Jaulmes trouve dans son *Jardin en fête* la ligne la plus élégante; c'est une de ses meilleures pages.

Mlle Delasalle étudie des jeunes filles ; un nu est charmant de

grâce jeune, de joliesse du corps et d'ingénuité physionomique. Le décor léger accompagne bien les figures. Le portrait de Jules Rais et de ses enfants par Mme de Bosnanska est un beau tableau, d'une pénétrante intuition, très émouvant. Biessy rend bien l'arrivée du soir sur un village arabe, et le tumulte de fête dans une rue d'Egypte aux maisons pressées. M. Fornarod a un portrait d'homme excellent, très vrai et vivant. Mme Babaian-Carhonnell, très en progrès, montre un bon portrait et un intérieur où la vie lumineuse est traitée avec détail et dans un parti pris heureux. Mlle Karpelès avec une grande figure nue d'excellent style et d'un portrait très remarquable de vie profonde.

Un paysage de Seine d'André Chapuy est singulièrement prenant par la vie de ses eaux lourdes, le jeu lent des fumées sur un ciel opaque, la variété de ses neiges concrétées sur les barques et par la puissance nostalgique de l'atmosphère exacte.

L'*Age d'or* de Déziré est une belle peinture très sobre. Dusouchet décrit dans son *Poème Nocturne* un beau départ pour Cythère. Le violon des fées entraîne vers des ombres enchantées des couples nus, du plus beau mouvement. Il ne semble point qu'on ait vu de cet artiste quelque chose d'aussi complet.

Les pèlerins d'Emmaüs de Maurice Denis sont de sa meilleure inspiration. Le tableau de Flandrin est de très bel équilibre. Feder a un bon portrait, bien construit, de couleur séduisante. Hugues de Beaumont décrit avec puissance des figures provinciales dont il rend la cauteleuse âpreté avec une verve singulière. Il y a un très bon portrait de Camoin, une jolie page de Barat-Levraux, *Dans le jardin*, toute frissonnante d'impression naturiste, un bon paysage provençal de Baltus. David Nillet est solide et émouvant. La Nature morte de Laprade est d'un joli ton crémeux. Le *Repos du Modèle* de Lebasque est une de ses jolies choses. Charlot toujours sévère est toujours saisissant. Le village sous la neige de Challié évoque tout le Jura dur et ses frimas. Les portraits de Jeanniot sont extrêmement attachants. Citons encore, en nous excusant de ne pas préciser davantage leurs tendances ou leurs qualités, un portrait de Boldini, frémissant et expressif, le *Bernard Naudin* de Boutet de Monvel sur fond de quai très vivement appuyé, un bon portrait d'Ekegardh, les portraits très vivants de Gumery, les saltimbanques vus avec vérité dans une foule très bien silhouettée de Kamir, un fin por-

trait de Mme Jeka Kemp qui délaisse l'Orient qu'elle peignit si bien, de belles pages de Maurice Eliot, technicien savant et très compréhensif, une belle étude de fleurs autour d'un Bouddha doré de Mlle Magdeleine Dayot, les natures mortes toujours justes et somptueuses de Mme Galtier-Boissière, des décorations où Willette s'est amusé à mêler des images de La Fontaine aux plus modernes allégories, les natures mortes de Waltern Gay, de jolies études féminines de Louis Picard, de Morisset, le grand *Bain de Diane* de René Ménard, d'un très beau dessin et d'un joli calme nuancé, le portrait de Louis Morin de M. Weerts, des pages vivantes de MM. André Wilder, Lévi-Strauss, Sabbagh, Gaston de Villers, Ballé, Desbordes-Jonas, Andreau, de Mlle Boyd, de Mme Fuss-Amoré, de MM. Gihon, Renefer, Claude Rameau, Mlle Howe, MM. Gilsoul, Speed, de Mme Mary Piriou, Sjoestedt, de M. Cadel, de l'excellent peintre Charmaison, de M. Chopard, de Mlle Chaplin, de M. Kojima, très détaillé et harmonieux, Zarate, Bauguies, Frieseke, très nuancé dans son vérisme, de M. Dagnac-Rivière, dont les portes de villes arabes éclatent de luminosité vraie, de Mme Carpentier, au talent robuste, de M. Fraye, de Mlle Esté, de M. Benito, au talent brillant et varié, de M. Ritmann, de M. Barlow, aux très agréables tonalités, de M. Inguimberly, dont le *Marseille* offre de la vigueur et du souffle, de Mme Nivoulis, de MM. Bocquet, Coltri, d'Osbert, dont une large page ornementale contient de beaux groupes humains d'une jolie statique de contemplation, et encore Rusinol, avec un beau jardin d'Aranjuez, M. Brissaud (avec un bon portrait), M Lépine, aux beaux paysages de soleil, M. Deluermoz et sa Panthère noire, Mme Wyn, M. Zinoriew, avec un bon portrait de M. André Reuze, un excellent tableau de Mme Val : *Fruits et Fleurs de Bréhat*, des portraits de subtile vision et de belle facture de Thomas-Jean, un *Varengeville* clair d'Aubertin, M. Baudouin, Victor Kos, de style large et pur, le *Matin de Pâques*, de Burnand, un beau portrait de Castelucho, les lutteurs de M. Creston, les fleurs de Mme Desbordes-Jonas, un portrait de Delawe, les scènes africaines de Dinet, les portraits de M. Garraud, les fines études de MM. Lucien Griveau et Georges Griveau, les toiles de faire classique mais expressif de M. Lempoels, M. Levi-Strauss, un peu sage mais bon coloriste, le Trianon très juste de M. René-Martin, un portrait de M. Nitsch, M. Ott, M. Ralli, etc.

Aux dessins, quelques beaux Chahine, des pages de M. Coppier, solides, de M. de la Broye, de Mlle Bunoust, de Mme Gallay-Charbonnel.

§

Il y a de belles œuvres à la sculpture. Bourdelle y triomphe avec des fragments de son monument Mickiewicz. Un vase de Desbois est d'une élégance parfaite ; les bustes de Despiau sont l'œuvre d'un maître incontestable. Un petit groupe, le *Nid*, de Mlle Bass frappe par la grâce parfaite des lignes. Un jeune, M. Doré, dresse une belle figure de pierre d'un joli sentiment. Le monument de la Victoire de Pierre Roche, d'une belle force nerveuse, d'une ligne hardie et neuve, dans une recherche peut-être un peu détaillée. Une bonne statue en bois de Cornu, de spirituelles études de M. de Hérain, deux statues d'un modernisme rustique curieux de Quilivie, un buste de Derré, un bon monument funéraire de Drivier, une curieuse fantaisie de Pimienta, qui, faisant sortir d'un vase une figure, se rencontre avec une idée jadis indiquée par Rodin, les beaux bustes de Paulin, le très intéressant buste d'André du Fresnois, par Mme Ochsé, l'*Idole* de M. Patlageau, la bacchante de Mlle Pavloff, les bustes de Mlle Poupelet, de M. Arnold, de M. Schnegg, la bacchante de Mme Vallgreen, la corbeille de fruits en pierre de M. Schnegg, autant d'œuvres intéressantes. Il faut signaler le joli frontispice à une fontaine de M. Séraphin, et mettre à part pour la juste élégance et belle humanité du mouvement de son bas-relief à un monument aux morts l'envoi de Mme Yvonne Serruys.

§

La gravure originale est représentée par des artistes de tempéraments et de tendances très divers. Il se manifeste une grande variété de recherche, servie par une habileté de métier féconde en trouvailles, des artistes tels que Jacques Beltrand, Chahine, Beaufrère, Léopold Lévy, Morin-Jean, Bonfils, Amédée, Wetter, Broutelle, Roustan, Urbain, Perrichon, Coppier, Claudius, Denis, Gabriel Belot, Leheutre, Kayser, Jouas, Gusman, Hallo, Carlègle, Gobo méritent qu'on s'arrête à examiner leurs volontés d'art. Nous reviendrons à eux dans un prochain article.

A l'art décoratif, à côté de Lenoble, de Delaherche, céramistes de premier ordre, de Brindeau de Jarny, le bon ferronnier, Mmes Cazin, Suzanne Lalique, Mme Maillaud, Mme Paugon et

ses belles robes, Brateau, les vases d'acier de Capon, les toiles imprimées du peintre Burkalter, les reliures de Mlle Germain, la maquette de costumes qu'André Hellé dessine pour son gracieux ballet de la *Boîte à joujoux*, les beaux chapiteaux de Mme Céline Lepage.

Nous n'avons pu qu'indiquer la valeur de l'exposition polonaise, nous y reviendrons avec détail.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Les causes d'une crise de qualité. — Le jugement des « exploitants ». — L'absence de critique cinématographique. — Le fisc et la censure. — Un livre allemand sur le cinéma.

Le cinéma traverse actuellement une crise assez profonde. Mais tandis qu'en Amérique elle semble avoir des causes purement économiques et se résoudre à une crise passagère de quantité, elle manifeste chez nous des symptômes très différents et plus significatifs : crise de production sans doute, par suite d'une certaine abstention momentanée des capitalistes, mais avant tout crise de *qualité*.

A quelque chose malheur est bon : cette situation pénible faite à la cinématographie française par la vanité et la sottise prouve qu'il n'est plus vrai d'affirmer que la foule va au cinéma pour le cinéma et qu'elle accepte avec une égale satisfaction tout ce qu'on lui donne. Cela a été, mais cela n'est plus. Sans doute elle se plaît encore trop à des films dont la niaiserie n'a d'égale que la prétention, mais son abstention et le fléchissement de son enthousiasme prouvent assez sa lassitude. Interrogez, livrez-vous à une enquête personnelle et vous vous rendrez compte que le cinéma n'a plus pour la masse l'attrait de la nouveauté. La joie qu'elle prenait au seul mouvement des images, son étonnement devant la magique découverte se sont émoussés. Elle réclame autre chose. Elle a assez de ces démarquages de la même banalité sentimentale. Pour tout dire, elle ne marche plus. C'est que son initiation est commencée et que, sa curiosité satisfaite, elle ne trouve au cinéma aucun de ces efforts de renouvellement qu'elle désire, inconsciemment, certes, mais par quoi elle pourrait être retenue et qu'elle va chercher ailleurs, au music-hall, par exemple.

Il est juste de remarquer que le grand nombre de salles nouvelles récemment ouvertes ont dispersé davantage le public, et

cela prouve surtout, puisque les salles ne sont plus pleines, que ce public ne s'est pas accru comme on l'espérait et que ces salles ne répondent pas à un besoin. C'est que ceux qui se laisseraient volontiers convertir à l'art muet reviennent écœurés des spectacles où ils se sont rendus avec la meilleure bonne volonté.

Cela devrait faire réfléchir sérieusement marchands et « exploitants », car il y va de leur intérêt — et les amener à traiter moins cavalièrement des films où s'affirme parfois un réel effort d'originalité et de perfectionnement. Mais la plupart sont inaptes à comprendre. Neuf fois sur dix, ni leur culture, ni leur esprit ne leur donnent des droits à pouvoir juger les œuvres qui leur sont soumises. Et ils restent les seuls à les connaître, car ils décident en dernier ressort; le public n'est pas admis à assister au jugement et il lui est impossible d'y faire opposition. Les films ainsi condamnés dans le mystère et le secret des présentations ne peuvent plus essayer de retrouver le contact de la foule. Aussi, quand on reproche aux « exploitants » leur ignorance et leur exclusivisme arbitraire, ont-ils tort d'essayer de se justifier en comparant leur situation à celle des directeurs de théâtre : ces derniers sont, trop souvent, de parfaits imbéciles, mais leurs décisions ne sont jamais définitives. Un auteur a toujours la ressource de soumettre à celui-ci sa pièce refusée par celui-là, et en admettant qu'il ne parvienne à la faire accepter par aucun, il a encore la ressource de la publier et ainsi d'en appeler à l'opinion publique. Mais que peut un cinégraphiste contre l'autorité absolue des « exploitants » ? Telle est sa situation singulière qu'il n'a qu'à se résigner et à attendre qu'un état de choses aussi révoltant soit changé. Qui oserait courir un aussi grand risque ? C'est tout essai voué à un échec certain.

§

J'ai la conviction que la crise de qualité subie actuellement par le cinéma a d'abord une raison profonde dans l'absence de véritable critique cinématographique. Certes, la critique en général ne semble pas, ces derniers temps, jouir d'une très sûre estime. Mais elle a toujours connu ces crises. Et les services quelle a rendus aux lettres, aux arts et au théâtre n'en sont pas moins incontestables. Même lorsqu'elle s'est trompée, elle n'a jamais empêché une œuvre excellente de réussir, mais par contre elle a contribué grandement à l'épanouissement des plus beaux génies,

car elle est une source de foi vivante pour ceux qui se cherchent et par là, le bien qu'elle fait étouffe singulièrement les erreurs qu'elle a pu commettre. Aucun art ne saurait vivre sans critique, et l'art muet moins peut-être que tout autre, en un temps où il en est encore à conquérir son autonomie et à se découvrir lui-même.

La critique cinématographique n'existe pas, j'entends une critique indépendante et complètement libérée des servitudes de la réclame. Sans doute la plupart des journaux ont ouvert des rubriques spéciales où il est rendu compte des films présentés chaque semaine, mais ces journaux n'ont voulu voir jusqu'à présent dans le cinéma qu'un moyen nouveau d'accroître leurs recettes grâce à un apport important de publicité. Les rédacteurs ne jouissent de ce fait que d'une liberté insuffisante et ne peuvent pas agir avec énergie quand il le faudrait. Cet état de choses est déplorable. Au cinéma, art populaire, il faudrait une critique sincère capable d'atteindre directement les masses par les grands organes quotidiens. Les revues, en effet, quel que soit leur développement, ne sauront jamais retenir qu'une minorité et une élite. Cette critique indispensable au progrès fécond de l'art muet n'existera donc que le jour où les directeurs de la grande presse voudront bien considérer le cinéma comme un art, le septième selon Canudo, et ne plus s'obstiner à n'y voir qu'un élément exclusif de publicité, ni plus ni moins que les produits X ou les parfums Z. Quel est le directeur intelligent qui, pour le cinéma — et pour lui-même, — comprendra l'intérêt d'une telle réforme ?

A l'absence de critique s'ajoutent d'autres causes qui tendent à aggraver et à prolonger cette crise de *qualité*.

C'est d'abord le profond mépris dans lequel tient encore le cinéma une partie du public fermé par principe à ses immenses possibilités, et surtout l'hostilité qu'il rencontre auprès de l'Etat. Celui-ci subventionne de vieilles académies stériles et ne sait de quelles charges fiscales accabler l'industrie cinématographique. Il l'accuse même des pires méfaits. Ses bureaux lui reprochent je ne sais quelle immoralité, et imaginent, pour décourager les efforts sincères, les pires vexations et les plus terribles embûches. Une censure arbitraire, dont la pudibonderie égale la sottise, n'a pas hésité, il y a quelques semaines, à interdire en pleine exploitation deux films importants : *L'Homme du large*, de Marcel L'Herbier et *Li-Hang-le-Cruel*, de E. Violet, dont le premier,

particulièrement, est une des œuvres qui sont l'honneur du cinéma français.

Toutes les forces coalisées de la bêtise, de la routine et de la vanité d'ailleurs n'y pourront rien. Il n'est pas d'exemple qu'elles soient jamais parvenues à empêcher l'essor des forces vivantes et créatrices. Et le cinéma est la grande force vivante et créatrice de demain dans le domaine de l'art pur.

Cependant il convient, pour que ses progrès soient plus constants et plus rapides et que l'humanité y puise un enrichissement nouveau, qu'il trouve des défenseurs plus nombreux dans la foule même et surtout dans cette fraction de l'élite qui veut bien croire déjà à ses destinées et tente de les servir.

Il n'est pas de jour où de quelque coin du monde une voix ne s'élève, conquise, pour clamer de telles vérités. Dans un des derniers numéros du *Crapouillot* où combat d'une façon si continue et si sincère Jean-Galtier Boissière, Paul Colin nous communique des extraits d'un livre de Carlo Mierendorff paru récemment à Berlin (1), qui est une sorte d'incantation lyrique à la puissance du cinéma et où il est dit notamment :

> De plus en plus l'homme perd le grand don : celui de se construire un monde à l'aide du verbe. Il vit en muet.
> ... Celui qui aura le ciné soulèvera le monde.

J'exprime ici des idées semblables et c'est pourquoi je ne crains pas de crier sans cesse avec obstination : Malheur à tous ceux qui n'ont pas la foi ; à tous ceux que l'indifférence pousse à ne rien tenter pour défendre le cinéma contre les vieillards et les marchands, pour l'aider à conquérir la dignité d'un art nouveau ; à tous ceux aussi qui ne voient pas en lui un admirable outil de propagande. Car, écoutez encore Carlo Mierendorff et comprenez pleinement les raisons de son exaltation lyrique quand il s'écrie :

> Des films d'amélioration sociale... Dix mille films contre le capitalisme qui devront être vus uniquement parce que Henny Porten en sera, que la Negri y séduira, que Wegener s'y déchaînera, qu'Erna Morena y sourira et que Tolnaes y fera des siennes. Les étoiles et les reines du ciné doivent devenir des complices. Un million de manifestes en cinq minutes ! Assez de déclamateurs ! Montrez l'humanité. Qu'elle balaie dans le coin l'indécrottable, par exemple. Eclairs contre le temps ! Et dans le millième de seconde, l'éternité ! Des kilomètres de films

(1) *Hætte ich des Kino ?* Eric Reiss, édit., Berlin.

contre les poteaux-frontières, contre les barrières du nationalisme, pour la fraternisation des peuples. (Rien de destructif, mais d'un grand effet cependant.) Ils seront sans caution. Mais ils seront là néanmoins ! Avez-vous compris ?

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Stendhal à Brunswick (1807-1808). — Quelles impressions Stendhal rapporta-t-il de son séjour à Brunswick, où, — après avoir, à Marseille, réalisé *in animâ vili* l'expérience de son inaptitude pour le commerce — il séjourna en qualité d'adjoint provisoire, puis titulaire aux Commissaires des guerres, sous les ordres directs de l'ordonnateur La Saulsaye, du 13 décembre 1806 à la dernière semaine de novembre 1808 ? Tout récemment, l'on a pu, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1920, connaître de fragmentaires notations d'Allemagne que Taine rédigea, lors d'un voyage qu'un accident de famille interrompit brusquement, peu avant la déclaration de guerre de 1870, et une telle lecture n'a pu que faire regretter que cette catastrophe nous privât d'un volume qui eût, sans doute, été digne des *Notes sur l'Angleterre*. Mais, pour Stendhal, l'on est resté longtemps mal renseigné sur cette curieuse période de son existence. Le maître en beylisme que fut Stryienski, lorsque, en 1888, il publia, avec François de Nyon, le *Journal de Stendhal 1801-1814*, crut, un peu étourdiment, que « les journaux de 1807 et 1808 » avaient été perdus (1). Rien ne l'autorisait en cette affirmation pour ce qui touchait à l'an 1808, puisque tout ce que Beyle disait était ceci, à la date du 4 février 1813 : « J'ai perdu, en Russie, mon journal de Brunswick en 1806 et 1807, *my love with Minette, etc.* » (2) Or, dès lors que nous savions par ce même Beyle qu'il arriva à Paris, quittant définitivement Brunswick, le 1er décembre 1808 (3), il était possible de supposer que la portion au moins du dit *Journal* relatant les événements de l'an 1808 n'était pas perdue et l'on sait qu'en réalité elle existait si bien, que l'éditeur de la *Vie de Henri Brulard* chez Champion en 1913, M. Henry Debraye, l'a publiée — elle s'étend, en fait,

(1) *Op. cit.*, p. 331, note 1.
(2) *Ibid.*, p. 421.
(3) Notation du *Journal* à la date du 3 février 1809.

du 17 juin 1807 au 20 novembre 1808, avec divers blancs, dont le plus considérable va de juillet au commencement de novembre 1807 — dans la livraison du 1er avril 1914 de la *Nouvelle Revue Française*, pp. 545-593. Bien que M. Debraye n'ait pas cru devoir illustrer ce texte inédit de suffisantes *notes* explicatives, le fragment levait enfin le voile qui couvrait cette si décisive période de la formation intellectuelle de Beyle et, si l'on doit regretter que le cahier relatant l'intrigue amoureuse — il l'appelait, le 17 juin 1807, une « bataille perdue », qui lui apprendrait « le prix du temps » — avec *Minette*, c'est-à-dire Wilhelmine, l'une des filles du major-général von Griesheim, fiancée avec un *jonkheer* hollandais francisé, nommé van Heert, lourdaud amoureux qui tourmentait la jeune fille de sa cour assidue et auquel Beyle trouvait un « air sérieux, pesant et sans grâce » et « une figure ignoble, un visage lourd..., nul esprit..., mais du bon sens » (1) — si, disions-nous, il faut regretter que ces confidences et, sans doute, bien d'autres encore, aient sombré lors de l'aventure de Russie, du moins possédons-nous, dans ces notations finales, le jugement de Beyle sur la vie et les choses d'Allemagne et cela, en vérité, est précieux.

La publication, en janvier 1921, des *Lettres à Pauline* précédemment données par la revue *La Connaissance*, dans une édition annotée par MM. L. Royer et R. de la Tour du Villard, si elle apporte 12 missives inédites de Stendhal écrites en 1807-1808 (2), n'offre, comme, d'ailleurs, toute cette correspondance, qu'une série plutôt monotone, encore qu'édifiante, de récriminations surtout dirigées contre le père de Stendhal et, pour ce qui est du séjour à Brunswick, ne contient que de rares notations utilisables dans une étude comme la nôtre. Elles permettent, toutefois, de constater, sur le vu du *Journal*, que Beyle n'usait vis-à-vis de sa chère sœur que d'une franchise très laconique pour ce qui avait trait à sa vie amoureuse, qui n'apparaît, sur la trame grise de ces épîtres, que comme un intermède épisodique alors qu'en réalité elle remplissait une bonne partie de l'existence assez oisive du jeune homme, à ce moment de sa vie. Beyle était un homme prudent. Encore qu'arrivé au terme de sa carrière brunswickoise, il se soit reproché son excès de spontanéité à l'en-

(1) *Séjour à Brunswick, 1807-1808*, p. 556 de la *Nouvelle Revue Française*.
(2) *Op. cit.*, pp. 27-51.

droit des autochtones — écrivant, à la date du 26 septembre 1808, ces lignes caractéristiques : « J'ai pris les gens de ce pays-ci en vrai jeune homme, en vrai Français, blâmant devant eux, comme s'ils étaient des philosophes au-dessus des préjugés, ce qui me semblait blâmable, *etc.* » (1) — il était trop familier avec le jeu de l'auto-dissection de ses sentiments et de ses idées appris à l'école de Tracy, de Biran et d'Helvétius, qu'il cultivait alors assidûment, pour ne faire le Valmont qu'à bon escient et, lorsqu'il s'oubliait à « frapper trop fort », pour se le reprocher aussitôt, comme quand il lui arrivait, en quelque soirée copieusement arrosée de bons crûs, de faire montre d'esprit à la Desmazure : simplement, précisait-il pour s'en excuser, parce que le véritable esprit, dans cette société de balourds, eût tout au plus été compris par une seule femme, Frau von Spiegel, laquelle, aussi bien, « dans huit jours retourne à Weymar » ! Que si, au demeurant, nous voulions une preuve documentaire de cette vérité dont aucun beyliste ne nous contestera l'évidence, nous la trouverions dans l'autobiographie d'un des meilleurs amis de Stendhal à Brunswick, œuvre que personne n'a encore songé à citer en France — et qui, aussi bien, n'est pas à la *Bibliothèque Nationale* (2) — et qui a paru chez Vieweg à Brunswick en 1833 en deux volumes in-8°.

Elle s'intitule : *Darstellungen aus meinem Lebend un aus meiner Zeit.* Son auteur est Friedrich Karl von Strombeck, né à Brunswick le 16 septembre 1771, mort le 17 août 1848. Fils d'un propriétaire foncier et d'une fille de marchands, il était de bien fraîche noblesse, sa famille ayant été anoblie en 1800. Muni d'une forte culture classique et se croyant poète, Strombeck, après un court voyage en Italie en 1793, s'était adonné à l'étude de l'italien sous la direction du professeur Domenico da Guttinara, à Brunswick, et traduisait Ovide, puis Tibulle et Properce. Le duc Karl Wilhelm Ferdinand l'ayant nommé en 1795 assesseur surnuméraire au tribunal aulique de Wolfenbüttel, il n'allait pas tarder à devenir l'homme de confiance de la sœur du souverain, Auguste Dorothea, grande-tante de la reine Catherine de

(1) *Nouvelle Revue Française*, p. 590.

(2) Croirait-on que la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril 1914 manque aussi ? Et cependant elle y manque, comme une infinité d'ouvrages *publiés à Paris* — par exemple : *Les Trois Don Juan* de Guillaume Apollinaire — *en l'an 1914 !!!*

Westphalie, dont Strombeck gérait les biens à Gandersheim et qu'il accompagnera — lorsqu'en 1806, la bataille d'Iéna aura bouleversé le vieil ordre de choses — à Rostock, Lübeck et Ottensen, où il verra le duc peu de jours avant sa mort, survenue le 10 novembre 1806. Mais Napoléon ayant, grâce à son intervention, remis Auguste Dorothea dans la jouissance de ses revenus à Gandersheim, Strombeck y suivit sa protectrice et se mit à étudier avec ardeur le droit français. Lors de l'hommage au roi de Westphalie, le 1er janvier 1808, il figurait parmi les députés et son zèle francophile lui valut d'être, le 15 février 1808, nommé par Siméon, ministre de la Justice, Président du Tribunal de District à Einbeck, pour devenir, en 1812, baron de la couronne westphalienne. La bataille de Leipzig mit fin à cette merveilleuse carrière et Strombeck, qui s'était vu interdire le séjour à Cassel en 1814 et avait dû se retirer à Wolfenbüttel, sut refaire sa fortune, puisque, nommé dès 1816 membre du tribunal supérieur de cette ville, il en devenait président en 1843. Il avait, d'ailleurs, conservé le goût des lettres anciennes, traduisait Tacite et Salluste, mais, en outre, s'adonnait à la minéralogie et à la géognosie, sans compter qu'il faisait d'intéressants voyages — son premier voyage à Paris avait eu lieu en 1805 — en Italie en 1835, en Hollande en 1837 et en Scandinavie en 1839, dont les récits, émanant de sa plume, ont été publiés. Tel est l'homme dont Beyle écrivait, le 14 janvier 1808, qu'il avait « l'air d'un apothicaire. L'esprit lourd, pesant et lent ; des idées cependant, ni nettes, ni justes, sur l'article de la vertu et des gouvernements. Bon ami, père très tendre, bon fils, bon frère. Aimant les arts, sachant un peu d'astronomie, très instruit, mais manquant du levain philosophique, ne réunissant point ses idées. *His love for* Φ (1). Trente-cinq ans (*sic*) et 1.200 francs de rente. Sa femme est mère, rien de plus. Parfaite nullité, douceur, vertu, mais lenteur effroyable ; Allemande autant que possible. (2) »

Dans son autobiographie, Strombeck — qui, en 1833, eût pu avoir quelque idée de la signification littéraire de son ex-ami —

(1) Philippine von Griesheim, que Stendhal dénomme Φιλιππίδιον.

(2) Amalie von Bülow, fille d'un maître forestier du Hanovre Electoral. Strombeck l'avait épousée à Gandersheim le 2 avril 1797 et elle lui survécut 12 ans, étant morte le 25 décembre 1860 (de leurs 5 fils, 2 décédèrent en bas âge, et le dernier disparu, capitaine de cavalerie en retraite, décéda en 1892 à Wolfenbüttel).

ne cite Beyle que comme typique illustration à une thèse qui lui est chère : à savoir qu'il était possible de s'entendre et même de passer de douces heures avec les administrateurs de Bonaparte ! Ayant d'abord relaté son amitié avec l'Intendant Martial Daru, il continue à la première *Partie* de ses *Darstellungen :*

Beaucoup plus intime que celle de l'Intendant fut, cependant, la connaissance que je fis d'un de ses proches parents, le Commissaire des guerres de Beyle (originaire de Grenoble). Je puis même dire que nous ressentions l'un pour l'autre une véritable amitié. C'était un jeune homme d'environ 26 ans, dont la culture était scientifique. Doué d'une vivacité toute française, il possédait en outre une bonhomie souveraine (*eine Gutmütigkeit, die nicht übertroffen werden konnte*). Il venait presque chaque jour me voir, m'accompagnait dans mes promenades à cheval, passait parfois plusieurs jours chez nous dans mon domaine (1) et me suivait jusqu'au Harz et au Brocken, excursions que je n'avais même pas interrompues à cette époque. Il veillait avec presque autant de zèle que moi sur les intérêts de la Princesse-Abbesse Auguste von Gandersheim et j'ai toujours trouvé que les conseils qu'il me donnait étaient pratiques. Je le revis en 1811 à Paris...

La description de cette entrevue de 1811 est à la IIe *Partie* des *Darstellungen*,, p. 137 *seq.* Strombeck, devenu membre du Conseil d'Etat à Cassel et jouissant de la faveur particulière de son souverain, Jérôme Bonaparte, était arrivé dans la capitale de l'Empire le 21 juin 1811 et logeait rue de Richelieu, à l'Hôtel des Princes. Beyle avait alors 6.000 francs d'appointements et 2.000 fr. « au plus » de casuel, mais en dépensait 14 ou 15.000 (2): ce qui revient à dire que Strombeck, dont le sens psychologique n'allait pas au delà des apparences, allait être ébloui de cette existence de dandy. En effet, il nous relate en ces termes son entrevue avec l'ami, qui nourrissait à cette époque une napoléonite aiguë — quoi qu'il en ait écrit dans la suite :

Mon ami Henri de Beyle, dont le poste était alors d'Inspecteur général du mobilier et des bâtiments de la Couronne, en même temps que d'Auditeur au Conseil d'Etat, me fit exactement l'accueil que j'attendais. Il me conduisit chez ses amis et ses parents, spécialement chez le comte Pierre Daru, qui était maintenant Intendant Général de la maison de l'Empereur et Conseiller d'Etat, mais dont l'influence extraordinaire dépassait de beaucoup le cercle de ses fonctions.... Ce fut bien aussi,

(1) A Gross Twülpstedt, que Stendhal dénomme simplement : *Twilpstedt.*
(2) Lettre du 26 juin 1811 à Pauline Périer, *op. cit.*, p. 114.

mon ami de Beyle qui insista tout particulièrement pour que je fusse présenté à l'Empereur. Il m'assurait — ce en quoi il avait certes raison — que le souvenir d'une telle entrevue serait une jouissance pour le reste de mes jours. Je me rendis, en conséquence, auprès du comte de Winzingerode, ministre de Westphalie à la Cour de France, et lui fis part de mes désirs. On décida qu'après avoir rendu diverses visites dont le ministre me donna le détail, je serais présenté à l'Empereur à l'issue de la messe, le dimanche suivant 28 juillet..... En attendant j'explorais — soit seul, soit avec mon ami de Beyle — la ville et sa banlieue et passais mes matinées en partie au Musée Napoléon, en partie aux séances de la Cour Impériale et de la Cour de Cassation.....

La présentation fixée au dimanche 28 juillet 1811 ne put avoir lieu, l'Empereur ayant décidé de passer la journée à Saint-Cloud. Mais Strombeck, s'étant rendu à Saint-Cloud dans le cabriolet de Stendhal, y descendit chez Daru et put y voir, ce même jour, à 5 heures du soir, le César au moment où, avec Marie-Louise, il faisait son tour de parc coutumier, en voiture découverte. Il trouva sur la face de Napoléon « un certain calme et un sérieux qui s'associaient à une nature inspirant la confiance », d'où résultait que la fidélité de ses portraits, peints ou gravés, ne pouvait être que relative. Quant à l'Impératrice, elle lui apparut « une belle, une splendide femme, qui se sentait orgueilleuse et heureuse d'être aux côtés d'un héros ». Mais laissons ces impressions parisiennes d'un homme à courte vue. Strombeck nous apprend, au t. I, p. 269, de son autobiographie qu'après la chute de l'Empire, Beyle lui écrivit, de Milan, une seule lettre et qu'il est resté, depuis, sans aucunes nouvelles de « cet ami fidèle ». Il ne se doutait guère, en 1835, lors de son second voyage d'Italie, qu'il passa à quelques lieues de lui alors que ce « *treuer Freund* » était fonctionnaire consul de Louis-Philippe à Civita-Vecchia! L'historien berlinois Joachim Kühn, qui a donné, dans le numéro de février 1913 de la *Revue Napoléonienne* (1), des *Souvenirs allemands sur Stendhal*, y relatait, tout au commencement, qu'il avait fallu exactement cinquante années d'oubli posthume pour que Beyle perçât en France, mais que, depuis, « la vénération sans bornes de stendhaliens nombreux avait scruté toutes les phases de sa vie et, par la publication de lettres, de journaux, de confessions, avait réuni les matériaux pour une biographie aussi complète que

(1) *XIIIe année, Nouvelle Série, XIe vol.: Deutsche Stendhal-Erinnerungen*, pp. 54-58.

possible de ce poète si extraordinairement énigmatique du point de vue psychologique. » Toutefois, le futur biographe de la Princesse Mathilde (1) observait que les deux années de Brunswick restaient toujours obscures :

Nous savons seulement qu'il y occupa le poste de Commissaire aux guerres impérial et d'Intendant des Domaines (*sic*); qu'il vécut dans le petit château de Richmond, près Brunswick, où il commença en 1808 une *Histoire de la guerre de la Succession d'Espagne ;* il nous a lui-même, en 1822, dans une nécrologie de sa personne, avoué qu'il s'y distingua et s'y occupait, dans ses heures libres, de langue et de philosophie allemandes. Mais il s'en sentait hautement insatisfait, puisqu'il y prit — selon qu'il l'écrit en 1812 — un très grand dédain pour Kant, Fichter (*sic*), *etc.*, ces têtes éminentes qui n'ont bâti que d'érudits châteaux de cartes. Et, dans sa lettre à Balzac du 30 octobre 1840, il confessera avoir passé plusieurs années en Allemagne et en avoir oublié la langue par mépris.

En somme, ce jugement résume à peu près les impressions d'Allemagne de Stendhal, telles qu'elles ont été consignées dans les document parus depuis. La langue, il n'avait guère à l'oublier, ne l'ayant jamais sue; les hommes, qu'en revanche il connaissait assez à fond, il les appréciera fort bien dans sa page de journal du 20 septembre 1808, à la suite de la lecture du drame schillerien : *Kabale und Liebe :*

Je trouve, — dira-t-il (2) — du vague dans la sensibilité; que l'auteur n'a pas assez approfondi les grandes idées ; enfin, que ses personnages n'ont pas assez d'esprit. A cela près et des longueurs à la fin, c'est une bonne pièce, mais cette sensibilité, appuyée sur des idées vagues et enflées, comme celle de *Werther*, et qui me semble une suite du peu d'esprit et du peu de caractère de la nation — ne m'émeut pas. Le principal défaut des Allemands, à mes yeux, est de manquer de caractère. Outre la nature, que j'observe tous les jours, il me semble qu'on voit ça clairement dans la différence du style allemand et du style espagnol, même dans les traductions françaises. Qu'on lise les *Nouvelles* de Cervantès, les *Mémoires* de don Philippe et deux ouvrages allemands analogues. Ensuite, leur gouvernement leur a donné l'esprit de forma-

(1) Sur Joachim Kühn et sa biographie de la princesse Mathilde, voir notre article dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 10 janvier 1921, *col.* 30.

(2) *Nouvelle Revue Française*, p. 588.

lité, le génie jurisconsulte (1). Ensuite, la lecture de la Bible les a encore rendus niais et enflés...

Quant aux femmes, il n'avait guère sur elles d'illusions. Lorsque, dans *les Cenci* — récit publié, on le sait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1837, — il parlera de l'aspect aimable, simple, presque allemand de la pauvre Beatrice, c'est qu'à travers les ans il se souvenait toujours de ses expériences avec ces créatures à la trompeuse vertu, si promptes, dès que l'occasion s'en présente, à s'offrir à qui — et la chose n'est pas difficile — sait les émouvoir d'autre sorte que leurs flegmatiques et froids époux, dont il expliquait la froideur par la nourriture :

Du pain noir, du beurre, du lait et de la bière ; du café cependant ; mais il leur faudrait du vin, et du plus généreux, pour donner de la vie à leurs muscles épais.

Et ce petit tableautin licencieux du 4 juillet 1807 a, à nos yeux, comme une telle valeur de symbole que, malgré ses touches (c'est le cas de le dire) risquées, ce sera sur lui que nous clôrons notre étude :

On a bien raison de dire : *audaces fortuna juvat*. Avec du respect, quels détours pour pincer les cuisses à mademoiselle d'Œhnhausen ! Par ennui, je l'ai fait hier avec succès. J'ai même touché l'endroit où l'ébène doit commencer à ombrager les lis. Mais je crains que Madame de Strombeck, faisant fonctions de mère, ne s'en soit aperçue et fâchée. Somme toute, comme dit Mirabeau, j'ai assez de Brunswick (2).

On ne s'attendait guère à voir Mirabeau en cette affaire, mais aussi pourquoi Strombeck s'acharnait-il à vouloir convaincre le jeune libertin que, « de toutes les femmes de sa famille — très étendue — il ne croyait pas qu'il y en eût une qui eût fait son mari cocu » ? On n'est jamais puni, ici-bas, que par où l'on a péché...

CAMILLE PITOLLET.

(1) Déjà, dans une page du 19 juin 1807, Stendhal notait : « Strombeck convient ce soir avec moi que le défaut des Allemands est d'être trop minutieux. Leur législation les y porte sans doute. Que de recettes, que de caisses, que d'emplois dans les finances de Brunswick ! Quelle complication dans la distribution de la justice ! » (*Nouvelle Revue Française*, p. 556). Le 23 juin 1807, il note que « les Allemands, moins civilisés, songent bien moins que nous à ce qui rompt la société » (*Ibid.*, p. 553.)

(2) *Ibid.*, p. 555. La citation de Strombeck, *ibid.*, p. 557.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Grand Poète. — *Ruben Dario en Costa Rica* (Première et seconde partie, Edition « Sarmiento »,San José de Costa-Rica. — Ruben Dario : *Paginas Olvidadas*, Edition « America », Buenos-Ayres. — Memento.

Il me paraît que le grand Poète est l'incarnation suprême du génie : il possède la vision de l'absolu en ce qui est sa splendeur : la Beauté, et la faculté de l'expression en ce qui est son essence : le Rythme. Il est ainsi la manifestation la plus haute de l'esprit humain, et la réalisation la plus vaste de ses possibilités infinies. Aussi, tandis que le labeur du savant vieillit, son œuvre apparaît toujours actuelle. Quand le **Grand poète** se révèle dans un peuple,il exalte la conscience unanime en élargissant sa zone de lumière, il éclaire le milieu en révélant sa splendeur mal perçue, il féconde la littérature en la poussant impétueusement dans son lent développement.Il est de cette façon,comme on l'a reconnu, le meilleur civilisateur.

Tel a été Ruben Dario pour l'Amérique espagnole. Né au milieu de la nature luxueuse du Tropique, descendant de l'Espagnol et de l'Indien, fils d'un monde nouveau, il était doué d'une imagination prodigieuse, d'un goût nuancé,d'une âme ouverte à tous les vents de la vie. Il a été ainsi, en même temps, un lyrique multiple, un artiste raffiné et un novateur instinctif. Sa poésie, d'une complexité étrange, en laquelle semblent se mêler la lumière de la Grèce, l'or de l'Orient, l'azur du Tropique, le sang de l'Espagne, les roses de France, produit pourtant une impression d'originalité captivante ; il y a dans ses poèmes une spontanéité dans le rare qui leur donne l'aspect de trouvailles de beauté ; autour d'eux flotte ce halo de splendeur fascinante que l'on sent en certaines œuvres magistrales, et qui se voit presque dans les « fleurs » de Baudelaire. Comme tous les grands poètes, Ruben Dario a commencé à faire des vers tout enfant, de sorte que, adolescent encore, il était déjà fameux dans l'Amérique Centrale. En son premier recueil, *Primeras Notas*, qui n'est rien autre que des essais fortement influencés par les maîtres espagnols du moment, il montre déjà par certains traits son tempérament exceptionnel. Mais ce fut vers la vingtième année, quand il quitta son petit pays, prit contact avec la vie moderne et connut la nouvelle littérature française, qu'il découvrit son trésor intérieur et

trouva le chemin qui devait le conduire à la rénovation de nos Lettres. Dès lors, il publia un recueil de poèmes humoristiques, mais étranges, *Abrojos ;* une série de *Rimas* dans le style de celles de l'Espagnol Becquer, mais dans lesquelles on remarque un luxe d'images et un parfum de rêves singuliers ; puis il nous donna un livre dans lequel tout, depuis le titre, *Azul*, est d'une fantaisie et d'un art sans égaux. Ce sont des poèmes, des contes ou de simples croquis de la réalité, dans lesquels l'imagination se déploie en des régions inconnues, et où la nature est vue pour la première fois chez nous de manière directe, pure, et, comment dire ? artiste. Notre prose vainement pompeuse, déteinte et usée, apparaît ici délicatement purifiée et délicieusement imagée, donnant à la fois l'impression d'une dentelle de perles et d' « une branche de pêcher en fleurs ». Les poèmes participent naturellement de l'excellence du style et montrent parfois des tournures inusitées, de sorte que non seulement ils n'auraient pu être signés par un romantique de Madrid, comme on l'a dit, mais qu'ils paraissent si neufs que le maître espagnol Juan Valera devait déclarer que son auteur ne pouvait « être comparé avec aucun poète espagnol d'hier ni d'aujourd'hui » . Toutefois, le vers continue de se soumettre, dans ces poèmes, aux règles inflexibles de la poétique consacrée. Mais quelques années après, s'étant pénétré des desseins du Symbolisme français, Dario publia un livre devenu fameux, dans lequel notre réforme poétique se montrait consommée. Tel est *Prosas Profanas*, recueil de poèmes brillants et délicats, où s'harmonisent les splendeurs de la mythologie grecque, les élégances des fêtes du XVIIIe siècle et les raffinements de la fantaisie moderne. Le vers, libéré des clichés et des contraintes traditionnels, se déploie, plein de grâce et comme de vie, orfévré en même temps que frémissant, atteignant des effets de nuance et de musique que l'on n'avait pas vus encore dans la poésie castillane. Le poète se représente comme un moine artiste qui enlumine les initiales de son bréviaire, sans s'inquiéter « du vent qui souffle dehors ». Mais bien qu'il ait renoncé au lyrisme sentimental pour réagir contre la poésie d'improvisation et de déclamation de nos romantiques, il ne nous apparaît, comme on l'a affirmé, étranger ni à la vie, ni même à l'émotion. Les figures de ses poèmes, frivoles en apparence, sont de puissants symboles humains : sous leur masque d'or coule le sang de la vie. Puis voici qu'à l'automne

de son existence, ce poète mage nous donne un recueil dans lequel il nous découvre à nu son esprit, son cœur palpitant : *Cantos de Vida y Esperanza*. Ce sont des poèmes douloureux, échos de son âme avide et tourmentée, ou bien des chants ardents à la gloire ou à l'avenir de sa race et de sa terre. Ainsi, lui qui se plaisait à se montrer comme un artiste enfermé en luimême, qui avait déclaré n'être pas « un poète pour les multitudes », il nous traduit, en ses *Nocturnos*, l'angoisse de ses nuits obsédées par l'horreur de la mort, ou il interprète, dans son ode « à Roosevelt », le sentiment indigné de sa patrie continentale devant l'agression anglo-américaine. C'est que le rêveur connaît déjà l'amertume de vivre et s'est rendu compte que le poète doit être l'interprète de l'âme de son pays, surtout si ce pays est un monde nouveau où tout est encore matière vierge pour l'art. Ces poèmes de ton tantôt balbutiant, tantôt ferme, atteignent souvent une forme d'une pureté transparente ; ils ne montrent pas, pourtant, cette perfection, achevée, invulnérable au temps qui brille en *Prosas Profanas*, et qui est caractéristique de notre poète si profondément artiste. Bientôt donc, reprenant son verbe éblouissant, mais sans abandonner l'émotion conquise, il nous offre dans *El Canto Errante* et *El Poema del Otoño* une poésie brillante ou chimérique en même temps qu'émotive ou représentative, en laquelle il chante les « litanies de N. S. don Quichotte » ou dit les méditations de son âge mûr, comme il trace « l'évocation » féerique de son illusion la plus bleue ou fixe les visions éblouies de sa terre tropicale. Enfin, à l'occasion du centenaire de notre Indépendance, il consacre à l'Argentine un chant magnifique et délicat, énorme et subtil, qui fait penser à un sommet des Cordillères ouvragé par un artiste raffiné ; un tel poème clôt d'un arc monumental le jardin enchanté de son œuvre lyrique. Ce poète multiple avait, comme Shakespeare, des âmes nombreuses. Le présenter comme un chanteur à demi-païen, à demi-chrétien n'est pas le présenter. A côté de son âme antique et de son âme évangélique, il y a son âme primitive, produit de sa terre, qui mit en ses vers la polychromie infinie du ciel tropical et le mystère floral de la forêt vierge ; son âme moderne, résultat de son cosmopolitisme, qui versa dans ses proses l'élégance et la complication de la vie ultra-raffinée, et surtout, son âme orientale née de son atavisme hispano-moresque, qui éparpilla dans toute son

œuvre la splendeur d'une fantaisie des « Mille et une Nuits » : non sans raison, depuis son enfance, ces contes merveilleux avaient été son livre préféré. Ce créateur tout puissant avait la faculté de mettre son empreinte à tout ce qu'il faisait et de renouveler tout ce qu'il touchait. S'il s'inspira du Parnasse et du Symbolisme, il ne fut pas précisément un parnassien ni un symboliste : dans ses poèmes les plus ciselés, il y a une suggestion inquiétante, et dans ses pièces les plus immatérielles on sent un esprit pondéré. Son art raffiné et intuitif fait penser au vérisme mystique des sculpteurs gothiques qui modelaient leurs œuvres avec de la terre et du ciel, ou bien à la préciosité ingénue des peintres primitifs qui revêtaient l'Epouse du Charpentier de la pourpre et des gemmes de leurs rêves. Ainsi, Ruben Dario a rénové ou plutôt modifié nos lettres en tous points : vocabulaire, syntaxe, élocution, prosodie. Dans la poétique, loin de se limiter au cadre des « Poèmes saturniens », des « Fêtes galantes », de Verlaine et des « Stances » de Moréas, comme on l'a écrit, il a été de l'exhumation de certains moules oubliés jusqu'à l'adaptation du vers libre et du verset, allant même proclamer par-dessus toutes les lois rythmiques le principe qui lui était si cher de la « mélodie idéale ». Il a donc affirmé en nos lettres une personnalité extraordinaire, en même temps qu'il a inauguré un art nouveau, pur et libre, se plaçant naturellement à la tête du mouvement connu sous le nom de Modernisme, qui a régénéré la littérature castillane d'Amérique et d'Espagne. On peut dire que cet admirable poète n'a pas encore été présenté au public français, car les travaux d'une certaine étendue qui lui ont été consacrés, venant de critiques qui ne sont pas poètes, donnent une idée vague et parfois erronée de son œuvre, et les traductions qui ont été faites de ses poèmes, à peu d'exceptions près, sont infidèles quand elles ne sont pas de véritables trahisons. J'ai pris part, aux côtés du maître, à notre lutte moderniste, et j'ai été à Paris son ami intime ; j'écris actuellement un livre dans lequel je m'efforce de mettre en lumière les traits de sa personnalité. Par malheur, les conditions actuelles de l'édition française ne me permettront pas de publier de suite cet ouvrage. Qu'importe ! Ruben Dario est de ces poètes qui ne vieillissent pas.

Dario a vécu un peu partout dans l'Amérique espagnole : au Nicaragua, où il naquit, au Salvador, au Chili, à Costa-Rica,

au Guatemala, en Argentine. Toujours attelé au joug du journalisme, il a publié dans la presse toute son œuvre. De nombreuses pages de lui, en prose ou en vers, non rassemblées en volumes, restent dans les journaux ou les revues de ces pays. Le travail de les retrouver s'impose donc. Au Chili, le consciencieux critique Armando Donoso s'en est chargé, parvenant à former un volume auquel il a donné une belle étude pour introduction ; malheureusement, l'original envoyé à un éditeur européen paraît s'être égaré. Teodoro Picado a fait de même à Costa-Rica, où Dario, dans sa jeunesse, vécut quelque temps et dirigea un journal. Sous le titre de : **Ruben Dario en Costa Rica**, il vient de nous donner le résultat de ses recherches en deux cahiers publiés par l'infatigable Garcia Monge. Ils renferment de nombreux travaux de tout genre du maître qui maniait avec un égal brio le vers et la prose. Du poète prodigue de rimes nous trouvons, outre certaines pièces de circonstances et d'autres comprises dans ses recueils, deux poèmes qui auraient pu figurer dans *Prosas Profanas :* « los Regalos de Puck », vers de nouvel an, réjouis et féeriques qui rappellent la « Cancion de Carnaval » de ce livre, et « Donde estas », madrigal frais et rare comme une fleur du Tropique. Du poète en prose qui créa la merveille de la « Romanza a una Estrella », nous voyons trois pièces : « La Cancion de la Luna de miel », « Mayo florido », « De sobremesa », d'un lyrisme ailé et souriant constellé d'images somptueuses. Et du conteur mi-féerique, mi-moderne, si caractéristique, qui écrivit les meilleures pages d'*Azul ?* Quelques narrations azurées de fantaisie et enveloppées de spiritualité : « La Muerte de Salomé », « Febea », et « Arbol del Rey David », « La Resurreccion de la Rosa ». Nous trouvons peu de chose du critique de littérature et d'art qui cisela les précieux masques de *Los Raros :* seulement des impressions sur des œuvres de Richepin, de Detaille, de Ranvier, et quelques curieuses appréciations de l'art plastique des anciens indiens de Costa-Rica, qui avaient « le sens de la caricature, du monstrueux et difforme, comme les artistes du Japon ». Par contre, du journaliste lyrique qui imagina les pages sans égales sur Léon XIII de *Peregrinaciones*, on trouve deux articles admirables : « La Risa », développements spirituels et savants sur cette « claire splendeur de la joie », qui « est le sel de la vie », et « Un Sermon », dans lequel nous entendons, surpris, la parole lumi-

neuse et tonnante d'un moine espagnol qui vient d'entrer dans les ordres et qui s'appelait dans le monde Emilio Castelar. Enfin, du chroniqueur charmant qui a signé tant d'articles inoubliables, il y a de nombreux commentaires de la vie ou de la politique du Continent, dont certains n'ont rien perdu de leur éclat, comme ceux qu'il consacra à don Pedro du Brésil ou à l'écrivain équatorien Juan Montalvo. Sans doute, tout ce que Ruben Dario écrivit à Costa Rica n'est pas d'égale valeur. Mais Picado a bien fait de tout garder : les perles, même difformes, sont précieuses. Toutefois, c'est dans la presse argentine que Ruben Dario a laissé le plus de belles pages perdues. On y trouve quelques contes merveilleux, comme « Las Lagrimas del Centauro », « Un Cuento para Janette », aussi parfaits que ceux d'*Azul*. Samuel Glusberg a eu la bonne idée de publier dans le dernier de ses cahiers bimensuels quelques-unes de ces **Paginas Olvidadas** précédées d'un discours fin et émouvant de R. Jaimes Freyre, qui fut un des adeptes et des amis les plus fidèles du maître. Ce sont un conte étrange et macabre, « Thanathopia », et deux chroniques, « Psicologias carnavalescas », « Valcher o el loco de Amor », pleines de points de vue personnels et de traits éclatants. Il serait à désirer qu'un tel exemple fût suivi, et que l'on nous donnât en volume toute la production de Ruben Dario perdue dans les feuilles de la presse argentine.

Memento. — Carlos Reyles : *Dialogos Olimpicos*. Deux volumes, illustrations de Lopez Naguil, Peuser, Buenos-Ayres. *Dialogues Olympiques*, traduction de A. de Bengoechea, Bernard Grasset, Paris. Ce vigoureux écrivain, dont nous nous sommes occupé dans nos chroniques, nous donne en ces livres l'original et la traduction d'une importante œuvre d'idées qui marque une évolution très intéressante dans sa pensée philosophique. Nous reviendrons sur ces livres. — Fabio Fiallo : *Canciones de la Tarde*, Imprimerie « la Cuna de America », Saint-Domingue. Ce poète bien connu, auquel on doit des poèmes et des contes délicats, nous donne ici un recueil de poésies plein de sentiment, en vers d'une pureté adamantine. L'exemplaire qu'il nous a envoyé est daté de la prison où l'ont jeté les occupants de son pays, simplement à cause de son attitude patriotique. Et nous sommes au siècle de la « Société des Nations » ! — Roberto Giusti : *Enrique Federico Amiel en su diario intimo*, Editions de « Nosotros », Buenos-Ayres ; *Florencio Sanchez, su vida y su obra*, « Agence sud-américaine de livres », Buenos-Ayres. Cet excellent critique nous offre dans ces livres deux ouvrages où il

montre ses qualités de jugement avisé et de dialectique ferme et directe; le second est une précieuse contribution à l'étude de notre moderne littérature. — V. Garcia Calderon : *Cantilenas*, Prélude de Carol Bérard, portrait par Foujita. Recueil d'impressions en prose et en vers de ce brillant écrivain péruvien, où il y a des pages très délicates. — Enrique Planchart : *Primeros Poemas*, Imprimerie Bolivar, Caracas. Poèmes fins et sincères qui annoncent un bon poète mondonoviste.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Comte de Fels : *Essai de politique expérimentale*, Calmann-Lévy. — Capitaine H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*, Payot. — Léon Rouillon : *Pour la Turquie*, Bernard Grasset. — Etienne Micard : *Le Vatican et la Deuxième République*, Société nouvelle d'édition. — Marc Vichniac : *La Protection des droits des Minorités*, Jacques Povolosky et Cie. — Justus : *France et Pologne dans les voies de l'Alliance*, Imprimerie littéraire, 12, rue Barbès, Montrouge. — Dr K. W. Kumaniecki : *Comment fut constitué l'Etat Polonais*, Imprimerie René Tancrede, Paris. — Stanislas Szpotanski : *La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat Joseph Pilsudski*. Fischbacher. — Dmitri Merejkowski : *Joseph Pilsudski*, Imprimerie René Tancrède, Paris. — Maurice Pernot : *L'Epreuve de la Pologne*, Plon-Nourrit. — Dr V. Bugiel : *La Pologne et les Polonais*, Edition Bossard, — Divers : *La Haute-Silésie*.

Dans son **Essai de politique expérimentale**, M. de Fels, dont on se rappelle la clairvoyante et sensationnelle intervention en faveur de l'Autriche-Hongrie en 1917, fait le procès de notre « Ecole dirigeante » à qui il attribue la responsabilité des « mauvais traités » de Versailles, Sèvres et Saint-Germain.

Cette Ecole, dit-il, n'est pas seulement un groupe prédominant en qui réside la plénitude de l'autorité politique, elle exerce en outre le pouvoir spirituel et fait prévaloir souverainement ses idées et ses sentiments dans le gouvernement et la nation. Le plus clair de sa force et de son prestige lui vient de cet ascendant intellectuel et moral qui s'impose même à ses adversaires... De quels éléments se compose notre Ecole Dirigeante ? Elle provient... d'une classe instable et mouvante... dite des professions libérales qui se recrute par voie de diplômes et de concours... et fournissait dans les années d'avant-guerre à peu de chose près... tout le personnel politique à l'exclusion de l'aristocratie de race et des professions usuelles et productrices.

Cette Ecole, au lieu « d'apprendre aux Français à être *égoïstes*, songerait à l'humanité ». Ses doctrines néfastes découleraient du *Contrat Social* de J.-J. Rousseau.

Je crois que ce que M. de Fels appelle Ecole Dirigeante est tout

simplement ce qu'on appelait avant lui plus justement l'Opinion Publique. Elle se trompe souvent, mais qu'est-ce qui ne se trompe pas ? C'est le propre des grands hommes comme Richelieu et Bismarck de *diminuer l'amplitude des erreurs* que peut faire commettre cette Opinion Publique. Le livre de M. de Fels a pour origine la déception qu'ont été pour l'auteur les traités de 1919 ; il ne les trouve pas assez « égoïstes ». Je crois que leurs défauts leur viennent justement de ce qu'on a trop obéi à des sentiments égoïstes en les négociant. Ce n'est pas la seule erreur de M. de Fels en matière de politique étrangère. Il croit à la *politique d'encerclement* de M. Delcassé : elle n'a jamais existé. M. Delcassé a trouvé la France *encerclée :* de 1888 à 1892, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne ont eu une alliance contre nous, et de plus l'Italie et l'Angleterre étaient liées par une convention maritime. En 1898, quand M. Delcassé prit le pouvoir, l'alliance germano-italienne subsistait seule. M. Delcassé s'appliqua à en relâcher les liens (traité de 1901), puis négocia la suppression de cette « surface de frottement » franco-anglaise qu'était la question d'Egypte en échange de la reconnaissance de notre prépondérance au Maroc. Il aboutit en avril 1904, un mois après le commencement de la guerre russo-japonaise. Mais Guillaume et Bülow voulaient plus que jamais maintenir des « surfaces de frottement » avec nous (Bülow l'annonça à mots couverts au Reichstag en 1904) : ils se mirent à soutenir le Maroc contre nous pour *maintenir et développer* celle-là, et menacèrent de la guerre si nous ne cédions pas. L'Angleterre alarmée, *pour maintenir l'équilibre européen*, nous offrit à ce moment son alliance. Nous n'osâmes l'accepter et renvoyâmes M. Delcassé dans l'espoir d'éviter la guerre. Nous l'eûmes néanmoins en 1914 (après avoir failli l'avoir en 1908, 1909, 1911, 1913), et cela, sans l'alliance anglaise. Nous étions perdus si Guillaume, en envahissant la Belgique, ne nous avait pas procuré cette alliance 30 heures après la déclaration de guerre.

Ces légères critiques n'empêchent pas le livre de M. de Fels d'avoir toute notre estime. Ecrit dans un style des plus agréables, plein de vues et d'observations aussi neuves que profondes, il sera lu avec autant de profit que de plaisir par tous ceux que la politique intéresse.

ÉMILE LALOY.

§

L'histoire turque, les hommes de la Révolution qui détrôna Abdul-Hamid, le côté militaire de la question d'Orient, les relations de la France avec la Turquie ainsi que les faits de la dernière expédition des Dardanelles ont été étudiés dans un curieux volume du capitaine H. Seignobosc : **Turcs et Turquie**, très au courant de la question et qui apporte nombre d'indications, de détails précieux. Depuis la paix de Carlowitz (1699) : l'histoire de la Turquie n'est en somme que celle de sa décadence. Le Turc « campe toujours en Europe », selon un mot d'autrefois et qui n'a guère vieilli. C'est qu'il est incapable d'évoluer, de s'assimiler les peuples conquis ; et il travaille, — inconsciemment sans doute — à ruiner partout les régions qu'il occupe. Abdul-Hamid détrôné, ce furent de vastes rêves d'hégémonie ; le « mouvement libéral » qui s'était développé en Turquie aboutit à la révolution de 1908. Mais avec la clique du Comité « Union et Progrès », la basse police et l'espionnage ainsi que l'assassinat politique demeurèrent en usage là-bas, comme durant le XVIe siècle en France, à la cour de Catherine de Médicis. Quant à la Presse, elle n'insère que ce qui plaît au gouvernement, et le seul élément sérieux du pays est resté l'armée ; le soldat turc a toujours été de premier ordre, quelle que soit la pourriture du régime. Nous l'avons trouvé aux Dardanelles, aussi courageux que chevaleresque, — et c'est bien l'ironie du sort que nos ennemis d'hier, entraînés dans une affaire dont ils n'avaient cure, soient les seuls qu'il est possible d'estimer, — et soient également ceux auxquels on fait payer la paix le plus cher. En passant le capitaine Seignobosc parle de *l'Arménie martyre*, et l'on est bien obligé de constater les massacres dont se trouve responsable la Turquie tout entière, — d'ailleurs poussée, encouragée par l'Allemagne, que les Arméniens, dont les défauts notoires ne justifient pas l'extermination, se trouvaient gêner dans les combinaisons et projets.

Pour la Turquie est une autre publication, due cette fois à M. Léon Rouillon et qui donne une note quelque peu différente. L'auteur y déplore l'ignorance de l'opinion française, qu'exploitent les Grecs, les Arméniens et les Anglais, et regrette la mauvaise politique de la France en Orient, avant et depuis la guerre. Je ne sais trop, d'ailleurs, jusqu'à quel point la Turquie

qu'instruisait militairement l'Allemagne, et qui, infestée de Boches, était en coquetterie avec Guillaume II, « ne demandait qu'à être de notre côté » au moment du conflit; mais le plus certain c'est qu'elle s'est déclarée contre nous. Ceux qui excusent les Turcs oublient aussi, un peu facilement, que les Grecs,— ils ont bien leurs défauts, et nous ne pensons guère à les défendre, — sont les habitants légitimes du pays que l'Osmanli ne détient qu'à titre de conquête, — tant qu'il n'aurait guère à se plaindre si quelque jour il en était chassé. M. Léon Rouillon critique l'abandon de la politique française traditionnelle dans le Levant, et peut-être a-t-il raison, car chez nous on n'est jamais bien sûr de ce qu'on veut. Nous savons également que nos bons amis les Anglais, à Constantinople comme en Palestine, se sont garni les mains selon leur habitude. Le livre s'achève par un éreintement de « la Grécaille », et qui semble bien justifié; mais si les Grecs ne valent pas grand'chose, est-on bien certain que les Turcs valent beaucoup mieux ?

Le Vatican et la deuxième République, de M. Etienne Micard, donne surtout le personnage et raconte les événements politiques des premières années de Pie IX, — soit les rapports de Rome avec le gouvernement de 1848. Il parle des démêlés du pontife avec le peuple romain et de son départ pour Gaëte, tandis que ses Etats se mettaient en république. Les troupes françaises du général Oudinot occupèrent ensuite la Ville Eternelle et, après de laborieuses négociations, Pie IX peut y revenir (5 avril 1850). M. Etienne Micard a surtout étudié les faits de cette période à cause des négociations que mena son grand-père, Nicolas Micard, — mais dont il a eu le bon esprit de ne pas exagérer l'importance, comme il arrive trop souvent dans les cas analogues.

M. Marc Vichniac étudie **la Protection des droits des minorités** *dans les traités internationaux de 1919-1920*, question assez ardue, car chacun voudrait tirer à soi la couverture, et avec de grandes protestations s'avantager aux dépens du voisin. Il y a là, du reste, une des conséquences excessives de la « grande idée » du président Wilson qui a réveillé l'antagonisme de diverses collectivités avec « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », puisque toutes les nations se trouvent constituées par des agrégats dont l'union s'est plus ou moins faite. En

France même n'avons-nous pas des provinces de populations parfaitement étrangères les unes aux autres : Bretons et Auvergnats, Provençaux et Picards ? En Espagne, les Catalans réclament leur indépendance et l'unité italienne est d'hier ; l'Irlande s'insurge et se bat contre les Anglais. Pour l'Orient de l'Europe, c'est un pire gâchis ; mais on comprend très bien que soient accordés : l'égalité politique et civile ; le droit à la langue, le droit de confession, — si l'on se rebiffe très probablement devant un budget spécial. Le petit volume de M. Marc Vichniac étudie successivement « les droits des minorités dans l'idéologie du socialisme ; la guerre mondiale et la réglementation du droit des minorités ; les droits des minorités dans les traités de 1919-1920 » ; enfin, « les conditions d'une organisation rationnelle de la protection du droit des minorités ». Ce sont là des questions qui feront couler encore beaucoup d'encre et il serait peut-être bon de se rappeler, pour conclure, que la perfection n'a jamais été de ce monde.

CHARLES MERKI.

§

La Pologne est redevenue ce qu'elle était au XVIIIe siècle, la clé de voûte de l'édifice européen. Le livre de Justus, **France et Pologne dans les voies de l'Alliance**, a eu raison de prendre pour épigraphe cette observation d'Henry Bidou : « Les peuples qui veulent ruiner l'œuvre de Versailles cherchent à ruiner d'abord la Pologne. » De nouveau celle-ci se trouve en butte à l'hostilité haineuse de ses anciens copartageants et cherche son point d'appui en Occident, mais heureusement les circonstances ont bien changé depuis 1772. D'abord la monarchie des Habsbourg n'existe plus, et quoique Marie-Thérèse ait eu autrefois moins de part que Frédéric et Catherine au dépècement de la proie commune, ce n'en est pas moins elle qui l'a permis. La disparition de son trône est donc une grande garantie de paix pour la Pologne, car la Tchéco-Slovaquie et la Roumanie ont tout intérêt au contraire à soutenir le nouvel Etat, et la Hongrie à elle seule ne peut rien contre lui. Ensuite la monarchie des Romanov a de son côté disparu, et c'est encore excellent pour la Pologne. Si la grande Catherine s'est faite la complice de Frédéric II, ce n'est pas tant par ambition russe que par méchanceté allemande, c'était une Anhalt, et si les tsars, ses successeurs, ont suivi sa politique de haine, c'est que c'étaient des Holstein et non

des Romanov. En dépit de leurs longs démêlés historiques, les Russes et les Polonais ne se haïssent pas, et quand l'Europe aura repris son équilibre moral, ce qui ne tardera pas, car l'impérialisme bolchevique ne peut qu'avoir le sort final de l'impérialisme kaiserique, tous les Slaves s'entendront à merveille.

Reste donc comme ennemi irréconciliable de la Pologne la vieille Prusse, c'est-à-dire toute l'Allemagne, et, certainement, si la lutte était circonscrite entre elles, suivant la formule chère aux derniers Kaisers, une issue triste serait à redouter ; mais heureusement encore ce n'est plus possible, d'abord parce que la France est là, et que de longtemps l'Allemagne ne pourra rien contre elle, et ensuite parce que l'Angleterre a fini par ouvrir les yeux comme son colonel Bramble. Ce n'a pas été d'ailleurs sans peine. L'Angleterre, pendant toute la guerre, a toujours eu l'idée de derrière la tête de ne pas trop affaiblir l'Allemagne pour s'en servir éventuellement contre nous, mais ce sont là vieux procédés d'ancien régime qui ont fait leur temps : si elle nous avait fait confiance à nous et à la Pologne, en oubliant tous les vieux souvenirs de la guerre de Sept ans et des guerres de l'Empire, elle ne se serait opposée ni à la constitution d'une Belgique rhénane, ni à l'incorporation politique à la Pologne de la ville libre de Dantzig, ni à la réunion de la Silésie polonaise, ni à l'occupation de toute la Ruhr jusqu'à complet paiement de l'indemnité due par l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, la Pologne existe, et c'est en voyant avec le Dr Kumaniecki **Comment fut constitué l'Etat polonais** qu'on se prend à avoir une entière confiance dans son avenir. Jamais Etat à ressusciter ne se trouva dans des conditions plus difficiles, avec des adversaires sur toutes ses frontières : Allemands, Bolchevistes, Ukrainiens, Lithuaniens, Tchèques même (espérons que le malentendu de Teschen ne renaîtra jamais !) et un intérieur ravagé, dépeuplé, ruiné et travaillé malgré tout par des forces dissociantes. Or, en quelques trimestres à peine, la Pologne s'est trouvée suffisamment constituée avec une Diète pleine de sagesse, un Chef d'Etat plein d'énergie et une administration arrivant à harmoniser la demi-douzaine de régimes et la dizaine de législations sous lesquelles vivaient les anciens tronçons de la République.

Sur le Chef d'Etat dont je parlais, nous avons déjà pas mal

de livres, et l'un des plus complets est celui de Stanislas Szpotanski : **La Pologne nouvelle et son premier chef d'Etat Joseph Pilsudsky**. Par une étrange coïncidence, Pilsudsky est un lithuanien comme Kosciuszko, et peut-être, nouveau Jagellon, réalisera-t il un jour l'union fraternelle des deux Républiques de Pologne et de Lithuanie, quand celle-ci se sera débarrassée de ses meneurs bolchevistes ou allemands. Par sa haine également intraitable envers les anciens bourreaux de la Pologne, Pilsudski incarne bien l'âme de son pays. Nous avons été sévères pour lui, quand, au début de la guerre, il a fait campagne avec les Allemands contre nos alliés, mais les Polonais, qui savaient mieux que nous que la Russie officielle n'avait pas l'intention de tenir les promesses du grand-duc Nicolas, jugent la chose autrement que nous. Pilsudski, successivement victime des Russes et des Allemands, est bien la personnification de la Pologne. Mais encore une fois c'était la Russie officielle seule qui haïssait la Pologne, tandis qu'en Allemagne c'était toute la nation. On s'en rend compte en lisant la petite brochure de Dmitri Merejkowski, **Joseph Pilsudski**. Le grand écrivain russe, chassé de son pays par la juiverie bolcheviste, y raconte la conversation qu'il a eue en août 1920 avec le grand patriote polonais, et nous autres Français nous ne pouvons que souscrire à leurs communes paroles et espérer avec eux en une prochaine fraternisation des deux grands peuples slaves. Oui, Pilsudski n'a rien fait pour soutenir Koltchak et Denikine, dont la victoire aurait rétabli le vieux tsarisme. « Tout plutôt que cela ! Plutôt le bolchevisme ! » Mais Pilsudski, suivant le mot même de son interlocuteur, n'est pas un ennemi de la Russie. Les quelques pages du grand Merejkowski illuminées d'un mysticisme magnanime devraient être la préface du grand livre de fraternité qu'écriront les deux peuples quand la pauvre Russie aura repris conscience d'elle-même et vomi le poison judéo-boche qu'elle s'est laissé ingurgiter.

Que cette Pologne ressuscitée de si peu ait été assez forte pour briser la grande ruée bolcheviste de juillet 1920, c'est ce qui fera notre éternelle admiration. M. Maurice Pernot conte cette brillante histoire dans son livre **L'Epreuve de la Pologne**. Et sans doute à ce salut nos officiers, le général Weygand en tête, ont bien contribué, mais qu'auraient-ils pu faire si les Polonais

eux-mêmes avaient désespéré ? Or, ils n'ont pas désespéré après la rupture de leur front et l'arrivée des hordes barbares à quelques kilomètres de Varsovie. Ce fut véritablement une seconde bataille de la Marne, car tout, dans la préparation de l'exécution du plan bolcheviste, portait la signature allemande ; étrange éternelle alliance de deux peuples de proie, Lénine reprenant à son compte le grand dessein de Catherine et la Prusse prenant son point d'appui sur les communistes aussi indifféremment que sur les tsaristes. Leurs complices d'Occident agissaient eux aussi semblablement, et de même qu'il y a 150 ans ils accablaient de mépris ces indisciplinés Polonais pour le plus grand profit du très « disciplineur » Frédéric II, de même, en juillet 1920, ne tarissaient-ils pas d'invectives contre les même Polonais coupables de prendre leurs précautions du côté de Kiew et de Wilna ; ce n'est pas la faute de nos bolchevistes d'Anvers et d'ailleurs si la Pologne n'a pas été congrument écrasée et remise sous le joug berlino-moscovite !

Heureusement, la grande épreuve a été surmontée, et maintenant la Pologne peut suivre le cours de ses nouvelles destinées. Son histoire, sa gloire d'autrefois, le mérite persistant de ses savants, de ses poètes, de ses artistes, tout ce que le Dr Bugiel expose dans son beau livre synthétique **La Pologne et les Polonais**, sont ici garants de sa force et de sa prospérité future. La Pologne n'a peut-être jamais été plus digne d'admiration que pendant sa longue période d'asservissement, quand, sous le fouet de ses trois bourreaux, elle continuait à travailler, à créer, à produire, à se faire cette élite moyenne qui manque à la Russie et qui aurait suffi à la garer du tsarisme comme du bolchevisme, ces frères jumeaux. Sans doute, la Russie lui est par d'autres côtés supérieure, aucun des grands noms de la littérature polonaise ne soutient la comparaison avec Tolstoï ou Dostoiewsky ; mais il pourra n'en pas être toujours ainsi ; la pauvre Pologne avait jusqu'ici des travaux plus vitaux et plus cruciaux à accomplir. Maintenant qu'elle a reconquis son âme libre, elle pourra se remettre au labeur désintéressé, et les noms de Copernic, de Kochanowski, de Mickiewicz, de Chopin, de Matejko sont garants de ce qu'elle pourra donner au monde de génial dans tous les domaines de la pensée.

A titre documentaire j'ajoute ici quelques publications aux-

quelles le récent plébisciste de la Haute-Silésie donne de l'actualité : **La Haute-Silésie**, par Casimir Rakowski, **Le Problème de la Haute-Silésie, tel qu'il se pose dans la réalité et les erreurs de Keynes**, reproduction du discours du député Wiazbicki à la Diète de Varsovie, le 28 janvier 1921, et **la Haute-Silésie, son influence sur la solvabilité et la vie économique de l'Allemagne**, par Antoni Olzewski, ancien ministre du Commerce. Ce dernier travail, notamment, illustré de graphiques et diagrammes, est tout à fait instructif et décisif. L'Allemagne n'a nullement besoin de la Haute-Silésie pour faire face à ses obligations. Au surplus, la question de droit prime la question d'utilité. Les districts dont la population s'est prononcée en majorité pour le rattachement à la Pologne doivent être polonais, et tant pis pour Dame Germania si ces districts sont les miniers. Nous y gagnerons d'ailleurs, nous Français, à voir diminuer d'autant la force offensive de nos reîtres et lansquenets voisins.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

LE GOUVERNEMENT BELGE ET L'ÉCHÉANCE DU 1er MAI. — Que se produira-t-il en Belgique après le 1er Mai si l'Allemagne s'obstinait à refuser la réparation de son crime de 1914 ? Au moment où j'écris ces lignes, les conjectures les plus contradictoires circulent dans la presse belge. Cependant la situation est extrêmement simple : si l'Allemagne ne paye pas, nous serons purement et simplement ruinés. Il semble que cette constatation doive commander notre politique étrangère et nous ranger *ipso facto* aux côtés de la France au cas où notre débiteur commun ne s'exécuterait pas au jour de l'échéance fixé par le traité de Versailles. C'est la solution dictée à la fois par notre intérêt national et par les obligations morales de notre alliance avec la France. C'est du reste la solution que fera prévaloir le sens public belge. Mais notre faible gouvernement tergiverse, biaise, ergote avant de faire les déclarations nettes qui s'imposent.

Nous avons connu semblable spectacle avant la dernière conférence de Paris ; on se trouvait alors dans la situation paradoxale d'avoir à se demander si notre pays, si foncièrement francophile,

avait bien à la tête de sa politique étrangère, en la personne de M. H. Jaspar, un homme représentatif des sentiments qui animent notre nation. Il prenait vis-à-vis du quai d'Orsay des airs de donneur de leçons, adoptait des attitudes cavalières et de mauvais ton, jusqu'au moment où notre opinion publique s'étant unanimement cabrée, l'instinct de la conservation de son portefeuille lui inspira un heureux et retentissant revirement. Malheureusement le naturel de M. Jaspar reprend trop souvent le dessus. C'est un homme foncièrement outrecuidant ; il n'est que de lire ses discours pour se convaincre qu'il est dépourvu de style et de pensée ; son orgueil illimité ne lui joue pas moins le mauvais tour de l'aveugler sur soi-même au point de se prendre pour une sorte de génie de la politique étrangère. Quand ce petit homme ajuste devant le miroir son toupet frisé, il tient son image pour celle d'un personnage historique appelé par le destin à arbitrer les destinées de l'Europe, il se persuade que ses harangues sont susceptibles tantôt d'amadouer Lloyd George, tantôt de convaincre Briand. L'importance tout à fait exagérée qu'il s'attribue l'empêche de discerner les grands courants qui créent les événements,si bien que sa politique, la politique belge en fin de compte, devient une pauvre petite politique vaniteuse, hésitante et toute boursouflée des lieux communs de la plus démodée des basoches. Malgré ses airs de matamore, nul plus que lui ne tremble à l'idée de descendre du pouvoir, et c'est toujours M. Jaspar qu'on retrouve dans les tractations et maquignonnages qui, depuis Lophem, ont enlevé à notre politique gouvernementale jusqu'à une apparence de grandeur.

Il est regrettable que le premier Ministre, M. Henri Carton de Wiart, ne fasse pas intervenir plus fréquemment son autorité directrice. En matière de politique étrangère, il possède sur M. H. Jaspar la supériorité de relations nombreuses dans les mondes politiques français et anglais ; c'est en outre un homme d'une courtoisie et d'une éducation parfaites, qualités qui ne messiéent point, quoi qu'en puisse penser M. Jaspar, dans les relations diplomatiques. L'autorité directrice du Premier Ministre s'exercerait également avec utilité contre les tendances de certains membres de son ministère à se commettre avec les activistes flamingants qui menacent l'unité de la patrie et contre celles des ministres socialistes qui croient de bonne tactique de paraître

rêvasser tout haut à de fallacieuses ententes avec le prolétariat allemand. Quant à M. Jaspar, il ne possède pas un caractère assez fortement trempé pour réagir contre les obstacles de politique intérieure qui s'opposent à une tactique extérieure saine et sans réticence. Cependant, pour un cœur bien placé et au regard d'une intelligence droite, ces obstacles ne seraient que fragilités. La majorité du pays incline de tout son clair instinct vers une action conjuguée avec la France. Les intérêts des milieux ouvriers et industriels sont liés à une restauration économique prompte, qui ne peut être obtenue que par des moyens radicaux. L'agitation flamingante ne procède que d'artifices savamment entretenus par des gens aisés à mater ; et pour ce qui relève des extravagances internationalistes, il suffirait de passer outre et d'abandonner à leurs nuées ceux qui s'y complaisent, socialistes d'origine bourgeoise pour la plupart, sans contact avec la vie ouvrière. Je sais bien que l'ombre de M. Vandervelde empêche M. Jaspar de dormir. Assurément, la valeur intellectuelle du premier l'emporte considérablement sur celle du second. Personne n'en peut douter ; mais ce n'est pas une raison pour notre ministre des Affaires étrangères de se mettre à la remorque du chef marxiste, et ce qui intéresse le pays est moins de savoir si MM. Henri Jaspar et Vandervelde conserveront ou non leur portefeuille que de laisser supposer à la France la moindre hésitation de notre opinion publique. M. Vandervelde cherche, depuis le commencement de la guerre, par des balancements habiles encore que dépourvus de probité intellectuelle, à trouver des moyens termes lui permettant de participer au pouvoir en compagnie d'une majorité bourgeoise, tout en ménageant sa situation dans la chapelle marxiste. Mais placé devant un fait accompli même à l'encontre de ses principes, il excelle à découvrir un motif ou un prétexte pour conserver ses fonctions de ministre de la Justice auxquelles il tient plus qu'il n'entend le laisser paraître. C'est ainsi qu'après la Conférence de Londres, où furent décidées les sanctions, il affirma qu'il les approuvait ; mais afin de ménager sa clientèle et de réserver les « principes », il se hâta d'ajouter que s'il les admettait en soi, il en redoutait les conséquences. Vandervelde aurait pu rendre des points à Escobar en personne. Un autre socialiste de marque, Louis de Brouckère, le plus estimable des hommes, mais le plus incorrigible des gobe-mouches, redoute une prise

de gages de conserve avec la France, car des mesures trop rigoureuses pourraient selon lui retarder la conversion de l'Allemagne ! M. Vandervelde professe les mêmes scrupules et les ministres socialistes ont la fâcheuse habitude de le suivre. Et c'est ce qui empêche le clérical M. Jaspar, cet autoritaire en toc, d'adopter une attitude résolue ! Que craint-il ? La démission de M. Vandervelde ? Et puis après ? Il n'y aurait pas pénurie de remplaçants ; le parti socialiste n'est pas dépourvu de patriotes ayant le sens des réalités, des hommes comme MM. Brunet et Hubin, par exemple. Il n'y a d'ailleurs que trop longtemps que M. Vandervelde énerve l'action gouvernementale par ses menaces sous conditions. La conversion de l'Allemagne, certes, il la faut souhaiter, mais le meilleur moyen de l'obtenir est de montrer aux Allemands que l'Entente est réellement victorieuse et dans quel abîme les a conduits le manque de foi de ceux qu'ils acceptent encore pour guides. Et le devoir de la Belgique est, répétons le, que la France la sente agissante à ses côtés et ne lui prête pas d'arrière-pensée. Elle n'en nourrit aucune. Seules, les combinaisons des détenteurs de portefeuilles seraient de nature à le laisser supposer. Le malheur, c'est que les fonctions de chef du gouvernement paraissent être en sommeil. Il ne s'agit point de « suivre » aveuglément la France, mais non plus de paraître faire bande à part, de telle sorte que le ralliement final devenait l'impression de n'être consenti qu'à contre-cœur.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Irlande.

LE MOUVEMENF SINN-FEIN ET SES SYMPATHIES. — Le lecteur français éprouve quelque embarras devant les événements, à la fois étranges et sinistres, dont l'Irlande est actuellement le théâtre. Il connaît la légitimité des griefs historiques du peuple irlandais, il sait que ses conquérants anglais l'ont traité, au XVIII[e] siècle, avec une brutalité à laquelle il faut chercher des analogies non pas dans l'Europe d'alors, pourtant si peu tendre aux vaincus, mais dans la première partie du moyen âge. Il se souvient aussi que la France a constamment soutenu la cause irlandaise et qu'en revanche des milliers de soldats originaires de la verte Erin ont combattu et sont morts héroïquement pour la France, à Fontenoy et ailleurs. Mais les méthodes employées

par les partisans du Sinn-Fein — l'assassinat érigé en principe, comme n'ont jamais osé le faire les pires anarchistes — le rendent perplexe, et surtout il se demande anxieusement quelle répercussion l'établissement d'une Irlande indépendante pourrait exercer au point de vue de la situation européenne dont l'alliance inébranlable entre la France et l'Angleterre constitue actuellement le pivot.

Il peut être intéressant, dans cet ordre d'idées, d'étudier les manifestations spontanées de l'opinion irlandaise. En voici des échantillons. Nous les empruntons à un roman de M. Eimar O'Duffy intitulé *The Wasted Island, Dublin, Lester* (à peu près : *L'île gâchée* — le terme *wasted* est difficilement traduisible, il qualifie une chose que l'on aurait, par négligence ou par mauvaise volonté, laissée se perdre, que l'on aurait gâchée). Les passages que nous citons expriment ou bien les vues de l'auteur lui-même, ou bien celles de personnages qu'il représente comme sympathiques et dont il partage manifestement les opinions. M. O'Duffy, d'ailleurs, ne semble pas appartenir à l'aile extrême du Sinn Fein ; tout en exaltant les mérites de Sir Roger Casement (qui, comme on sait, a tenté, en pleine guerre, de soulever l'Irlande avec l'aide de l'Allemagne), il désapprouve cependant l'insurrection de Dublin et représente ses auteurs responsables comme des têtes brûlées. Notons encore que le livre a eu passablement de succès et que l'opinion irlandaise ne semble aucunement avoir protesté en affirmant que l'auteur avait calomnié ses coreligionnaires politiques.

Ecoutons d'abord un jeune Irlandais faire le récit de son avatar à la Légion étrangère.

(P. 232)... C'est une vie de chien... Plusieurs mois auparavant une société française avait commencé à construire une ligne de chemin de fer partant de Casablanca, au Maroc, et tout droit, dans le tracé de cette voie, se trouvait un très ancien cimetière maure. Avec le tact qui caractérise les chrétiens dans leur manière de procéder à l'égard d'hommes d'une religion différente et avec l'humanité et la politesse qui distinguent les Européens dans leurs rapports avec des peuples moins civilisés, cette entreprise décida de passer tout simplement par le cimetière, en dépit des objections des indigènes. Eh bien, il y eut naturellement du grabuge et plusieurs vies d'Européens — vies sacrées — furent perdues. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire nous avions envahi le Maroc et marchions sur Casablanca. Après quelques durs

combats dans le voisinage de cette ville, nous la bombardâmes, en détruisîmes la plus grande partie et tuâmes plusieurs milliers de ses habitants. Ma parole, ce fut du sale travail ; quand il fut terminé, nous occupâmes tout le district de la Chaouiya qui entoure la ville, non sans de rudes efforts, car les Maures se battent bien...

Cette invasion du Maroc constituait une violation directe du traité d'Algésiras, traité qui avait été signé par les grandes puissances en 1906 et qui garantissait l'indépendance et la souveraineté du Maroc. La France l'avait d'ores et déjà violé dans une mesure plus faible, en occupant Oudja pour venger le meurtre de quelque damné idiot de Français, lequel probablement avait mérité tout ce qui lui était arrivé. Bien entendu, la France fit les promesses en usage en pareil cas, elle annonça qu'elle se retirerait immédiatement, mais du diable si elle a tenu cet engagement, car tout le monde sait qu'elle est à Oudja et dans la Chaouiya jusqu'à ce jour... Je ne m'étais pas engagé dans la légion dans le but d'aider la France à imposer, avec la complicité de l'Angleterre, son joug à une foule de Maures ignorants — ce sont d'ailleurs des types épatants que ces Maures, croyez-en bibi...

(P. 233)... Les Allemands, voyez-vous, sont plutôt populaires au Maroc, car c'est la seule nation européenne qui traite les Maures d'une manière tant soit peu convenable.

(P. 236)... Nous avisâmes une petite canonnière allemande faisant route vers le sud. Il se trouva plus tard que c'était le *Panther* allant à Agadir. Vous vous rappelez peut-être le potin que firent les journaux anglais à l'époque, au sujet de ce qu'ils appelaient cette « manifestation de la brutalité allemande ». Eh bien, les Allemands n'avaient ni plus ni moins de droits au Maroc que les autres puissances, mais, de toute façon, ils ne bombardèrent aucune ville ni n'occupèrent aucun territoire. Ils n'ont même pas tiré un seul coup de canon ou débarqué un soldat, et s'ils avaient eu en vue une agression, ne pensez-vous pas qu'ils eussent envoyé quelque chose de plus qu'une canonnière-joujou ? Les Allemands ne font pas les choses à demi.

Nous voici maintenant au début de la guerre, dans les premiers jours du mois d'août 1914, et l'auteur caractérise en ces termes l'atittude des hommes en qui il voit les représentants légitimes de la cause irlandaise.

(P. 308) : ... ils voyaient tous, à travers le brouillard de mensonge et de passion crédule, la réalité nue et repoussante qu'il couvrait... Bernard n'apercevait aucune conception claire du monde en considérant l'Angleterre impérialiste, la Russie et la France chauvines... La position entière est manifestement absurde... Le tsar de toutes les Russies et hetman des Cosaques du Don combattant pour la démocratie et la civili-

sation ! La France combattant contre le militarisme ! La prostituée des nations combattant pour le christianisme et la justice ! L'Empire britannique luttant contre une domination mondiale !... Il faut que les hommes soient un tas d'imbéciles.

(P. 316). C'est pourquoi tous ces hommes suivaient l'avance allemande avec espoir et une fiévreuse impatience. Ils se représentaient l'armée allemande comme une grande force de secours s'approchant de plus en plus, afin de délivrer l'Irlande, et tandis que Hector, du coup d'œil du professionnel, suivait les événements sur une carte à large échelle... Mc Gurk dansait de jubilation à la nouvelle de l'occupation d'une ville de plus, et O'Dwyer priait désespérément à chaque revers.

Les masses d'hommes habillés de gris s'avançaient de plus en plus. Liége tomba. Namur, on le prédisait, tiendrait pendant des mois. Sa chute fut enregistrée le lendemain matin.

Demain Paris, disaient les optimistes ; mais le lendemain, il n'y eut point de nouvelles sensationnelles...

Et puis vinrent la Marne et les journées décourageantes de la retraite. L'espoir d'une victoire décisive des Allemands s'était évanoui et les grands jours de la guerre étaient passés.

(P. 320)... Hector déclara que cet événement [un discours de Redmond en faveur de la conscription] était le plus grand désastre de l'histoire de l'Irlande, depuis la bataille de la Marne.

Quelqu'un ayant fait valoir qu'après tout les Allemands victorieux chercheraient sans doute à leur tour à dominer l'Irlande, on lui répond :

(P. 323). Regardez le Danemark. Il court un danger beaucoup plus grave que nous. Si les Allemands sont à tel point désireux de s'annexer des petites nations, pourquoi n'attaquent-ils point celles qu'ils ont sous la main ?

Il ne serait peut-être pas facile de trouver, en dehors de l'Allemagne elle-même, d'exemple de choses aussi fortes. Et encore, les Allemands les ont-ils dites plutôt en 1914 et 1915, et beaucoup moins à partir de 1917. Mais le *Copyright* de M. O'Duffy est d'octobre 1919.

Sans doute, l'auteur ne prétend il point que ces sentiments furent ceux qui animèrent le peuple irlandais tout entier. Il dit au contraire comment, surtout au début, beaucoup s'enthousiasmèrent pour la cause des Alliés et fait ressortir que les sympathies traditionnelles pour la France contribuaient grandement à créer cet état d'esprit, qui fit que nombre de volontaires

irlandais s'engagèrent et combattirent sur le front français. Les hommes qu'il dépeint ne furent d'abord qu'un petit groupe, mais il montre comment cette minorité, qui fut celle dirigeant le mouvement sinn-fein, gagna rapidement en importance, jusqu'à englober dans son sein toutes les forces véritablement actives de la nation irlandaise. C'est ce groupe que nous voyons notamment, dans le roman, en train d'organiser l'armée irlandaise révolutionnaire, à l'actif de laquelle, comme on sait, il convient d'inscrire la plupart des « faits de guerre » dont retentissent les journaux. Il semble donc bien que nous devons considérer les opinions exposées par O'Duffy comme animant au moins les dirigeants du mouvement actuel. Et l'on s'étonne moins alors de constater la part importante que prennent les Irlandais dans l'agitation germanophile et anti-française aux Etats-Unis. Leur rôle apparaît surtout important, comme le constate le correspondant du *Times* à New-York à la date du 1er mars, dans l'infâme campagne qu'on essaie de lancer au sujet de ce qui est qualifié là-bas « d'horreurs du Rhin ». On sait de quoi il s'agit : exploitant cette aversion presque animale de l'homme de couleur qui souvent constitue la « paille » dans le métal pur de la mentalité américaine, si admirable à tant d'égards, on cherche à affoler l'opinion publique, en prétendant que la France, dans un désir de vengeance, soumet les populations allemandes, populations « blanches », à la domination des « noirs », qui, sans cesse, les outragent et, surtout, outragent leurs femmes. Il est inutile de réfuter ces inepties, mais elles n'en sont pas moins dangereuses.

R.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Un sujet de nouvelle. — Lecture. — Mots, propos et anecdotes. — Une pensée de Pascal.

Un sujet de nouvelle. Je l'offre à qui veut le développer. X..., vieux garçon timide, solitaire et romanesque, est le client assidu d'un café. Il s'est épris, avec le temps, de la caissière, créature au visage ardent et langoureux, à la poitrine opulente, qui trône au comptoir, et que personne, dans la clientèle, n'a jamais vue ailleurs qu'à cette place. Un mot sur le temps qu'il fait, à propos d'un article de journal ou d'un événement, un renseignement ou une question, ont été les premiers moyens employés par X..

pour faire sa cour à cette dame. Un soir, enfin, que l'établissement va fermer, que les garçons sont occupés et qu'il se trouve seul auprès d'elle, il ose se déclarer à la belle caissière. Celle-ci l'écoute comme si elle attendait depuis longtemps cette déclaration. Quand X... a fini, elle lui dit : « Enlevez-moi ! » Embarras et gêne de X..., qui ne s'attendait pas à un succès si soudain, si décisif et surtout si important. Faire l'amour, oui ! Mais un enlèvement ?... La caissière, voyant sa surprise, le fait approcher d'elle, du côté des marches du comptoir, et quand il est là, lui répète alors son invitation : « Enlevez moi ! » *Elle est cul-de-jatte.*

§

J'aime beaucoup les *Mémoires*, les *Journaux intimes*, les recueils de *Souvenirs*. Quand ils sont d'écrivains nets et véridiques, d'hommes d'esprit ayant eu une vie remplie, qui ont su voir et retenir et qui savent raconter, ce sont les seuls livres qui méritent d'être lus. J'en ai lu un bon nombre jusqu'ici, souvent avec grand plaisir. Il m'arrive aussi quelquefois de me fourvoyer, et de tomber sur le livre plat d'un plat auteur. C'est ce qui m'est arrivé récemment avec les *Souvenirs d'un Sexagénaire*, de V.-A. Arnault, jadis faiseur de tragédies, académicien, fabuliste et courtisan, aux environs de 1820. Un écrivain de droite, Victor du Bled, d'ailleurs auteur d'un livre excellent, *les Causeurs de la Révolution*, m'avait mis en goût pour ces *Souvenirs*, par le bien qu'il en dit et l'agrément qu'il leur prête. Je le répète : rien de plus fade. Le portrait que fait Stendhal de V.-A. Arnault semble autrement juste que les éloges de Victor du Bled. Parlant de Jouy, l'auteur de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, Stendhal écrit : « Il partageait la dictature littéraire, quand j'arrivai en 1821, avec un autre sot bien autrement grossier, M. A.-V. Arnault, de l'Institut, amant de Mme B... ; j'ai beaucoup vu celui-ci chez Mme C...r, sœur de sa maîtresse. Il avait l'esprit d'un portier ivre. »

On sait que cet Arnault est l'auteur de vers assez gracieux, fort connus :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Ou vas-tu ?.......
Je vais où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Stendhal, qui les cite, ajoute : « Il les fit la veille de son départ pour l'exil. Le malheur personnel avait donné quelque vie à cette âme de liège. Je l'avais connu bien bas, bien rampant, vers 1811, chez M. le Comte Daru, qu'il reçut à l'Académie Française. »

J'ai trouvé, pour ma part, dans les *Souvenirs* de V.-A. Arnault, quelque chose de mieux que ces vers. C'est une anecdote sur le critique dramatique Geoffroy, qui tint pendant quatorze ans le feuilleton des *Débats*, devenu rapidement, par sa franchise et sa malice, la bête noire des littérateurs et des comédiens. Talma, Mlle Contat, Mlle Georges notamment, n'eurent pas à se louer de ses jugements.

On nous a montré récemment le critique Geoffroy dans une pièce représentée à l'Odéon : *L'An XII*. Le rôle était fort bien joué, avec beaucoup de finesse, par M. Clément. Mais cet acteur, corpulent, grand, le visage fort et large, est d'un physique tout contraire à celui du critique. Je ne sais plus où j'ai lu un portrait exact de Geoffroy, que j'ai noté. Le voici. Les lecteurs qui ont vu *l'An XII* à l'Odéon jugeront de la différence. « Taille moyenne, physionomie nullement spirituelle, mauvaise vue, peu parlant, peu coquet, indolent et paresseux, l'abord dur, en réalité timide et doux, et malin et plaisant quand il se trouvait entre intimes. » Certains critiques dramatiques, décidément, se suivent... et se ressemblent presque.

Geoffroy fit un jour ces vers, les seuls qu'on connaisse de lui :

Oui, je suis un ânier, sans doute,
Et je le prouve à coups de fouet
Que j'applique à chaque baudet
Que je rencontre sur ma route.

C'était pour répondre à une de ses victimes, qui, pour se venger, l'avait logé rue *Geoffroy Lasnier*.

On ne pensait pas au « crapaud » dans ce temps-là.

§

Un journal a ouvert une enquête sur cette question : « Un écrivain professionnel peut-il actuellement gagner sa vie avec son œuvre ? » M. Sébastien-Charles Leconte a répondu qu' « il

faudrait qu'il fût interdit aux écrivains pourvus d'un emploi, ou de rentes, d'écrire ». M. Sébastien-Charles Leconte, qui est poète, est surtout connu comme magistrat au Tribunal de la Seine. Il est, en outre, encenseur littéraire à *la Victoire* pour la littérature patriotique, les romans bien pensants et les poètes niais. En lisant sa réponse quelqu'un dit : « Que Messieurs les juges commencent ! »

Est-il rien de plus agaçant que les honnêtes gens qui parlent sans cesse de leur honnêteté ? Vivent les coquins, qui sont muets sur leurs coquineries.

LIBÉRÉ. Il est remarquable que le même mot s'emploie pour les soldats et pour les forçats.

C'est une profonde jouissance, quand on aime les lettres, de penser à ces hommes qui ont écrit ces belles choses humaines, sensibles et vraies, qu'on a si grand plaisir à lire. Ecrire soi-même devient alors secondaire.

On a inventé les chemins de fer. On a trouvé l'électricité, la télégraphie sans fil, la circulation aérienne et sous-marine, les canons à grande portée et la poudre sans fumée. On voyage plus vite. On a mis de l'air dans les rues et dans les maisons. On se nourrit mieux. Il y a plus de gens qui lisent comme plus de gens qui écrivent (la qualité valait mieux que la quantité). Les malades sont mieux soignés. On ne brûle plus les impies ni les libertins (encore qu'il y ait l'antisémitisme et le lynchage des nègres). Le progrès s'arrête là. Purement matériel. Rien de moral. On n'a pas amélioré les hommes, qui sont ce qu'ils ont toujours été et seront toujours.

Un homme disait à sa maîtresse qu'il n'a connue que tard et qui a été fort jolie : « J'aime en vous la femme que vous avez été. »

Il y a une grande jouissance de mélancolie savoureuse à considérer le peu de prix de ce qu'on écrit.

On demandait dans un cercle ce qu'est au juste une femme convenable. Quelqu'un fit cette réponse : une femme qui ne convient pas.

Il y a une poésie dans l'oubli comme dans le souvenir.

Une phrase des Goncourt dans *Les Frères Zemganno :* « Silencieuse, muette, elle ne disait pas un mot à son pauvre mari. » On ne s'étonne plus si l'on faisait alors des livres aussi gros.

Un homme disait : « Je regrette peut-être plus, dans les amours que j'ai eues, l'émotion et la passion qu'elles m'ont données, que le plaisir. »

On informait un écrivain éminent par ses lieux communs que les typographes menaçaient de refuser de composer ses articles s'il n'améliorait pas son écriture. « Je ne suis pas de leur avis, lui dit un confrère qui se trouvait là. C'est quand vous êtes imprimé que je vous trouve illisible. »

§

On peut bien relire cette pensée de Pascal, qui n'a jamais servi à rien, comme tant d'autres : « Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte. Mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. »

MAURICE BOISSARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Les Ecrits de James Ensor, avec 36 reproductions d'après les dessins du peintre ; Edit. Sélection, Bruxelles » »

Elie Faure : *Histoire de l'art antique*, avec des illust ; Crès. 25 »

Camille Mauclair : *Les états de la peinture française de 1850 à 1920*. Coll. Payot, n° 2 ; Payot. 4 »

Hygiène

Jules Gondoin : *L'hygiène et le bonheur*, conseils aux jeunes ménages ; Comité de propagande contre la tuberculose de l'Ardèche. gratuit.

Histoire

Gaudefroy-Demonbynes : *Les institutions musulmanes ;* Flammarion. 4 50

Louis Léger : *Les anciennes civilisations slaves*. Avec 3 cartes. Coll. Payot, n° 5 ; Payot. 4 »

Albert Mathiez : *Robespierre terroriste ;* Renaissance du livre. 4 »

Edouard Montet : *L'Islam*. Coll. Payot, n° 1 ; Payot. 4 »

Wladimir Woytinsky : *La démocratie géorgienne*. Préface de W. E. Vandervelde ; Alcan. 12 »

Littérature

Jules Bertaut : *Une amitié romantique : lettres inédites de George Sand et François Rollinat;* Renaissance du livre. 5 »
Henry Bordeaux : *Au pays des amours de Lamartine*, avec des illust. ; Rey, Grenoble 12 »
René Canat : *La littérature française au XIXe siècle.* Tome I : *1800-1852.* Tome II : *1852-1900.* Coll. Payot, nos 3 et 4; Payot. 8 »
Jean Dornis : *Hommes d'action et de rêve ;* Crès. 6 50
M. Esch : *En relisant Maupassant ;* Revue Romande, Lausanne » »
Godard d'Ancourt : *Thémidore ou mon histoire et celle de ma maîtresse ;* Lemerre. 10 »
J.-H. Kool : *Les premières Méditations en Hollande de 1820 à 1880. Lettres inédites de Lamartine*, Arnette. 10 »
Les poètes lakistes : Wordsworth, Coleridge. Introduction de Pierre Mélèse; Renaissance du livre. 4 »
Charles Rivière Dufresny : *Amusements sérieux et comiques.* Introduction et notes par Jean Vic ; Bossard. 12 »
Emile Vinchon : *Maurice Rollinat*, étude biographique et littéraire ; Jouve. 6 50

Musique

René Brancour : *Histoire des instruments de musique.* Préface de Ch. M. Widor. Avec 16 pl. h. t. : Laurens. 25 »

Mythologie

Nouvelle mythologie illustrée, publiée sous la direction de M. Jean Richepin. Tome I; Sant'andréa et Marcerou. 118 75

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

G. Coro : *Le long voyage ;* Daragon. 4 50
Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour.* Tome X : *La guerre européenne, septembre 1916, mars 1917 ;* Bossard. 18 »
Ambroise Got : *L'affaire Miss Cavell* d'après les documents inédits de la justice allemande; Plon. 5 »
Henri Lavedan : *Les grandes heures*, 6e série; Perrin. 7 »
Michel Georges Michel : *Le bonnet rose*, cahiers d'une comédienne, 1914-1918. Avec la table des noms cités : L'Edition. 6 75

Philosophie

René Gillouin : *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française ;* Grasset 6 75
Emile Meyerson : *De l'explication dans les sciences;* Payot, 2 vol. 40 »
Ernest Renan : *Essai psychologique sur Jésus-Christ.* Avec un portrait et un fac-simile; la Connaissance. 10 »
W. Riley : *Le génie américain.* Traduit de l'anglais par E. Renoir. Préface de M. H. Bergson ; Alcan. 5 »
Vernon Lea : *Les mensonges vitaux*, étude sur quelques variétés de l'obscurantisme contemporain ; Alcan. 15 »

Poésie

Jean Aubourg : *Il Bacio.* Préface de Jean Bernard ; Lemerre. » »
Jean Pierre Calloc'h : *A genoux.* Lais bretons, accompagnés d'une traduction française de Pierre Mocaër. Introduction de René Bazin. Préface bilingue de Joseph Loth ; Plon. 7 »
J.-L. Carlos : *Feuilles séchées ;* Imp. cent. du Nord, Lille. » »
Marcel Houin : *Renaître !* Gout, Orléans. » »
Jean de Lestre : *La danse entre les flambeaux ;* Catin. 5 25
Marc Lyra : *La fantaisie amoureuse ;* Daragon. 4 50
Antoine Perbosc : *La pastorela ;* Guitard, Toulouse. » »
François Porché : *Les commandements du destin ;* Emile-Paul. 6 75

Politique

José Carrasco : *La Bolivie devant la Société des Nations*. Traduit de l'espagnol par A. de Bengoechea ; Berger-Levrault. 7 »

Questions médicales.

Dr A. Calmette : *Simple causerie pour l'éducation sexuelle des jeunes garçons de quinze ans* ; Masson. 1 »

Dr Jean Félix : *Du scepticisme en médecine. Essai sur la méthode* ; Baillière. 4 »

Roman

Albert Autin : *L'anathème* ; Ollendorff. 7 »

Tristan Bernard : *L'enfant prodigue du Vésinet* ; Flammarion. 7 50

Emmanuel Buenzod : *Le canot ensablé* ; Delachaux et Niestlé, Neuchâtel. » »

Léon Boucher : *Le masque et le couteau* ; Edit. Sub Rosa. 6 75

Henry Champly : *La juive errante* ; la Sirène. 7 50

Charles-Etienne : *Sous le fouet* ; libr. des lettres. 5 »

Charles Maurice Chenu : *Le bracelet rompu* ; Crès. 6 »

Paul Dario : *Les Domitiennes* ; Soc. mut. édition. 4 50

Max et Alex Fischer : *La dame très blonde* ; Flammarion. 7 50

Charles Foley : *Le drame des eaux mortes* ; Férenczi. 1 50

Edouard de Keyser : *Le compagnon de route* ; Lafitte. 7 »

Charles Morice : *Par le sang de France* ; Plon. 7 »

G. Réval : *Cœur-Volant* ; Flammarion. 7 50

Jean Roc : *Don Juan* ; La Sirène. 8 »

Isabelle Sandy : *Dans la ronde des Faunes* ; Delalain. 5 »

Marcel Schwob : *Cœur double* ; Crès. 7 »

François Turpin : *Contes inutiles* ; la Connaissance. 6 »

Jean Yole : *Limogé* ; Grasset. 6 75

Edith Wharton : *Au temps de l'innocence* ; Plon. 7 »

Sciences

Lazare Carnot : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal* ; Gauthier-Villars, 2 vol. » »

Alexis-Claude Clairaut : *Eléments de géométrie* ; Gauthier-Villars, 2 vol. » »

Lavoisier et Laplace : *Mémoire sur la chaleur* ; Gauthier-Villars. » »

Abbé Th. Moreux : *Où en est l'astronomie* ; Gauthier-Villars. 15 »

Sociologie

Olivier Bascou : *L'anarchie et la guerre* ; Alcan. 5 75

Charles Deloncle : *Vers des temps nouveaux* ; Perrin. 9 »

Etienne Falcot : *Le vers dans le fruit : la politique, la presse, l'opinion* ; Goinard. 5 »

Prof. W. L. Horowitz : *La révélation de Jésurun* (le juste) ; Maison jésurunite. » »

Voyages

Commandant Charles Bénard : *Un été chez les Samoyèdes*. Préface du vice-amiral Bienaimé. Avec 20 grav. et cartes ; Plon. 9 »

Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*, paysages brésiliens ; Edit. du Dauphin, Anvers. 5 50

Fred. Boissonnas : *Athènes ancienne*. Photos de Fred Boissonnas. Introduction de W. Deonna ; Boissonnas, Genève. » »

Fred et Edm. Boissonnas : *Athènes moderne*. Photos d'Edmond Boissonnas. Introduction de G. Arvanitakis ; Boissonnas, Genève » »

Guillaume Fatio : *Genève siège de la Société des Nations*. Illust. de Fred. Boissonnas ; Boissonnas, Genève. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. — La maison natale de Baudelaire. — Mort de Jacques Brieu. — Une lettre de M. Louis Dumur à propos du « Boucher de Verdun ». — A la mémoire de Gustave Courbet. — Un monument à Brillat-Savarin.— En l'honneur des écrivains morts pour la France. — Georges Moore, éditeur. — A propos de la « sainteté » de Don Juan. — Le tour hindou de la corde rigide. — Un projet d'impôt sur le gibus. —Argot et langage populaire. — Journaux centenaires dans la banlieue parisienne. — Un vieux vocabulaire polyglotte. — Comme dans les Psaumes. — La mort du passé défini.

Inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire. — L'inauguration de la plaque commémorative de la naissance de Baudelaire a eu lieu le 10 avril, comme nous l'avons annoncé dans notre numéro du 1er avril. La cérémonie s'est déroulée selon le programme que nous avions indiqué, avec les discours de MM. Le Corbeiller, Autrand, Léon Riotor, André Fontainas, Sébastien-Charles Leconte, Gustave Kahn et Victor-Emile Michelet. Le discours de M. Autrand, préfet de la Seine, empêché d'assister à la cérémonie, a été lu par M. Aubanel, secrétaire général de la préfecture de la Seine. Le temps était radieux et l'assistance considérable.

La plaque, comme on le sait, a été apposée sur le n° 15 de la rue Hautefeuille (immeuble de la maison Hachette), le n° 13, où était le poète, ayant disparu par suite du percement du boulevard Saint-Germain. Il s'est élevé, à propos de cette maison, une discussion entre érudits, dont nous nous sommes fait l'écho dans notre numéro du 15 avril. On lira, à ce sujet, la lettre de M. Ernest Raynaud que nous publions ci-dessous et qui nous paraît clore cette discussion.

§

La maison natale de Baudelaire.

15 avril.

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de répondre à la note du dernier *Mercure* concernant la maison Baudelaire?

Cette maison faisait partie de l'ancien Hôtel d'Alègre qui englobait les nos 13, 15 et 17. Elle était située au coin de la rue des Deux-Portes qui la séparait du n° 11. Elle avait reçu le n° 13 en 1805.

En 1854 elle fut acquise par la Société Hachette également propriétaire du n° 15.

L'Hôtel d'Alègre, exproprié en 1856, disparut avec la rue des Deux-Portes, lors du percement du boulevard Saint-Germain, à l'alignement duquel furent reconstruits les magasins Hachette. C'est donc là, et non ailleurs, que la plaque commémorative devait être apposée.

J'ai retracé l'historique de la maison Hachette dans l'édition des *Fleurs du Mal* en cours d'impression à la librairie Garnier.

Bien vôtre

ERNEST RAYNAUD.

§

Mort de Jacques Brieu. — Notre collaborateur Jacques Brieu est décédé le 18 avril, à Paris, à l'âge de 55 ans. Très versé dans les diverses sciences psychiques et ésotériques, dont l'étude avait fait l'occupation exclusive de sa vie intellectuelle, Jacques Brieu avait créé, au *Mercure*, la rubrique d' « Esotérisme et Sciences psychiques », qu'il a tenue régulièrement depuis juin 1896 (elle parut d'abord sous le titre « Esotérisme, spiritisme »), jusqu'au numéro du 15 avril 1921 qui publiait son dernier article, dont il a pu encore corriger les épreuves. Jacques Brieu avait fondé et publia pendant plusieurs années une revue de sciences psychiques qui s'intitulait *Le Mouvement psychique*. Il avait été dans sa jeunesse le secrétaire du philosophe-poète Strada, à la mémoire duquel il avait voué un véritable culte. Il avait publié dans diverses revues plusieurs études remarquées, entre autres, au *Mercure de France*, des *Notes sur le Martinésisme et le Martinisme*, dans la *Nouvelle Revue*, un travail sur *Kant et la philosophie officielle française* et, en 1916, une étude sur *l'Allemagne jugée par un philosophe français en 1868* (Strada).

§

Une lettre de M. Louis Dumur à propos du « Boucher de Verdun ».

Au Directeur du « Mercure de France ».

Paris, le 20 avril 1921.

Mon cher ami,

Vous me communiquez la lettre suivante que vous avez reçue et que je n'éprouve aucune hésitation à publier :

Bernardsville, N. J., Etats-Unis, 8 IV-21.

Monsieur le Directeur,

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien excuser cette lettre, ainsi que mon français incorrect, et de permettre à une récente abonnée de vous faire part de quelques réflexions qui lui sont venues en lisant, dans le *Mercure* du 15 mars dernier, *Le Boucher de Verdun* de M. Louis Dumur.

Je ne doute pas de la parfaite honnêteté de M. Dumur, mais il fait certainement une bien vilaine chose en publiant de telles pages.

Je suis sûre que M. Dumur n'oserait pas mettre son livre entre les mains de ses sœurs, s'il en a !

S'il pouvait savoir combien il fait tort à la France, au *Mercure* en particulier et à la langue française en général, à l'étranger, par les descriptions qu'il se

plait à faire d'endroits qui n'ont rien à faire, je veux le croire, avec la littérature !

J'ai beau dire et redire à mes compatriotes, choqués de pareilles peintures, que ce n'est pas la façon habituelle d'écrire des auteurs français, ils ne veulent rien en croire. Ils n'osent pas mettre entre les mains de leurs fils des livres français, de peur qu'ils n'y lisent « some indecent things ». Et pourtant ils aiment la France, « la douce France ». Mais nous l'aimerions plus encore, si elle voulait ne pas trop faire étalage de ses défauts.

Nous autres, Américains, nous nous parons des vertus que nous n'avons pas Et vous, Français, vous affichez des vices que vous ne possédez pas. Il faudrait pourtant si peu de chose pour faire aimer et répandre votre belle langue ! Songez que les Allemands vous guettent, que leur haine est toujours active.

Ici, en Amérique, ils ont, depuis la défaite, relevé la tête aussi insolemment qu'auparavant.

C'est dans votre langue, dans votre littérature qu'ils cherchent à vous nuire, étant pour le moment impuissants ailleurs.

Je me souviens que, déjà avant la guerre, des colporteurs venaient nous offrir des œuvres de Schiller ou de Gœthe, avec prime de livres français, joliment reliés « comme nous les aimons », dont *la Terre* de Zola faisait partie, et qu'ils nous recommandaient particulièrement avec notes expliquant les passages difficiles à comprendre pour nous. Ils ont déjà recommencé ce trafic. Ils publient vos mauvais livres, toujours richement reliés, à des prix défiant toute concurrence, et c'est autour des grands collèges qu'ils cherchent à les vendre.

Nous sommes plusieurs qui aimerions recommander la lecture des livres français et du *Mercure*, si intéressant ; mais nous n'osons pas trop insister, de peur de vous faire plus de mal que de bien.

Pardonnez, Monsieur, cette trop longue lettre. Mais c'est l'amour que je porte à votre « Belle France » qui me l'a dictée.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

MRS. F. W. KIRK.

Votre honorable correspondante s'imagine, sans doute, que les faits qui composent les divers chapitres de mon roman sont fictifs, et qu'ayant choisi pour sujet la bataille de Verdun vue du côté allemand et comme cadre le Quartier général du Kronprinz, j'aurais pu construire un récit autre que celui que j'ai écrit. Qu'elle se détrompe. Les faits sont vrais, authentiques, exacts jusqu'au moindre détail. Je n'y puis rien, c'est ainsi. Loin d'avoir eu devant moi le choix du romancier d'imagination, je n'avais que la constatation obligatoire de l'historien. Je ne pouvais combiner un récit différent de celui que j'ai donné, et, à part la légère trame romanesque qui relie les scènes trop réelles du drame, je n'ai rien inventé, rien imaginé, je n'ai fait que présenter, reconstituer, mettre en œuvre vivante, avec l'unique souci de faire comprendre et sentir l'horreur de ce qui s'est passé.

Que me veut-on ? Que me veut cette protestation d'outre-Atlantique ? Il eût fallu gazer, estomper, tromper, peindre en rose et broder une

guerre en dentelles à l'usage des jeunes misses américaines ? Non, madame. La guerre est la guerre, *Krieg ist Krieg* et les Allemands sont les Allemands. La guerre est horrible, et j'eusse considéré comme un crime de la montrer autrement qu'elle n'est, *horrible, most horrible !* Et les Allemands sont ce que je les ai faits. Fallait-il donc faire d'eux autant d'agneaux ?

C'est entendu, je n'écris pas pour les jeunes filles. Les jeunes filles et les femmes n'ont pas été au feu, elles ne savent pas ce que c'est que la guerre. Tant mieux pour elles ! Qu'elles ne le sachent jamais et qu'elles n'ouvrent pas mes livres. Mais si elles veulent le savoir, qu'elles me lisent, en frissonnant d'horreur, soit, mais en se gardant de reprocher à l'écrivain la crudité de ses sanglants tableaux.

Je n'écris pas pour les jeunes filles. J'écris pour les hommes, j'écris pour les poilus de France et de Belgique. J'écris encore pour les mères et les épouses de ceux qui sont tombés, pour les épouses de ceux qui sont revenus atrocement blessés et mutilés. Et j'écris aussi pour les populations des régions envahies, sans en excepter, cette fois, les jeunes filles, qui savent, elles, ce que c'est que la guerre, et dont beaucoup malheureusement savent — ou plutôt ont su, car la plupart sont mortes — ce que c'est que l'Allemand.

Et je n'oublie pas non plus les 50.000 jeunes et vaillants Américains tombés pour la cause de la civilisation sur les champs de la France. J'ai vu les immenses cimetières, aux glorieuses croix proprement et régulièrement alignées, dans les vallées de la Marne et de la Meuse. Je pense à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs fiancées, qui, elles, douloureuses et meurtries dans leur cœur, ne se voileront pas pudiquement la face en apprenant quels furent les ennemis terribles, féroces et monstrueux qu'ils eurent à combattre et dont leur héroïque sacrifice a puissamment contribué à délivrer le monde. L'Amérique, elle aussi, a vaincu l'Allemagne : elle ne doit pas se refuser à regarder en face, elle aussi, la bête qu'elle a tuée.

Est-ce ma faute si le Kronprinz allemand et son Etat-major se sont conduits comme je l'ai raconté ? Est-ce ma faute si Son Altesse Impériale, vautré dans ses orgies de Stenay et de Charleville, tandis que ses soldats et ses adversaires périssaient par cent milliers pour lui, a élu comme favorite la fille d'un tenancier de lupanar ? Il ne fallait pas le dire, madame ? Adressez-vous ailleurs, madame, et plus haut. Allez dire à qui de droit : Il ne fallait pas le faire !

Dans un article qu'il m'a fait l'honneur de consacrer au *Boucher de Verdun* dans le journal *la Victoire*, M. Sébastien-Charles Leconte, Président de la Société des Poètes français, écrivait :

« Oser nous montrer l'ennemi comme il fut, toucher à la majesté du Hohenzollern, mettre toute nue devant le monde l'ignominie du Hun, et

traiter le grand seigneur boche comme il le mérite ! Cette audace ne se conçoit point ! Nous mener dans les lieux que fréquentait l'héritier des Césars, et nous initier, sans gaze ni voile, à ses intimes préoccupations, à ses travaux de vainqueur par procuration, dignes du *Train de 8 h. 47 !* C'est offenser la morale internationale. »

M. Sébastien-Charles Leconte ne croyait pas si bien dire.

Vous rougissez donc, madame, que je vous mène en la noble compagnie du Kronprinz Wilhelm de Prusse et dans les lieux qu'il fréquentait ? Vous rougissez de vous trouver avec le prince Frédéric de Hohenzollern, frère du roi de Roumanie, le prince Adolphe de Schaumbourg-Lippe, le major von Iena, le comte von Sturgh et tous ces seigneurs haut titrés que tant de vos jeunes filles américaines sont si fières d'épouser ?... Vous faites bien la dégoûtée, madame !

Un dernier mot, madame, à la décharge de la littérature française, que vous jugez compromise par mon livre. Je ne suis pas Français. Je suis un neutre. Je suis un neutre, comme vous avez failli l'être et le rester vous-même sous la présidence du Révérend Wilson.

Quant aux Allemands qui, dites-vous, s'emploient, avec une astuce digne du Malin, à corrompre vos jeunes gens en leur vendant des éditions de *la Terre*, soyez tranquille, madame, ils ne leur vendront jamais mon livre. Je les trouve d'ailleurs assez peu experts dans leur malignité, et ils feraient beaucoup mieux, à mon sens, pour le succès de leurs desseins pervers, de leur offrir quelques bonnes pages choisies de la Bible ou de Shakespeare.

Je ne sais, mon cher ami, si ces explications auront la faveur de satisfaire votre honorable correspondante ; mais, à son défaut, j'ose espérer qu'elles me concilieront l'assentiment de quelques-uns du moins de ses compatriotes.

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

A la mémoire de Gustave Courbet. — Sur l'initiative de M. Charles Léger et de la Revue régionaliste *Franche-Comté*, une plaque commémorative sera apposée, en juin prochain, sur la maison natale de Gustave Courbet, 5, rue Froidière, à Ornans.

La plaque sera en céramique d'une décoration sobre. Elle comportera un médaillon, portrait du peintre, et cette inscription :

GUSTAVE COURBET, le Maître d'Ornans,
est né dans cette maison
le 10 juin 1819.

C'est un Franc-Comtois, M. Georges Claudet, sculpteur céramiste, qui est chargé de l'exécution de cette pièce, qui sera inaugurée en présence de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, des membres du

Comité, de M. Journet, maire d'Ornans, et de la municipalité de cette vieille bourgade dont M. Charles Léger nous a dit maintes fois avec émotion le charme si prenant.

§

Un monument à Brillat-Savarin. — Alors que tant d'auteurs d'un talent douteux, que tant d'artistes d'un génie contesté, d'hommes politiques aujourd'hui oubliés, ont des statues ou des bustes un peu partout en France, l'écrivain unanimement apprécié qu'est Brillat-Savarin n'a pas même un buste dans sa ville natale, Belley (Ain).

Il est assez curieux de noter que les tentatives qui furent faites pour lui ériger un monument — car on constitua des comités pour lui édifier une statue — ont toutes échoué.

On eût dit qu'une sorte de fatalité s'attachait à sa mémoire.

C'est en 1911 que le projet fut lancé pour la première fois, mais la municipalité changea, et le projet fut abandonné. Repris en 1913, la guerre vint l'empêcher de se réaliser.

Un comité s'est reconstitué récemment. De toutes parts, de Paris, de Lyon, d'Amérique, de Belgique, et d'ailleurs encore, des encouragements sont envoyés à l'œuvre dont M. Jean Fabry, directeur du *Bugiste*, s'est fait l'avocat le plus ardent.

Nul doute que le succès ne réponde à ces efforts. Brillat-Savarin, pour s'être fait le théoricien de la Gastronomie, ne mérite-t-il pas cet hommage, accordé si souvent à la légère, ne le mérite-t-il pas mieux que quiconque dans le pays où la bonne chère est une tradition nationale ?

Au surplus, son humeur aimable le rend sympathique à tous.

Ce magistrat, qui fut membre de la Constituante, secrétaire de l'Etat-Major général des Armées de la République en Allemagne, aimait l'Opéra et le théâtre des Italiens, où sa haute stature, sa complexion replète, son sourire gracieux et aimable, sa blanche chevelure et son teint coloré étaient familiers aux Parisiens de la fin de l'Empire et de la Restauration.

On se plaît à rappeler de lui diverses anecdotes qui contrastent agréablement avec la gravité de sa profession. On sait, par exemple, qu'un soir, dans un salon, une douzaine de jeunes personnes désirèrent danser, mais il n'y avait pas d'orchestre.

Heureusement, Brillat-Savarin était là. Il décida l'abbé de Bombelles, récemment nommé évêque d'Amiens, à se mettre au piano ; tandis que lui-même, qui était alors conseiller à la Cour de Cassation, prenait un violon. Et les jeunes filles dansèrent aux accents d'un orchestre dont il serait difficile de trouver l'analogue.

§

En l'honneur des écrivains morts pour la France. — A l'issue de la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative

apposée, à Saint-Rambert d'Albon, sur la maison de Jean-Marc Bernard, une soirée fédéraliste a eu lieu à Lyon, en l'honneur du poète mort pour la France.

M. Pierre Benoit, parlant au nom de l'Association des écrivains combattants, dont il est vice-président, a annoncé que ce groupement a demandé aux pouvoirs publics — lesquels ne pourront manquer de lui donner satisfaction — que soit affichée, dans toutes les écoles de France, la liste des écrivains français tombés au champ d'honneur, pendant la guerre de 1914-1918, liste que publia, dans ses derniers numéros, le *Bulletin mensuel* fondé par MM. Fernand Divoire, René Bizet et Gaston Picard.

Bilan glorieux et tragique, a dit Pierre Benoit. Quatre cents morts ! Trente-cinq disparus ! Les blessés, les prisonniers, on ne les a pas comptés... Ils eussent été trop nombreux...

C'est une éclatante vérité : jamais guerre ne fut plus cruelle pour les lettres françaises que la guerre de 1914-1918. Il convient que les enfants ne l'oublient point. L'Association des écrivains combattants doit être louée de son initiative.

§

Georges Moore, éditeur. — Le célèbre romancier anglais qui a donné notamment *La Femme d'un Masque* et *Esther Waters* — qui lui valurent ce qu'il appelle de « longues persécutions » — a résolu, voilà longtemps déjà, de faire — c'est lui qui parle — « dela littérature bon marché, pour l'homme de la rue », et il est devenu son propre éditeur.

Ses livres sont édités par ses soins, tirés à un très petit nombre d'exemplaires, imprimés en caractères typographiques d'un ancien modèle découvert par lui ; le papier est du meilleur ; quant à la reliure, elle est, à elle seule, un ornement de grand luxe.

Dans une interview récemment accordée au *Daily Mail*, il dit tout ce que cette méthode a d'avantageux, et il se déclare, plus que jamais, résolu à n'en pas changer.

« Ainsi, dit-il, je n'ai pas d'éditeur pour me tracasser, j'écris pour ceux-là seulement qui aiment la bonne littérature, non pour ceux qui n'y connaissent rien. Mes livres se vendent deux guinées (soit un peu plus de cent francs) et ceux qui aiment mes écrits sont encore bien heureux de pouvoir se les procurer à ce prix-là. Je publie uniquement pour les lecteurs qui, m'appréciant, désirent collectionner mes œuvres, non pour les ignorants qui se demandent, par exemple, si *Esther Waters* est un livre que peut lire une jeune fille. »

§

A propos de la « sainteté » de Don Juan. — L'écho publié

dans le *Mercure* du 15 mars, p. 857, a ému M. Jean-Pierre Altermann, qui me requiert — en vertu d' « un droit de protestation que la loi lui reconnaît » — de consigner à la place où j'ai demandé que l'on coupât les ailes à son canard, premièrement : que « mes opinions sont, en vérité, plaisantes » ; deuxièmement : qu'il se sent « incapable de s'alarmer d'un procédé de critique essentiellement inopérant ». Fort bien, mais de quoi s'agit-il ? Il s'agit de savoir si — et le texte du travail de M. Altermann pourra être étudié en détail au numéro du 1er avril dernier de la revue catholique : *Les Lettres* — D. Miguel de Mañara, noble sévillan qui scandalisa la ville par ses désordres et ses amours, jusqu'au jour où, selon le Père Cardenas, il fut, en brutalisant des employés de la douane, ébloui par une vive clarté et cloué au sol par une voix intérieure qui lui criait : « *Que prétends-tu, toi qui n'es que cendre et poussière ?* », il s'agit, disais-je, de savoir si ce converti à la Saint-Paul, mort en odeur de sainteté à 53 ans en 1679, a pu servir de prototype pour une pièce dont le premier texte imprimé date de 1630, soit donc d'une époque où Mañara n'avait que quatre ans, mais dont la composition doit remonter (voir Barry, p. 26) aux alentours de 1620 ! Toute la question est là et point ailleurs. Or, la lecture du travail de M. Altermann convaincra qui en douterait encore que, malgré les références que l'auteur y produit, celui-ci a complètement négligé les résultats des derniers travaux modernes — en France, ceux de M. Gendarme de Bévotte (1906), qu'il cite, et de feu E. Barry (1910) ; en Espagne, ceux d'un érudit prématurément décédé, V. Said Armesto (1908) et aussi de M. Américo Castro (édition du *Burlador*, 1910) — sur les éléments de la légende et du héros de *Don Juan*. S'il les eût lus attentivement, il se fût convaincu que la conception générale du type de Don Juan Tenorio a pour substrat une tradition folk-lorique dont les éléments se groupent sous trois chefs principaux : 1° l'offense au mort ; 2° les banquets funèbres ; 3° les revenants qui se vengent, ou « morts vivants ». Et ces éléments, loin d'être spécifiquement espagnols, se retrouvent, isolés ou groupés, dans le folk-lore de *tous* les pays d'Europe, encore qu'on les rencontre avec une netteté frappante dans la Péninsule ibérique. Au lieu de cela, M. Altermann — qui s'indigne fort que j'aie songé à rapprocher son ignorance de celle de Schrœder, comme si, en littérature comparée, existait la muraille de Chine des frontières nationales, par ailleurs sacrées (1) — préfère nous ramener à Léonce Mallefille, éditeur avant M. Altermann des *Mémoires de Don Juan*, et au vieux Dumas à moins qu'à Prosper Mérimée et à Louis Viardot, ou,

(1) Mon rapprochement, s'il avait besoin d'être justifié, s'excuserait d'un précédent : celui de l'excellent francophile Américo Castro, qui, dans la *Revista de Filología Española* de 1914, p. 410-411, avait déjà reproché à Schrœder d'avoir ignoré Barry.

si l'on veut, à A. de Latour, et, pour s'en justifier aux yeux des lecteurs du *Mercure*, me requiert d'insérer ceci, qu'

aussi bien ceux qui, à défaut du don de la divination ont celui non moins précieux peut-être du bon sens, ayant attendu de lire mes pages pour les connaître, apprendront vite que je n'ignore pas les faits chronologiques que vous pensez naïvement me révéler. Ils comprendront aussi que pour être le Don Juan de l'histoire, le Don Juan de Séville, celui à qui la renommée du personnage légendaire doit évidemment le plus *vif* de son illustre, il n'est nullement nécessaire qu'un homme ait expressément servi de modèle au premier dramaturge de la légende. Un créateur du rang de Tirso n'a pas besoin de copier la vie pour la représenter. Qu'en un temps, d'autre part, où la tradition donjuanesque s'est singulièrement avilie, j'aie cru bon de rappeler l'exemple de Mañara et l'origine profondément spirituelle de la légende espagnole, c'est ce dont mes lecteurs n'ont pas songé à s'étonner et dont certains même m'ont su gré. Que mon dessein déplaise à d'autres, c'est trop naturel...

Non, ce qui « déplaît » à ceux qui, sans vaines intentions apologétiques, cultivent la science de la littérature comparée, c'est de constater qu'en 1921 l'on prétende nous ramener à l'époque du romantisme, en servant à un public prévenu des théories surannées et, en tout cas, en opposition absolue avec la saine critique. En dépit de M. Henry Bataille et de Rostand, les sources et la portée philosophique de la légende de Don Juan sont fixées et la thèse de M. Altermann, — si elle a pu sembler bonne à ceux qui font des recherches littéraires un moyen de propagande en faveur d'idées étrangères à ces recherches, — n'aura même pas eu la valeur momentanée de surprise, ou de nouveauté, que possédait celle de M. E. Cotarelo, lorsqu'en 1893, à la page 115 de son ouvrage sur *Tirso de Molina*, il prétendait identifier Don Juan avec un Almaraz du xve siècle, originaire de Plasencia. Cette conception, admise par l'auteur de *Molière et le Théâtre Espagnol* en 1906, p. 253, n'avait, quoique non anachronique, aucune valeur d'histoire et M. Ramón Menéndez Pidal, professeur à l'Université de Madrid, l'a bien fait voir à M. Cotarelo, dans un article publié au numéro de mai 1906 de *Cultura Española*, II, 449.... Que soit donc clos un inutile et oiseux débat, dont la « moralité » n'est, au surplus, pas d'aujourd'hui, ayant été déjà exprimée en pleine bonne époque de monarchie de par Dieu, en ce passage d'une lettre du xviie siècle, écrite à propos du *Festin de Pierre* de Molière, que cite feu E Barry, p. 28 de son *Burlador de Sevilla*, puis qu'à son tour répète M. Altermann : « La reine mère sait que l'histoire dont le sujet est tiré est arrivée en Espagne *et que l'on l'y (sic) regarde comme une chose qui peut être utile à la religion et convertir les libertins....* » Comme l'écrivait en 1911 une spécialiste espagnole de la question, Mme Blanca de los Rios de Lampérez, au n° 1 de l'*Archivo de Investigaciones Historicas*, p. 28, la tentative

d'identification de Don Juan avec Manara ne fut qu'une « *monstruosa hibridacion* », c'est-à-dire une « *monstrueuse hybridation* ». A quoi bon tenter de la renouveler ? *Historicum opportet esse memorem.*

C. PITOLLET.

§

Le tour hindou de la corde rigide.

Monsieur,

Désireux d'apporter une très modeste contribution aux articles sur « le tour hindou de la corde rigide », je me souviens avoir lu dans les souvenir de Smynenieff, je crois, l'histoire suivante. Deux officiers anglais aux Indes vont assister à un tour semblable, l'un d'eux dissimule un appareil photographique ; eux virent nettement la corde raide et l'enfant grimper, mais la plaque photographique n'avait rien enregistré de semblable. C'est une confirmation de la phrase de M. Loutfi Goumah : la scène avait réellement existé dans l'esprit de tout le monde... mais n'avait pas eu lieu dans le domaine des choses vues et touchées.

Dr JEAN EISSEN,
Médecin traitant de l'Asile de Stephansfeld (Bas Rhin).

§

Un projet d'impôt sur le gibus.— Est-il vrai, sans exceptions, que le chapeau haut de forme « est caractéristique d'une classe de citoyens supérieurs au commun des mortels, qu'il accuse chez celui qui le porte une certaine fortune » ?

Ainsi pensait du moins — c'était en 1874 — M. le vicomte de Lorgeril, membre de l'Assemblée Nationale, qui, tirant la conséquence budgétaire de cette observation, proposait d'imposer cette luxueuse coiffure, par l'apposition d'un timbre de deux francs « collé » au fond du chapeau.

La proposition du vicomte, dit la *Revue de la Chapellerie*, ne put être examinée, tant fut immédiat et fou le rire qui s'empara de l'Assemblée dès qu'il le formula.

M. de Lorgeril avait-il emprunté son idée à l'Angleterre qui, sous la Révolution et l'Empire, fit payer — sans qu'ils sourcillassent — à ses contribuables une taxe sur les chapeaux de soie ?

Si le promoteur de notre taxe sur les pianos avait retrouvé le succès du vicomte, la campagne actuellement menée par sa suppression n'eût jamais eu sa raison d'être.

§

Argot et langage populaire. — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

M. Julien Reinach, auditeur au Conseil d'Etat, et M. Ed. Allard vous ont écrit au sujet de mon ouvrage sur le *Langage Populaire*, de l'article de M. Es-

nault sur cet ouvrage et de ma réponse à sa critique. Je viens vous demander de bien vouloir me permettre de répondre à leurs observations.

Bécane signifie *aujourd'hui*, dans l'esprit de presque toute la population française, non point « machine », mais « bicyclette ». Qu'on interroge au hasard n'importe qui, n'importe où. On connaîtra ainsi le sens général et habituel du mot *bécane*... Que ce mot ait signifié « machine » avant l'invention de la bicyclette et que, de nos jours encore, certains professionnels l'emploient avec cette signification, je n'y contredis point. Mais cela est particulier. Or, comme mon étude, il ne faut pas l'oublier, ne traite que du langage populaire général, et non des argots *professionnels* et des dialectes locaux, je n'avais pas à noter, ni en premier, ni en second, le sens « machine ». Je le répète, mon dictionnaire et l'ensemble de mon travail ne traitent point de cela. C'est ainsi que je n'y ai point placé, parce que n'entrant pas dans son cadre, le mot *cour*, comme signifiant en langage de théâtre — argot technique — « la droite du public » et à Bruxelles — dialecte local — « latrines ».

Avoir les foies, les foies blancs, signifie « avoir peur ». Mais cette locution signifie aussi « avoir un désir sensuel pour la chair (*la peau*) de quelqu'un », « ressentir du plaisir sensuel dans l'étreinte ». J'ai rencontré fort souvent cette acception dans le langage du peuple de Paris.

Ne pas être fixé a le même sens, en principe, dans le langage populaire et dans le langage officiel. Oui. Mais (Dictionnaire, page 230) : « S'emploie aussi sans signification bien précise dans différents cas, impossibles à déterminer. On dit cela à quelqu'un en riant, comme d'une bonne plaisanterie. » — Qu'on veuille bien vérifier par l'expérience...

Enfin je tiens, une fois de plus, à protester contre le « désir » qu'on me prête de voir le français populaire remplacer le français littéraire. Il ne s'agit point de « désir ». En tous temps, en tous pays, la langue populaire finit par vaincre la langue littéraire. C'est un fait, que nul n'ignore... Pour noter un détail actuel, c'est ainsi qu'on entend parfois maintenant des gens instruits et cultivés — mais sans éducation — dire : *j'ai causé à votre dame* pour « j'ai parlé à votre femme » (ou « causé avec »). Cette façon de s'exprimer sera sans doute un jour la façon habituelle et convenable, « parler » étant alors devenu trop dur et « femme », par déchéance, irrespectueux et inconvenant, comme cela s'est produit pour d'autres mots français.

Or je ne « désire » point l'avènement d'un tel langage. En vérité, je n'aime pas beaucoup cela. Mais il y a dans l'idiome populaire, considéré comme opposé à la langue littéraire, à côté de détails qui nous choquent, de fort belles choses. Pourquoi refuser de le reconnaître ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'expression de ma considération la plus distinguée.

HENRI BAUCHE.

§

Journaux centenaires dans la banlieue parisienne. — Un journal de Rambouillet, l'*Indépendant*, a fêté, il y a quelques jours, en un banquet, la centième année de son existence.

On est tout surpris, quand on consulte la liste du grand nombre de journaux qui, si près de Paris et malgré la concurrence créée par les

quotidiens de la capitale, ont dépassé ou sont sur le point d'atteindre leur siècle d'existence.

Ainsi l'*Abeille de Corbeil* a été fondée en 1810 ; *l'Abeille d'Etampes*, en 1812. Viennent ensuite l'*Echo Pontoisien*, sous le titre *Affiches, annonces et avis divers* (premier numéro tiré le 5 novembre 1819); l'*Indépendant* (*1821*) et le *Journal de Mantes* (*1823*).

Cinq journaux centenaires ! Y a-t-il dans la presse parisienne un tel nombre de feuilles portant allégrement sur leurs colonnes le poids respectable d'un siècle ?

§

Un vieux vocabulaire polyglotte. — Un vieux bouquin, édité à Londres en l'an 1723, est tombé entre mes mains, et j'aime à croire que quelques extraits en seront goûtés de vos lecteurs. En voici le titre : *Trois dialogues en six langues européennes, savoir : anglaise, française, italienne, allemande, espagnole et flamande. Le premier est pour demander son chemin, avec d'autres propos familiers, le second est pour la conversation ordinaire dans une auberge, et le troisième autre conversation nécessaire.* Inutile de dire que pour les six langues le langage est ancien. Sauf cette particularité, le premier dialogue n'offre rien d'extraordinaire, mais le deuxième est assez saugrenu en comparaison de ce qui se dirait de nos jours en pareille circonstance. On arrive à l'auberge à cheval, et, après avoir donné les instructions nécessaires pour panser l'animal, on soupe. Ensuite, le voyageur [A] se trouve un peu indisposé. L'aubergiste appelle la femme de chambre [J] pour apprêter la chambre à coucher et voici la conversation — dans la partie française du livre — qui s'engage entre le voyageur et la servante. Je cite les phrases mot à mot.

A. M'amie, mon lict est-il fait ? est-il bon ?

J. Oui, Monsieur, c'est un bon lict de plume, et les linceux sont fort blancs.

A. Tirez mes chausses, et bacinez mon lit, car je me trouve fort mal. Je tremble comme la feuille sur l'arbre. Chauffez un [*sic*] serviette pour ma teste et serrez la bien. Doucement, vous serrez trop, apportez mon oreiller, et me couvrez bien, tirez les rideaux, et les attachez d'une espingle. Où est le pot de chambre ? Où est la chambre basse ?

J. Suivez moy, et je vous monstreray le chemin : montez la hault tout droit, vous la trouverez à la main droit [*sic*] ; si vous ne la voyez, vous la sentirez bien. Monsieur ne vous plaist-il autre chose ? Etes-vous bien ?

A. Ouy, m'amie, étaindez la chandelle, et approchez-vous de moy.

J. Ie l'estaindray, quand je seray hors la chambre ; que vous plaît-il ? N'êtes-vous pas encore bien ?

A. I'ay la teste trop basse, haussez un peu le traversin ; je me [*sic*] scauray coucher si bas. M'amie, baisez moy un [*sic*] fois, et ien dormiray mieux.

J. Dormez, dormez, vous n'estes pas malade, puisque vous parlez de baiser :

plustot mourir que de baiser un homme en son lict, ni autre part. Reposez de par Dieu, Dieu vous donne bonne nuit et bon repos.

A. Gran mercy, ma belle fille.

Ainsi finit le deuxième dialogue. C'était, vraiment, le bon vieux temps! EDWARD LATHAM.

§

Comme dans les Psaumes. — Extrait des déclarations faites à la presse par Mlle Cécile Sorel au sujet de l'assignation qu'elle a cru devoir lancer — avant sa boîte de fards — contre l'Association des dessinateurs humoristes et contre M. Bib, à raison d'une caricature la représentant dans *Tartufe*.

... Un homme n'a pas besoin d'être beau, il suffit qu'une flamme intelligente anime et embellisse son visage. Mais la femme, Monsieur, est la parure et la grâce de la vie. Comment juger ceux qui ne comprennent pas? Il est criminel de tenter quoi que ce soit contre la Beauté. Or, je suis belle, je sais que je suis belle; lorsque je ne serai plus belle, j'abandonnerai la scène. Mais d'ici là, je me défendrai contre ces injurieuses attaques.

Déjà, une contemporaine de Salomon n'avait-elle pas dit :

Nigra sum sed formosa.

Pour n'être pas négresse, Mlle Cécile Sorel n'en est pas moins belle.

§

La Mort du Passé défini. — *Le Petit Parisien* du 18 avril, rendant compte de ce même incident Sorel-Bib (*bib*, en anglais, *bavette* comme chacun sait) reproduit ce curieux dialogue entre M. Maurice Neumont et Mlle Sorel :

Mlle Sorel. — Mais pourquoi avoir affiché mon assignation ?

M. Neumont.— Mais simplement, Madame, parce que vous nous l'envoyâtes.

Et le journaliste de remarquer en manière de conclusion :

Fort sensible à cet imparfait du subjonctif, qui lui rappelait le grand siècle où naquit la première des Célimènes, Mlle Sorel s'en alla comme elle était venue...

Par quoi il est démontré que le philosophe Gonzague Truc avait grandement raison lorsqu'il constatait récemment, dans l'*Opinion*, « la mort du passé défini ».

Il est si bien mort, ce malheureux temps de verbe, que l'on ne sait même plus le distinguer de l'imparfait du subjonctif...



Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.